







6. 9. 301



1002

—

APHORISMES

D E

M O N S I E U R

H E R M A N

B O E R H A A V E

S U R

LA CONNOISSANCE ET LA CURE
des Maladies,

Traduits en François par * * *



A R E N N E S ,

Chez la Veuve de P. A. G A R N I E R ,
Imprimeur-Libraire, Place du Palais,
à la Bible d'Or.

M D C C X X X V I I I

AVERTISSEMENT.

*Q*uand on a commencé d'imprimer cette Traduction, on n'avoit point la dernière Edition de l'Ouvrage Latin. On l'a suivie depuis l'Aphorisme 220. Pour ce qui étoit déjà imprimé, on trouvera à la fin les additions de l'Auteur.



PRÉFACE.

VOici un Ouvrage d'un petit volume important par sa matiere, & qui n'a pas été enfanté sans travail. Vous trouverez cette cinquième Edition augmentée & quelques endroits plus éclaircis. J'y donne des règles pour développer les causes des maladies & les guérir. C'est à l'industrie des Grecs, aux travaux des Arabes & à l'exactitude d'un petit nombre de Modernes que je dois les expériences qui servent de base à cet Ouvrage. L'Anatomie & la Mécanique m'ont fourni les principes & l'ordre de mon raisonnement. On a cultivé de nos jours ces deux Sciences avec tant de succès, qu'on ne peut s'égarer en les suivant, quoiqu'en disent les ignorans & les envieux. En décrivant des connoissances au dessus de leur portée, ils ne font tort qu'à eux-mêmes par l'aveu de leur propre-ignorance. Quand pour la colorer ils m'imputent de prétendus paradoxes & une nouveauté dangereuse, peuvent-ils ne pas faire rire les connois-

P R E F A C E.

seurs. Ceux qui sont versés dans la lecture des Anciens & des Modernes sauront apprécier cet Ouvrage. Voilà les seuls que je reconnoisse pour Juges, & que je respecte. On sera sans doute surpris de l'ordre & de la brièveté de mes Aphorismes; mais je prie de faire attention qu'ils sont faits pour être expliqués dans mon cours particulier. Je n'ai fait mention d'aucun Auteur; il en falloit citer un trop grand nombre, ou il n'en falloit citer aucun, & je n'ai point ajouté à l'histoire des maladies un vain étalage de médicamens spécieux: pourquoi? c'est que rien n'est plus pernicieux à l'Art, & je pense qu'il n'est en effet de remèdes que ceux qui naissent de la circonstance, & sont appliqués à propos. C'est pourquoi je me suis uniquement attaché à ne donner par tout que de justes indications. Enfin ce Livre est écrit non avec la politesse & la pureté du siècle d'Auguste, mais dans le vrai stile de Art, qui est effectivement plus aisé à entendre. J'avouë qu'il auroit peut-être besoin d'un Commentaire; mais pour cela il faudroit avoir plus de loisir que je n'en ai. Adieu.



T A B L E

D E S C H A P I T R E S.

P rolegomenes ,	page 1
Maladies de la fibre solide simple ,	5
Maladies de la fibre foible & lâche ,	6
Maladies de la fibre roide & élastique ,	9
Maladies des petits & des grands vaisseaux ,	11
Maladies des visceres foibles & lâches ,	12
Maladies des visceres forts & roides ,	15
Des vices les plus simples & spontanés des humeurs ,	19
Maladies spontanées qui naissent de l'humour acide ,	ibid.
Maladies qui naissent de la viscosité glutineuse spontanée ,	22
Maladies qui naissent de l'alkali spontané ,	24
Des Maladies que le seul excès de la circulation produit ,	30
Des Maladies qui naissent du défaut de circulation & de la pléthore ,	34
Maladies composées les plus simples, l'obstruction & les blessures. L'obstruction ,	36

T A B L E

<i>Des Playes en general ,</i>	page 45
<i>De l'Hémorrhagie ,</i>	68
<i>De la Douleur ,</i>	69
<i>Des Convulsions ,</i>	71
<i>Des Playes de la tête ,</i>	73
<i>Des Playes du thorax ,</i>	88
<i>Des Playes de l'abdomen ,</i>	92
<i>Des Contusions ,</i>	96
<i>Des Fractures des os ,</i>	100
<i>Des Luxations ,</i>	106
<i>De l'Inflammation ,</i>	108
<i>Des Abscess ,</i>	119
<i>Des Fistules ,</i>	123
<i>De la Gangrène ,</i>	124
<i>Du Sphacele ,</i>	135
<i>De la Combustion ,</i>	141
<i>Du Schirre ,</i>	142
<i>Du Cancer ,</i>	145
<i>Des Maladies des os ,</i>	151
<i>Des Maladies internes & des Fièvres en general ,</i>	163
<i>Froid fébrile ,</i>	183
<i>Tremblement fébrile ,</i>	184
<i>Anxiété fébrile ,</i>	186
<i>Soif fébrile ,</i>	189
<i>Nausée fébrile ,</i>	190
<i>Rots & Vents ,</i>	193
<i>Vomissement fébrile ,</i>	196
<i>Débilité fébrile ,</i>	198
<i>La chaleur fébrile ,</i>	201

DES CHAPITRES.

	page
Délire fébrile ,	207
Coma fébrile ,	208
Insomnie fébrile ,	210
Convulsion fébrile ,	211
Sueur fébrile ,	213
Diarrhée fébrile ,	214
Exanthèmes fébriles ,	215
Fièvre continuë ,	217
Fièvre synoque ,	218
Fièvre ardente ,	220
Fièvre intermittente ,	225
Maladies aiguës fébriles ,	233
La Phrénésie ,	234
L'Esquinancie ,	240
L'Esquinancie aqueuse ,	243
L'Angine schirreuse ,	245
L'Esquinancie inflammatoire ,	ibid.
L'Esquinancie suppurante ,	253
L'Esquinancie gangreneuse ,	254
L'Esquinancie convulsive ,	255
La vraie Peripneumonie ,	257
La fausse Peripneumonie ,	276
La Pleuresie ,	280
La Paraphrénésie ,	296
Differentes especes d'Hépatite & d'Inte- re ,	299
Inflammation du ventricule ,	313
Inflammation des intestins ,	315
Aphtes ,	325
Nephretique ,	332

TABLE DES CHAP.

Apoplexie ,	337
Catalepsie ,	351
Carus ,	353
Des Maladies chroniques ,	354
Paralyse ,	358
Epilepsie ,	365
Melancolie ,	372
Manie ,	389
Rage canine ,	391
Scorbut ,	404
Cachexie ,	413
Empyème ,	417
Phthisie pulmonaire ,	423
Autres Phthisies ,	432
Hydropisie ,	ibid.
Goutte ,	447
Maladies des Filles ,	457
Maladies des Femmes grosses ,	460
Accouchement difficile ,	463
Maladies des Femmes accouchées ,	465
Maladies des Enfans ,	468
Petites Veroles ,	475
Maladies Epidemiques ,	488
Calcul ,	490
Maladies Veneriennes ,	495
Rachitis ,	501
Rheumatisme ,	506

Fin de la Table.



APHORISMES
DE MONSIEUR
HERMAN
BOERHAAVE.

PROLEGOMENES.

1. **O**N appelle maladie tout état du corps humain dans lequel les fonctions vitales, naturelles & animales sont dérangées.

2. Et l'on donne le nom de Médecine pratique à la partie de la Médecine qui nous apprend à connoître & à guérir les maladies.

3. Celui donc qui ne connoît pas les moyens requis pour l'exercice des fonctions vitales, naturelles & animales, & qui par conséquent ignore quelles sont les causes de la vie & de la

santé, n'est point en état de connoître leur dérangement, c'est-à-dire les maladies. (1.)

4. La guérison est le changement de la maladie (1.) dans la santé (2.) ; ainsi elle suppose les mêmes choses connues : (3.) pour connoître & guérir les maladies, il faut donc sçavoir en quoi consiste la vie & la santé de l'homme, c'est-à-dire être au fait des institutions de Médecine physiologiques.

5. Ce changement (4.) n'est autre chose qu'un mouvement produit ou dirigé par l'application d'instrumens qu'il faut connoître & sçavoir manier. Je parle du régime ; des médicamens & de la Chirurgie, dont par conséquent la matiere, la préparation & l'usage sont aussi supposés connus.

6. Cette application (5.) est fondée sur la connoissance de l'effet qui en resultera. On doit donc connoître en general les loix selon lesquelles se font ces operations ; on doit sçavoir la Sêmeiotique & la Thérapeutique. Ainsi un Médecin qui veut enseigner la pratique (2.) doit supposer qu'on est au fait de toutes les parties des institutions de Médecine. C'est pourquoi nous les supposerons connues & expliquées ailleurs.

7. La maladie (1.) en tant qu'elle affecte le corps, est un effet corporel d'une cause singuliere déterminée.

8. Il suffit de détruire entierement cette cause pour guérir.

9. On la détruit en dissipant le mal particulier; ou par un remede qui agit seulement sur lui, ou par des médicamens qui agissent indifferemment sur toute la machine. On appelle ceux-ci generaux, & les autres spécifiques.

10. Ces deux methodes (9.) s'apprennent par l'observation; par l'Analogie, ou par le raisonnement qu'on tire de l'une & de l'autre.

11. L'observation ou l'expérience s'acquierent 1. par l'histoire exacte de la maladie; de ses causes, de sa nature, de ses effets. 2. par la juste énumération des choses qui ont paru favorables ou contraires, soit qu'on les ait employées par hasard ou suivant les regles de l'Art. 3. par la dissection & l'examen des cadavres de ceux dont on avoit auparavant observé les maladies.

12. On juge par Analogie, lorsqu'en comparant un cas présent & inconnu avec d'autres cas qu'on a déjà vûs, (11.) on découvre la nature du mal, & la méthode la plus sûre pour le guérir.

13. Celui qui connoît tous les accidens d'une maladie, (11.) qui les considère, les pese chacun en particulier, qui les compare tous entr'eux, & à ce qui arrive dans l'état sain, celui enfin qui par la force du raisonnement parvient à découvrir la cause prochaine du mal & les moyens capables de la déraciner, celui-là seul merite le nom de Médecin.

14. Pour décrire l'histoire & la curation des maladies, la meilleure methode qu'on puisse employer est donc. 1. d'exposer fidèlement & avec ordre les symptômes inféparables, propres & communs de chaque maladie. 2. de détailler tout ce qu'un malade a fait, mangé, bû, retenu, évacué & quelles en ont été les suites. 3. d'indiquer les secours qu'on peut tirer du régime, de la Chirurgie, de la Pharmacie avec la meilleure maniere de les appliquer. 4. enfin de déduire de ces trois articles & de ce qui a été dit (13.) des conséquences si justes & si vraies qu'elles puissent servir de regles sûres dans la pratique.

15. Il est vrai que la multitude des maladies ne laisse pas d'embarrasser.

16. Mais on doit commencer. 1.

par la maladie la plus simple. 2. dont on a l'idée la plus claire. 3. qui est la plus aisée à guérir, 4. dont la connoissance est nécessaire pour l'intelligence d'une autre maladie.

17. Sur ce fondement (16) nous les traiterons toutes dans l'ordre qui suit.

18. Nous décrirons d'abord les maladies les plus simples & leur guérison.

19. Ainsi nous commencerons par expliquer les maladies des parties solides.

20. Parmi lesquelles (19.) celles des fibres solides les plus simples tiennent le premier rang.

MALADIES DE LA FIBRE solide simple.

21. **L**A fibre la plus simple est composée de petites particules simples, terrestres, séparées du fluide contenu dans les vaisseaux, réciproquement appliquées les unes aux autres par les forces de la vie, & dont les causes, qui se trouvent dans un corps vivant, peuvent à peine changer ou alterer la nature.

22. C'est pourquoi chaque molécule

le (21.) en particulier n'est sujette à aucune maladie que les Médecins nous aient dit avoir vûë ou traitée.

23. Mais la plus petite fibre qui est composée de ces parties (21.) unies ensemble, est susceptible des maladies suivantes. (24. jusqu'à 38.) toutes simples qu'elles sont, elles meritent d'être examinées, parce qu'elles sont fréquentes & nécessaires pour l'intelligence des autres maladies, quoiqu'on les ait passées sous silence, ou qu'on ne les ait pas encore bien développées.

MALADIE DE LA FIBRE foible & lâche.

24. **U**Ne fibre foible (23.) est celle dont les parties (21.) font si peu d'effort pour entretenir leur union que le moindre mouvement des liqueurs, tel qu'il est dans l'état sain, ou un peu plus considérable, peut la détruire.

25. Les causes antécédentes de cette débilité (24.) sont. 1. le défaut de nutrition, qui vient ou d'une trop grande dissipation des bons liquides, & du peu d'action des solides sur les sui-

des, ou de ce qu'on prend des alimens trop ténaces pour qu'ils puissent se convertir en bonnes humeurs. 2. la cohésion trop foible d'une molécule avec une autre molécule, qu'il faut attribuer à la trop grande foiblesse de la circulation, laquelle vient elle-même ordinairement du défaut du mouvement musculaire. 3. la distension de la fibre si excessive, qu'elle est prête à rompre.

26. Les petits vaisseaux composés de ces fibres (24.) n'agissent que bien foiblement sur leurs liquides, se dilatent & se rompent facilement. Voilà l'origine des tumeurs, du croupissement, de l'extravasation des fluides, de la putréfaction & d'une infinité d'autres effets qui s'ensuivent.

27. De-là (24. 25. 26.) on connoît la débilité présente, future ou passée; on en prévoit les effets, & on prend le point de vûë nécessaire pour la guérison.

28. Il consiste. 1. à se nourrir d'alimens dans lesquels abonde la matière (21.) & qui soient déjà presque aussi bien préparés, qu'ils le sont dans un corps sain & robuste: tels sont principalement le lait, les œufs,

les bouillons de viande , le pain qui a bien fermenté , les vins austeres, dont il faut user souvent & en petite quantité. 2. à augmenter le mouvement des solides & des fluides, par le frottement , en se faisant porter à cheval, en carrosse, sur mer, par la promenade, la course & generalement tous les exercices du corps. 3. à presser legerement les vaisseaux & à repousser doucement les fluides. 4. à faire un usage prudent & moderé de medicamens acido-austeres & de spiritueux qui ayent fermenté. 5. à mettre en œuvre tous les moyens de remedier au tiraillement des fibres.

29. Une fibre lâche (23.) est celle dont les parties (21.) sont unies ensemble, de maniere que le moindre mouvement la rend plus longue qu'elle n'étoit auparavant. Ainsi il est évident que ce relâchement est une espece de débilité (24.) de laquelle dépendent la flexibilité & la diminution du ressort, comme on le peut comprendre parce qui a été dit (21. 22. 23 24. 25. 26. 27. 28.)

30. De plus, on répond par là à ces questions : Pourquoi les alimens aqueux & gras affoiblissent les fibres ?

Pourquoi ceux qui ne font pas d'exercice , ceux qui font d'un temperament froid , les enfans , ceux qui croissent ont les fibres foibles? Pourquoi les matieres terrestres & austeres raffermissent les fibres? Pourquoi ceux qui font beaucoup d'exercice , ceux qui font d'un temperament chaud , ont les fibres fortes? Pourquoi l'élasticité se trouve jointe à la force?

MALADIES DE LA FIBRE roide & élastique.

31. **U**Ne fibre (23.) trop roide est celle dont les moindres parties (21.) sont si fortement unies qu'elles résistent à l'action des fluides, à laquelle elles doivent céder pour conserver la santé.

32. Elle (31.) fuit l'usage excessif ou trop long-tems continué des causes requises dans la curation des fibres foibles (28.)

33. Elle (31.) rend les vaisseaux composés de ces fibres moins flexibles, plus étroits, plus courts, trop résistibles au mouvement des liqueurs, & produit les accidens qui s'ensuivent.

Voyez (50. 51. 52. 53.)

34. On connoît par là (31. 32. 33.) ce genre de mal, (31.) ses effets, (33.) & sa curation.

35. 1. On doit user d'un régime aqueux & doux, & principalement de petit lait, d'herbes ou de legumes tendres, de matieres farineuses bien délayées & qui n'ayent point fermenté. 2. il faut se reposer dans un lieu humide & un peu froid, & y dormir pleinement. 3. faire un usage externe & interne de remedes aqueux tièdes & d'huiles douces & legeres.

36. Selon ce que nous venons de dire, il est facile de se faire une juste idée de la trop grande élasticité, & d'y remedier, car elle se trouve ordinairement jointe à la rigidité (31.) & en est l'effet.

37. On comprend aussi pourquoi les enfans, les femmes, les gens oisifs ont les fibres lâches; pourquoi au contraire les adultes, les hommes, & principalement ceux qui sont accoutumés à faire beaucoup d'exercice ont les fibres, & par consequent toutes les parties solides roides; & pourquoi elles se contractent avec tant de force, dès qu'elles sont rompuës.

MALADIES DES PETITS & des grands Vaisseaux.

38. **L** Es petits vaisseaux sont composés de fibres simples (21. 23.) appliquées ou entrelassées les unes avec les autres; ainsi il est évident, selon ce qui a été dit, depuis (21. jusqu'à 38.) que leurs maladies viennent des mêmes causes, sont de même nature, produisent les mêmes effets, & exigent le même traitement

39. Les grands vaisseaux qui sont composés des petits (38.) appliqués ou entrelassés ensemble ont deux différentes maladies. La première depend de celle du petit canal, (38.) qui entre dans la composition du grand : ainsi c'est là (38.) qu'il faut chercher son origine & sa nature pour en déduire sa guérison. La seconde vient. 1. de la force avec laquelle le fluide qui coule dans la cavité de ce grand canal va heurter contre ses parois : car comme ils sont composés d'autres canaux plus petits, cette pression en exprime les liqueurs qui y sont contenues. C'est ainsi que les parties latera-

les de ces petits tuyaux s'approchent les unes des autres, s'affaissent & s'unifient sous la forme d'une fibre solide, (21. 23.) mais plus épaisse : la même chose peut arriver dans les petits vaisseaux voisins. 2. de l'union du liquide avec son propre vaisseau.

40. Il est facile à présent de sçavoir ce qu'on entend par la foiblesse, le relâchement, la force, la rigidité, le ressort des vaisseaux : une matiere aussi importante & si mal traitée jusqu'à présent meritoit d'être approfondie.

MALADIES DES VISCERES foibles & laches.

41. **O**N appelle débilité des vaisseaux & des visceres cette cohésion des parties (23. 38. 39.) qui les composent, que le moindre mouvement peut détruire jusqu'au point de les empêcher de faire les fonctions nécessaires à la vie & à la santé.

42. Cette débilité est différente selon l'âge & le sexe.

43. Elle vient. 1. de la foiblesse de la fibre, (24.) & de ses causes, (25.) 2. de la débilité des petits vaisseaux.

(38.) & de ses causes, (38.) 3. de la lenteur de la circulation dans les grands vaisseaux, (39.) laquelle vient de la diminution de la masse du sang, de l'augmentation de ses parties aqueuses qui le rendent trop fluide, & de l'inaction des muscles.

44. De cette débilité (41.) produite par ces causes, (43.) naissent plusieurs maladies qu'on regarde sans fondement comme des maladies de temperament; ou que l'on apporte en naissant, & dont les principales sont. 1. une facile dilatation des vaisseaux, la tumeur; leur facile compression, l'inanition; la stagnation des liqueurs, la résistance du cœur augmentée, la crudité des humeurs, la corruption spontanée, une disposition peu propre à l'exercice des fonctions vitales, naturelles, animales, & toutes les indispositions qui sont les suites de ces premières; suites aussi difficiles à guérir qu'infinies en leur nombre, & source féconde de nouvelles maladies, sur tout la Cachexie & la Cacochymie. 2. une facile dissolution des vaisseaux par des causes internes ou externes, acres, ou mises en mouvement; leffusion, la stagnation, la corruption, l'évacuation du liquide

nécessaire à la vie & à la santé, l'interception du mouvement du liquide dans les vaisseaux rompus, la corruption des parties que ce mouvement tenoit en vigueur ; ces maladies sont encore de différente espèce , sur tout la Phthisie , l'Empyème, l'Hydropisie, l'Atrophie.

45. Si l'on réfléchit attentivement sur (41. 42. 43. 44.) on connoitra non seulement ce genre de mal (41.) mais on découvrira l'origine & la présence d'une infinité d'autres maladies très-obscurés, on en prédira les suites & on fera seul en état de trouver les moyens sûrs d'y remédier.

46. Dans l'application de ces moyens il ne faut pas agir avec précipitation, eû égard à la débilité ; car il n'est point de cas où un changement subit soit plus dangereux.

47. L'application des remèdes (28.) demande donc beaucoup de lenteur & de précaution ; on ne doit en user que par degrés, depuis le plus foible jusqu'au plus fort ; & après que les vaisseaux ont acquis quelque solidité, on doit faire beaucoup d'exercice , & le continuer, jusqu'à ce qu'on soit sûr que les vaisseaux & les visceres sont assez fermes & assez solides.

48. Il fuit de là que tout ce qu'on dit des qualités des alimens est tantôt vrai, tantôt faux ; que l'action des muscles donne de la force aux fibres ; que la vection dissout les humeurs coagulées, fortifie ou raffermis les parties lâches, sans dissiper les forces ; que les gens très-robustes ont le sang fort épais, lent, doux ; au lieu qu'il est dissous, léger & âcre dans les personnes fort délicates ; qu'il y a une infinité de maladies très-differentes les unes des autres en apparence, lesquelles cependant ne tiennent souvent qu'à une seule racine, qu'il suffit d'extirper pour les guérir toutes.

49. On déduit des mêmes principes & la connoissance & la cure de la laxité des vaisseaux & des visceres.

MALADIES DES VISCERES forts & roides.

50. **L** Es vaisseaux & les visceres sont trop roides, lorsque les parties (23. 38. 39.) qui les composent, sont tellement unies ensemble, qu'ils résistent à ce mouvement qui devoit les changer & les mettre en jeu pour ope-

rer ce qui dépendoit dans le tems de la vie & de la fanté de cette mutabilité.

51. Cette rigidité vient. 1. de toutes les causes qui rendent les fibres trop roides. (32.) 2. quand la force de la circulation joint les fibres ensemble & les rend solides. 3. de la réunion des petits vaisseaux privés de leurs liquides par la violence avec laquelle le sang arteriel va frapper les parois des grands vaisseaux ; la principale cause de cet effet est la fréquente contraction des muscles. 4. de la concrétion des vaisseaux avec leurs propres liquides , qui croupissans dans leurs cavités , s'y dessèchent , s'y coagulent & ne forment enfin qu'un tout solide avec eux.

52. La rigidité des vaisseaux produit 1. les mêmes effets que la trop grande rigidité (33.) des fibres , ou de semblables. 2. c'est d'elle que vient dans les vaisseaux l'effort violent que la fibre fait pour s'appliquer à l'axe de son canal pour en retrécir le diametre , pour presser , comprimer , repousser & chasser leurs fluides ; résister par là au mouvement que le sang reçoit du cœur & à la force du cœur même , & en se dilatant avec peine interrompre l'égalité de la circulation , troubler
toutes

toutes les sécretions, empêcher que le cœur à chaque contraction ne pousse autant de sang qu'il en pousseroit sans cela, & qu'il ne se vuide entièrement; ce qui donne lieu à des concrétions polypeuses, parce que le sang qui reste toujours dans le cœur à force d'y être comprimé perd ses parties les plus fluides & se condense en une masse assez solide; d'où la suffocation & la mort peuvent s'ensuivre. 3. La grande violence avec laquelle les parties des vaisseaux se retirent vers leurs points d'appui, quand ils sont blessés, & l'augmentation qui survient à l'ouverture des playes des mêmes vaisseaux, sont encore les effets de leur rigidité; aussi bien que la diminution ou la clôture parfaite des embouchures de leurs extrémités, quand ils sont coupés totalement.

53. Par une exacte attention à (31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 50. 51. 52.) on connoît clairement dans les vaisseaux la rigidité, l'élasticité & la force passée, présente, future, qui est ou qui se mettra en action, & sa curation.

54. Elle consiste 1. dans l'usage des remedes propres à guérir la rigidité des fibres. (35.) 2. principalement de ceux qui diminuent le volume, la densité,

& la pression du sang. 3. qui calment le mouvement musculaire. 4. des humectans, des adoucissans, des émoulliens, des délayans, des dissolvans, des mondificatifs.

§ 5. Par (21. jusqu'à 55.) on conçoit la nature & la cure des maladies particulieres aux solides & l'on y puise la solution des questions suivantes. Quelle difference y a-t-il en differens âges dans la structure des parties solides? Pourquoi l'homme croît-il, cesse-t-il de croître, décroît-il? Pourquoi les uns sont-ils d'un tempérament lâché, fort, roide, les autres d'un tempérament sec, humide, plein? D'où vient meurt-on d'une mort naturelle ou de vieillesse? Et de quelle maladie meurt-on alors? Quels maux sont ordinairement propres à chaque âge? Quels alimens, quel genre de vie, quels médicamens conviennent à chaque âge? Quel fond peut-on faire, & quelle utilité peut-on retirer de la doctrine du resserrement & du relâchement des solides? &c.

§ 6. Suivant l'ordre (16.) Après les plus simples maladies des solides, je devrois traiter des playes : mais comme elles entraînent toujours avec elles

les vices spontanés des fluides, je vais commencer par l'examen de ceux-ci que l'on doit faire connoître avant que de décrire l'histoire de celles-là.

57. C'est pourquoi l'on traitera d'abord des maladies qui attaquent nos humeurs abandonnées à elles-mêmes, sans avoir aucun égard ni aux vaisseaux ni au mouvement vital trop rapide ou trop lent:

DES VICES LES PLUS SIMPLES & spontanés des humeurs.

58. **L**es humeurs qui se trouvent dans un homme vivant, où demeurent cruës & conservent la nature des alimens, ou par l'efficacité des fonctions naturelles, & par leur mélange avec nos fluides, elles acquierent la même nature.

59. Les premières (58.) sont extraites ou des vegetaux, ou des animaux.

MALADIES SPONTANÉES qui naissent de l'humeur acide.

60. **S**I nos fluides formés de plantes farineuses, ou de fruits

de faïson crus ou fermentés, l'empor-
tent sur les forces de notre vie, ils
acquierent dans notre corps la même
qualité qu'une chaleur humide leur
fait naturellement prendre, en les
échauffant. Voilà la cause de l'acrimo-
nie acide & de la viscosité glutineu-
se; la première naît des matières fer-
mentées sur tout, & non fermentées;
la seconde, des matières farineuses non-
fermentées ou cuites; à quoi ont aus-
si rapport les austères dont l'apreté
rend les humeurs tenaces.

61. Les causes antécédentes de cette
acrimonie acide (60.) sont. 1. les ali-
mens tirés de matières farineuses, de
sucs acides, récents, crus, déjà fer-
mentans, ou de parties de végétaux
qui ayent fermenté. 2. la disette de
bon sang dans ceux qui usent de ces
alimens. 3. la foiblesse du tissu des fi-
bres (24. 29. 41.) des vaisseaux, &
des viscères. 4. le défaut du mouve-
ment animal.

62. Elle prend naissance & reside
principalement dans les premières voies,
d'où elle infecte lentement le sang &
toutes les humeurs.

63. Elle produit des rots acides,
la faim, la cardialgie, la passion ilia-

que, des vents, des spasmes, l'inaction & diverses autres alterations de la bile; elle rend le chyle acide, & en communique l'odeur aux excréments. Voilà ses effets dans l'estomach & dans les intestins.

64. Elle rend le sang pâle, & la ferrosité chyleuse, le lait des femmes, la sueur, la salive acides. De là naissent des prurits, des obstructions, des pustules, des ulceres, des coagulations de sang, la difficulté de sa circulation, l'irritation du cerveau & des nerfs, des convulsions, le dérangement total du cours des liqueurs, & la mort.

65. On connoitra par ce qui a été dit (60. 61. 62. 63. 64.) quelle a été, quelle est, & quelle fera la nature de l'acide dominant. On aura les prénotions de ses effets & la façon d'y remedier.

66. Elle consiste. 1. à se nourrir d'alimens anti-acides tirez des animaux & des vegetaux. 2. de succs analogues au bon sang, tels que sont ceux des oiseaux voraces. 3. à user de corroborans. 4. à faire beaucoup d'exercice. 5. à employer des médicamens propres à absorber, à délayer, à émousser, à alterer l'acide.

67. Le choix , la préparation , la doze & la juſte application de ces remedes dépendent de la connoiſſance que le Médecin a de la maladie , de ſon ſiége , du malade , &c.

68. D'où l'on comprend aiſément pourquoi ce genre de mal eſt ſi familier aux enfans , aux gens pareſſeux , aux vierges , aux pauvres & à certains artiſtes.

M A L A D I E S

qui naiſſent de la viſcoſité glutineuſe ſpontanée.

69. **L**A viſcoſité glutineuſe produite par des vegetaux a pour cauſes antécédentes. 1. des matieres farineuſes, cruës , auſteres non mures. 2. la diſette de bon ſang. 3. l'action trop foible des vaiſſeaux , des viſceres , de la bile. 4. le mouvement animal ralenti. 5. la diſſipation des parties les plus fluides par les vaiſſeaux ſécretoires relâchés. 6. la rétention des plus épaïſſes dont les vaiſſeaux excréteurs ne peuvent ſe décharger par rapport à leur foibleſſe.

70. Elle ſe forme d'abord dans les

premieres voyes , d'où elle pénétre dans le sang & dans toutes les humeurs qui s'en séparent.

71. Dans les premieres voyes , elle ôte l'appetit , donne un sentiment de répletion , des nausées , des vomissemens , cause des crudités , détruit l'action de la bile , la rend gluante , la consume , produit la pituite dans l'estomach & dans les intestins , rend le ventre paresseux & enflé , empêche la préparation , la perfection & la sécrétion du chyle.

72. Lorsqu'elle est parvenuë dans les humeurs , elle rend le sang visqueux , pâle , immeable , obstruë les vaisseaux , donne lieu à des concrétions , rend l'urine blanche & presque sans odeur , la salive tenace , forme des tumeurs œdémateuses , empêche les sécrétions , & produit par la dissipation des parties les plus subtiles la coalescence des petits vaisseaux.

73. Ainsi la digestion , la circulation , les sécrétions , les excrétions & toutes les fonctions vitales , naturelles & animales sont dérangées , d'où la suffocation & la mort s'ensuivent.

74. On tire de (69. 70. 71. 72. 73.) les signes diagnostiques , prog-

nostiques , anamnestiques de ce mal ,
& sa curation.

75. On l'obtiendra. 1. par l'usage d'alimens & de boissons qui ayent bien fermenté & qui soient assaisonnées de sels & d'aromates. 2. de bouillons de viande d'animaux volatils. 3. de remèdes qui raffermissent les vaisseaux & les visceres. 4. en augmentant le mouvement. 5. en mettant en œuvre les délayans , les résolutifs , les irritans , les remèdes bilieux & savoneux. 6. le frottement , la chaleur , les bains , les vésicatoires.

M A L A D I E S

qui naissent de l'alkali spontané.

76. **Q**uelques plantes sont remplies d'une matiere qui venant d'elle-même à se corrompre , ne s'aigrit & ne se coagule point , mais dégenere dans un alkali huileux , fétide ; telles sont presque toutes les plantes aromatiques fort acres. Il est vrai qu'on en prend rarement une assez grande quantité pour qu'elles fassent naître un mal de leur nature ; mais s'il en arrive , on doit le ranger dans la classe des maux que

les âcres huileux alkalis produisent.

77. Nos fluides formés de parties d'animaux , sont differens. 1. selon la différence des alimens dont ils se nourrissent. 2. selon les parties que l'on prend de ces animaux.

78. Car les animaux qui ne vivent que d'herbes & d'eau ont le chyle acide ou très disposé à s'aigrir , aussi-bien que le lait , qui par lui-même fait naître dans notre corps les mêmes effets , que les alimens tirés des végétaux , (voyez depuis 61. jusqu'à 76.) & produit dans les premières voyes une matiere lente semblable à du fromage pressé , & qui est regardée ici comme une espece de viscosité particuliere.

79. Ceux qui se nourrissent d'autres animaux n'ont que des fucs qui s'alkalisent aisément.

80. Si les alimens ont été tellement élaborés par les forces de la nature , (58.) qu'ils ayent déjà produit des liqueurs semblables à celle qu'on trouve dans un homme sain qui n'a ni bû ni mangé depuis vingt heures , alors soit que ces liqueurs demeurent tranquilles & exposées à une certaine chaleur , soit qu'on les agite fortement , elles commencent d'elles-mêmes à se

putréfier dans toute leur étenduë.

81. Les alimens tirés des autres animaux ont cette disposition naturelle à la putréfaction , avant que d'avoir souffert aucun changement dans notre corps.

82. Cette putridité (80. 81.) dénote cet état des humeurs dans lequel l'eau s'en exhale , les fels atténués , depouillés de leur acide , changés ou séparés de leur terre & de leur huile deviennent acres , volatils , alkalis ; il en est ainsi des huiles dont une partie fort tenuë , privée de sa terre , acquiert , en se mêlant à ce sel acre , une nature acre , volatile , fétide , tandis que l'autre se mêlant intimement à la terre , dont l'eau , les fels & l'huile la plus subtile se sont détachés , forme une lie noirâtre , épaisse , imméable.

83. Telle est la nature des hommes , des insectes , des poissons , des amphibiens , de tous les animaux , des aquatiques , des volatils , des reptiles , de ceux qui nagent , qui marchent , qu'ils tendent tous d'eux-mêmes à cette putréfaction. (82.)

84. Les causes antécédentes de cette putridité (82.) sont 1. des alimens

tirés des autres animaux (excepté le lait (78.) que l'herbe produit.) sur tout des insectes , des poissons , d'oiseaux voraces & de vegetaux alkalescens. 2. l'abondance d'un sang loüable ou deja prêt à se putréfier. 3. la forte action des vaisseaux , des visceres (depuis 50. jusqu'à 54.) de la bile. 4. la stagnation ou la trop grande agitation des liqueurs , qui viennent du défaut ou de l'excès du mouvement animal. 5. une grande chaleur communiquée au corps pendant un long espace de tems.

85. Dans les premieres voyes , elle donne soif , ôte l'appetit , produit des rots nidoreux , des ordures ameres & puantes dans la bouche , sur la langue , au palais , au gosier , des nauées , des vomissemens de matiere bilieuse corrompuë , des crudités putrides , des diarrhées bilieuses , des douleurs iliaques inflammatoires , & un sentiment de chaleur incommode.

86. Parvenuë dans les humeurs , elle cause une dissolution putride du sang , y fait naître une acrimonie alkaliné , huileuse , volatile , le rend moins propre à la nutrition & plus propre à causer la consommation , détruit les

plus petits vaisseaux ; ainsi elle trouble , déprave , détruit toutes les fonctions des parties solides & liquides. C'est pourquoi la circulation , les sécrétions & les évacuations sont dérangées : d'où naissent des fièvres ardentes , la putréfaction des urines & de toutes les sécrétions , l'inflammation , la suppuration , la gangrene , le sphacèle & la mort.

87. On peut déduire de (76. 79. 81. 82. 83. 84. 85. 86.) le diagnostic , le pronostic & la cure de ce mal.

88. Elle consiste à faire usage. 1. d'alimens & de boissons disposées à s'aigrir promptement ou déjà acides. (Telles sont les matieres farineuses cuites dans l'eau ou laissées en digestion jusqu'à ce qu'elles commencent à se corrompre , le lait & ses productions herbacées , les fruits de saison , leurs sucs acides , cruds , ou changés en vin ou en vinaigre par la fermentation.) 2. de médicamens acides tirés des vegetaux cruds ou fermentés , ou de sels & de soufre convertis en acides par le feu. 3. de sels qui absorbent l'alkali , tels que le sel gemme , le sel marin , & le sel de nitre. 4. de délayans aqueux.

5. d'altérans doux ; tels que font les plantes farineuses en émulsion , ou en décoction. 6. de matieres savoneuses déterfives , acides , oléagineuses, d'oximel. 7. le repos, le sommeil, les bains de vapeurs , les fomentations font salutaires en ce genre de mal.

89. Selon ce qui a été dit, on peut aisément comprendre dans quel cas & pourquoi les rots acides qui succedent aux rots nidoreux font de bon augure : quels font les convalescens qui ont un goût désagréable de sel ammoniac , & quelle en est la raison ; pourquoi les sueurs qui sentent l'aigre font salutaires dans les maladies aiguës ; quelle acrimonie est acide, alkaline, bilieuse, huileuse.

90. On sçait aussi quels maux fait naître la circulation trop rapide ou trop lente , & combien ses effets varient selon les lieux où les liqueurs s'arrêtent , & selon la différente nature des humeurs sur lesquelles elle agit ; quels maux proviennent de la stagnation , de l'extravasation ; enfin quelle est l'origine de cette gluë qui naît dans nos humeurs de l'usage excessif des consommés, des peaux & des extrémités des animaux , qui font des

parties tenaces, lesquelles rendent nos humeurs visqueuses. Voilà en effet une autre espece de matiere pituiteuse différente de celle dont on a fait mention à la fin de (78.)

91. Après avoir traité séparément des plus simples maladies des solides & des fluides, je vais passer aux plus simples maladies qui naissent conjointement des uns & des autres.

DES MALADIES que le seul excès de la circulation produit.

92. **T**ous les fluides que contiennent tous vaisseaux provenans d'une grande artere n'ont été séparés que du sang, qui un peu auparavant étoit si bien mêlé dans les deux ventricules du cœur, qu'il ne paroïssoit être qu'un seul & même liquide.

93. Cependant dans l'un & dans les autres il est composé de grands globules d'un volume déterminé, d'une figure variable, de couleur rouge, & d'une eau transparente, legere, tenuë, composée de molecules plus petites,

mais qu'on ne peut appercevoir à cause de leur transparence. On donne le nom de partie rouge à l'amas des premiers, & de sérum aux derniers. L'un & l'autre paroissent clairement au microscope.

94. Les molécules rouges détachées du sérum se convertissent promptement en ferosité par le repos & par leur foible union, de sorte que presque tout le sang se résout en cette matiere.

95. Le sérum gardé long-tems en repos dans un air médiocrement chaud & humide se résout aussi par le repos & par la foible union de ses parties en un liquide plus tenu, plus transparent, plus léger, qui se putréfie insensiblement, devient volatil & s'évapore presque tout. Ce qui augmente proportionnellement au tems.

96. Une petite chaleur un peu au dessus de celle qui nous est naturelle, sans dissiper beaucoup des parties subtiles du sang (92.) le réunit presque tout en une masse solide, qu'on pourroit couper, & que l'eau, le sel, l'huile & les esprits ne peuvent dissoudre. La chaleur de l'eau produit le même effet par une concrétion toute

particuliere & semblable à celle dont nous venons de parler.

97. La rougeur du sang (93. 94.) & la concrétion du sérum, (95. 96.) doivent leur origine à l'action des vaisseaux, & à l'efficacité de la circulation; comme nous l'apprennent les divers changemens de la nature du chyle, du lait, du sang sorti des vaisseaux ou y contenu. Ce qui est encore confirmé par le microscope.

98. L'augmentation du mouvement du sang par les vaisseaux vient de la contraction du cœur plus fréquente & plus forte.

99. Le cœur se contracte plus souvent & plus fortement. 1. quand le cerveau & le cervelet y envoient une trop grande quantité d'esprits, comme il arrive dans les passions de l'ame & dans la douleur. 2. lorsque le cœur est irrité par le retour du sang veineux, que les frictions, ou l'action des muscles accélèrent, ou par des matieres acres, aromatiques, salines, acides, alkalines, purulentes, ichoreuses, putrides, qui sont dans le sang.

100. L'augmentation du mouvement du sang par les vaisseaux, fait qu'il est poussé avec plus de force dans
ceux

ceux qui le reçoivent; que les vaisseaux réagissent avec plus de vigueur sur le sang; qu'il est fort comprimé, que le frottement reciproque des solides & des fluides, ainsi que celui des parties du sang entr'elles est plus violent; qu'il s'allume une grande chaleur dans dans toute la masse du sang; qu'il se desseche par la dissipation de ses parties aqueuses, acquiert une viscosité inflammatoire propre à former des concrétions, & se résout en fels & en huile volatile & acré: que le diametre des vaisseaux s'élargit à leurs commencemens; que des fluides trop épais sont poussés dans les petits vaisseaux, les obstruent, les détruisent, les enflamment, y causent suppuration, gangrene, sphacele, schirres, & une infinité d'autres maux qui peuvent s'enfuivre.

101. On connoît donc l'augmentation de la circulation par ses causes, (99.) & par ses effets, (100.) mais principalement par la celerité & dureté du pouls, par la respiration courte & laborieuse, par une grande chaleur.

102. Les remedes propres à ralentir le trop grand mouvement du sang sont donc ceux qui empêchent le cœur de se contracter si souvent & si fortement.

103. Les uns regardent l'esprit, les autres le corps.

104. Les premiers consistent à divertir les malades, à détourner ou à calmer leurs passions par d'autres passions contraires.

105. Les derniers consistent dans le repos des muscles, à relâcher les veines, (54.) à délayer, émousser, adoucir l'acreté quelqu'elle soit, (66. 67. 88.) à dissiper les causes de la douleur.

DES MALADIES qui naissent du défaut de circulation & de la Pléthore.

106. **L**E défaut de circulation fait naître dans les humeurs des maladies à peu près semblables aux spontanées des fluides qui sont en repos. (voyez depuis 58. jusqu'à 70.) ainsi c'est là qu'il faut apprendre à les connoître & à les guérir : on pourra même en déduire la nature, les causes, les effets, les signes & la cure de la pléthore, si on fait attention à ce qui suit.

a. La pléthore est une abondance de bon sang, trop grande pour pouvoir

ſupporter des changemens qui ſont inévitables dans la vie , ſ'il n'arrive des maladies.

β. Elle a pour cauſe tout ce qui fait beaucoup de chyle & de ſang loüable , & qui en même tems en empêche l'atténuation , la diſſipation & la tranſpiration.

γ. A quoi ſe rapporte la grande contraction des viſceres chyliques du cœur & des artères , & en même tems le relâchement des veines & des autres petits vaiſſeaux ; des alimens doux qui ſe changent aiſément en chyle , beaucoup de ſommeil , la tranquillité d'eſprit , l'inaction des muſcles , l'habitude de perdre du ſang naturellement ou par art.

δ. Tous les effets de la plethore dépendent de la raréfaction que cauſent la velocité & la chaleur qui ſ'enſuit ou d'autres cauſes que l'obſervation ſeule peut faire connoître. De-là la dilatation des artères , tant ſanguines que lymphatiques , le dérangement des ſécrétions , la compression des veines ſanguines & lymphatiques , l'étranglement de la circulation , l'inflammation , la rupture des vaiſſeaux , la ſuppuration , la gangrène , la mort.

ε. On peut donc aisément connoître la plethore présente & prévoir tous les effets qui pourront s'ensuivre.

ζ. Sa curation consiste dans la saignée, le travail, les veilles; à se nourrir d'alimens acres après les évacuations; à omettre peu à peu les évacuations.

MALADIES COMPOSÉES les plus simples, l'obstruction & les blessures.

L'OBSTRUCTION.

107. **L'**Obstruction est une obturation de canal qui empêche l'entrée du liquide vital sain ou morbifique, qui doit y passer, & qui a pour cause la disproportion qui se trouve entre la masse du liquide & le diamètre du vaisseau.

108. Elle vient donc de l'étroite capacité du vaisseau, de la grandeur de la masse qui doit y passer ou du concours des deux:

109. Un vaisseau se rétrécit, quand il est extérieurement comprimé; par sa propre contraction, ou par l'épaississement de ses membranes.

110. La masse des molécules s'augmente par la viscosité du fluide ou par erreur de lieu.

111. Et par les deux, lorsque les causes de l'un & de l'autre mal (109. 110.) concourent.

112. Les vaisseaux sont extérieurement comprimés. 1. par une tumeur voisine pléthorique, inflammatoire, purulente, schirreuse, chancreuse, œdemateuse, ampoullée, variqueuse, aneurismale, topheuse, pituiteuse, calculeuse, calleuse. 2. Par la fracture, la luxation, la distorsion, la distraction des parties dures qui compriment les vaisseaux, qui sont des parties molles. 3. Par toute cause qui tiraille trop & allonge les vaisseaux, soit une tumeur, soit la pression d'une partie dérangée de sa place, soit l'action d'une force externe. 4. Par des vêtements étroits, par des bandages, par le poids du corps tranquillement couché sur une partie, par des ligatures, par le mouvement, par le frottement, par le travail.

113. La cavité d'un vaisseau se rétrécit, quand sa propre contraction, celle des fibres longitudinales, & principalement de ses fibres spirales, augmentent. Cette contraction a pour cau

se. 1. tout ce qui augmente le ressort des fibres, des vaisseaux & des visceres. (31. 36. 40. 50. 51.) 2. la trop grande plénitude des petits vaisseaux qui forment les parois & la cavité des grands. 3. la diminution de la cause qui dilatoit les vaisseaux, soit que ce fut l'inaction ou l'inanition. C'est pourquoi les vaisseaux coupés retiennent bientôt leurs liquides.

114. L'augmentation de l'épaisseur des membranes mêmes du vaisseau vient, 1. de toute tumeur (112. N. 1.) qui se forme dans les vaisseaux qui composent ces membranes. 2. de callosités membraneuses, cartilagineuses, osseuses, (51.) qui s'y forment.

115. La masse des parties fluides s'augmente jusqu'au point de devenir imméable. 1. lorsque leur figure sphérique se change en une autre qui présente plus de surface à l'ouverture du vaisseau, ou. 2. lorsque plusieurs particules qui étoient auparavant séparées se réunissent en une seule petite masse.

116. Ce changement de figure arrive principalement lorsque les molécules fluides n'étant plus également ni en même tems pressées de toutes parts, sont abandonnées à leur propre ressort,

c'est-à-dire lorsque le mouvement languit, ou que le tissu du vaisseau est relâché, ou que la quantité du fluide est diminuée.

117. L'union des molécules vient du repos, du froid, de la gelée, du dessèchement, de la chaleur, de la violence de la circulation, & de la forte pression du vaisseau, de coagulans acides, austers, spiritueux, absorbans, de matieres visqueuses, huileuses.

118. Les parties d'un fluide deviennent imméables par erreur de lieu; lorsqu'elles ont été poussées avec force dans un vaisseau dilaté vers sa base & trop étroit vers son extrémité dans laquelle elles ne peuvent finir leur circulation. La pléthore, l'augmentation du mouvement, la raréfaction des liqueurs, le relâchement du vaisseau sont les principales causes de cette dilatation, sur tout lorsqu'elles sont immédiatement suivies des causes contraires.

119. On connoît par là les causes & la nature de toutes sortes d'obstructions.

120. Quand elles se trouvent formées dans un corps vivant, elles s'opposent au passage des humeurs qui y doivent couler; elles arrêtent tout ce

qui vient heurter contr'elles ; elles en reçoivent l'effort, expriment les parties les plus subtiles , réunissent les plus épaisses , étendent les vaisseaux, les dilatent, les atténuent, les brisent, condensent le fluide dont elles causent la stagnation , suppriment les fonctions qui dépendent de l'intégrité de la circulation , désemplissent & dessèchent les vaisseaux qui en doivent être arrosés , diminuent la capacité qui leur est nécessaire pour transmettre les liqueurs , augmentent la quantité & la velocity des liqueurs dans les vaisseaux libres , & produisent enfin tous les maux qui en peuvent dépendre.

121. Ces effets (120.) se manifestent différemment selon la différente nature du vaisseau obstrué, & de la matière de l'obstruction.

122. Elle produit une inflammation du premier genre dans les artères sanguines, une autre du second genre dans les artères lymphatiques, un œdème dans les grands vaisseaux lymphatiques, des douleurs sans tumeur apparente dans les petits, d'autres effets dans les conduits adipeux, osseux, médullaires, nerveux, biliaires.

123. Celui qui connoitra bien le

siége , la nature , la matiere , les causes , les effets des différentes obstructions dont j'ai parlé , (depuis 107. jusqu'à 123.) ne se trompera point aux signes qui manifestent la présence de l'obstruction , qui font prévoir celle qui doit arriver & ses effets.

124. Et toutes les especes de ce mal étant conuës , il ne sera pas difficile de trouver la cure propre à chacune.

125. En effet celle qui vient d'une compression externe (112.) indique la nécessité d'ôter la cause de cette compression , & si cette ablation est possible , on prendra la maniere de la faire dans la description qui en sera faite à la suite.

126. Celle qui vient de l'augmentation de la contraction des fibres se connoît non seulement par les signes de la rigidité des fibres , des vaisseaux , des visceres , (34. 36. 40. 50. 53.) mais encore par les signes clairs de sa cause , si c'est la contraction produite par la seconde cause (113. N. 2.) ainsi que l'autre que nous avons attribué au même lieu (N. 3.) à l'inanition qui a précédé.

127. Cette obstruction (113. 126.) se dissipe. 1. par les remedes propres à corriger la trop grande rigidité des

fibres, des vaisseaux (35. 36. 38. 54. 55.) 2. principalement, si on peut les appliquer à la partie même affectée sous la forme de vapeurs, de fomentations, de bains, de liniment, de clysteres, 3. en désemplissant les vaisseaux trop pleins qui composent les membranes par des évacuans en general, mais surtout par des laxatifs, des délayans, des dissolvans, des atténuans, des détersifs, des purgatifs appliqués à ces petits vaisseaux. 4. par des médicamens qui ont la vertu de fondre les callosités.

128. Mais il est bien rare que l'on guérisse (si on le fait jamais) l'obstruction qui naît de cette cause. Les meilleurs remedes sont les émolliens & les relâchans. Tant il est vrai que la mort est inévitable, & qu'il est très-difficile de de se procurer une vie longue par le secours de la Médecine.

129. La difficulté qu'ont les fluides à passer par les vaisseaux, laquelle vient de ce qu'ils ont perdu leur figure sphérique se fait aisément connoître par l'examen de ses causes : (116.) car elles sont ordinairement sensibles.

130. Et l'on y remedie en rétablissant cette figure, c'est-à-dire, en augmentant le mouvement des liqueurs

dans les vaisseaux & dans les visceres par les irritans, les fortifiens, l'exercice.

131. Quant aux concrétions du sang, elles se forment par tant de causes différentes, (117.) qu'elles exigent divers remèdes ou diverses méthodes selon la circonstance. C'est cette variété soigneusement recherchée en chaque maladie qui indique les secours nécessaires & la manière de s'en servir.

132. Cependant on les guerit en general. 1. par le mouvement reciproque du vaisseau. 2. par des delayans. 3. en y portant une liqueur fluide qui atténue la matiere par son mélange & son mouvement. 4. en ôtant la cause coagulante.

133. On donne du ressort aux vaisseaux. 1. en diminuant leur tension par la saignée. 2. par les fortifiens. (28. 29. 45. 46. 47. 49.) 3. par le frottement & l'action des muscles. 4. par les irritans.

134. L'eau delaye, sur tout si on la prend chaude en boisson, en injection, sous la forme de fomentations ou de vapeurs déterminées vers le siège de la concrétion ; les attractifs, dérivatifs, propulsifs ont ici rapport.

135. Les atténuans sont. 1. l'eau.

2. le sel marin , le sel gemme , le sel ammoniac , le sel de nitre , le borax , le sel fixe alkali , volatil. 3. les savons faits d'alkali & d'huile, naturels , composés , fuligineux , volatils , fixes ; la bile. 4. les préparations mercurielles qu'on détermine vers la partie affectée par des dérivans , des attrahans , des propellans.

136. On détruit la cause coagulante en la faisant passer dans une autre qui l'attire. C'est ainsi que les alkalis absorbent les acides , les huiles , &c. & c'est principalement par des expériences chymiques qu'on fait ces découvertes.

137. Lorsqu'un fluide qui a été poussé dans des lieux étrangers y devient impénétrable , & forme par là des obstructions , plusieurs maladies malignes s'ensuivent. C'est pourquoi ce genre de mal mérite d'être attentivement examiné.

138. On le connoît, lorsqu'on sçait.
1. qu'il a été précédé de ses causes , (118.) qu'il est ordinairement assez aisé d'observer. 2. que des causes contraires leur ont ensuite succédé. 3. Quand on voit clairement ses effets, (120. 121. 122.)

139. Il est aussi facile d'en prévoir

les suites selon ce qui a été dit (120. 121. 122. 123.)

140. La cure consiste. 1. à faire rétrograder la matiere de l'obstruction dans de plus grands vaisseaux. 2. à la résoudre. 3. à relâcher les vaisseaux. 4. à la faire suppurer.

141. Ce mouvement de rétrogradation se procure. 1. en évacuant par de grandes & subites saignées les liqueurs qui par leur mouvement forçoient la matiere de s'engager davantage ; & par ce moyen le vaisseau à force de se contracter , la fait rétrograder. 2. par des frictions faites de l'extrémité du vaisseau vers la baze.

142. La matiere de l'obstruction se résout par les remedes décrits ci-devant (133. 134. 135. 136. 137.)

143. On relâche les vaisseaux par les remedes proposés. (35. 36. 54.)

144. On parlera de la suppuration dans l'histoire de l'inflammation.

DES PLAYES EN GENERAL.

145. **L**A playe est une solution de continuité récente & sanglante d'une partie molle , faite par

l'action d'un corps dur & aigu.

146. Sa cause sensible est donc la dureté, le tranchant & le mouvement de l'instrument qui blesse.

147. Son sujet, une partie molle, & conséquemment un tissu de vaisseaux sanguins, lymphatiques, adipeux, nerveux, membraneux & tendineux, & des vesicules qui en sont formées.

148. La cause (146.) produit dans ce sujet, (147.) la séparation des parties unies, l'effusion des liqueurs qui y étoient contenuës.

149. C'est pourquoi elle dérange les fonctions qui dépendent de l'intégrité & de la détermination du cours des liqueurs par les vaisseaux.

150. Ainsi les playes faites à des parties dont l'intégrité est nécessaire à la vie, sont mortelles.

151. D'icelles (150.) les unes causent une mort inévitable.

152. Les autres ne sont mortelles qu'étant abandonnées à elles-mêmes; mais on peut si bien les traiter qu'on n'est point en risque de perdre la vie.

153. Enfin celles qui ne sont point mortelles peuvent le devenir par négligence ou par erreur.

154. Les blessures ont differens ef-

fets, selon les diverses fonctions de la partie, lorsqu'elle étoit entière; c'est de là qu'elles prennent differens noms, qu'on n'ignore guères, quand on sçait ce qui se passe dans l'état sain.

155. Elles ne varient pas moins dans leurs noms, leurs formes, & leurs effets, eu égard à la diversité de la cause vulnerante (146.) à sa figure, à sa façon d'agir, soit en piquant, coupant, tranchant, contondant, agitant, à la force avec laquelle on l'applique, & selon qu'on l'ôte ou qu'on la laisse dans la playe, ou qu'elle est empoisonnée.

156. Tout cela varie encore selon la difference de la partie blessée (147.) eû égard à sa dureté, à sa mollesse, à sa connexion, à sa situation, à ses fonctions, aux liqueurs qu'elle contient & à son changement de forme.

157. Il est aussi nécessaire de connoître l'origine de ces variétés, qu'il est inutile d'en distinguer subtilement tous les noms.

158. Lorsqu'un homme sain & robuste est blessé dans une partie visible où il n'y a point de grandes arteres, & qui n'est point trop tendineuse, voici les phénomènes qui s'ensuivent;

pourvû que l'on garantisse la playe de l'air, du froid & de tout ce qui pourroit la dessécher.

1. Les parties blessées se rétirent insensiblement & de plus en plus les unes des autres, quoiqu'on ait ôté la cause de la playe, à moins que ce ne soit qu'une très-petite piqueure.

2. Le sang fort d'abord avec quelque abondance, il s'arrête ensuite peu à peu de lui-même.

3. Pour lors il se forme au fond de la playe une croûte de sang.

4. Il en sort une humeur délayée, tenuë & rougeâtre.

5. Alors les lèvres de la playe commencent à rougir, à s'échauffer, à faire douleur, à se tuméfier, & à se renverser, tandis qu'en même tems le fond s'enfle & s'éleve.

6. Et il survient dans ce tems là une petite fièvre avec chaleur & soif.

7. Trois ou quatre jours après, plutôt ou plus tard, la playe rend une liqueur tenace, blanche, épaisse, polie, qu'on nomme pus.

8. Et aussi-tôt la rougeur, la chaleur, la douleur, la tumeur, le renversement des lèvres, la petite fièvre cessent ou diminuent considérablement.

9. La playe de son fond vers ses bords , & de ses bords vers son centre se remplit de chair peu à peu , ses bords deviennent blancs, tirant sur le violet, mols, polis, & se réunissent.

10. Enfin la playe se seche & se cicatrisé.

159. Lorsqu'une artere qui n'est ni trop grande, ni trop proche du cœur est tout-à-fait coupée transversalement, elle se retire, se cache entre les parties solides du voisinage, & se bouche d'elle-même, &c. comme ci-devant (158.)

160. Si cette même artere (159) est blessée transversalement sans être totalement coupée, les fibres qui se retirent en arriere, accroissent la blessure. Ce qui donne lieu à une hémorrhagie qui dure long-teins; & lorsqu'elle a enfin cessé, la foiblesse de la cicatrice qui cede à l'action des liqueurs, produit quelquefois un anévrisme.

161. Quand une grande artere est totalement coupée, il en arrive une hémorrhagie qui cause la défaillance ou la mort. Les parties qui sont situées au-dessous de la blessure tombent en langueur, & sont insensiblement rongées par une gangrene putride & lente;

ou après s'être desséchées , elles se raccourcissent & se retirent entierement.

162. Les nerfs grands & tendus totalement coupés se retirent vers leurs principes ; se cachent , tirent à eux les petits rameaux qui sont un peu au dessus de la playe , les distendent , causent de la douleur & une obstruction aux rameaux voisins , occasionnent l'engourdissement , l'impuissance de se mouvoir & l'exténuation à la partie qui est située au-dessous de la playe , ou même la gangrene.

163. Les nerfs , tendus & tendineux , piqués ou à demi coupés font des douleurs qui quelquefois sont d'abord sourdes , & d'autres fois très-vives ; elles se font premierement sentir à l'endroit de la playe , & se communiquent ensuite aux nerfs des parties voisines , & à tous ceux avec lesquels ils correspondent : ce qui fait naître des chaleurs , des tumeurs , de grandes rougeurs , des douleurs , des fièvres , des délires , des spasmes , l'inflammation , l'ouverture de la partie enflammée avec l'évacuation souvent très-abondante d'une sérosité acre & tenuë : la partie perd ensuite le sentiment , se roidit , reste immobile , se flétrit , se gangrene enfin ,

& le blessé meurt. Accidens qui sont tous d'autant plus violens, que le nerf est plus fortement tendu ou attaché à des parties fermes, ou couvert d'enveloppes plus dures & plus tenaces.

164. Les accidens (162. 163.) sont à peu près les mêmes dans les différentes playes des tendons, & même plus violens.

165. Et comme les membranes sont assés souvent des productions des tendons & des nerfs, leurs playes sont sujettes aux mêmes accidens (162. 163.)

166. Pour les blessures des vaisseaux lymphatiques, adipeux, veineux, & des vésicules qui en sont formées, il est aisé d'en comprendre la nature & les effets par les loix de la circulation, & par la consideration des parties voisines.

167. Si une playe est visible, on en connoît la présence & la nature. 1. en ôtant tout ce qui peut empêcher de la voir & en arrêtant l'hémorrhagie. 2. par la structure anatomique des parties voisines.

168. Mais si elle est cachée, pour en découvrir la nature, il faut être au fait. 1. de la fabrique, de la situation de la partie qui doit avoir été blessée.

de la maniere & de la force avec laquelle le coup a été porté. 2. Il faut ſçavoir quelle fonction ſe trouve lésée par la bleſſure. 3. quelles matieres ſont forties du corps ou ſ'y ſont répandues. 4. les accidens qui ſont ſurvenus, tels que la douleur, le hocquet, les convulſions, les tumeurs, &c.

169. On prédit sûrement par (167. 168.) les événemens des playes.

1. Si le bleſſé mourra ou non.
2. Si la guérifon eſt poſſible, impoſſible, fera parfaite ou imparfaite.
3. Si elle fera facile, difficile, courte, longue.

4. Quels ſeront les effets de la bleſſure après la guérifon, tels que l'amai-griſſement, la paralyſie, l'immobilité, le changement de figure, &c.

170. Les playes qui ont les cinq effets ſuivans rendent la mort inévitable, pourquoi on les juge néceſſairement mortelles. (151.) Telles ſont.

1. Celles qui interceptent le cours des eſprits du cervelet au cœur *α*. Les bleſſures du cervelet; celles du cerveau, quand elles ſont ſi profondes qu'elles donnent atteinte à la moëlle allongée. *β*. Les vaiſſeaux ſanguins rompus au dedans du crane avec du ſang

extravasé, qui en pressant le cerveau ou en se putréfiant cause la mort, & qu'on ne peut ôter par le trépan à cause de la condition du lieu : telles sont les parties inferieures de l'orbite de l'œil, de l'os temporal, ethmoïde de la baze du crane, &c. γ. Les blessures profondes faites à la partie superieure de la moëlle de l'épine. δ. Celles qui composent les nerfs cardiaques.

2. Les playes qui pénètrent dans les ventricules du cœur, & en font sortir le sang, sont mortelles.

3. Celles qui répandent hors du corps ou au dedans du corps le sang qui vient du cœur, du cerveau & du cervelet, & auxquelles la situation du lieu empêche de remedier : telles sont les grandes blessures du poumon, du foye, de la rate, des reins, du pancreas, du méfenter, de l'estomach, des intestins, de la matrice dans les femmes grosses, de la vessie, vers ses principales arteres, de l'aorte, des carotides, des vertébrales & d'autres arteres & veines semblables.

4. Celles qui ôtent entierement la respiration, comme celles du larinx, les grandes blessures des bronches, celles qui percent les deux cavités de la

poitrine , en sorte que l'air y entre , celles qui pénètrent des deux côtés du médiastin dans le diaphragme , ou qui percent son centre nerveux.

5. Celles qui empêchent le chyle d'être porté au cœur ; l'œsophage coupé ; de grandes blessures faites à l'estomach , aux intestins ; celles du canal thorachique , ou du reservoir chyleux.

171. Les blessures mortelles de leur nature , mais que l'art peut guérir , (152.) sont.

1. Celles du dedans du crane auxquelles on remédie par l'operation du trépan.

2. Celles d'un grand vaisseau arteriel ou veineux situé dans un lieu où le Chirurgien peut porter la main.

3. Celles des viscères dans lesquelles on peut employer avec succès la Chirurgie & la Pharmacie.

4. Celles qui répandent du sang dans des cavités desquelles on peut le retirer , sans danger de perdre la vie. Telles sont quelques blessures du thorax , de l'abdomen , des Vreteres , de la vessie ; certaines blessures des intestins.

172. On peut prédire qu'une blessure qui n'est point mortelle (153.) le deviendra par ces causes.

1. Si on n'a pas évacué le pus d'où naît la consommation purulente; ou le sang extravasé, qui par là se putréfie.

2. Si l'on a péché dans les 6. choses non naturelles.

3. Par la négligence ou la faute du Chirurgien.

4. Par le mauvais temperament où les autres maladies que le blessé peut avoir; lesquelles sont quelquefois si cachées, qu'elles ne se manifesteroient pas sans cet accident. C'est à quoi le Médecin doit faire attention, quand il fait aux Juges le rapport d'une blessure.

173. Sur quoi l'on peut appuyer les rapports touchant les playes, & marquer précisément le tems auquel on pourra décider si elles sont mortelles.

174. Par l'histoire des playes (depuis 145. jusqu'à présent.) Il est également facile de prédire les autres événemens que lon doit prévoir (169.)

175. Pour les phenomenes (158. 159.) il est aisé de les expliquer, quand on connoît les fonctions vitales & animales. Voyez ce que j'ai dit sur les maladies des solides & des fluides en general.

176. Lorsque les tuniques exterieures d'une artere ont été piquées, cou-

pées, contuses, tirillées, rongées, sans que la tunique interne soit endommagée, le sang qui y vient avec impetuofité les dilate, y forme un fac qui est souvent de la grosseur d'un œuf, dont les parois deviennent calleuses, dont on sent la pulsation, dont la couleur est rougeâtre, qui disparoît par la compression, & reparoît, quand on cesse de le comprimer; augmente la capacité de son artere, diminuë celle des vaisseaux voisins qu'il comprime, & forme ainsi un anévrisme vrai (160.) dont la cause, les signes, & les effets sont évidens.

177. Lorsqu'une artere qui a été blessée de la même maniere par les mêmes causes est plus foible après sa guérison, les mêmes accidens (176.) surviennent.

178. Si les mêmes causes (176.) ayant rompu toutes les tuniques à la fois, le sang s'épanche dans toutes les parties voisines, qu'il distend sans trouver d'issüe au dehors, il se fait un amas de sang extravasé qui, s'augmentant continuellement & sans mesure, forme une tumeur molle, livide, dont on ne sent presque pas la pulsation, qui disparoît à peine quand on la presse, qui

se putrefie bientôt & cause la gangrène dans les parties voisines. Voilà ce qu'on nomme anévrisme faux, (160.) cette seule description en fait connoître la cause, les signes & les effets.

179. La physiologie donne la raison des autres effets que produit la section d'une grande artere, (161.) & d'un nerf. (162.)

180. Mais pour concevoir clairement les causes des effets considérables qui paroissent, lorsqu'un nerf est piqué, ou en partie coupé, selon ce qui a été dit, (163. 164. 165.) il faut faire attention aux choses suivantes, que la théorie & l'anatomie nous apprennent.

181. Tout nerf visible est un faisceau de petits filamens nerveux liés par de petites membranes, entrelassés d'arteres, de veines, de vaisseaux lymphatiques, & enveloppés d'une membrane commune: tous ces petits tuyaux qui entrent dans la composition du nerf sont remplis d'une liqueur subtile qui leur est propre, qui circule continuellement dans leurs cavités, & qui leur est fournie par le cœur, par le cerveau, par le cervelet, & par la moëlle de l'épine: ils sont tous doués d'une

assez grande vertu de contraction.

182. Ce qui fait que les parties d'un nerf entierement coupé se retirent du lieu de la blessure vers les parties fermes auxquelles il est attaché , se cachent sous les solides qui les environnent , sont comprimées par leur action & ferment leurs orifices & ceux de leurs petits vaisseaux sans causer d'autres préjudices que ceux de (162.)

183. Mais s'il n'y a que quelques-uns des petits filamens nerveux dont le nerf est composé , qui soient coupés ou piqués ; en se retirant en arriere , (182.) ils tiraillent les fibrilles qui les lient ensemble , (181.) eux & leurs petits vaisseaux. Ce qui cause une dilaceration lente & continuelle , & conséquemment une douleur aiguë & continuelle dans ces parties. Les fibres nerveuses qui sont encore unies ensemble soutiendront seules tout l'effort qui étoit auparavant partagé entre toutes : elles seront donc plus distenduës , plus dilacerées , & par conséquent elles produiront une douleur très-vive , & se comprimeront tellement par leur distraction , qu'elles boucheront le passage. Quand une partie est coupée , & que l'autre ne l'est pas , elles souffrent

beaucoup toutes les deux, & les petits vaisseaux intermédiaires se trouvent comprimés ; par conséquent le sang, la lymphe & les esprits sont arrêtés, pressés, accumulés, d'où naît dans ces parties l'inflammation causée par le sang, la lymphe & les esprits.

D'un côté les nerfs voisins, les tendons, les guaines des uns & des autres, les muscles & les vaisseaux sont tendus, étranglés, tirillés ; de l'autre les membranes du cerveau, du cervelet, de la moëlle épiniere sont tirillées, irritées, & ainsi toutes les fonctions du cerveau sont dérangées.

Ce qui produit naturellement & nécessairement l'enchainement de tous les phénomènes (163. 164. 165.) que je viens de dire.

184. On conçoit aussi par-là, quelle piqueure, quel déchirement & quelles sortes de blessures des nerfs sont si funestes, & quelle en est la raison ; pourquoi les blessures des membranes, des tendons, & de plusieurs vaisseaux produisent les mêmes effets.

185. Pour guérir une playe, il faut
1. en ôter tout ce qui pourroit en empêcher la réunion, soit partie des solides & fluides corrompus, soit par-

tie de l'instrument vulnerant, ou de quelqu'autre matiere laissée dans la playe.

2. Reparer la deperdition par la regeneration de ce qui a été emporté.

3. Rejoindre les parties séparées & les contenir dans leur union.

4. Y faire naître une cicatrice tout à fait semblable à la peau naturelle.

186. S'il s'y trouve quelque fragment de métaux, de pierre, de bois, de verre, des balles à fusil, des grumeaux de sang, de la chair morte, des esquilles d'os, il faut d'abord les ôter, si cela est utile.

187. Mais ce n'est qu'après avoir considéré la nature de la playe, du lieu blessé, la matiere qui s'y est introduite, la force du malade, les symptomes du mal, qu'on juge si l'on doit les en ôter (186.) ou les y laisser.

188. On juge aussi par (187) de quelle maniere & avec quel instrument on peut les ôter. (186.)

Si le corps a souffert quelque déperdition de substance, il faut la réparer par la regeneration d'une matiere qui lui soit semblable. Ce qui se fait 1. en disposant les vaisseaux arteriels, lymphatiques, nerveux, de façon, qu'ils

reçoivent & transmettent leurs liqueurs bien conditionnées 2. en faisant en sorte que ces humeurs bonnes & naturelles se portent vers ces vaisseaux dans la quantité requise, & avec un mouvement convenable.

190. Par ce moyen (189.) les petits tuyaux blessés, retirés, bouchés & presque desséchés se remplissent, s'humectent, s'allongent, s'appliquent à ceux du plexus réticulaire qui leur sont voisins, & avec lesquels ils s'agglutinent par le secours d'un bon liquide.

191. A mesure que toutes ces choses (190.) se font ensemble & également de tous les points du fond & des côtés de la playe, sa cavité se remplit de chaque partie au centre d'une matière solide & liquide semblable à celle dont il s'étoit fait déperdition.

192. Il faut donc pour que cela se fasse 1. se nourrir d'alimens qui rendent le chyle, le serum du sang loüables, & la matière de la nutrition douce & glutineuse, d'alimens peu disposés à la putréfaction, aisés à digérer & à se convertir en notre propre substance : user sur tout des décoctions de matières farineuses, cruës, fermentées, d'émulsions, de lait, de bouillons, de

fruits mûrs cuits, de legumes tendres pris souvent en petite quantité, & éviter la repletion; la faim, & la soif.

193. On juge sur la connoissance du temperament du malade, & eu égard à la saison & à la complication du mal, lequel de ces remedes (192.) convient à chacun, & comment on doit le préparer.

194. On doit éviter toute acreté parce qu'elle augmente trop la circulation : le vin, les fels, les aromates, l'acide, les legumes acres sont par consequent nuisibles à la cure des playes.

195. Les bouillons trop épais ou trop gras, les plantes alkalescentes, le cresson, le chou, le raifort & autres semblables qui se putrefient aisément, sont aussi nuisibles.

196. Il faut s'interdire tout ce qui a de la peine à se changer en chyle ou en sang. Telles sont les matieres endurcies par le sel, la fumée & l'air; les matieres fort grasses, telles que le lard, les poissons gras, les canards, les oyes, & semblables oiseaux qui se nourrissent de poissons, les matieres visqueuses, telles que les legumes gras, les matieres farineuses cruës, les œufs.

197. Les médicamens qui condui-

ferit au même but, font ceux qui ôtent tout ce qui pourroit empêcher la consolidation (190. 191.) & dont on se sert ordinairement en décoction. Il faudra donc les varier selon la variété de l'obstacle qu'on aura à lever, car il n'en est aucun qui soit généralement utile.

198. On aura donc recours selon la circonstance aux atténuans, aux épaississans, aux adoucissans, aux irritans, aux aperitifs, aux relâchans, aux astringens, aux spécifiques, & souvent conséquemment à des remèdes opposés.

199. On décidera de leur choix sur la connoissance de la nature du vice qui se trouve dans le malade, & des vertus des remèdes (197. 198.)

200. L'air sec un peu chaud, pur, sans aucune exhalaison putride, & souvent renouvelée convient fort.

201. On doit entretenir le ventre libre par l'usage des émoulliens, des relâchans, des eccoprotiques.

202. Procurer le sommeil par des anodins, par un régime humectant, par des narcotiques.

203. Il faut avoir l'esprit gay, s'abstenir des plaisirs de l'amour, & prendre du repos.

204. Pour que les vaisseaux conser-
vent l'état requis , (189.) & que les
fluides ne se corrompent point dans la
playe , & par là ne nuisent point à l'ac-
tion décrite , (189. 190. 191.) il
faut la mettre à l'abri de l'air, la fo-
menter & la remplir toute de remedes
doux , balsamiques , vulneraires , amis
des nerfs , & entretenir par tout une
pression égale.

205. On tient ces remedes (204.)
appliqués sur la blessure par des emplâ-
tres qui ne servent gueres en ce cas
que par leur tenacité , laquelle ne nuit
point.

206. Les liquides qui abordent à la
playe , ceux qui s'épanchent dedans ,
les fibres à demi mortes , les canaux
obstrués & enflés y forment des ma-
tieres purulentes , ichoreuses , des or-
dures , des chairs spongieuses.

207. On les emporte ordinairement
par des digestifs , des détergifs , des cor-
rosifs , des desiccatifs , & souvent par
la compression.

208. Il faut mettre ces moyens (207.)
en usage , jusqu'à ce qu'il paroisse un
pus louable , doux , blanc , visqueux ,
uni , égal , sans odeur , sous lequel les
ordures se nettoient , les contusions &
les

les tumeurs se dissipent, ce que l'air avoit corrompu se sépare, les cavités se remplissent, les parties divisées se réunissent.

209. Il faut alors avoir recours aux remèdes narcotiques, tels que les digestifs doux.

210. Si après avoir satisfait, suivant (186. 187. 188.) à la première intention, (185.) on trouve qu'il n'a été rien emporté de la substance du corps, il faut si bien unir les lèvres, que les parties naturellement unies se réappliquent mutuellement les unes aux autres & restent dans cet état.

211. Cela se fait: 1. en donnant à la partie la même situation qu'elle avoit avant que d'être lésée. 2. en la comprimant doucement & également, afin que tous les points de sa surface demeurent contigus & bien assujettis.

212. On retient les lèvres unies. 1. par le moyen d'emplâtres ténaces, coupés à plusieurs angles en forme de doigts, dont les extrémités qui s'éloignent de la playe forment une anse à laquelle on attache des fils par le secours desquels on peut rapprocher les emplâtres que l'on doit appliquer aux deux côtés de la playe. Ces emplâtres

font d'usage dans les longues scissures transversales de la peau & des parties lâches.

213. 2. En se servant de compresses & de bandages par dessus, afin que les parties entr'ouvertes (14. N. 1.) demeurent également appliquées les unes aux autres, & se réunissent. Ce qui se fait par une pression convenable. Cette seconde méthode convient dans les playes longitudinales.

214. 3. Par des sutures qu'on fait avec des aiguilles d'acier, droites quand les playes sont superficielles ; & courbes, quand elles sont plus profondes, bien aiguës par la pointe & garnies d'un fil ciré. On les enfonce à une suffisante distance de la playe, jusqu'à son fond, d'une lèvre à l'autre, & en resserrant ce fil, on tient dans la réunion les lèvres d'une playe ; on nouë ensuite le fil par dessus & on le couvre d'une petite compresse. On recommence cette manœuvre selon le besoin, depuis le milieu ou depuis l'angle de la playe, jusqu'à son extrémité : ensuite on enduit les lèvres de baume, on met de petites compresses sur les nœuds, on couvre la playe d'un emplâtre.

215. Les sutures (214.) sont d'u-

sage dans les playes recentes, par lesquelles il a sorti peu de sang, dans les playes simples, pleines, pures, transversales, obliques, angulaires; elles (214.) nuisent aux playes qui ont causé une grande hémorrhagie, aux playes vieilles, sanieuses, purulentes, fardes; avec contusion ou perte de substance, couvertes de croûtes dangereuses, par la lésion des grands vaisseaux, trop profondes, fort enflammées, empoisonnées, & à celles qui sont faites à une partie nécessairement mobile.

216. 4. On retient les lèvres unies en y laissant l'éguille entourée de fil, en sorte que les lèvres ne puissent se retirer. Cette méthode convient aux grandes & larges playes des parties pendantes.

217. On parvient au dernier but (40.) en faisant en sorte que les parties soient de niveau, comme dans l'état sain, & qu'elles ne soient ni trop, ni trop peu pressées; en évitant les caustiques, les stiptiques, les astringens, & sur tout prenant soin que tous les points de la playe soient également pressés. On réussit dans toutes ces choses en pratiquant ce que j'ai dit si-devant (211. 212.) en mettant

sur la playe un dessiccatif doux , & enfin en lavant la cicatrice avec des spiritueux.

DE L'HÉMORRHAGIE.

218. **L**orsque les causes (159. 160.) d'une playe donnent lieu à une grande hémorrhagie , on l'arrête. 1. par des cauterés actuels. 2. par des cauterés potentiels. 3. par des astringens. 4. par la ligature du vaisseau. 5. en le coupant entierement. 6. en le comprimant par des compresses graduées & des bandages.

219. La révulsion n'est ici (218.) d'aucune utilité, à moins que les vaisseaux ouverts (159) ne soient petits & que le malade ne soit plethorique. On peut dire avec raison la même chose des alimens , de la boisson & des médicamens internes. Ce que nous avons dit de l'hémorrhagie peut aussi s'appliquer au flux de matiere ichoreuse , quoique les baumes épais soient ici d'un grand secours.



 DE LA DOULEUR.

220. **T**outes les fois qu'une fibre nerveuse qui prend son origine du cerveau est tellement tendue ou autrement disposée, qu'elle est prête à se rompre, on sent de la douleur.

221. Elle est d'autant plus vive, que la fibre est plus prête à se rompre, & d'autant moins vive que la fibre s'éloigne moins de sa tension naturelle.

222. C'est pourquoi une grande douleur dans une même partie dure peu de tems, une douleur moins violente peut durer long-tems, diminuer & augmenter.

223. La cause de la douleur est donc tout ce qui produit une telle extension ou disposition. (220.)

224. Par exemple. 1. la force de la contraction naturelle soutenuë d'un petit nombre de fibres, les autres étant rompuës. (183.) 2. ce qui produit par trop de répletion une trop grande distension dans un vaisseau tissu de fibres nerveuses; l'obstruction, la pléthore, l'abondance d'humeurs cachochimes, & l'augmentation du cours des liqueurs.

3. tout ce qui tiraille violemment, comme une luxation, une tumeur, une force externe. 4. tout ce qui blesse & corrode.

225. De là l'on connoît la multitude des causes (224.) de la douleur (220.) qui naît de la playe (145.)

226. On conçoit aussi par là la raison de l'inquiétude, des veilles, de l'agitation, de la fièvre, de la soif, de la sécheresse, des convulsions, de la gangrene, qui en sont les effets.

227. Et comment il faut varier les anodyns selon ses différentes causes.

228. On détruit donc la cause de la douleur. 1. en relâchant la fibre tendue. 2. en dissolvant les concrétions. 3. en diminuant le mouvement & le volume de la matiere qui cause la tension. 4. en remédiant au tiraillement inégal & violent. 5. en adoucissant l'acreté. 6. en la dissipant. 7. en ôtant ce qui désunit les fibres.

229. La douleur cesse, quoique sa cause (224.) subsiste. 1. en rendant le nerf insensible, en le coupant, en le comprimant, en le brulant. 2. en émoussant le sentiment du sensorium commun par des narcotiques. On dissipe

par là bien des effets (226.) de la douleur.

DES CONVULSIONS.

230. **L**A convulsion est une contraction violente, involontaire & alternative d'un muscle.

231. Sa cause est ce qui pousse alternativement le suc nerveux dans les muscles qui en sont attaqués.

232. Ainsi elle peut se trouver dans une playe, soit que ce soit une matière étrangere qui cause irritation, soit la condition même du nerf lésé (163. 164. 165. 183. 184.) soit une trop grande hémorrhagie qui aura précédé.

233. L'on sçait de plus qu'elle trouble toutes les actions.

234. On la guérit. 1. en ôtant le corps irritant, (186.) par le secours de la Chirurgie. (187. 188.) 2. en adoucissant ou en dissipant l'acreté. 3. en changeant l'état du nerf (232.) par les remèdes décrits (228. 229.) 4. en remplissant le corps d'alimens liquides, doux, amis des nerfs, pris sans cesse en petite quantité. 5. en arrêtant en même tems l'hémorrhagie (218. 219.)

235. Une petite tumeur & une légère inflammation font de bon augure dans une playe , mais ces symptômes font dangereux s'ils viennent à augmenter. Les bains , les fomentations , les anodins , les antispasmodiques appliqués au lieu blessé & à tout le reste du corps font d'un usage salutaire. On en parlera dans l'histoire & la cure de l'inflammation.

236. Le sang qui s'est épanché d'une playe dans une cavité du corps doit en être tiré promptement en mettant le malade dans une situation convenable , ou en suçant le sang par le moyen d'une sonde creuse , s'il n'est point grumelé , ou après l'avoir délayé d'abord ; en dilatant l'ouverture de la playe , ou en faisant une contr'ouverture.

237. Si la playe pénètre en quelque partie ferme , il faut procurer aux ordures une issue par où elles puissent s'évacuer. Ce qui se fait en comprimant , en lavant , en liant la partie , ou dilatant la playe ou en faisant une contr'ouverture.

238. La dilatation se fait avec un bistouri , en introduisant dans la playe des tentes de linge , des éponges , de

la racine de gentiane , & autres choses semblables séchées attachées à un fil ; lesquelles venant à se gonfler par l'humour qu'elles absorbent , en dilatent l'ouverture.

DES PLAYES DE LA TÊTE.

239. **L**Es playes de tête endommagent ou les seuls tégumens externes communs , ou le periofte , ou le crâne , ou la dure-mere , ou la pie-mere , ou les vaisseaux du cerveau , ou sa substance corticale ou médullaire , & ses ventricules.

240. On sçait que les seuls tégumens sont blessés. 1. par la cause vulnérante , par sa figure. 2. par son peu de violence. 3. par l'état du lieu blessé, sur tout quant à la figure. 4. par la legereté des accidens. 5. par la vûë. 6. par le stilet.

241. Quoique ces playes (240.) paroissent de peu de conséquence , elles deviennent souvent dangereuses par la proximité des muscles , des tendons , des futures , du periofte , du crâne , des nerfs , des vaisseaux , du cerveau & par la grande contractilité de la partie blessée,

242. Principalement si la playe est avec contusion.

243. Ou si étant plus étendue que son ouverture , elle donne lieu à un amas d'ordures.

244. Car cet amas de matiere (242. 243.) cause d'énormes tumeurs , des erysipeles , des œdèmes , des douleurs , des convulsions , la corruption du périoste & de l'os , des fièvres , la mort. L'air s'insinuant dans les cavités , y étant imprudemment retenu par l'application des emplâtres , interieurement repoussé , produit de prodigieux emphysemes.

245. S'il n'y a que les seuls régumens blessés , sans ce qui a été dit. (241. 242. 243. 244.) quoique ces sortes de playes paroissent souvent considerables , on les guerit facilement par le moyen d'une ligature convenable , & par la méthode décrite (depuis 183. jusqu'à 239.) il est sur tout avantageux , quand on en commence la cure , qu'elles soient récentes , de les tenir bien réunies , de les débander rarement & promptement , & d'éviter avec soin les remedes émolliens , huileux , tout ce qui est trop humide & l'air même.

246. Mais si ce que j'ai dit (241.) se trouve , il faut recourir à divers re-

medes , (depuis 183. jusqu'à 239)
selon la difference de la partie affectée,
(241.) & les divers degrés du mal.

247 S'il y a contusion , (242.) on
se servira des remedes qui puissent la
dissiper ou la faire suppurer , pourvû
qu'on choisisse toujourns ceux qui sont
amis des nerfs & des membranes (204.
207. 245.) qu'on en feral'ouverture.

248. Si le mal (244.) arrive , il
faut dilater la partie avec un bistouri
& la nettoyer (238. 207. 208.)

249. Le pericrâne étant lésé de fa-
çon à laisser l'os long-tems découvert
& à l'alterer , cet os se trouve privé
des vaisseaux que lui fournissoit le pe-
ricrâne , & consequemment des siens
propres , les liqueurs restent en stagna-
tion dans ces mêmes vaisseaux , & s'y
corrompans , séparent une écaille : ce
qui fait que l'os devient jaune , brun ,
noir & enfin s'exfolie.

250. La cause de ce mal (249.) est
l'interruption de la continuité des vais-
seaux , ou l'air froid qui en resserre &
desseche les extrémités dans l'os , sans
qu'on soit en droit de l'accuser de ma-
lignité.

251. Ses effets sont , l'augmentation
des maux. (249.)

252. On le guérit. 1. en perçant légèrement avec un petit trépan le crâne jusqu'à son milieu en divers endroits & à peu de distance. Par là on prévient l'exfoliation & le perioste se regenere. 2. En mettant l'os à couvert du pus, de la sanie, rejettant toutes matieres grasses, aqueuses, en empêchant l'impression de l'air, & en appliquant de petits plumaceaux trempés dans de l'esprit de vin dans lequel on aura fait fondre du mastich. 3. en déliant rarement & avec beaucoup de vitesse.

253. Par ce moyen il sort des endroits où l'on a appliqué le trépan, (252.) & de toutes parts une nouvelle substance qui devient bientôt comme charnuë; alors le reste (249.) se guerit, comme je l'ai dit (245. 246. 247. 248.)

254. Selon la varieté de la cause vulnerante, le crâne peut être fendu, rompu, contus, enfoncé, ou privé d'une portion de sa substance; & cela peut arriver dans l'une ou l'autre de ses tables ou dans toutes deux.

255. On sçait qu'il est ainsi offensé (254.) 1. par la violence de la cause vulnerante. 2. par la grandeur de la playe comparée avec la figure de la

partie blessée. 3. par le stilet. 4. en versant de l'ancre. 5. par le cliquetis qui se fait lorsque l'on mord. 6. en voyant le crâne rompu, contus, ou pâle en certains endroits. 7. par le tact. 8. par les accidens que souffrent les tégumens, par l'abcès qui se forme le septième jour, par la douleur, par la nature du pus ichoreux, fétide, par la malignité étrangère de la playe.

256. Les effets de ce mal (254.) sont. 1. la mort de la portion d'os séparée; (249. 250. 251.) 2. la corruption des lieux voisins. 3. de là souvent la putrefaction de tout l'os infecté. 4. la carie du diploë. 5. la corruption des tégumens du crâne & du cerveau. 6. les convulsions, l'assoupissement, la paralysie, l'apoplexie, & la mort, effets de l'affection du cerveau. •

257. D'où (254. 255. 256.) l'on tire la notion & la prédiction de ce mal.

258. Les indications curatives consistent 1. à découvrir la partie blessée. 2. à la nettoyer. 3. à trépaner l'os. 4. à procurer la regeneration de son périoste. 5. à guerir le reste de la playe.

259. On découvrira la partie. 1. en faisant avec un scapel aux tégumens

bleffés jusqu'au crâne ; une incision droite , perpendiculaire , angulaire , cruciale. Lorsqu'il se trouve sous les tégumens des fragmens d'os rompus & vacillans , il faut beaucoup de prudence & faire différemment cette incision , selon la variété du lieu offensé & de la playe. 2. en séparant du crâne exactement avec un bistouri les tégumens coupés. 3. en remplissant de charpie la playe.

260. On absorbe avec des éponges le sang , le pus , la sanie , les ordures ; pour les fragmens , les esquilles , les écailles d'os , on les emporte avec la pince , s'ils sont petits , & ne tiennent à aucune membrane ; ou on les enleve avec de petites ténailles. C'est ce qu'on nomme mondation artificielle.

261. Mais s'ils sont trop grands , s'ils tiennent à quelque partie vivante , s'ils sont cachés , il faut les laisser : car ou ils se séparent d'eux-mêmes , ou ils se reprennent aux parties vivantes : voilà la mondation naturelle.

262. Si l'os paroît contus , blanc , brun , livide ou fendu , il faut y appliquer ça & là de petits trépan , comme on l'a prescrit (252.) par là les parties vivantes en s'élevant détachent

promptement & facilitent l'exfoliation des parties mortes.

263. Par là même (262.) la regeneration du periofte (152.) se fait bientôt.

264. Le reste se guerit , comme on l'a dit. (245. 246. 247. 248. 253.)

265. On conçoit par là pourquoi une petite fente est souvent plus dangereuse qu'une grande contusion du crâne. (256.)

266. Et que cette méthode (252. 262.) est préférable aux cauterés actuels, aux rugines, aux trépan, dont les anciens se servoient dans ces cas. (249. 254. 256. 262.)

267. Lorsque le crâne est enfoncé dans les enfans, ou comprimé dans les adultes après une fracture, il presse le cerveau. Selon la difference du lieu comprimé, la differente grandeur, profondeur & violence de la pression, selon que le corps qui comprime est aigu, picquant, surviennent divers symptômes, la stupidité, l'étourdissement, l'assoupissement, le tintement d'oreille, le vertige, l'obscurcissement de la vûë, le délire, des vomissemens de bile, des douleurs de tête, des convulsions, la paralysie, la sortie involontaire de l'u-

rine & des excréments , l'apoplexie , la fièvre & la mort.

268. De plus le cerveau ainsi offensé & corrompu par son inflammation , sa supuration , sa gangrene , ses fungus & ses hémorrhagies , produit des maux semblables. (267.)

269. On connoît ce genre de mal par le tact ; par la vûë , en levant les tégumens. (259.)

270. Pour le guerir il suffit d'ôter ce qui pique , de rétablir dans l'état naturel ce qui fait la pression , & de l'y conserver.

271. Après avoir découvert le crâne (259.) qui est mol dans les enfans , on l'éleve par le moyen d'un emplâtre ténace. Dans les adultes , si la portion d'os enfoncée ne vacille point , on l'éleve avec un tirefond. Si elle vacille & qu'elle ne puisse soutenir le trépan , il faut percer le crane près de la fracture , afin qu'on puisse élever la portion vacillante avec l'élévatoire. Pour faciliter le succès de cette operation , on doit faire éternuer le malade & lui faire retenir son haleine.

272. On conserve cette portion dans sa situation naturelle , en évitant toute pression externe par le moyen d'un bandage convenable.

273. Si le crâne étant fendu, rompu ou contus, il arrive que les vaisseaux sanguins ou lymphatiques s'étant rompus sous le crâne, y ayant répandu leurs humeurs, ces mêmes humeurs épâchées pressant le cerveau produisent les maux (267.) venant ensuite à se putrefier & à se convertir en pus ou en ichorosité; les parties du cerveau qui sont fort tendres s'en trouvent affectées par droit de voisinage, ce qui produit de nouveau des accidens semblables. Ces vaisseaux, qui du crâne communiquent à la dure-mere, de celle-ci à la pie-mere; de là au cerveau, à ses sinus, à ses ventricules, produisent en differens endroits des dommages differens par leur danger & leur guerison.

274. Une forte commotion du cerveau, souvent le crâne n'étant aucunement endommagé, fait naître les mêmes symptômes, (273.) par la rupture des vaisseaux du cerveau, par la compression de sa substance.

275. On connoît ces maladies (273. 274.) par leur cause connue, par la force de son action, par le lieu affecté, par le vomissement bilieux, par l'affoiblissement, la dépravation ou l'entiere

destruction de la vûë , de l'ouïe ; de l'odorat , du goût , du tact ; par le vertige simple ou tenebreux , par la chute , par l'affoupissement , le *stertor* par la paralysie , par des mouvemens convulsifs , par le délire , la léthargie , l'apopléxie , le hériffement du poil , la fièvre avec redoublemens , l'écoulement du sang par les yeux , par les narines , par les oreilles ; la rougeur du visage & des yeux.

276. On sçait ce qui est lezé au dedans du crâne. 1. par les signes externes sensibles , (249. 254. 255. 256. 262. 267. 269.) s'il y en a. 2. en découvrant par art l'endroit offensé du crâne , (255.) 3. par la tumeur & la rougeur qui paroissent sur la peau rasée , après y avoir appliqué un emplâtre. 4. en faisant attention à l'endroit de la tête où le malade a porté la main par un mouvement spontané. 5. aux symptômes de la paralysie d'un côté , tandis que l'autre est en convulsion.

277. Alors. 1. il faut ôter sur le champ le sang épanché. 2. purifier les lieux infectés. 3. tirer les petites esquilles d'os qui ont pû s'insinuer dans la substance du cerveau.

278. On ôte le sang extravasé. 1.

par la réforbtion. 2. par la résolution.
3. par le trépan.

279. La réforbtion s'en fait , lorsqu'il est repoullé par la force de la vie dans les veines qu'on a vuïdées par les grandes saignées & les purgations.

280. Ces deux évacuations (279.) doivent être grandes , proportionnées aux forces du malade , & réïterées selon le besoin , sur tout lorsqu'on s'apperçoit après les avoir administrées que les symptômes (273. 274.) diminuent.

281. La résolution se fait. 1. par la réforbtion (279. 280.) d'une partie de l'humeur épanchée. 2. en l'attenuant par des délayans aqueux & par des résolutifs bûs chauds. 3. en appliquant sur la partie affectée , après l'avoir rasée , des emplâtres , des cataplasmes , des fomentations faites de digestifs nervins & céphaliques. 4. en appliquant les mêmes remedes aux oreilles & aux narines.

282. Si les symptômes (273. 274.) bien loin de disparoître ou de se calmer , continuent ou augmentent , malgré tous ces remedes , (279. 280. 281.) il faut sur le champ faire l'opération du trépan pour évacuer les hu

meurs (273. 277. N. 1.) procurer la dépuracion (277. N. 2.) & ôter les fragmens offeux. (277. N. 3.

283. Pour ſçavoir dans quel lieu on doit appliquer le trépan, il faut connoître l'endroit bleſſé, (276.) conſiderer ſ'il peut ſouffrir l'opération, & ſi rien n'en peut empêcher le ſuccès.

284. L'on ne doit point trépaner. 1. ſur les futures. 2. ſur pluſieurs muſcles. 3. ſur les ſinus frontaux. 4. ſur les endroits où pénétre une artère conſidérable. 5. dans les endroits qui approchent de la baſe du crâne. 6. ſur une pièce d'os rompuë, contuſe, cariée, quand elle eſt vacillante. 7. ſur les endroits inégaux par leurs éminences & leurs cavités alternatives.

285. En ce cas on applique avec ſuccès le trépan ſur l'endroit voiſin de celui qui eſt offenſé. (276.)

286. Si le mal preſſé (273. 275.) quoiqu'on ne puiſſe découvrir ſûrement le lieu affecté, (276.) il faut cependant tenter l'opération des deux côtés du crâne, pour parvenir au but. (277.)

287. L'endroit offenſé (276. 283. 284. 285. 286.) étant trouvé, après avoir raſé les cheveux, on inciſe les

tégumens (259.) on les fépare du crâne , on tient les lévres élevées , on deffeche l'os , on le couvre de charpie , on arrête l'hémorrhagie , (218.) on appaife la douleur , (227. 228. 229.) on empêche l'inflammation , (235.) & fi le mal n'est pas fort preffant , après avoir fait un appareil convenable , on remet l'opération au lendemain.

288. Alors la tête bien appuyée , les oreilles bouchées , l'atmosphère échauffée , le crâne bien effuyé , on applique la couronne du trépan avec fa pyramide : le front fur cet instrument , on le tourne doucement & également par tout , jufqu'à ce qu'il y ait un cercle bien gravé fur le crâne.

289. Enfuite après avoir ôté la pyramide , on continuë de le tourner lentement en nettoyant fans cefse les fcieures , jufqu'à ce qu'il s'épanche du fang , que l'os paroiffe plus mol , ou que le changement de fon avertiffe qu'on eft déjà parvenu au diploë , lequel souvent ne fe trouvant point , eft souvent attendu en vain.

290. Après avoir nettoyé le fang épanché , on l'arrête avec de l'esprit de vin chaud , on effuye toute la fcieure ; on fait encore un ou deux tours de

trépan avec toute la précaution, la lenteur, & la patience possible, on ôte sans cesse la scieure, on regarde continuellement si le cercle fait dans l'os par le trépan ne change point de couleur, & si son fond est parfaitement égal. Alors on appuye differemment le trépan, selon la differente couleur du cercle. Enfin l'os se détache, enforte qu'il ne tient presque à rien par toutes ses parties.

291. Si toute la circonference du cercle est d'une couleur tirant sur le bleu, par tout égale, & que la portion d'os vacillante fasse connoître que le crâne est presque perforé, on doit alors enlever le segment osseux avec l'élevatoire ou le tire-fond.

292. On ratisse ensuite avec le couteau lenticulaire les inégalités raboteuses qui sont aux côtés de l'os; on essuie ce qu'on a ratissé; on évacüe le sang & les ordures en faisant éternuer le malade, en lui faisant retenir son haleine & en pèsant un peu & avec beaucoup de précaution sur la dure-mere avec le méningophilax. On remplit le trou d'un linge fin enduit de quelque médicament ami des membranes, & on le couvre d'une plaque de plomb à anses.

193. Après quoi la curation est semblable à celles des playes des membranes. (depuis 185. jusqu'à 239.)

194. Par cette méthode dans l'espace de 40. ou 50. jours les bords du trou osseux se détachent, il y naît chaque jour une chair qui remplit le trou, & devenant insensiblement plus dure, prend la forme d'un cal osseux cavé ou éminent, où il reste de la foiblesse & quelque sentimens de douleur.

195. L'inflammation, la suppuration, la gangrene, les champignons des membranes du cerveau & du cerveau même, se dissipent par les remedes propres à ces maladies, par l'application des antiphlogistiques, des antiseptiques, des détersifs, par la ligature & la lame de plomb. (292.) Au reste on juge de la malignité des playes de la tête, 1. par leur siège; le plus dangereux est l'occiput, le haut de la tête, les parietaux, les futures. 2. par leurs symptômes; les plus facheux sont la fièvre après le septième jour, avec froid & tremblement; la sécheresse de la playe avec une couleur pâle & livide; l'inégalité de l'os avec une couleur jaune; l'hémiplegie; les convulsions, 3. par l'âge, 4. par le temperament du

malade. 5. par la saison de l'année. 6. par l'impureté & la putréfaction de l'air.

296. Si l'on s'apperçoit après l'opération du trépan qu'il y a du sang, du pus & d'autres ordures cachées sous la dure-mere, il faut hardiment l'ouvrir.

DES PLAYES DU THORAX.

297. **O**N connoît les playes du thorax & on sçait qu'elles ne pénètrent point dans sa cavité. 1. par la vûë. 2. par la sonde. 3. parce qu'il n'en sort point d'air, quoiqu'on fasse pour s'en apercevoir. 4. par le retour de l'eau tiède injectée. 5. en mettant le malade dans la situation où il étoit, lorsqu'il a été blessé. 6. quand on a des marques sûres que le poumon est colé à l'endroit de la plevre qui est percé.

298. Si elles (297.) descendent obliquement sur ou entre les côtes, il arrive souvent que le pus ayant rongé la plevre, s'insinuë dans la cavité de la poitrine, sur tout s'il ne peut trouver d'issûë au dehors, quelques moyens qu'on mette en œuvre pour lui en pro-

curer. Ce qui donne lieu à l'empyème & à nombre de maux qui s'ensuivent.

299. C'est pourquoi au lieu de tentes, d'emplâtres & de tout ce qui peut comprimer, il ne faut user que de dépuratifs, de balsamiques avec des plumaceaux & d'un léger bandage, & mettre le corps dans une situation convenable.

300. On sçait qu'une playe pénétre dans la cavité de la poitrine. 1. en comparant sa cause avec sa largeur. 2. en introduisant une sonde dans le corps du malade, après l'avoir mis dans la situation qu'il avoit, lorsqu'il a reçu le coup. 3. en faisant fortement inspirer le malade, pendant qu'en même tems on ferme la playe, les narines & la bouche; quand on sent que l'air fait effort pour sortir, on découvre sur le champ la playe, alors l'air en sort par l'expiration: souvent aussi on entend le bruit qu'il fait dans la capacité de la poitrine. 4. par l'injection. 5. par l'emphysème; qui survient lorsque l'air contenu dans la cavité du thorax, augmenté continuellement par l'action du poumon lésé, échauffé, rarefié, pressé par l'inspiration, retenu dans la playe d'où il ne peut librement sortir, poussé dans la

membrane cellulaire aux lèvres de la playe , s'y insinuant de plus en plus , produit souvent par tout le corps d'un homme , à l'exception de la plante des pieds & de la paulme des mains , une enflûre lisse & transparente d' onze pouces d'épaisseur. (Voyez les Mémoires de l'Academie Roïale des Sciences de 1713. p. 15. 18. Voyez aussi 4. 15. & 119. 120. où il est fait mention d'un emphyfême mortel survenu à l'occasion d'une fracture des côtes sans lésion de la peau.) 6. par le sang écumeux qui en sort.

301. Voici les effets d'une telle playe. 1. Il arrive souvent que l'air qui a pénétré dans la cavité du thorax presse le poumon ; ce qui nuit à la respiration & à la circulation. 2. Il se fait un amas de sang extravasé dans la poitrine. 3. Ce sang échauffé , agité & enfermé de toutes parts se putréfie. 4. D'où suivent la mortification , l'érosion , la corruption , la puanteur de la plevre , des poumons , du médiastin , du diaphragme , du péricarde. 5. une infinité de maux qui en resultent. 6. le crachement de sang.

302. Les signes du sang épanché sont. 1. l'orthopnée, 2. on est plus com-

modément couché sur le dos, avec peine sur la partie blessée, mais il est impossible de rester couché sur le côté sain. 3. les effets décrits (301.) 4. on sent une pésanteur sur le diaphragme. 5. on sent la fluctuation de la matiere. 6. l'extravasation se manifeste par la nature & le siége de la playe. 7. par l'extrême foiblesse, la pâleur, les sueurs froides. 8. par la violence de presque tous les symptômes, qui augmente de plus en plus.

303. Il faut sur le champ ôter le sang épanché. Pour cela. 1. on met le malade dans une situation convenable & il doit faire les efforts nécessaires. 2. on suce le sang par un tuyau courbe, percé aux côtés, obtus à son extrémité. 3. on injecte une liqueur délayante, dissolvante & dépurative. 4. on dilate la playe. 5. on fait une contr'ouverture entre la seconde & la troisième vraie côte inférieure à quatre doigts de distance des vertebres & de l'angle inférieur de l'omoplate; la pointe de l'instrument dirigée en bas, on fera une section paralelle aux côtes dans leur milieu.

304. Quand ces playes sont guérissables, on les guerit fort bien & en

peu de tems , pourvû qu'on n'y mette aucune tente , qu'on les découvre rarement , qu'on les garantisse de l'air & du froid , & qu'on fasse sortir l'air qui a interieurement penetré , par un fucement artificiel , & en faisant respirer le malade aussi fortement qu'il convient.

305. Par cette méthode on obvie à tous ces cruels symptômes. (301.)

DES PLAYES de l'Abdomen.

306. **O**N connoît que les playes de l'abdomen ne pénètrent point dans sa cavité. 1. par la sonde & la situation du malade. 2. par l'injection. 3. par la cause vulnérante connue & la nature de la playe.

307. Si elles sont profondes , & si elles pénètrent presque jusqu'au peritoine , les tégumens se trouvant affoiblis en cet endroit , donnent lieu à une hernie dans les personnes robustes : ces playes ne sont jamais plus fâcheuses que lorsque se trouvant obliques entre les tégumens de l'abdomen , elles deviennent fistuleuses.

308. C'est pourquoi l'on y doit remédier par la suture & le bandage ; & pour le reste il suffit de suivre la cure ordinaire des playes.

309. Pour celles qui pénètrent dans la cavité de l'abdomen, il est facile de les connoître. 1. par la sonde & la situation. 2. par l'injection. 3. par la cause & la nature de la playe. 4. par la sortie des parties contenuës.

310. En ce cas , si les symptômes sont peu considérables, si le malade n'a ni douleur ni fièvre, ni inflammation, si le corps posé sur la playe, il n'en sort point de sang ; si la liqueur qu'on a injectée revient telle qu'elle étoit, foyez sûr que les visceres ne sont point blessés.

311. Il faut sur le champ chasser par le sucement & l'effort de l'expiration l'air qui est entré & qui s'est échauffé dans la poitrine ; après avoir ôté les tentes , on pratique la gastrographie pour réunir les tégumens ; on finit la guérison en faisant coucher le malade sur la playe enduite de baume : en le faisant rester en repos, manger peu & des alimens doux & humectans ; en levant rarement l'appareil.

312. La douleur vive & la fièvre qui

font des signes d'inflammation, le sang, les matieres ichoreuses, purulentes, les alimens, la boisson, le chyle, la bile, l'urine, les excréments, la puanteur qui sort de la playe, la cause vulnérante, la situation & la nature de la playe, la pâleur, les sueurs froides, l'inquietude, les défaillances, le défaut du pouls, dénotent par leur présence que les visceres de l'abdomen sont offensés, & lesquels.

313. Il survient alors une infinité de maux qui dépendent en partie. 1. de la nature délicate, vasculaire & non musculaire des visceres, dans lesquels la circulation se fait très-difficilement; & ne peut se faire sans que l'abdomen soit fermé. 2. de la lésion de leurs fonctions. 3. de la quantité & de la corruption du sang épanché. 4. de la raréfaction & de la pression de l'air qui s'est infiné dans la cavité de l'abdomen.

314. C'est ce qui rend souvent ces playes mortelles. Pour les playes des intestins, lorsqu'elles se présentent à traiter, & qu'elles sont grandes, il faut les coudre; mais on doit laisser agir la nature, si elles sont petites; & suivre au reste. ce qui a été dit (311.)

315. Si l'intestin sort par une large

Ouverture, fans être endommagé; après l'avoir réchauffé par l'application d'un animal ouvert vif, ou par une fomentation convenable; on le remet dans fa place; l'on pratique au reste ce qui a été dit. (311.)

316. S'il fort par un petit trou, s'il est tellement enflammé, ou enflé par des vents ou des matieres fécales, qu'on ne puisse le réduire, on fomente, on picque l'intestin; on dilate la playe pour en faire la réduction.

317. Lorsqu'une portion d'intestin a été emportée par une playe, par la suppuration, ou par la gangrene, on doit coudre avec l'ouverture de la playe la partie supérieure de l'intestin, si elle se présente d'elle-même, ou après l'avoir prudemment approchée.

318. Quand l'épiploon fort, s'il est humide, chaud, & conserve encore sa couleur rouge, naturelle, il faut le réduire, comme on l'a dit (316.)

319. S'il est sec, froid, livide, après y avoir fait la ligature, la section & la fomentation convenable, on le remet en sa place.

320. Les remedes qui méritent la préférence en ce cas, sont, de copieuses saignées, des lavemens au commen-

cement du mal, (supposé que les gros intestins ne soient point lezés) la diette, une douce respiration, le repos, une situation convenable.

DES CONTUSIONS.

321. **L**A contusion n'est autre chose que la rupture de plusieurs petits vaisseaux ensemble, faite par un corps dur & obtus, soit par le mouvement ou la résistance de ce corps, soit par sa morsure, ou sa pression.

322, L'idée que l'on en doit avoir ne renferme autre chose qu'une accumulation de petites playes avec broyement des solides & des petits vaisseaux.

323. Ses effets sont donc une solution de continuité avec déchirement; la destruction de plusieurs parties avec écrasement, l'extravasation des liqueurs dans les vuides voisins, ou dans ceux qui se forment, & une infinité de maux qui peuvent s'ensuivre. La contusion & la fracture des côtes produit un emphysème mortel. (Mém. de l'Acad. Royale des Sciences. 1713. p. 119.)

324. Ce qu'il y a de plus dangereux parmi tous ces effets (323.) c'est lorsqu'

qu'

que les tégumens n'étant point endommagés, les parties intérieures sont tellement affectées (321. 322. 323.) que les liqueurs croupissent, se coagulent, se corrompent; ce qui produit des échymoses, des anévrismes faux, des meurtrissures, des ulcères, la gangrene, la carie; & dans les glandes, des schirres & des cancers.

325. La contusion leze souvent les os, & pour lors les accidens décrits (249. 250. 251. 254. 256. 257.) surviennent, & la moëlle se trouve offensée, d'où naissent des ulcères, des fistules, la carie, la putréfaction; car la moëlle est dans les os, ce que le cerveau est dans le crâne. (273. 274.)

326. Alors elle offense quelquefois les muscles, ce qui produit d'abondantes suppurations, la gangrene, la paralysie, des contractions; si elle endommage de grands nerfs qui donnent plusieurs rameaux, surviennent la paralysie, l'atrophie, l'insensibilité & une gangrene incurable dans les parties inférieures; ce qui se trouve vrai, sur tout dans les lésions de l'épine du dos & de sa moëlle.

327. Les visceres même sont sou-

vent offensés par la contusion ; alors ils s'enflamment , suppurent , se gangrenent , deviennent schirreux & lésés dans leurs fonctions.

328. D'où (322. 323. 324. 325. 326. 327.) l'on peut aisément expliquer une infinité de maladies fâcheuses & surprenantes , tant aiguës que chroniques , qui peuvent naître des contusions. (321.)

329. On connoît la contusion & son siège. 1. par la vûë & le tact. 2. par la douleur , l'engourdissement , la pesanteur , par la couleur rouge , brune , plombée , noire , jaune , verte , par l'hémorrhagie , la gangrene , (323. 324. 325. 326. 327.) en comparant l'instrument qui a fait la contusion & sa figure avec la partie offensée.

330. Et l'on n'ignore pas. 1. qu'une grande contusion interne des viscères nobles est incurable , cause des maladies & la mort. 2. que celles des os sont fort dangereuses , difficiles à guerir , principalement près des jointures & de la moëlle. 3. que celle du crâne est la plus dangereuse , comme je l'ai fait voir , à cause du voisinage du cerveau. 4. que celles des grosses glandes des oreilles , des aisselles , des mammelles , du pan-

creas, des aînes, de l'uterus, menacent de schirres, de cancers, &c.

331. Dans la cure de ce mal il faut toujours tenter la résolution, craindre la suppuration, & encore plus la gangrene.

332. La résolution consiste à ôter la liqueur extravasée, sans blesser davantage les vaisseaux.

333. Pour cela il faut. 1. La rendre fluide. 2. relâcher les vaisseaux voisins: 3. la déterminer dans les vaisseaux en les évacuant ou en les frottant.

334. Ainsi de copieuses saignées appuyées de purgations fortes & qui n'échauffent point; des fomentations sur la partie, qui pénètrent, relâchent, atténuent; des frictions chaudes à la partie; les dissolvans, les sudorifiques; les diurétiques interieurement pris sont profitables.

335. On connoît par là (334.) & par le grand danger de la maladie, l'ordre qu'on doit suivre dans l'administration de ces remedes, & la nécessité de les répeter, & leur proportion.

336. Il faut en même-tems user d'alimens très-legers; & qui n'ayent aucune tendance à la putréfaction.

337. Mais si ce mal est si considéra-

ble qu'on ne le puisse résoudre, supposé qu'il soit possible d'y porter la main, on scarifie la partie, on l'ouvre, on la fait-suppurer en pratiquant en même-tems ce qui a été dit. (334.) mais si elle est déjà tout-à-fait morte, ou même dans un état qui menace de douleurs insupportables, d'inflammation, de suppuration, d'atrophie, de fièvre, de mort, il faut l'extirper, s'il est possible. (voyez depuis 464. jusqu'à 475.)

338. Cependant la méthode décrite (331. 332. 333. 334. 335.) est si efficace, qu'on pourroit à peine le croire; tant la nature sçait d'elle-même atténuer, résoudre, dissiper, séparer & pousser au dehors!

DES FRACTURES DES OS.

339. **Q**Uand les parties d'un os sont séparées par force en de grands fragmens, on donne à cette solution de continuité le nom de fracture.

340. Lorsqu'il n'y en a qu'une seule, on l'appelle simple; composée, quand il y en a plusieurs, & compliquée, quand elle est avec playe, con-

tusion , inflammation , ulcere & plusieurs autres fractures.

341. Suivant sa différente situation elle prend encore le nom de transversale , d'oblique , de longitudinale ; & selon que les fragmens montent les uns sur les autres , sont réciproquement appliqués par les côtés ou s'élevent en pointes , elle prend divers noms , diverse nature , & demande différent traitement.

342. Ses effets varient selon la variété de sa forme , la nature de l'os rompu , la variété des fragmens par rapport à leur situation , leur figure , leur nombre , leur grandeur , enfin selon leur différent siège & les parties voisines.

343. Les principaux sont donc la destruction de ce qui appuye , soutient & dirige les muscles ; leur contraction , le racourcissement de la partie , le déplacement des muscles , la contorsion du membre , sa difformité ; la dilaceration , la contusion , la corruption du perioste externe , des petits vaisseaux des cellules , du perioste interne , de la membrane medullaire , & de la moëlle même ; l'élevation des petits vaisseaux osseux , ce qui cause une inégalité au cal , une tumeur ,

& défigure la partie ; la distraction , la dilaceration , l'irritation , la compression des membranes , des tendons , des nerfs , la convulsion ; le changement des vaisseaux voisins , leur destruction , l'obstruction , l'inflammation , la douleur , l'échymose , la maigreur , la suppuration , la gangrene ; la mort de la partie , souvent du tout : & presque toujours contusion.

344. Sur ces considerations (342. 343.) l'on connoît le mal présent & son état. Si dans le même tems , l'on touche les fragmens ; si l'on entend une crepitation ; si l'on voit la figure lesée , l'immobilité , si l'on en conçoit la cause , son impetuosité , sa sorte d'impulsion , si l'on considère l'âge décrepit , l'effet du froid de l'hyver , le diagnostic en est clair.

345. Quoiqu'on ne puisse connoître qu'avec peine & fort tard les fractures oblongues , cependant la connoissance de l'instrument qui les a faites , la douleur , la tumeur , l'épaisseur , l'inégalité de la partie , le pus fétide qui en sort , aident un peu à les découvrir.

346. La figure , la simplicité , la composition , la durée de la fracture , le nombre , la figure , la grandeur des

fragmens , l'endroit de l'os blessé , la lésion des parties voisines , la saison , l'âge , le temperament du malade , toutes ces choses mûrement examinées font prédire , si la cure sera facile , difficile , longue , prompte , entiere , ou défectueuse.

347. Pour guérir ce genre de mal.

1. Il faut rendre à la partie sa situation naturelle par l'extension , par la réduction.

2. Maintenir l'os réduit par des bandages & des machines.

3. Qu'étant réüni & maintenu en son union , la consolidation s'en fasse , par le moyen du cal qui survient.

348. Si la fracture n'a pas dérangé la propre situation de l'os , la premiere indication cesse.

Si les parties de l'os fracturé sont un peu lateralement écartées , il suffit de faire une petite extension.

Si elles sont tout-à-fait lateralement écartées , il faut faire une grande extension , afin que les parties embarassées se dégagent , que l'on agence & ajuste bien l'os , & qu'on lui rende sa longueur naturelle.

349. Pour faire l'extension. 1. on prend l'os près de la fracture avec la

main ou avec des lacs. 2. on assujettit le malade. 3. on pose la partie dans sa situation naturelle. 4. on la tire lentement en ligne droite, aussi long-tems & avec la force qu'exige la contraction des muscles. 5. si la main n'est pas assez forte, on a recours à des instrumens mécaniques.

350. Lorsque la partie est déjà enflammée, il faut souvent calmer l'inflammation, avant que de faire ces opérations, (348. 349.) parce qu'elles ne se font guères sans violence ni sans douleur; autrement la gangrène survient & les malades meurent en convulsion.

351. Si les fragmens ne tiennent à rien, on les ôte, si on peut le faire sans peine. Si les pointes d'os empêchent absolument de faire l'extension, & sont visibles, il faut les couper, ou faire incision pour les découvrir, si elles sont cachées. Si la fracture est fort composée ou compliquée, principalement si elle est en même tems avec grande contusion, écrasement d'os, destruction des grands vaisseaux, il faut sur le champ faire l'amputation de la partie, supposé que rien n'en empêche.

352. Après avoir fait une extension suffisante, (349.) les préparations ;

(351.) la réduction se fait en tournant la partie doucement , lentement , avec précaution , jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien d'engagé , que les muscles dérangés ayent repris leur place , & les os leur situation naturelle.

353. On en est sûr par la connoissance de l'anatomie , par la comparaison de la partie saine avec celle qui est malade , par la cessation de la douleur , par la longueur & la figure naturelle renduë à la partie.

354. On maintient l'os réduit par des bandages , des compresses , des attelles , par des goutieres qui le tiennent assujeti en empêchant & en dirigeant l'action des muscles.

355. Les bandages trop ferrés font enfler la partie , y arrêtent le cours des liqueurs , y font naître la gangrene ; d'où naissent une infinité de maladies ; on ne doit donc que légèrement les resserrer , pour assujétir doucement les vaisseaux.

356. S'il y a playe , il la faut guérir selon l'art , (voyés depuis 185. jusqu'à 239.) & en levant rarement l'appareil. Il en est ainsi de l'inflammation , de la douleur , des tumeurs & des autres symptômes.

357. Le cal se forme plus ou moins vite, dans l'intervale de 20. à 70. jours, selon l'âge du malade, l'épaisseur de l'os, & le poids qui presse la partie.

DES LUXATIONS.

358. **L**orsque l'extrémité d'un os mobile est sortie de la cavité dans laquelle il se meut naturellement, en sorte que cet os ne puisse plus se mouvoir, ce déplacement s'appelle luxation.

359. Si l'os est tout à fait déplacé, c'est une luxation; s'il ne l'est qu'en partie, ce n'est qu'une entorse.

360. La plus mauvaise est celle qui est causée par le détachement de l'épiphyse du corps de l'os.

361. Ce genre de mal a pour cause externe, toute extension, contorsion & expulsion violente.

362. Pour cause interne, toute matière qui se formant dans la cavité en chasse l'os.

363. Ces causes (361. 362.) ont pour adjuvantes, l'extension, la relaxation, la rupture des ligamens, prove-

nuës soit de cause externe ou de cause interne.

364. De là le changement de figure dans la partie, la tumeur, la cavité, l'allongement, le racourcissement du membre, l'immobilité, la distraction des muscles, l'engourdissement des parties inférieures, la paralysie, la compression des vaisseaux voisins, la douleur, l'insomnie, l'inflammation, l'œdème, l'anchylose, la convulsion, la maigreur, la mort de la partie ou même du tout.

365. On tire de toutes ces marques les signes évidens de la luxation.

366. Si l'on fait attention à la grandeur, à la figure, à la situation, aux parties comprimées & interceptées, à la durée, à la concrétion des parties luxées, à la douleur, à l'inflammation, aux convulsions & aux autres symptômes, à la solidité ou à la délicatesse des parties voisines, à la rupture ou seulement à l'allongement des ligamens, aux muscles attachés à l'os luxé, & autres choses semblables, on pourra sûrement prognostiquer si la guérison sera entière, défectueuse, prompte, lente, facile ou difficile.

367. Elle dépend, 1. de la réduction de la partie luxée. 2. de sa reten-

tion dans sa place jusqu'à la fin.

368. La réduction se fait. 1. en assujettissant le corps du malade. 2. en remuant la partie de façon que l'os réponde directement à sa cavité. 3. en l'y conduisant par intorsion , intrusion , pulsation.

369. On maintient l'os réduit par le repos , par les bandages , par la situation naturelle de la partie.

DE L'INFLAMMATION.

370. **L**A similitude de la cause & des effets de l'inflammation & du feu , a fait donner à l'inflammation le nom de feu , de phlegmon.

371. Elle consiste en ce que le sang rouge artériel qui croupit dans les plus petits vaisseaux est agité & pressé par le reste du sang qui est en mouvement & agité plus fortement par la fièvre.

372. Elle peut donc se faire ou dans les extrémités des artères sanguines ou dans les vaisseaux sereux lymphatiques ou autres plus petits vaisseaux artériels , lesquels ne peuvent y transmettre les globules rouges ou autres élémens grossiers des fluides qui ont pénétré dans

leur cavité par la dilatation de leurs orifices. Si le sang passe dans les veines destinées aux esprits animaux , il cause une inflammation. (Cels. 5.)

373. Ainsi son siège est toute partie du corps où se distribuent des arteres sanguines & où les lymphatiques prennent leurs origines.

374. Par conséquent les arteres mêmes, les veines, les nerfs, les membranes, les muscles, les glandes, les os, les cartilages, les tendons, tous les visceres, & conséquemment presque toutes les parties du corps sont susceptibles de ce mal, qui affecte la graisse plus frequemment & avec plus d'opiniâtreté que toute autre partie.

375. Ce croupissement (371.) a pour cause. 1. toute compression, tension, contorsion, rupture, contusion, brûlure, érosion, crispation, qui rétrécit tellement les extrémités coniques & cylindriques des vaisseaux, que le diametre de leur orifice devient plus petit que le diametre du globule de sang : la chaleur, le mouvement violent, tout corps étrange, les ligatures, toute pression, tout acre interieurement pris ou exterieurement appliqué, le froid brulant, le frottement trop vio-

lent ou trop long-tems continué , toutes les causes des playes , des contusions ; de l'érosion , des fractures , des luxations , des obstructions.

376. Cette même stagnation est produite 2. par tout ce qui bouche les vaisseaux , en y mêlant en même tems des acres interieurement ou exterieurement ; comme sont les matieres huileuses salines ; acres.

377. 3. Par tout ce qui épaisit le sang ; le mouvement excessif , la dissipation de ses parties les plus fluides ; par les sueurs , les urines , la salive , la diarrhée , les ichorosités ; les coagulans.

378. La stagnation qui se fait dans les arteres lymphatiques a pour cause. 1. toutes celles qui élargissent leurs premiers orifices ; de sorte qu'il y entre des globules de sang épais qui venant à être poussés plus loin trouvent l'extrémité de ces vaisseaux trop étroite pour pouvoir passer , & souffrent alors ce qui a été dit. (377.) Tel est le relâchement du vaisseau à son principe , le mouvement violent du liquide arteriel. 2. toutes celles qui sont communes à l'autre espece d'inflammation. (375. 376.)

379. Tout vaisseau conique dont la

liqueur coule d'une cavité large dans une plus étroite peut donc s'enflammer : car il y a peut-être dans la lymphe , comme dans le sang , une partie plus épaisse que le reste.

380. D'où il est aisé de connoître la différence qu'il y a entre le phlegmon , l'érysipele , l'œdème , le fchirre & l'inflammation :

381. Toutes les fois que ces causes (375. 376. 377. 378. 379.) ont produit cette stagnation (371. 372. 379.) dans les vaisseaux , (372. 373. 374. 378. 379.) le sang agité par ce qui reste de forces à la vie , a certains effets qui sont en même tems les signes de l'inflammation :

382. 1. les arteres capillaires & à peine visibles obstruées déjà s'augmentent dilatées qu'elles sont par le sang , ce qui forme une tumeur rouge. 2. La même chose arrive aux vaisseaux lymphatiques arteriels , auparavant transparents & invisibles : ce qui augmente la rougeur , sur tout , les vaisseaux les plus délicats & les vésicules du pannicule adipeux se trouvant remplis d'un sang engagé de force , épais & privé de sa partie la plus liquide. 3. Les petits vaisseaux , à force d'être tirillés ou

tendus , sont prêts à souffrir rupture dans leurs petites fibrilles : de là vient la douleur piquante. 4. Les solides & les liquides agissent & réagissent fortement les uns sur les autres : d'où naissent en la partie la dureté & la résistance. 6. De la résistance ; de l'impulsion ; & de la compaction , du rétrécissement des vaisseaux non obstrués par la tumeur que causent les obstrués , provient la grande & mutuelle attrition des solides & des fluides , qui produit la chaleur & l'ardeur. 7. Et parce que le sang que le cœur a poussé avec force vers l'extrémité du vaisseau bouché , en dilate les parois , on sent une pulsation. 8. Les fibres se trouvant irritées & le sang circulant avec trop de célérité dans les vaisseaux qui lui sont ouverts , réporté qu'il est par les veines & retenu en plusieurs artères , le mouvement du pouls est accéléré ; la fièvre survient accompagnée de soif , de chaleur , de débilité , d'inquiétudes , de veilles , de tristesse.

383. Telle est (382.) l'inflammation qui n'a pas encore atteint son état.

384. En ce cas le sang sorti de plein jet d'une veine à laquelle on a fait une large ouverture , reçu dans un plat , se
couvre ,

couvre , à mesure qu'il se refroidit , d'une peau blanche , dure & épaisse comme la coëgne de porc.

385. A mesure que le mal s'accroît , les mêmes symptômes (382. 383. 384.) s'augmentent ; la lymphe exprimée se sépare & le sang s'épaissit.

386. Si les humeurs qui circulent sont douces , si leur cours est modéré , si la cause de l'obstruction n'est point trop opiniâtre , si l'obstruction est petite & a principalement son siège dans les artères , ou dans le commencement de vaisseaux lymphatiques ; si les vaisseaux sont mobiles & lâches , le véhicule délayant ; on résout l'inflammation en rendant au sang épaissi sa fluidité ; le mouvement à celui qui est en stagnation & en le faisant retrograder.

387. Si les humeurs qui circulent n'ont aucune acreté , si la circulation est rapide , l'obstruction si considérable qu'on ne puisse la résoudre , (386.) si les symptômes deviennent plus violens , les vaisseaux distendus avec douleur , chaleur , pulsation ; tumeur , se rompent ; leurs liqueurs s'épanchent ; se dissolvent , se putréfient un peu ; les solides mêmes dont le tissu est d'une

grande délicatesse , à force d'être broyés , divisés , atténués , se mêlent avec les fluides & ne forment ensemble qu'une seule humeur , blanche , épaisse , glutineuse , grasse , qu'on appelle pus. C'est ainsi que l'inflammation dégénère en suppuration :

388. Si les humeurs sont acrés , fort agitées , si l'obstruction est grande , les vaisseaux trop forts & trop élastiques , tous les symptômes (382. 386. 387.) violens : alors les vaisseaux se rompent sur le champ , les liquides se putréfient : il se forme sous l'épiderme des bulles de matière ichoreuse assez semblable à la lavure de chair ou à de la fanie jaune ; la partie devient grise , brune , pâle , noire : la rougeur , la chaleur , la douleur , la pulsation quittent le lieu affecté pour passer dans le voisinage : la partie affectée meurt. Voilà ce qu'on entend par gangrene , troisième terminaison de l'inflammation.

389. Lorsqu'une partie ainsi affectée (388.) est extérieurement comprimée , ou qu'une grande chaleur dissipe son humidité , elle s'endurcit comme du cuir sec , suffoque & corrompt les parties inférieures.

390. Les corps actuellement ou po-

tentiellement froids , les astringens , les coagulans , les irritans , les matières grasses & acres , les matières emplastiques ; les narcotiques , les ligatures ferrées , toute pression externe , font en peu de tems dégénérer l'inflammation en gangrene. (388.)

391. Et ensuite en sphacèle :

392. Si la partie enflammée est glanduleuse ; si la chaleur interne ou externe est considérable ; si la matière qui cause l'engorgement est épaisse , sans mouvement ; si les émonctoires des glandes sont obstrués ; si leurs follicules & leurs parois sont dilatés , il se fait dans la glande une tumeur dure , indolente qu'on nomme schirre : quatrième mal par lequel l'inflammation se termine.

393. On établit un pronostic parfait sur la cause du mal , la partie affectée , la grandeur , la profondeur , la rapidité du mal , le temperament du malade , les symptômes de l'inflammation ; comparés avec ses signes & ses effets :

394. Il est aussi très-évident que les indications thérapeutiques sont différentes , selon les divers degrés du mal.

395. En effet , si quelqu'une des

causes (375. 376. 377. 378. 379.) a produit dans quelque partie que ce soit (372. 373. 374. 379.) l'inflammation (371.) accompagnée des symptômes (382. 383. 384.) & des premières conditions, (386.) les indications suivantes se présentent.

1. Empêcher que la lésion des petits vaisseaux ne devienne plus considérable.

2. Guérir celle qu'ils souffrent déjà.

3. Rendre la matière de l'obstruction douce, fluide, & l'entretenir en cet état.

4. Ou, si l'on n'en peut venir à bout, la faire rétrograder dans de plus grands vaisseaux.

396. On empêche la lésion d'augmenter.

1. En détruisant, en corrigeant les causes connues (375. 376. 377. 378. 379.)

2. En diminuant l'impetuofité du sang artériel, par la saignée & la purgation.

3. En diminuant la quantité des liqueurs par les mêmes moyens.

4. En déterminant le cours du sang vers d'autres parties par la révulsion, qui se fait par le sucement, par le

frottement , par des épispastiques , des vésicatoires , par les fomentations , les bains , par des cauterés , des sétons & de fortes purgations.

5. Par un air sec & un peu froid ; par la tranquillité que l'on procure à l'esprit en prévenant ou calmant ses passions ; par le repos naturel ou artificiel ; par une diète exacte ; par des alimens liquides & antiphlogistiques & des boissons de même qualité ; par des médicamens délayans & en même-tems rafraîchissans.

6. En calmant l'impetuofité dans le lieu même , par l'application extérieure de rafraîchissans , d'astringens , d'anodynés , d'aperitifs , dont on variera le mélange , selon la circonstance.

397. On dissipe la lésion déjà faite par l'usage des mêmes remèdes : (396.) car quand on aura relâché la trop grande tension , la fibre reprendra d'elle-même sa première forme , & rétablira ses forces par la nutrition.

398. Pour rendre fluide la matière de l'obstruction , il faut l'atténuer , la délayer.

1. En rétablissant le ressort du vaisseau par la diminution du liquide qui le distend , procurée par la saignée &

les purgations abondantes; en animant les fibres par l'usage de liqueurs tenuës, aromatiques buës chaudes; par des fomentations, des frictions, des ventouses, des scarifications.

2. En usant de boissons tenuës, aqueuses, chaudes, en délayant la matiere engagée.

3. Par l'usage des atténuans, des résolutifs & des remedes opposés à la nature de la matiere de l'obstruction, & employés interieurement, exterieurement, sous la forme de décoction, de bain, de fomentations, de vapeurs, de cataplasmes, d'emplâtre, d'onguent.

399. On l'adoucit par une boisson aqueuse, par un régime doux, par des médicamens doux qui délayent, émoussent, ou qui soient spécifiquement opposés à l'acre dominant.

400. La rétropulsion se fait

1. En évacuant par la saignée beaucoup de liquide arteriel & veineux.

2. En relâchant les fibres.

3. Par des frictions artificielles.

401. On comprend par là quelle est la résolution qu'on doit toujours tenter en toute maladie inflammatoire interne ou externe; quelle est la par-

faite guérison de ce mal ; quelle est celle qui se fait sans crise. (386.)

DES ABCÈS.

402. **S**I ces moyens (395. 396. 397. 398. 399. 400.) n'ayant point été mis en usage , ou ayant été tentés trop tard , ou inutilement , on s'apperçoit par les signes , (387.) que l'inflammation tend à la suppuration (387.) l'indication est

1. De faire promptement mûrir les matieres crûës , & de les convertir en une seule humeur.

2. De les amollir , ainsi que les parties voisines.

3. De les attirer au dehors,

4. D'évacuer le pus mûr.

5. De nettoyer la partie.

6. De traiter le reste comme une playe.

403. Pour faire venir un abcès à maturité , il faut

1. Augmenter le mouvement de la partie , en la fomentant , en l'irritant , en l'échauffant par des remedes actuellement ou potentiellement chauds , qui font en tout la même chose , en excitant une petite fièvre.

2. Concentrer dans la partie le mouvement & la chaleur qu'on a produits, en empêchant une trop grande dissipation & exhalaison par des matieres glutineuses, qui bouchent les pores, & par des remédes qui adoucissent la trop grande acrimonie.

3. Il faut si bien régler le cours de toute la masse du sang & sa constitution, qu'il ne circule ni trop lentement ni trop vite.

4. Tenir le lieu fermé, jusqu'à ce que toute la matiere enflammée qu'on n'a pû résoudre, ait suppuré. Car c'est par ce moyen qu'il se forme un pus louable dans la partie.

404. A moins que la matiere de l'inflammation ne soit ainsi changée, c'est avec danger & sans aucun fruit que l'on ouvre un abcès.

405. La mollesse de la partie, la fluctuation qui se fait dans la tumeur lorsqu'on la presse, sa blancheur, la cessation de la douleur, de la chaleur, de la rougeur, de la tension, de la pulsation, de la fièvre, la tumeur élevée en pointe, la pesanteur succédant à la douleur, font connoître que le pus est formé, & en état d'être évacué.

406. Si on laisse alors ce pus long-

tems enfermé , il s'atténuë , devient acre , se putréfie , s'accumule , rongé , détruit les lieux voisins , forme par son volume , par son poids & par son mouvement des sinus & des fistules qui sont différentes selon leurs différens sièges , très dangereuses au rectum : ou ses parties les plus fluides s'écartant dissipées , le reste se durcit. Ce qui produit des tumeurs dures principalement dans les parties glanduleuses : ou enfin étant absorbé par les veines lymphatiques ou sanguines dont il a rongé les orifices , il se mêle avec le sang , l'infecte , corrompt les visceres , trouble leurs fonctions , & produit ainsi une infinité de maux très-dangereux.

407. C'est par l'usage des mêmes remèdes (403.) qu'on amollit en dessus & en dessous , qu'on atténuë , qu'on relâche les tégumens & les parties voisines.

408. Leur résistance étant ainsi (407.) diminuée par l'usage des suppuratifs , (403.) le pus formé est poussé à l'extérieur & attiré au dehors.

409. Il faut appliquer alors des matieres émollientes un peu acres & un peu grasses mêlées les unes avec les autres , afin que les tégumens morts puis-

sent s'ouvrir plus aisément & sans douleur.

410. Après avoir pressé le pus, comme il convient, on introduit le bistouri dans la tumeur éminente, par la partie inférieure, la plus blanche & la plus molle, jusqu'à ce qu'on voie le pus sortir. Ensuite sans pénétrer plus avant, on conduit l'instrument par une large ouverture qu'on fait de bas en haut, ou après en avoir fait une nouvelle du côté opposé, on coupe les tégumens qui sont au milieu en évitant les fibres & les vaisseaux : aussi-tôt on évacue le pus doucement & peu à peu ; il faut prendre garde à l'impression de l'air, & ne point mettre de tente dans la playe.

411. On finit la guérison par des mondificatifs, des suppuratifs, des digestifs, des balsamiques, des détersifs, des désicatifs, qu'on pourra varier selon la circonstance, suivant la doctrine des playes. (192. jusqu'à 220.)

412. Au lieu du fer qu'une vaine crainte proscriit quelque fois, il faut appliquer à la partie (410.) un caustique, en séparer l'escharre, après l'avoir amolli avec du beurre ; & finir la curation comme ci-devant (410. 411.).

DES FISTULES,

413. **O**N connoît par là (406.) l'origine, la cause, la nature, le siège, les effets des sinus, & des fistules.

414. On les connoît facilement, quand ils (413.) sont ouverts. Quand ils sont fermés, la cavité molle qui paroît au toucher, les découvre.

415. On les guérit en les ouvrant par leur partie inferieure, en remplissant leur cavité de digestifs liquides, selon la circonstance, en y injectant des détersifs, en pressant peu à peu par le moyen d'une ligature, depuis le fond jusqu'à l'ouverture; mais il faut sur tout adroitement & promptement couper les tégumens sur la sonde crenelée, sur un stilet d'argent, ou avec un syringotome,

416. En voilà assez pour connoître & sçavoir guérir le bubon, l'inflammation des parotides, le furoncle, l'antrax, le charbon, le phyma, l'érysi-pele, les boutons de rougeole ou de petite vérole, & en prédire les suites.

417. On sçait aussi quels effets doit produire la suppuration interne, à la-

quelle la main ne peut porter secours, Car elle est la source de nombre de maladies dangereuses (406. 413.) & des amas de pus dans les cavités du corps.

418. Il suffit alors de sçavoir que la partie affectée est nécessaire à la vie ou à la santé pour prédire ce qui arrivera, & la difficulté de la guérison.

DE LA GANGRENE.

419. **S**I la gangrene (388.) succede à l'inflammation, (371. 372.) on doit avoir recours à une autre methode. Or l'on appelle gangrene l'affection d'une partie molle, qui tend à la faire mourir, en abolissant le flux de l'humeur vitale dans les arteres & son reflux dans les veines, au lieu que le sphacele est celle, qui par une mort parfaite de toute la partie, en détruit toutes les actions vitales, pendant que les autres parties sont vivantes.

420. La gangrene a donc ordinairement son siége dans le pannicule adipeux : le sphacele s'étend jusqu'à l'os, & est ordinairement précédé de la gangrene, à moins qu'il ne provienne de

la corruption de l'os , de la moëlle , ou du périoste. On connoît par là une espece singuliere de gangrene , que la contusion de la moëlle épiniere fait naître dans les parties inferieures, (326.) sans être précédée de fièvre, d'inflammation , ni d'aucune perte de chaleur naturelle.

421. La gangrene & le spaciele viennent donc de la même cause ; mais ils different par leur action , leur durée & leur siège.

422. Cette cause est par consequent 1. tout ce qui produit l'inflammation , (375. 376. 377. 378. 379.) si les liqueurs croupissent & que l'effort du sang vif contr'elles soit grand : par exemple *a.* la ligature des veines ; leur compression par quelque cause que ce soit , par une tumeur, &c. *β.* le grand froid. *γ.* la transpiration empêchée dans le phlegmon par les astringens ; *δ.* les emplastiques , les choses froides , les répercussifs , les narcotiques ; sur tout si on fait intérieurement usage de médicamens acres, ou si on les mêle avec ceux qu'on applique extérieurement. *ε.* l'inflammation tant externe qu'interne. *ζ.* les playes , les contusions , les luxations , les frac-

tures principalement si on les serre trop. *n.* l'application des remèdes huileux, acrés sur des parties saines ou malades. *o.* la pression qui vient à force d'être couché sur une même partie, *p.* les hernies étranglées & enfermées.

423. 2. Tout ce qui aiguise tellement les liqueurs, qu'elles rongent & détruisent les petits vaisseaux, comme *a.* la stagnation d'une humeur chaude & renfermée, lorsqu'elle dure long-tems; ce qui produit l'acrimonie alkalescente (80.), la corrosion, qui donnent lieu à l'amas du sang dans l'anévrisme, à la formation du pus dans l'abcès; à l'épanchement de l'eau dans le crâne; dans le thorax, dans l'abdomen; dans le scrotum, &c. à la contusion, à l'extravasation dans les parties lésées. *β.* le vice total d'une humeur mauvaise, morbifique, acré, & qui arrose une partie; comme la lymphe qui coule long-tems vers des parties tendineuses, la matière ichoreuse d'un cancer, un flux dysentérique; l'écoulement de l'eau des hydropiques; le cours d'une matière fébrile, pestilentielle; scorbutique, de petite verole; vers les chairs, sur tout vers les gencives.

424. 3. Ce qui cause la mort des

extrémités en y^e empêchant l'influence des humeurs vitales, comme l'oïfiveté dans les vieillards ; l'extrême foiblesse, les grandes contusions des grands nerfs, de l'épine du dos, de la moëlle, des gros ganglions. (326. 421.)

425. 4. Certains venins.

426. Quand on connoît les causes de la gangrene, (422. 423. 424. 425.) on connoît les signes qui l'annoncent.

427. Mais les signes qui font connoître sa présence sont. 1. la cessation subite des phénomènes de l'inflammation, la cause demeurant la même, (comparez 382. 383. 385. avec 422. 423. 424. 425.) 2. l'insensibilité de la partie; 3. sa couleur pâle, cendrée, brune, livide, noire. 4. sa mollesse & sa flaccidité qui fait que l'impression du doigt y demeure quand on l'a pressée. 5. des pustules pleines d'une lympe ichoreuse, jaunâtre, ou rougeâtre sur l'endroit qui étoit enflammé. 6. quand la gangrene vient du froid, on sent une grande démangeaison, un fourmillement très incommode, & une rougeur vive qui se convertit bien-tôt en noirceur mortelle.

428. Lorsqu'on voit augmenter sans

cesse les symptômes de la gangrene (427.), c'est une marque qu'elle dégènerera en sphacèle.

429. On sçait qu'une partie est sphacélée. 1. lorsqu'il a précédé une violente gangrene, 2. lorsqu'en brûlant, en picquant, en coupant la partie, on s'aperçoit qu'elle est entièrement privée de sentiment & de mouvement, si ce n'est que l'on y ressent comme une pèsanteur. 3. sa couleur est livide, brune, noire. 4. sa chair est molle; flasque, froide, la peau s'en sépare aisément, enfin la partie devient sèche & dure. 5. il s'en élève une puanteur cadavereuse. 6. la corruption profonde gagne à vûë d'œil les parties voisines & s'étend jusqu'aux os.

430. Ce mal est si terrible par le danger & la promptitude de ses effets, qu'il est nécessaire de former un juste pronostic.

431. Pour cela il faut. 1. considérer l'âge, le tempéramment, la maladie, les forces. 2. la vitesse des progrès du mal. 3. sa cause interne ou externe. 4. la saison. 5. le lieu affecté, selon qu'il est plus ou moins nécessaire à la vie, ou qu'il est plus ou moins humide, sinueux ou sec.

432. Voici les règles qu'on peut déduire de ce qui a été dit.

La gangrene produit le sphacele.

Le sphacele cause la mort de la partie, & infecte promptement les parties voisines.

Il faut sur le champ remédier à la gangrene.

L'on doit très-promptement extirper le sphacele.

La gangrene du cerveau ; des visceres, de la vessie est mortelle. Dans les maladies aiguës elle cause une mort prompte ; quoique les grands vaisseaux paroissent à peine endommagés.

La gangrene du dedans de la bouche, des narines ; des parties génitales est difficile à guerir.

Dans la vieillesse le sphacele des extrémités, des parties tendineuses est mortel.

Dans l'hydropisie, dans la phthisie ; dans le scorbut, la gangrene est un signe avant-coureur de la mort.

Le sphacele qui monte aux parties supérieures ; cause des veilles, des délires, des syncopes, des rots, des fanglots, des spasmes, de la douleur, des sueurs froides, l'assoupissement ; annonce la mort.

Lorsque les parties voisines d'ulceres

font livides, noires, arides, elles font connoître que la gangrene ou le sphacèle font présens.

433. Les indications curatives de la gangrene consistent. 1. à affermir les forces. 2. à empêcher la putréfaction d'entrer dans les veines. 3. à en empêcher le progrès.

434. Les forces s'acquierent. 1. par ce qui peut servir à détruire la cause interne (422. 423. 424. 425.) à animer les esprits, à entretenir le cours des liqueurs, eu égard en même-tems à l'âge, au sexe, au temperament, à la saison. L'on doit donc selon la circonstance se servir de rafraîchissans ou d'échauffans. 2. par des alimens & des boissons analeptiques. 3. en appliquant aux veines ou aux narines des épithemes de pain rôti avec les remèdes prescrits (N^o. 1. de cet Aph.)

435. On empêche la matiere corrompue d'entrer dans les vaisseaux. 1. en donnant des forces au malade, (434.) & par conséquent en augmentant le mouvement à l'exterieur. 2. en ménageant une issue au dehors par des fomentations, des cataplasmes diaphoretiques, émolliens, relâchans, par des scarifications, des ventouses, des sangsuës,

& enfin par une chaleur externe.

436. On arrête les progrès de ce mal. 1. en détruisant ses causes sensibles (422. 423. 424. 425.)

437. 2. En corrigeant sa cause prochaine, la stagnation & la chaleur. *α.* en préservant les liqueurs qui croupissent & *β.* les solides de la putréfaction. *γ.* en faisant circuler dans les vaisseaux préservés de putréfaction les liqueurs qui étoient en stagnation après les avoir corrigées.

438. On met les liquides à couvert de la putréfaction par le sel, le vinaigre, le vin, l'esprit de vin, les aromates.

439. Et les solides, par l'usage des mêmes remèdes. (438.)

440. On donne du mouvement aux fluides qui croupissent. *α.* par l'usage interne & externe de délayans aqueux. *β.* en donnant du ressort aux artères par des remèdes opposés au mal. *γ.* en agitant les fluides par la chaleur, le frottement & l'usage des cardiaques. *δ.* en ôtant par la saignée la quantité des liqueurs qui causent une trop grande tension.

441. Si la gangrene ne fait que commencer, on la guérit souvent par la

prompte application de ces remèdes (434. 435. 436. 437. 438. 439. 440.) lesquels à force d'être renouvelés la font heureusement transpirer.

442. Mais si les liqueurs déjà corrompues ont perdu leurs parties les plus mobiles, si les vaisseaux sont détruits, la gangrene ne cede point à ces remèdes, & on ne rend point la santé à la partie corrompue; au contraire les parties vivantes ne pouvant transpirer, se mouvant intérieurement, infectent & détruisent ainsi leurs parties voisines.

443. Ainsi on ne doit avoir d'autre but en ce cas (442.) que de séparer les parties mortes des parties vivantes.

444. C'est le jeu des arteres vivantes qui fait toujours cette séparation, (443.) les liqueurs venant heurter fortement contre tous les points où l'escharre gangreneuse se termine, s'y trouvant suffoquées, produisent ainsi une suppuration (387.) qui détache & rompt les fibres par lesquelles la gangrene étoit liée aux parties saines.

445. Il est donc évident que tout l'art consiste à faire. 1. ce qui a été dit (433. 434. 435. 436. 437. 438. 439. 440.)

2. A accélérer la suppuration.

3. A amollir l'escharre.

446. Pour procurer la suppuration, il faut faire des scarifications qui pénétrant jusqu'à la chair vive; car en diminuant par ce moyen la suffocation de la partie, au lieu d'une gangrene qui ronge & détruit tout, il se forme un abcès, au moyen de quoi la peau & les graisses qui sont gangrenées se séparent le plus souvent des parties vivantes qui sont dessous.

447. Pour que le sang vienne heurter contre l'escharre avec plus de force, il est souvent utile d'appliquer les sangsuës, les ventouses & semblables épispastiques.

448. La partie scarifiée (446.) doit être fomentée avec des liqueurs chaudes capables de résister à la pourriture (438.) & d'amollir (403) la dureté des escharres. (387.)

449. Les parties pendantes, mortes, détachées, l'escharre amolli, doivent être emportées avec de petites tenailles ou coupées avec des ciseaux.

450. On doit appliquer assidument sur toute la partie malade des cataplasmes émoulliens, diaphoretiques, anodyns, & qui agissent par une chaleur long-tems soutenue.

451. Il est aussi fort à propos de ne

découvrir la partie que le moins qu'il est possible, & beaucoup plus rarement qu'on a coutume de le faire.

452. Aussi-tôt que par l'usage des moyens (446. 447. 448. 449. 450. 451.) on voit l'escharre se contracter, les parties scarifiées s'humecter, les bords sains s'enfler, rougir, suppurer, la partie morte vaciller ou devenir mobile, c'est un signe que la séparation se fait, que la gangrene ne fait plus de progrès, & que le lieu sera bientôt pur,

453. Il faut alors user de remèdes doux, anodins, balsamiques, digestifs, découvrir rarement l'ulcère, éviter tout ce qui peut roidir les fibres, laisser la partie tranquille, & enfin traiter le mal (411.) comme un ulcère,

454. Si la gangrene a été causée par le froid (427. N^o. 6.) il faut bien envelopper la partie, après l'avoir couverte de neige, de linges trempés dans de l'eau glacée, jusqu'à ce que les pointes du froid. s'étant retirées dans la neige, ou dans l'eau, la partie commence à s'en débarasser, & ressuscite ainsi par le retour de la vie & des esprits.

455. Autrement en échauffant cette partie, elle tombe en pourriture, car

la chaleur ne sert qu'à pousser plus avant les pointes du froid, au lieu de les enlever.

456. Cela étant fait (454.) on doit restaurer le malade par des cordiaux, & l'échauffer jusqu'à lui procurer des sueurs.

DU SPHACELE.

457. **S**I la gangrene a déjà degeneré en sphacele, il faut extirper ce qui est infecté.

458. Cette extirpation se fait différemment, selon que le membre est totalement ou en partie affecté, ou selon que sa situation ne lui permet pas d'être extirpé tout entier, comme sont les fesses, &c.

459. Si donc la partie n'est pas entièrement gangrenée, ou ne peut être extirpée, on doit tâcher. 1. d'empêcher les progrès de la corruption. 2. d'emporter ce qui est sphacelé.

460. Pour empêcher les progrès de la corruption, il faut faire en sorte que les parties mortes n'ayent aucune communication avec les vivantes.

461. Pour cela on se sert du fer, du

feu, ou des corrosifs, avec lesquels on fait une ligne entre la partie saine & la malade dans le voisinage de l'une & de l'autre : & cette ligne qui sert de bornes au sphacele doit par tout être assez profonde,

462. Pour séparer ce qui est infecté, après avoir ainsi (461.) empêché les progrès du mal ou en même tems qu'on fait cela (461.) il faut couper toute la partie jusqu'au fond sain, & la consumer ensuite avec un corrosif qu'on y laisse appliqué chaud jusqu'à ce qu'il s'en sépare des escharres, qu'il faut continuellement amollir (403.) & enlever, en prenant toujours bien garde d'endommager les parties vivantes.

463. Dès qu'on voit ensuite reparoître les signes de la vie & de la santé, on guérit ce mal comme un ulcere ou une playe.

464. Si en conservant la vie du malade on peut emporter la partie sphacelée jusqu'à l'os, il faut l'extirper avec l'os même, parce qu'ayant perdu ses vaisseaux il ne peut être nourri ni vivre.

465. Le coin & le marteau sont les instrumens dont on se sert pour faire cette operation aux doigts, au metacarpe ou au metatarse.

466. Mais pour des parties plus considérables, comme la jambe, la cuisse, le bras, il faut de plus puissans secours, comme on le verra par ce qui suit.

467. Pour déterminer dans quel endroit l'extirpation doit se faire; il faut suivre ces règles.

1. Conserver les parties saines.
2. Emporter d'une seule fois tout ce qui est sphacelé.
3. Procurer l'usage commode de la partie qui reste.

468. L'amputation de la jambe doit toujours se faire sous le genou, pour la raison que je viens de dire, (467. No. 3.) & celle des autres membres dans la partie saine près de la partie malade pour les raisons (467. No. 1. 2.)

469. Pour faire l'amputation avec succès, il faut faire attention.

1. Aux préparations nécessaires.
2. A l'opération même.
3. A la guérison des symptômes.
4. A la consolidation.
5. A ce qui peut suppléer à ce qui a été perdu.

La préparation consiste.

1. A comprimer les grandes artères

avec des compresses graduées & une ligature qu'on fait avec le tourniquet autour de la partie saine près de la malade.

2. A tirer fortement & également les parties qu'on doit couper, par le moyen d'une ligature de cuir attachée à des courroyes.

3. A bien assujettir le corps du malade & la partie qu'on va couper.

4. A courber un peu cette partie, de peur qu'elle ne se trouve dans une trop grande tension, quand on la coupera.

5. A faire prendre au malade un cardiaque narcotique.

470. L'opération se fait sur la partie préparée. (469.)

1. Avec un couteau bien aiguisé, fort, courbe, obtus au dos, bien trempé : que l'on enfonce jusqu'à l'os en le tournant circulairement avec force, & d'un seul tour on coupe promptement & exactement tout le périoste.

2. Si le membre est composé de deux os, on coupe pareillement les interstices avec un petit couteau tranchant des deux côtés.

3. On fait fortement tirer les parties coupées (1. 2. de cet Aph.) par des

serviteurs , afin qu'il reste un espace entre les bords de la section.

4. On coupe l'os perpendiculairement , avec force & d'une façon égale avec une scie fine , aiguë , forte , tenduë , en commençant par l'os le moins gros , & finissant par celui qui l'est davantage , supposé qu'il y en ait deux , & cela de peur que la scie venant à porter sur l'os le plus foible , ne le fasse fendre par éclat , & s'écarter.

5. A mesure qu'on coupe les os , les serviteurs doivent les fléchir lentement & avec art , pour donner plus de liberté à la scie.

471. Le premier symptôme qui suit l'amputation est l'hémorrhagie ; il faut sur le champ l'arrêter.

1. En saisissant avec des tenailles à ressort les vaisseaux que le jet du sang fait découvrir , en les attirant , en les serrant avec un fil que l'on passe au travers & à l'entour , s'ils sont grands. Ou en serrant le vaisseau par le moyen d'un fil passé avec deux éguilles courbes des deux côtés du vaisseau.

2. Par des cauterés ignés.

3. En appliquant sur les vaisseaux des plumaceaux empreints de vitriol , & des absorbans sur les autres endroits.

4. En ramenant les parties vivantes qu'on avoit repoussées. (469. N^o. 2.)

5. En mettant sur ce moignon une vessie couverte de poudres astringentes.

6. Par un bandage bien ferré,

7. En procurant au malade le repos, le sommeil, & en le mettant au régime qui convient.

472. On consolide l'os en guérissant promptement l'exfoliation, en prévenant la carie, en y appliquant une petite compresse trempée dans de l'esprit de vin dans lequel on aura fait fondre du mastich.

473. Pour la chair elle se consolide, comme il a été dit dans l'histoire des playes (depuis 189. 192. jusqu'à 210.)

474. Lorsqu'un malade, qui a perdu par l'amputation une grande partie (depuis 466. jusqu'à 471.) a les visceres forts & bien disposés, il éprouve souvent les effets d'une pléthore, dont on ne peut détruire la cause, qu'en mettant quelquefois selon la circonstance, la saignée en usage, & en observant un régime modéré.

475. Enfin on supplée au membre qu'on a perdu par des machines faites exprès à l'imitation de la partie cou-

pée. Voyez Aquapend. Hildan , Soling , Paré.

DE LA COMBUSTION.

476. **S**I un feu ardent, ou renfermé dans quelque corps qui en est échauffé, vient à toucher notre corps, il cause la destruction des petits vaisseaux, l'extravasation des humeurs, qui varient selon la variété de leur cause, de sa durée, & de la partie affectée.

477. Il y a dans cette variété (476.) divers degrés semblables à ceux qu'on observe depuis la plus légère inflammation (370. à 464.) jusqu'au sphacèle le plus violent.

478. Ainsi les effets, le diagnostic, le prognostic sont les mêmes.

479. La cure même n'en diffère en rien. La boisson doit toujours être antiphlogistique.

480. La brûlure qui ne passe point les bornes d'une inflammation que l'on peut résoudre (386.) se guérit par des remèdes qui donnent du mouvement aux liqueurs; qui les préservent de la corruption, qui dégagent & conser-

vent les vaisseaux. Tels sont le feu modéré , les fomentations , les cataplasmes , (395. jusqu'à 402.) le beurre lavé , l'esprit de vin avec un peu de vitriol.

481. Celle qui menace de gangrene , comme on le prévoit par la rougeur , la crispation , l'érosion de la peau , & les bulles qui s'élevent dessous , se traite comme une inflammation de la même espece , par des fomentations , des cataplasmes , émoulliens , des digestifs (402. jusqu'à 454.)

482. Celle qui a déjà dégénéré en gangrene ou en sphacèle se guérit comme ces maladies (419. jusqu'à 476.)

483. Il n'est point de cas où l'on doive plus être en garde qu'en celui-ci contre la difformité de la cicatrice. (Voyez 217.)

D U S C H I R R E.

484. **L**E schirre (392.) a pour cause se tout ce qui peut coaguler , épaissir , dessécher le suc dans les glandes , il peut donc se former dans toutes sortes de glandes , mais principalement dans celles dont les liqueurs s'é-

païssissent plus facilement ou y font un plus long séjour à cause de leur situation. C'est pourquoi ce genre de mal se forme ordinairement dans les yeux , dans le nez , dans la bouche , aux mammelles , aux aisselles , aux aines , au pancreas , au mésentere , à la matrice.

485. Ainsi l'inflammation, (392.) le lait qui s'épaïssit , se durcit , se coagule , une contusion , (322.) le frottement violent , l'antrax , le bubon , un ulcere trop tôt desséché , la matiere atrabilaire du sang ou de la bile , principalement , lorsque le flux menstruel ou hemorrhoidal ordinaire vient à cesser , toute matiere épaisse , austere , terrestre , calculeuse ; une vie triste , de mauvais vivres , une tache hereditaire , peuvent être les causes du schirre.

486. Les effets du schirre formé sont d'occuper par son volume les lieux voisins , de les presser , de les comprimer , de troubler les fonctions de la partie schirreuse & des voisines ; de produire ensuite des inflammations , des suppurations , des gangrenes , des paralyfies , des atrophies , des sphacèles , la sterilité , l'accouchement difficile , le volvulus & plusieurs autres maux semblables qu'il est aisé de déduire de

la nature & de la fonction de la partie lésée & qui fait la compression.

487. On connoît la presence du schirre par ses causes, (484. 485.) par ses effets, (486.) par ses symptômes, (392.) par la partie affectée (484.) & par la connoissance du temperament du malade.

488. C'est de là (487.) qu'on déduit le prognostic de ce mal en considerant sa durée & ses effets. (486.) Les schirres ne sont point nuisibles par eux-mêmes, il n'y a que le mouvement qui les rende malins.

489. Celui qui souvent ne peut être évité, jette dans une crainte perpetuelle.

490. C'est pourquoi celui qui a un schirre à traiter doit considerer.

1. S'il est récent, benin, bien situé, s'il n'est pas encore parfaitement dur, si le malade est d'un bon temperament, en ce cas on doit mettre en usage les émoulliens & les resolutifs, tels que sont principalement le mercure & les vapeurs acides.

2. S'il ne cede point à ces remedes, supposé que le lieu, la situation, les parties voisines, la mobilité, la nature du mal, les forces & la santé du malade

lade le permettent, il faut l'extirper tout entier avec le fer.

3. S'il est vieux, s'il paroît malin par sa couleur, sa dureté, son inégalité; par la demangeaison qui commence à devenir douloureuse, s'il est respectable par la partie où il a son siège & par le voisinage, s'il est adhérent, & dans un sujet cachochyme, il est impossible de l'extirper. En ce cas, de peur qu'il ne dégénere en cancer, il faut éviter tout ce qui augmente le mouvement; & par conséquent il est dangereux de se servir d'émolliens, de suppuratifs, de corrosifs, de caustiques & de résolutifs.

4. Ainsi il n'y a que les anodins, les calmans, les préparations douces de Saturne & de Mercure qui conviennent en ce cas.

491. Si le malade est en même-tems d'un mauvais temperament, il faut y remédier préférentiellement à tout le reste.

D U C A N C E R.

492. **S**I le schirre par son ancienneté, son augmentation, & par le mouvement des parties voisines

est tellement ému que les vaisseaux voisins de ses bords commencent à s'enflammer, il devient malin, & prend alors le nom de chancre par la ressemblance qu'il a avec l'animal qui porte ce nom ; ou de carcinome.

493. Le degré de l'inflammation voisine, le lancement, l'excès de l'acrimonie putride dans le lieu affecté, la qualité de la partie, le nombre & la condition des glandes qui sont en connexion, la disposition de toute la machine, font connoître les divers états de la première malignité du cancer. (492.)

494. On appelle cancer occulte ; celui qui est renfermé dans ses enveloppes, & lorsqu'elles sont rompues par un ulcere, on le nomme cancer ouvert ou ulceré ; le premier produit le dernier.

495. La cause du cancer & du schirre (485.) est la même. L'acreté jointe au schirre, la circulation dérangée par la suppression des règles, des hémorrhoides, ou de toute autre hémorrhagie, la sterilité, le celibat, l'âge de 45. à 50. ans, des alimens austeres, acres, chauds, la tristesse, la mélancolie, la bile dominante, toute irritation

externe, le mouvement, la chaleur, l'acrimonie, les émoulliens, les suppurratifs, les caustiques, l'usage extérieur des vésicatoires, & les remèdes qui pris intérieurement ont le même effet.

496. Il a le même siège que le schirre. (484.)

497. On connoît le cancer occulte par les signes du schirre qui a précédé (487.) par la titillation, par le prurit, par la douleur lancinante, brûlante, piquante, par la couleur rougeâtre, de pourpre, bleuë, livide, noire; par la grande dureté inégale & raboteuse avec une pointe éminente, par l'augmentation subite de la tumeur, par l'enflûre des vaisseaux qui deviennent variqueux, épais, noirs.

498. On connoît l'ulcéré par l'occulte (497.) qui a précédé, s'il vient à s'ouvrir. Alors sa peau s'excorie, & paroît nûë, & l'on en voit sortir comme une espèce de sueur ichoreuse, tenue, acre.

499. Voici ses progrès: les vaisseaux sains qui environnent les bords du cancer dur se rompent à force d'être affoiblis par l'impétuosité du cours des liqueurs & d'être tirillés par la tumeur qui s'éleve de plus en plus.

De là naît la putréfaction qui produit une sanie subtile, acre, fétide, cadavereuse, qui ronge, corrode, détruit les parties voisines, fait circulairement & profondément des progrès. En poussant de tous côtés vers les parties voisines des racines malignes auxquelles il est fortement attaché, ses lèvres se renversent & s'enflent horriblement, on sent des douleurs insupportables, la couleur du cancer devient grise, livide, noire, il s'en forme d'occultes dans les glandes voisines. Surviennent des hémorrhagies, des convulsions, une fièvre lente, le marasme ou l'extenuation de tout le corps, la privation de l'odorat, des callosités indolentes dans l'oreille, la lypothymie, la consommation & la mort.

500. Les bons sujets supportent aisément un cancer occulte, tandis qu'il est tranquille, mais dès qu'il vient à être agité, il fait mille ravages (499.)

501. Si le cancer est petit, s'il ne fait que commencer, s'il est libre, bien situé, s'il ne tient point à de grands vaisseaux, s'il est unique dans tout le corps, & dans un corps jeune & sain, enfin s'il vient d'une cause externe, il faut l'extirper ou l'emporter

sur le champ avec le fer.

502. Les émoulliens , les emplâstiques, les suppuratifs, les matieres acres, celles qui excorient, les véficatoires, les caustiques sont dégénérer le cancer occulte en cancer ulcéré : il faut donc s'en interdire l'usage.

503. Si le cancer est vieux, grand, adhérent, situé dans un lieu d'où on ne puisse l'extirper, s'il tient à de grands vaisseaux, ou s'il est dessus, s'il a été produit par une cause interne, si le sujet est vieux, cachochyme, disposé au cancer & qui en est déjà atteint, il ne faut employer ni fer (501.) ni médicamens (502.)

504. Car à moins qu'on ne puisse en ôter la semence avec la racine, il s'irrite, devient plus malin, reflüé en dedans, produit d'autres cancers, & augmente ceux qui sont formés.

505. Il faut détruire la cause du cancer en l'extirpant, ou avant que de l'extirper.

On ne doit point y toucher, à moins qu'on ne puisse l'emporter tout entier.

Celui de la matrice, du gozier, du palais, de l'aisselle, des aînes est incurable; celui des lèvres est difficile à guerir.

506. Dans cet état (503.) on ne doit donc penser. 1. qu'à laisser le mal en repos. 2. qu'à calmer les symptômes.

507. On procure du repos au cancer. 1. en défendant le lieu affecté de tout corps externe par des préparations de Saturne & des narcotiques. 2. en diminuant, en corrigeant, en détournant la cause connue (495.) par de légers purgatifs tirés de plantes douces & de remèdes mercuriels pris en petite dose souvent réitérée. 3. par l'usage des délayans, des apéritifs doux & de remèdes un peu alkalis. 4. en évitant l'usage intérieur & extérieur de tout ce qui produit le même effet que la cause.

508. On calme les symptômes par la même méthode (507.) & la douleur par les opiats.

509. Quand on ne peut extirper le cancer ulcéré (498. 499.) on l'adoucit souvent en le purifiant, en y appliquant de douces préparations de Saturne & en pratiquant ce qui a été dit (507. 508.)

510. On fait l'extirpation. 1. en préparant le corps du malade par des alimens & des remèdes restaurans, &

opposés à la cause. 2. en élevant tout le cancer avec ses racines par le moyen d'un fil ou d'une fourchette passée au travers, en le coupant ensuite, ou bien après l'avoir découvert de ses enveloppes, on le souleve par le moyen d'un fil passé au travers, & ensuite on le sépare avec prudence. 3. enfin après avoir prudemment évacué le sang voisin, on met sur la playe un appareil convenable qu'il faut lever rarement.

511. Long-tems après l'opération (510.) on doit continuer un régime convenable & l'usage de remèdes opposés à la cause du mal. Il est facile de concevoir les maux qui peuvent naître d'un cancer situé dans un lieu qui ne permet pas d'en faire l'extirpation.

DES MALADIES DES OS.

512. **L**es os sont sujets aux mêmes maladies que les parties molles.

513. Car leurs interstices sont revêtus d'une petite membrane parsemée des mêmes vaisseaux & humectée, comme elles, des mêmes liqueurs qui y sont continuellement apportées.

514. Et selon que ces petits espaces (513.) ont plus d'étendue , plus la structure de l'os approche en ces endroits de celle des parties molles.

515. Et par consequent plus il (514.) est susceptible des maladies qui affectent les parties molles.

516. Telle est l'extrémité des os qui est large vers les jointures , tandis que leur milieu est plus dense & moins vasculaire.

517. Voilà (114. 515. 516.) ce qui donne lieu à la première distinction des maladies des os.

518. Outre les vaisseaux communs (513.) aux parties molles , les os ont dans leur plus larges cellules (516.) des vésicules pleines d'une moëlle fine huileuse qui s'y filtre & s'y amasse pour les usages auxquels elle est destinée. Ces vésicules qui sont assez considérables vers les articles diminuent peu à peu vers le milieu de l'os , & prennent enfin la forme de tuyaux adipeux , si petits qu'on ne peut presque plus les suivre.

519. On connoît par là (518.) la seconde classe des maladies des os.

520. Les os ont un périoste externe qui couvre leur convexité , qui porte

des arteres dans leurs cellules & à leur moëlle, & qui reçoit les veines qui en partent. Ces deux genres de vaisseaux font les uns grands, les autres petits, & infinis en leur nombre.

521. On peut déduire de là (520.) la troisième division des maladies des os.

522. Les os ont un periofte interne qui revêt, tapisse leur concavité où la moëlle se dépose, qui distribue des arteres dans les vésicules médullaires, qui reçoit les veines qui en partent. Ces deux genres de vaisseaux font les uns grands, les autres petits, & leur nombre est infini.

523. Voilà (522.) ce qui constitue la quatrième espece des maladies des os.

524. Les os ont dans leurs cavités une infinité de vésicules pleines d'une moëlle fine qu'elles gardent pour la partager entr'elles & la distribuer aux interstices des lames, aux cavités des jointures, & aux pores de l'os. Ces vésicules ont des arteres, des veines, des conduits lymphatiques & adipeux, de petits nerfs, de petites membranes.

525. Voilà (524.) ce qui distingue la cinquième & la dernière espece des maladies des os.

§ 26 Si la moëlle (518. 524.) crou-
 pit dans ses vésicules, dans leurs émis-
 saires, ou dans les petits vuides des os,
 elle se corrompt par la chaleur & le
 mouvement vital, devient acre, putri-
 de, fanieuse; elle empêche les nouvel-
 les sécretions, bouche les vaisseaux dé-
 ferens & sécreteurs: ces vésicules s'en-
 flamment ensuite, suppurent, les petits
 vaisseaux & leurs liqueurs se putré-
 fient, se gangrénent. D'où il suit que
 la substance molle de l'os, privée de
 nourriture, à force d'être rongée par
 l'acreté des liqueurs, dégenere dans
 une espece de chaux grise qui se for-
 me dans les endroits où cette substan-
 ce est la plus rare, c'est-à-dire dans les
 cellules des apophyses. Voilà la cause
 de la douleur, de la chaleur, de la pul-
 sation, de la tumeur, de l'abcès, de la
 carie des os. Cette stagnation peut venir
 de toutes sortes d'obstruction. (Voyez
 le Chapitre de l'obstruction.) Mais si
 elle vient d'un mal interne, c'est pres-
 que un *spina ventosa*.

§ 27. Il est évident que les signes de
 ce mal & son état, (526.) sont ceux
 d'une inflammation profonde & insen-
 sible, quand on la touche exterieure-
 ment.

§ 28. Quand on ne peut aisément séparer, nettoyer & purifier la partie, c'est une marque qu'il surviendra plusieurs mauvais accidens & que la cure sera très-difficile.

§ 29. La meilleure méthode qu'on puisse suivre dans la curation est. 1. d'user abondamment de décoctions faites de remedes fort pénétrants, capables de nettoyer & de résister à la corruption. 2. de donner à toutes les queurs un grand mouvement, en excitant les sueurs par des vapeurs chaudes qu'on fait artificiellement recevoir au corps du malade. 3. en même tems que la sueur coule, déterminer le mouvement des humeurs vers le lieu affecté par des fomentations, & en faisant particulièrement recevoir les vapeurs chaudes à la partie affectée.

§ 30. Cette méthode (§ 29.) longtemps continuée est souvent très-salutaire, principalement si on observe en même tems vne diette rigoureuse & opposée à la putridité huileuse

§ 31. Si les arteres, les veines, les vaisseaux lymphatiques (§ 13. § 16. § 20. § 22.) sont obstrués, faute de nouveaux liquides, ou par la stagnation de ceux qui sont poussés dans leurs

cavités ; ces parties font sujettes aux mêmes maladies , il n'y a que l'ordre qui en est changé. (526.)

532. Le diagnostic , le prognostic , la cure de ces maladies (531.) sont donc les mêmes. (529. 530.)

533. Et il est évident que le danger de ces maladies est plus ou moins grand , selon le lieu où elles ont pris naissance & où elles ont établi leur siège. Cela posé on comprend facilement ce qui suit.

534. 1. L'inflammation de l'os la moins dangereuse est celle qui vient de l'inflammation du perioste externe , dont il y a une infinité de causes & d'effets connus. (Voyez toute l'histoire de l'inflammation.)

2. On la connoît par les signes de l'inflammation profonde que le tact augmente & rend plus violente.

3. Si elle ne se guérit promptement , on doit s'attendre à quantité de maux. (526. 531.)

4. On la guérit comme une inflammation , en tâchant principalement d'attirer tout au dehors , ce qui se fait par des fomentations , & quelquefois par des incisions.

535. On sçait que cette inflamma-

tion (534. No. 1.) se dispose à sup-
purer. 1. par les signes de la violente
inflammation qui a précédé (534 No.
2.) 2. par la pulsation, par la fièvre,
par des frissons vagues. 3. par l'absence
des signes de la résolution. (386.)

536. Les signes de la suppuration
(387. 405.) nous apprennent que
l'abcès est réellement formé.

537. Alors le pus ayant rongé &
détruit le perioste, met l'os à nud, le
prive de ses vaisseaux & le corrompt
en peu de tems. (531.) Comparez
(406.)

538. C'est pourquoi il faut sur le
champ ouvrir l'abcès, évacuer le pus,
purifier l'ulcere, (403. 404. 409.
410. 411.) & en même tems traiter
l'os avec les mêmes précautions dont
nous avons parlé dans la cure des playes
de tête, où le crâne est découvert.
(252. 253. 259. 260. 262. 266.)

539. On sçait que cette inflamma-
tion (534.) se change en gangrene.
1. par les signes de la plus violente in-
flammation (388. 422.) 2. par la
cessation de douleur dans la partie sans
bonne cause. 3. par l'enflure dure, len-
te & peu douloureuse des parties qui
couvrent l'os.

540. On ſçait que la gangrene eſt déjà formée par les mêmes ſignes (539.) & par la couleur pâle, griſe, livide des mêmes parties.

541. Alors l'oſ nud, dépouillé de ſes vaiſſeaux, privé de ſa nourriture, eſt rongé & carié par l'acreté & la putréfaction de la matiere gangreneuſe dont les rapides progrès entraînent ceux de la carie.

542. Il faut donc auſſi-tôt ouvrir le lieu affecté juſqu'à l'oſ & le purifier : pour l'oſ, on le traite comme il a été dit (248. 249. 252. 258. 259. 260. 261. 262. 266.)

543. L'inflammation du périoste interne (512.) provient des mêmes cauſes (534.) & fait naître des effets qui ſont les mêmes par rapport à l'intérieur de l'oſ, elle ſe termine auſſi par la ſuppuration ou par la gangrene. (535. 539.) Mais ces deux maux ſont ici bien plus dangereux faute de tranſpiration; c'eſt pourquoi toute la moëlle venant à ſe pourrir, fait perir toute la ſubſtance de l'oſ carié.

544. On conçoit auſſi clairement que la putréfaction de la moëlle produit en peu de tems une carie preſque incurable; ſoit que cette membrane

(522.) s'enflamme d'abord elle-même, soit que la moëlle auparavant corrompue l'infecte de sa contagion.

545. On connoît que ce mal n'est encore qu'une inflammation. 1. par les signes généraux de l'inflammation ; (382.) 2. par la profondeur du lieu. 3. par une douleur sourde , fixe, longue , qui ne cede à aucun remede externe & qui ne s'augmente point par le tact. 4. mais seulement par le mouvement des muscles & l'usage intérieur des matieres acres & aromatiques.

546. On le guérit alors. 1. suivant la cure générale de l'inflammation ; (395. jusqu'à 401.) 2. ensuite aussitôt qu'on s'apperçoit des signes (386.) d'une résolution commencée , on observe exactement la méthode proposée (229.)

547. Mais si la suppuration ou la gangrene est déjà formée , on la connoît par les signes certains (545.) de l'inflammation interne qui a précédé , & par une douleur sourde , profonde , fixe , & on la guérit par la seule méthode (529.) ou on ne la guérit point du tout.

548. Car alors toute la substance interne de l'os étant putrescée , enflée , en-

flammée, cariée, le périoste externe s'enflame, est violenté par la tumeur, rongé par l'acreté. Les parties qui couvrent l'os, affectées lentement par la contagion, se corrompent, s'élevent sous la forme d'une tumeur spongieuse, douloureuse, tout le membré perit, il n'y a que l'extirpation qui guérisse.

549. La verole; le scorbut, le rachitis sont des causes fréquentes de ce mal. On comprend par là quelle est la nature de l'exostose, de l'abcès, de la carie & des autres maladies des os nommées *gummi*, *tophus*, *nodus*, *spina ventosa*.

550. On conçoit aussi pourquoi la carie donne aux os tant de différentes couleurs qui passent du bleu blanc au blanc gras, au jaune, au cendré, au livide, au noir, & quel degré de corruption dénote chacune de ces couleurs.

551. Pourquoi un os carié devient inégal, rude, spongieux, friable, mol, fragile. C'est que les arteres internes & externes ne compriment plus l'os.

552. Pourquoi il s'en exhale une odeur de lard rance.

553. Pourquoi dans les endroits ulcérés par la carie, les chairs qui sont dessus sont-elles molles, flasques, fongueuses;

gueuses, enflées, élevées; les lèvres de l'ulcere renversées; pourquoi il en sort une sanie claire, tenuë, puante, à peine glutineuse & remplie de petites écailles noires; pourquoi le mal se renouvelle sans cause, & ne cede point aux médicamens qu'on employe avec le plus de succès dans tous les autres ulcères.

554. Comme aussi pourquoi la carie qui vient de cause externe se guérit facilement; celle qui naît de cause interne; difficilement; celle que la verole produit, plus difficilement; & encore plus difficilement celle qui vient d'un *spina ventosa*.

555. Enfin pourquoi elle est dangereuse dans la partie la plus solide de l'os, pire dans celle qui est spongieuse; & très-funeste dans les jointures; pourquoi les progrès de la premiere sont lents, ceux de la seconde prompts, ceux de la dernière très-rapides; pourquoi ses progrès sont si prompts, & pourquoi elle est difficile à guérir dans les enfans; pourquoi le *spina ventosa* affecte ordinairement plusieurs endroits à la fois; ou successivement;

556. Celui qui joindra à cela (depuis 512. jusqu'à 556.) ce qui a été

dit des contusions (249. 250. 251. 254. 256. 257. 325.) des luxations, (358. jusqu'à 370.) des fractures (339. jusqu'à 358.) & des playes du crâne (249. jusqu'à 297.) sçaura l'histoire & la curation des principales maladies des os : sur tout si on y ajoute l'anchylose , qui n'est autre chose que l'immobilité d'un article avec une tumeur dure , & qui doit principalement son origine au cal d'un os rompu près de son articulation , à l'épaississement du liniment de Havers , à la rigidité des ligamens , aux exostoses qui arrivent auprès des jointures. Sa cure est très-difficile , & doit varier selon ses causes.

557. Mais celui qui a bien conçu toutes les maladies que j'ai décrites & mises jusqu'à présent sous les yeux , qui en a examiné avec attention les causes, les natures , les effets , la curation , n'a qu'à en faire l'application aux parties internes & cachées du corps , faire la comparaison de leurs fonctions , & ensuite avec les symptômes des maladies internes , il comprendra que le dedans est réellement conforme au dehors , qu'on doit commencer par traiter les maladies chirurgicales , sans quoi l'on

ne peut dans la pratique de la Médecine rien faire ni enseigner avec ordre & certitude.

DES MALADIES INTERNES & des Fièvres en general.

558. **I**L faut maintenant expliquer la fièvre. C'est une maladie très-fréquente, qui en produit plusieurs autres; qui accompagne toujours l'inflammation, cause la mort & souvent une heureuse guérison.

559. La nature de ce mal est si cachée qu'on ne sçauroit trop prendre garde de tomber dans l'erreur, en la recherchant.

560. Ce qui peut aisément arriver, à cause du grand nombre de symptômes dont il est ordinairement accompagné, & sans lesquels cependant il peut être.

561. Pour éviter l'erreur; parmi tous ces accidens (560.) il ne faut envisager que ceux qui sont inséparables de toute espece de fièvre; & dont la présence ou l'absence font connoître qu'on a la fièvre ou qu'on ne l'a pas.

562. Après les avoir bien examinés (561.) on pourra parvenir à connoître la nature individuelle de la fièvre.

563. Dans toutes les fièvres qui sont produites par des causes intérieures, les malades ont en differens degrés, selon les differens tems de la fièvre, du frisson, un pouls précipité, & de la chaleur.

564. Quand ces accidens (563.) viennent promptement & sont accompagnés de danger dans leur cours, c'est une fièvre aiguë.

565. Quand ils sont tardifs, avec ou sans danger, c'est une fièvre lente.

566. L'une & l'autre (564. 565.) est commune ou épidémique, ou particuliere à tel ou à tel homme.

567. On appelle maladies fébriles aiguës celles que la fièvre (564.) accompagne; & chroniques fébriles, celles où se trouve la fièvre. (565.)

568. Pour les expliquer toutes, (567.) il faut donc connoître auparavant la nature de la fièvre.

569. On en vient à bout, en considérant les trois symptômes communs. (563.)

570. Mais quoiqu'il n'y ait point de fièvres dans lesquelles ils (563.)

ne se trouvent , cependant la vitesse du pouls est la seule chose qu'on observe en tout tems de la fièvre , depuis le commencement jusqu'à la fin , & c'est par elle seule qu'un Médecin peut sûrement juger que l'on en est attaqué.

571. Et par conséquent c'est dans la seule velocity du pouls que le Médecin puise tout ce qu'il sçait touchant la nature de la fièvre, Toute fièvre cesse après la mort.

572. La cause prochaine de cette velocity (571.) est donc aussi la cause prochaine de la fièvre ainsi connue.

573. C'est donc une plus fréquente contraction du cœur; c'est donc l'effort que fait la vie tant dans le froid que dans la chaleur, pour éloigner la mort.

574. Et par conséquent l'influence réciproque du suc des nerfs & du cerveau dans le corps des muscles & au cœur , le cours du sang dans les vaisseaux , se font avec plus de vitesse.

575. Il n'est point d'especes de fièvre connue jusqu'ici , provenant de causes internes , qui ne commence d'abord par un sentiment de froid , de concussion , d'horripilation , lequel est plus grand ou plus petit , a plus ou moins de durée , est interne ou ex-

terne selon les divers sujets , les différentes causes de la fièvre , & la différente nature de la fièvre même.

576. Alors (575.) le pouls devient fréquent , petit , souvent intermittent ; la pâleur , la rigidité , le tremblement , le froid , l'insensibilité saisissent souvent les extrémités.

577. D'où il est clair que les humeurs sanguines croupissent alors dans les plus petits vaisseaux , tandis qu'en même-tems la cause (574.) irrite le cœur.

578. Voilà (577.) la cause de tous les phénomènes (575. 576.) qui paroissent alors.

579. On voit succéder aux accidens (575. 576. 577.) une chaleur plus ou moins grande , qui dure peu ou beaucoup de tems , interne , externe , universelle , locale , selon la variété de la fièvre.

580. Comme la fièvre précède cette chaleur , (579.) il est évident qu'elle n'en est que l'effet & non la cause , & qu'elle n'en constituë point la nature.

581. Ainsi la contraction du cœur plus fréquente & la résistance augmentée vers les vaisseaux capillaires donnent une idée absolue de la nature de toute fièvre aiguë.

582. Or l'une & l'autre (581.) peuvent être produites dans un animal vivant par des causes infinies en leur nombre & en leur variété, & arriver ensemble ou séparément, en sorte que l'une suit aisément l'autre.

583. C'est pourquoi la cause prochaine (581.) de la fièvre reconnoît elle-même une infinité d'autres causes immédiates.

584. Cependant on les divise, ou en causes particulieres à chacun, ou en universelles & communes à plusieurs, qui dépendent ordinairement de l'air, des alimens, du même genre de vie.

585. Les causes de la fièvre sont donc particulieres ou épidemiques.

586. Les causes particulieres (583.) les plus prochaines peuvent se rapporter à certains points capitaux : *α.* aux matieres acres qu'on a prises, soit en aliment, en boisson, en assaisonnement, en médicament, à titres de poison même, toutes d'une nature à ne pouvoir être digerées, mises en mouvement ni évacuées ; ou prises en telle abondance qu'elles irritent, suffoquent, obstruent & se corrompent : *β.* aux excrétiions ordinaires supprimées par le froid, par les onctions, par la tristesse, par des ali-

ens, des boissons, des médicamens, des venins, par un air nébuleux, gras, par le repos, le défaut d'exercice ordinaire, par des obstructions, par des compressions externes ou internes: γ. à ce qu'on a fait, comme la trop grande agitation d'esprit ou de corps, la chaleur, l'ardeur, à laquelle on s'est exposé: δ. à l'application extérieure de matières acres, de matières qui piquent, corrodent, déchirent, brûlent, enflamment: ε. à ce qui cause beaucoup de changement dans les humeurs & dans leurs mouvemens, comme plusieurs causes, tant externes qu'internes, telles que la faim, des évacuations; le pus, l'eau, les matières ichoreuses dans l'hydropisie ou dans l'empyème; une serosité acre croupissante en quelque endroit; la bile ardente, l'inflammation, la suppuration, la gangrène, le cancer, les veilles excessives, une trop grande application à quelque chose que ce soit, l'usage immodéré des plaisirs de la chair.

§ 87. L'expulsion, la propulsion plus prompte des liqueurs, l'agitation des humeurs qui sont en stagnation, le mélange, la confusion de toutes ensemble, la résistance vaincue, la coction, la sécrétion de l'humeur digérée, la crise

de la matiere qui en irritant & en coagulant avoit produit la fièvre, le changement des humeurs saines dans une nature propre à supporter ce à quoi le malade étoit le moins accoûtumé, l'expression du plus liquide, l'épaississement du reste, la soif, la chaleur, la douleur, l'anxiété, la foiblesse, un sentiment de lassitude, de pésanteur, l'anorexie sont les effets de la fièvre.

588. Moins il faut de tems pour résoudre la lenteur (577.) & pour calmer l'irritation, (574.) moins la fièvre est considerable, moins elle est dure, plus elle est salutaire, & reciproquement au contraire. Au reste elle suit la variété des degrés & du concours de l'un & de l'autre.

589. D'où il suit que la fièvre sert souvent elle-même de remedes à d'autres maladies.

590. Il suit encore que les commencemens, les progrès, l'état, la diminution, la crise, le changement & la cure de ce mal varient dans les fièvres aiguës, comme dans les fièvres particulieres.

591. La fièvre cause la mort, dégenere dans une autre maladie ou se guérit.

592. Elle cause la mort , lorsque les solides se détruisent par la violence qu'ils souffrent , ou lorsque le sang est tellement vicié & dépravé , qu'il bouche les vaisseaux vitaux, ou ceux qui doivent porter de quoi réparer la déperdition. C'est ainsi que la fièvre produit dans les viscères nobles , tels que le cœur , le poumon & le cerveau , l'inflammation , la suppuration , la gangrène , ou dans les premières voyes des aphtes qui causent souvent la mort.

593. Elle dégénère dans une autre maladie , quand elle cause une si grande agitation , que les vaisseaux en sont endommagés , & qu'à force de dissiper les parties les plus fluides des humeurs , elle épaisit le reste ; ou quand elle n'a pas la force de refondre par elle-même la matière coagulée ; ou lorsqu'elle dépose la matière critique dans certains vaisseaux obstrués , dilatés , ou rompus. De-là des taches rouges , des pustules , l'érysipèle , la rougeole , la petite verole , des phlegmons , des bubons , la parotide , la suppuration , la gangrène , le sphacèle , des schirres , &c.

594. La fièvre se guérit 1. toutes les fois qu'elle peut d'elle même dompter sa cause matérielle , la rendre mobile

& l'expulser par les voyes de l'insensible transpiration ; il faut en même tems que son mouvement se calme & que la circulation se retablisse dans toute sa liberté. Cette voye de résolution est presque semblable en tout à celle dont nous avons parlé. (386.) 2. lorsque la matiere morbifique domptée & devenuë mobile n'est pas encore parfaitement saine , de sorte qu'elle empêche l'égale distribution des fluides & irrite les vaisseaux , ce qui occasionne quelque évacuation sensible avec laquelle cette matiere est expulsée hors du corps ; je parle des sueurs , de la salivation , des vomissemens , des diarrhées , des urines qui surviennent après la coc-tion & l'état de la fièvre , & cela à peu près dans l'espace de 14. jours , que la crise employe à se faire.

595. Enfin la matiere de la maladie domptée , resoluë , devenuë mobile par l'action de la fièvre même , assimilée de nouveau aux humeurs saines , circule avec elles sans produire aucune crise ni d'autres maux.

596. Pour connoître la terminaison , le changement & la fin d'une fièvre aiguë , il suffit d'observer sa nature , ses differences , sa durée , son com-

mencement , ses progrès , son état.

597. Et par consequent on peut aisément déduire en general de tout ce qui a été dit (depuis 560. jusqu'à présent.) le diagnostic & le pronostic des fièvres.

598. Pour parvenir à la meilleure méthode de traiter toute les fièvres & à leur cure generale. 1. il faut pourvoir à la vie & aux forces du malade. 2. corriger & expulser l'acrimonie irritante (574.) 3. dissoudre la lenteur (577.) & l'évacuer. 4. calmer les symptômes. (587.)

599. On ménage la vie & les forces du malade par des alimens & des boissons fluides , aisés à digerer , qui résistent à la putréfaction , qui apaisent la soif , excitent l'appétit & soient opposés à la cause connue de la maladie.

600. Il ne faut donner à manger que lorsque la fièvre a cessé , ou qu'elle a diminué.

601. On en doit souvent user , mais en petite quantité , pour soutenir les forces du malade , & de peur de faire trop travailler les visceres , ou d'en alterer les fonctions.

602. On régle la quantité & la

qualité de la nourriture. 1. sur le tems qu'on prévoit que la fièvre durera ; (588. 589. 590. 596. 597.) ſçavoir 1. 4. 7. 9. 11. 14. 21. 30. 40. 60. jours ; car il faut ſonger à ſoutenir tellement les forces de la nature ; que la coction & la criſe puiſſent ſe faire. Moins on prévoit que le mal durera , moins il faut prendre d'alimens , & d'alimens peu nourriſſans , & réciproquement au contraire. 2. ſur l'âge du malade. Car plus on eſt jeune ou vieux , plus on a de peine à ſupporter l'abſtinence. 3. ſur l'état & la véhémence du mal , qui exige des alimens différens en quantité & en qualité. Quand la fièvre eſt à ſon dernier degré de violence , on n'en doit prendre que de très-legers & en petite quantité ; au contraire la nourriture doit être plus abondante & plus forte dans les progrès & dans la diminution de ce mal , ſelon qu'il s'éloigne plus de ce dernier degré. 4. ſur le climat que le malade habite ; car ceux qui ſont voiſins de l'Equateur ſupportent plus aiſément la diète que ceux qui ſont proches des Pôles. 5. ſur la ſaiſon de l'année ; en eſté les alimens doivent être moins , & en hyver plus ſubſtan-

tieux & plus nourrissans. 6. sur l'habitude du malade, & son tempérament naturel; ceux qui font bonne chere pendant la santé & la dissipent aisément, ont besoin de plus d'alimens, lorsqu'ils sont malades; parce que leurs vaisseaux & leurs visceres y sont accoutumés. 7. sur le sentiment de legereté ou de pesanteur qui suit la nourriture qu'on a prise.

603. Quand on s'apperçoit qu'il y a des corps étranges, acres, irritans; extérieurement appliqués; (comme des morceaux pointus de verre, de métal; de bois, de pierre, d'os, ou des médicamens stimulans; qui enflamment, des corrosifs; des vésicatoires; des caustiques; des septiques, des venins) il faut les ôter sur le champ; quels qu'ils soient; ensuite fomentier la partie lésée avec des matieres lentes, muqueuses, huileuses, douces, anodynes, un peu apéritives.

604. Toute acreté irritante qui a son siège dans les parties intérieures du corps, (comme celle de l'inflammation, de la suppuration, de la gangrene, du sphacele; du cancer; de la carie des os, de l'ichorosité, du pus, d'une lympe acre & croupissante) doit

être ôtée ou corrigée, suivant les règles prescrites dans l'histoire de ces maladies. S'il est entré dans le corps quelque acré épidémique ou venimeux, & qui y cause irritation, on doit le traiter selon les règles prescrites dans la cure des maladies épidémiques. (1404. jusqu'à 1412.)

605. Tout acré irritant qui s'est introduit dans les liquides par l'abus des choses non naturelles, peut ou doit être ôté, ou corrigé par differens remèdes, selon sa differente nature connuë.

1. Si c'est par un mouvement excessif, le repos du corps & de l'esprit, les humectans, les délayans, les adoucissans en font le remède.

2. Si c'est par la trop grande chaleur de l'air, on le tempere par des exhalaisons froides, principalement de quelques plantes propres à cela; on boit largement beaucoup d'eau nitrée, un peu acide, mêlée avec un peu de vin, qui soit aussi aigrelet; on use d'alimens acides, adoucissans, un peu salés, de médicamens semblables.

3. Si c'est par la trop grande humidité de l'air, il faut faire de grands

feux de bois aromatiques & résineux ; il faut brûler des aromats.

4. Si on a lieu d'accuser l'acrimonie putréfiante de l'air ; on la corrige en brûlant du salpêtre ; de la poudre à canon , par des vapeurs de vinaigre , en jettant du sel sur des charbons ardens.

5. Si le mal vient des passions de l'ame , on les apaise par la raison , par leurs contraires , par la variété des objets , par des anodins , par des opiats.

6. S'il est causé par des alimens acrés , acides , il faut délayer l'acre , l'adoucir , l'absorber , le convertir en sel composé. C'est ce qu'on fait par des matieres aqueuses , gélatineuses , tirées des animaux , par des matieres huileuses , grasses , terrestres , par des fels alkalis ; fixes ou volatils , simples ou composés. (depuis 60. jusqu'à 69.)

7. S'il vient d'une nourriture acrimonieuse , salée , on met en œuvre des délayans aqueux , qui fassent sortir du corps cette acrimonie ; des matieres lentes & huileuses pour l'adoucir , & de l'eau de chaux vive pour la corriger.

8. S'il vient d'alimens acrés , aromatique

matiques échauffans , on use de délayans aqueux , de correctifs acides , de dissolvans & de détersifs savoneux acides , de matieres gélatineuses adoucissantes ; & comme les alkalescens y ont rapport , ils sont ici sousentendus.

9. Si c'est pour avoir mangé des parties alkalescentes d'animaux , il faut en chercher la guérison dans ce que nous avons dit. (depuis 76. jusqu'à 91.)

10. S'il a pour cause la constriction de l'estomach à l'occasion d'un excès dans le manger ; les délayans , la diete , le vomissement , le flux de ventre le détruisent :

11. S'il est produit par des boissons acres , acides , huileuses , aromatiques simples ou distillées , il faut y remédier par ce qui a été dit (No. 5. 6. 8. de cet Aph.)

12. Si l'on a trop veillé ; il faut pratiquer ce qui a été dit (No. 1. 2. 3. de ce même Aph.)

13. Si l'on est constipé & que ce mal ait donné lieu à une acrimonie alkalinne , acide , huileuse ; savoneuse , il faut avoir recours à des remedes ; tant externes qu'internes ; qui lubrifient les voyes ; rendent les matieres méables ; qui ouvrent les émonctoires , excitent

& augmentent leurs forces expultrices.

606. L'on y réüffit en dissolvant les humeurs qui font comme entassées de force, en relâchant les vaisseaux obstrués par des bains, des fomentations, des frictions, en rasant les cheveux, en rendant la peau propre & nette. (Voyez depuis 107, jusqu'à 144.)

607. Lorsque le sang comprime tellement les vaisseaux par sa trop grande abondance, qu'il se trouve quelque humeur forcée de croupir vers leurs extrémités, on rend à cette humeur sa fluidité & sa circulation, en diminuant le volume du sang par la saignée. Ce vice se manifeste par les signes de la pléthore. (depuis 106. jusqu'à 107.)

608. Mais si le spasme, la contraction & conséquemment le rétrécissement des fibres, des tuyaux capillaires procurent le même croupissement dans l'extrémité de ces petits tuyaux, il faut relâcher les fibres, (depuis 35. jusqu'à 55.) dissiper l'acreté qui cause la contraction, (35. 36. 54. 66. 67. 68. 102. 103. 104. 105. 122. 128.) par les remèdes que nous y avons indiqués.

609. Si le croupissement a pour cause la viscosité ou la lenteur de quel-

qu'humeur, ce mal se guérit par divers remedes, dont le principal est la fièvre même, modérée de façon à pouvoir dissiper cette coagulation, (587. 589. 593. 594.) ainsi il faut régler sa vivacité, *a.* afin qu'elle ne puisse exciter l'inflammation, la suppuration, la gangrène, le sphacèle, (592.) toutes maladies dont on sçait être menacé, par la vehemence des symptômes, & surtout par l'excès de la chaleur comparée avec le peu de force des petits vaisseaux: *β.* de peur que le trop grand mouvement du sang n'en dissipe les parties les plus fluides; ce qu'on connoît par la secheresse des narines, des yeux, du gozier, de la langue, par la voye rauque, par l'aridité de la peau, par la petite quantité des urines, par la petitesse, la vitesse & l'inégalité du pouls. *γ.* de peur qu'elle ne devienne trop languissante & paresseuse avant la coction, en sorte qu'il ne soit plus dans son pouvoir de dompter, d'émouvoir la matiere morbifique, d'en procurer les sécrétions & excrétions; ce que l'on reconnoît par la langueur parfaite des actions vitales, dans le tems qu'il ne paroît encore aucun signe de coction.

610. Si donc la fièvre est trop vive

lente, (101.) on sçait la moderer par l'abstinence, par une nourriture légère, en buvant de l'eau tiède, en respirant un air un peu froid, en calmant les passions, par la saignée, par des lavemens rafraîchissans, par des médicamens doux, aqueux, glutineux, rafraîchissans, par des anodyns, par des opiats. (Voyez depuis 92. jusqu'à 106.)

611. Si elle paroît trop lente, on anime son action par l'usage d'alimens & de boissons pures & cordiales, par un air un peu plus chaud, par des passions plus vives, par des médicamens acres, volatils, aromatiques, qui ont fermenté, par les frictions, par la chaleur, le mouvement musculaire, les bains, les fomentations.

612. Un autre moyen, après le premier, (609.) de dissiper la viscosité, est de rétablir le ressort des vaisseaux, en diminuant le volume du sang par des saignées copieuses faites promptement par une large ouverture, & en augmentant ensuite ou en même tems son mouvement par des irritans.

613. Une troisième méthode pour rendre à ces matieres visqueuses leur fluidité, c'est de les délayer par des

boissons , des bains , des fomentations , des lavemens , aqueux , les frictions faites en même tems.

614. Les aqueux , salins , aromatiques , amers , lactescens froids sont fort efficaces , lorsqu'on les prend chauds.

615. Pour que leurs (613.) effets soient plus sûrs , plus prompts , plus salutaires , il est à propos de commencer par la saignée ; par là ils entrent plus aisément dans les vaisseaux , se mêlent avec les humeurs & agissent mieux sur elles.

616. Aussi-tôt que la viscosité est atténuée par ces remèdes (609. 610. 611. 612. 613. 614. 615.) il suffit de les continuer ou de les augmenter pour rendre cette matiere mobile & l'expulser ; mais il arrive souvent en ce cas qu'il n'est pas nécessaire de l'évacuer (594. N^o. 1.)

617. Les symptômes de la fièvre aiguë particuliere , sont sur tout le froid , le tremblement , l'anxiété , la soif , les nausées , les rots , le vomissement , la débilité , la chaleur , l'ardeur , la sécheresse , le délire , l'assoupissement , les veilles , les convulsions , les sueurs , la diarrhée , les pustules inflammatoires.

618. Quand on a détruit la cause fé.

brile, (594. 595. 598. jusqu'à 617.) tous ces accidens (617.) cessent, parce que c'est la fièvre (581. 587.) qui les produit ; & par conséquent, s'ils peuvent subsister avec la fièvre, sans que la vie du malade soit en danger, ils demandent à peine une cure particulière.

619. D'ailleurs ils viennent souvent des efforts que fait la nature, quand elle se dispose à une crise ou à évacuer la matiere critique ; alors, comme ils précédent, accompagnent ou suivent cette crise, il faut bien prendre garde de les interrompre.

620. Mais si ces symptômes arrivent à contretens, s'ils sont si violens qu'il y ait lieu de craindre pour la vie ou que le malade ne puisse les supporter, ou s'ils menacent de quelque mal plus funeste, il faut les calmer chacun en particulier par les remedes qui leur soient propres, ayant toujours égard à la cause (586.) & à l'état (590.) de la maladie même.



F R O I D F E B R I L E

621. **L**E froid qui paroît au commencement des fièvres aiguës suppose la diminution du frottement des liqueurs entr'elles & contre les vaisseaux, le ralentissement de leur cours, la stagnation des fluides dans les extrémités, une moindre contraction du cœur, une moindre évacuation, une moindre influence des esprits du cerveau.

622. S'il est violent & de longue durée, il donne lieu à des concrétions polypeuses dans les grands vaisseaux de la region du cœur; à des évacuations dans les petits par l'expression de leurs liquides; ce qui produit plusieurs grands maux dans les uns & dans les autres.

623. On sçait par là ce qu'il désigne, ce qu'il fait craindre; pourquoi plus le froid est grand au commencement de la fièvre, plus elle est dangereuse; pourquoi le froid est si violent au commencement de la peste, & pourquoi il est suivi d'une chaleur extrême, quand l'accès de ce mal est plus avancé.

624. Tous les remèdes qui irritent fortement, à quelque titre que ce soit, loin de dissiper ce froid, produisent souvent une inflammation qui dans la suite devient incurable; il faut donc rejeter l'usage des matières salines, acres, aromatiques, huileuses, des vésicatoires & d'autres choses semblables.

625. Au contraire on le guérit en buvant de l'eau chaude nitrée avec un peu de miel & de vin: les bains, les fomentations, la vapeur, les lotions de liqueurs semblables & de légères frictions conviennent en ce cas.

626. Lorsqu'on fait de bonne heure usage de ces remèdes, (625.) on guérit souvent sur le champ de très-grands maux. (622.)

TREMBLEMENT FEBRILE.

627. **L**E tremblement suppose une alternative de tension & de relaxation dans les muscles; des causes qui se succédant mutuellement les unes aux autres, tendent & relâchent les muscles en peu de tems & involontairement; la circulation du liquide artériel & du suc nerveux, tantôt conti-

nuée , & tantôt interrompuë , & par conséquent le cours de ces deux fluides suspendu au commencement de la maladie , & souvent vers la fin , leur trop grande absence à la suite d'une trop grande déperdition.

628. S'il dure long-tems, il forme des obstacles à la circulation des humeurs & produit les vices qui en dépendent,

629. De là on peut tirer son diagnostic & son prognostic , & l'on conçoit pourquoi le tremblement est accompagné de froid ; (621.) pourquoi un tremblement violent est si pernicieux ; pourquoi l'on tremble dans les grandes passions ; un peu avant que de mourir ; après toute évacuation trop abondante ; après avoir trop bû de quelques liqueurs que ce soit,

630. On guérit ce mal en rétablissant l'égalité de la circulation & de la pression du sang arteriel & des esprits , de l'un contre les parois des arteres ; & des autres , sur les fibres motrices : c'est ce qu'on peut faire au commencement de la maladie par l'usage des remèdes qui dissipent la lenteur , qui rétablissent les forces ; (606. jusqu'à 617.) & à la fin , par ceux qui peuvent vite réparer les liquides qu'on a

perdus , & fortifier les fibres & les visceres. (46. 47. 48. 49.)

ANXIÉTÉ FEBRILE,

631. **L'**Anxiété vient de ce que le sang ne peut sortir du cœur , & par conséquent ne peut passer par les vaisseaux capillaires du poumon ou de l'aorte : d'où il suit que ce mal est produit par la contraction spasmodique des petits vaisseaux , ou par une matiere enflammée incapable de circuler. Quand les mêmes causes empêchent le trajet du sang par la veine porte , nous avons remarqué que le même effet s'enfuit , car comme tout le sang veineux qui est apporté par les arteres cœliques & mésentériques ne peut revenir , croupit , distend les vaisseaux , résiste à la circulation arterielle , & produit par là tous les maux qui en naissent & en peuvent naître ; il est évident qu'il faut observer scrupuleusement dans toutes maladies aiguës ces deux causes d'anxiété & les combattre.

632. Lors donc qu'une telle anxiété (631.) dure long-tems , elle donne lieu à des concrétions polypeuses dans

les parties vitales, à des inflammations, à des gangrènes subites, avec un resserrement insupportable qui est bientôt suivi de la mort. Mais si elle a son siège dans les Hypochondres, on sent une vive douleur vers l'estomach, tandis que les autres viscères ont bien moins de sensibilité. Ensuite le sang se putréfiant tout à coup dans ces vaisseaux qui sont larges & ont peu de force, fait naître la gangrène, la putréfaction du foye, une dysenterie que cette putréfaction rend mortelle.

633. En voilà assez pour faire connoître à un Médecin la cause & la nature de ce mal, (631. 632.) & les suites qu'on en doit attendre, & en même tems lui faire distinguer l'anxiété que l'affection du seul genre nerveux produit, sans qu'aucune fièvre ait précédé, de celle qui naît d'une inflammation violente, laquelle s'est auparavant manifestée par ses signes; & comparant ces deux causes avec la vehemence, la durée & le siège du mal, rien ne pourra se dérober à sa prudence. Il sçaura pourquoi on est tourmenté d'anxiété dans presque toutes les maladies à l'article de la mort; pourquoi l'anxiété spasmodique est peu à craindre

& l'inflammatoire très-dangereuse ; pourquoi dans les maladies que l'inflammation ou la suppuration produit, on est menacé d'une mort prochaine, quand on se jette de côté & d'autre, qu'on ne peut tenir en place, qu'on soupire, qu'on veille toujours, qu'enfin on est toujours hors d'haleine.

634. De là il paroît aussi combien on doit varier les remèdes pour adoucir la rigueur de ce mal. On les connoît cependant & on en fait l'application, quand on s'est auparavant instruit de la nature du symptôme qui le caractérise. Si donc on s'apperçoit qu'une affection spasmodique en soit la cause, on la détruit en adoucissant l'acre irritant, (603. 604. 605.) en le chassant par les vomitifs, les purgatifs, les sudorifiques, les diurétiques, les détersifs ; en le délayant par des aqueux, chauds, en calmant les passions, en relâchant les fibres, les vaisseaux, les visceres, (35. 36. 54. 55.) en reprimant l'impetuosité des esprits par des anodins & des narcotiques. Si elle est produite par une viscosité inflammatoire, il faut la dissoudre, la délayer, relâcher les vaisseaux où elle réside, & enfin moderer le cours des liqueurs, ce qu'on fait principalement

en buvant beaucoup d'eau chaude mêlée avec du miel, des matières farineuses nitrées, un peu acides & legerement aromatiques ; par des fomentations, des cataplasmes, des épithèmes, des emplâtres composés de délayans, de relâchans, d'émolliens, d'anodynans qu'on applique sur l'endroit affecté ; par des clisteres faits des mêmes remedes, souvent réiterés, mais pris en petite quantité, pour qu'on puisse les garder longtemps ; par la vapeur d'eau chaude mêlée avec des matières émollientes, laquelle peut être portée sans cesse aux poumons par la bouche & les narines.

635. Il n'est point de cas où cette cruelle maladie demande des secours plus prompts & plus efficaces qu'en celui-ci.

SOIF FEBRILE.

636. **L**es causes de la soif sont la sécheresse, l'immeabilité des liqueurs, toute acrimonie salée, alkalinne, bilieuse, huileuse, les excremens putrides des premieres voyes.

637. La soif indique donc presque toujours la présence de quelqu'une de ces causes. (636.)

638. Et par conséquent elle annonce les maux qui peuvent naître des causes dont elle manifeste la présence. (636. 637.)

639. C'est pourquoi il faut toujours sur le champ y remédier, principalement dans les maladies aiguës.

640. Ce qui se fait. 1. en usant souvent & en petite quantité de boissons aqueuses chaudes, un peu acides, nitrées, adoucissantes. 2. en fomentant, lavant, gargarisant avec la même boisson les narines, la bouche, le gosier. 3. en entourant les Hyppocondres de fomentations, d'épithèmes & de cataplasmes composés de choses semblables. 4. en prenant & retenant quelque tems des lavemens de même nature.

641. Mais si la soif est accompagnée d'une grande foiblesse, on mêle avec cette boisson (640.) du vin, & même souvent du vin spiritueux qu'on peut prendre sans crainte en ce cas.

NAUSÉE FEBRILE.

642. **L**A nausée est une envie de vomir sans effet avec une espèce d'horreur; sa cause prochaine est

une petite convulsion des fibres musculaires du gosier, de l'œsophage, du ventricule, des intestins, des muscles de l'abdomen; laquelle est occasionnée-

1. par des matieres acres, putrides, bilieuses, qui étant poussées dans l'estomach, lorsqu'il est vuide, & venant à monter dans le gosier, piquotent & irritent ces deux parties, dont les mouvemens se communiquent à celles qui leur correspondent. On connoît cette cause par l'abstinence qu'on a faite, par la puanteur de l'haleine, par la malpropreté de la bouche, de la langue & du gosier; ou.
2. ce spasme vient d'une matiere lente, visqueuse dont la fluctuation irrite ces mêmes lieux, & dont la présence se découvre par la viscosité gluante qui aura précédé; (69. jusqu'à 75.) ou.
3. ce mal est produit par une legere inflammation du ventricule, de l'œsophage, des intestins & des visceres voisins, laquelle se manifeste par les symptômes qui caractérisent proprement chaque espece de ces inflammations.
4. la nausée se reveille par le souvenir des choses qui l'avoient fait naître autrefois.
5. elle naît du cours déreglé des esprits, de quelque cause que vienne ce déreglement. En

ce cas le délire, les convulsions, le vertige, le tremblement sont les signes qui peuvent la faire connoître.

643. Si les nausées durent long-tems on ne peut prendre ni alimens, ni boissons, ni médicamens, & ensuite on vomit ; voilà la source de plusieurs maladies & principalement de la débilité, de la sécheresse, de l'acrimonie alkalinne putride.

644. Les nausées qui viennent de la première cause (642. No. 1.) se guérissent, 1. par l'usage de boissons aqueuses, acides, salées, d'alimens & de médicamens semblables ; en prenant un purgatif doux semblable, ou des remèdes acido-austères qui raffermissent les fibres ; ou enfin un vomitif, si elles ne cedent point aux autres remèdes. Celles qui naissent de la seconde cause (642. No. 2.) demandent des atténuans, des délayans, des purgatifs, des vomitifs. Mais si elles sont produites par la troisième cause, (642. No. 3.) on ne peut les guérir que par les remèdes propres dans les maladies qui y ont donné lieu, comme nous le dirons dans la suite. Quant à la quatrième espece, il n'y a point d'autres remèdes que d'oublier ou d'éviter les choses qui l'ont fait

fait

fait naître. La cinquième exige des médicamens austeres, le repos, les narcotiques, l'eau froide.

645. On sçait par là pourquoi un purgatif ou l'émetique est si salutaire dans les maladies aiguës où se trouvent des nausées, pourvû qu'on prenne ces remedes au commencement, & dans quel genre de maladies aiguës ; pourquoi dans les fièvres aiguës on déteste si fort la viande, le poisson, les matieres grasses, & on appete au contraire l'eau froide, les acides, les fruits de saison ; pourquoi les remedes ne profitent point aux malades, tant que les nausées subsistent ; pourquoi ce symptôme est souvent incurable ; & pourquoi enfin de telles maladies font place à un appetit surprenant, extraordinaire & presque subit.

R O T S E T V E N T S.

646. **L**A cause des rots est une matiere élastique que la chaleur, l'effervescence ou la fermentation dilatent, qui est retenuë un moment, & qui le moment suivant, les obstacles qui s'opposoient à sa sortie venant à cesser,

est poussée fortement & avec bruit.

647. L'air, les sels de différente nature, les fruits de saison, les humeurs putrescentes, les végétaux fermentans, fournissent aux rots & aux vents une matiere dont l'impetuosité & la puanteur varient suivant sa qualité.

648. Cependant toutes ces choses (647.) sortent sans aucun effort, quand elles trouvent les passages libres & ouverts. D'où l'on comprend clairement que le sphincter de l'œsophage, l'œsophage, les deux orifices de l'estomach & les intestins concourent toujours ensemble en ce qu'ils se contractent spasmodiquement & se relâchent ensuite. Voilà l'origine des rots, des vents, des pets, des borborygmes.

649. Si ces deux causes (647. 648.) concourent ensemble, agissent avec force & durent long-tems, alors la matiere élastique qui se raréfie par la chaleur, par le mouvement & par sa propre vertu, venant à être resserrée dans une cavité que la convulsion de ses fibres rétrécit, dilate, distend avec douleur les membranes qui la g nent, comprime les lieux voisins. D'où naissent des anxietés & des douleurs insupportables, qui disparaissent à la sortie des

vents. (Voyez 220. jusqu'à 227. & 631. 634.) Si la fièvre survient à ces maux , elle cause des tourmens inexplicables.

650. Pour guérir ce mal , il faut 1. dissiper la matiere (647.) par des délayans , par des boissons aqueuses , chaudes , un peu aromatiques , par des remèdes qui en dissipant l'équilibre des sels font dominer celui qui convient , qui corrigent la putréfaction , qui appaisent la fermentation. 2. à quoi ont rapport les antispasmodiques , ceux qui adoucissent l'acreté , & moderent le cours tumultueux des esprits , parmi lesquels l'opium & les anti-hysteriques sont préférables. 3. par des clystères ; des fomentations , des épithemes chauds ; émolliens , anodyns , un peu aromatiques , par des ventouses appliquées à l'abdomen sans scarification.

651. Selon ce qui a été dit (646. à 651.) il est aisé de répondre à ces questions qui autrement sont fort embarrassantes : quels sont les alimens , la boisson , les venins , les médicamens flatueux ? Pourquoi se forme-t-il des vents , quand les premiers visceres sont vuides ? Pourquoi s'en forme-t-il quand on a été blessé , quand on a le ventre

fort ferré, dans l'affection hypocondriaque, hysterique, dans les convulsions & dans la colique ?

VOMISSEMENT FEBRILE.

652. **L**É vomissement est une expulsion violente des matieres contenues dans l'estomach, ainsi que dans les intestins & enfin dans les visceres qui s'y déchargent. Il a pour cause prochaine la convulsion des fibres musculaires du gosier, de l'œsophage, de l'estomach, des intestins, du diaphragme & des muscles de l'abdomen ; & pour cause éloignée tout ce qui irrite ces mêmes fibres ou les visceres qui entrent aisément en convulsion.

653. C'est pourquoi s'il survient dans une fièvre aiguë, il est quelquefois causé par le vice de l'estomach en convulsion, enflammé, en suppuration, devenu schirreux, cartilagineux ; il est opiniâtre, on le connoît par l'idée de la cause qui le produit, & on le guérit en dissipant cette même cause : nous parlerons de cela dans la suite.

654. Si les visceres & les parties qui les environnent sont pareillement affec-

tés : si d'ailleurs l'estomach à force d'être tendu par la grande quantité d'alimens qu'on a pris, les irrite, & qu'en même tems la fièvre paroisse, il survient un vomissement opiniâtre, sans qu'on en connoisse la cause.

655. Tout ce qui excite de fortes nausées (642.) peut donner lieu à ce mal, d'où on apprend à le connoître, à le traiter & à le guerir.

656. Lorsqu'il dure long-tems, il produit l'atrophie, le miserere, les convulsions & les effets des grandes & opiniâtres nausées. (643.)

657. S'il vient de la cause (653. 654.) c'est dans l'histoire de ces maladies qu'il en faut chercher la curation.

658. S'il est produit par la cause, (642. 655.) il faut mettre soigneusement en usage les mêmes remedes (644.) principalement les opiats, les épithemes corroborans, les épispastiques, les dissipans.

659. On sçait de là pourquoi il est si difficile d'arrêter le vomissement dans plusieurs maladies aiguës ; la fausseté & le danger de la regle qui dit que le vomissement se guérit par le vomissement : On sçait pourquoi on y remedie avec succès par des sudorifiques, comme on

l'observe dans la peste ; pourquoi une crise le guérit souvent, comme dans la petite verole ; pourquoi il cede souvent à la saignée dans les maladies inflammatoires ; pourquoi ceux qui vomissent continuellement au commencement d'une fièvre aiguë qui n'est point accompagnée d'inflammation, doivent s'attendre à avoir pour crise une diarrhée qu'on prévient en donnant l'émétique au commencement de la maladie ; pourquoi on est menacé d'un très-grand danger dans les maladies aiguës, lorsqu'on vomit tout ce qu'on prend aussi-tôt après l'avoir avalé ; enfin on peut déduire des mêmes notions l'origine du sanglot ou du hocquet, & la maniere d'y remédier.

DÉBILITÉ FEBRILE.

660. **L**A grande foiblesse arrive, quand le cours & la pression du suc nerveux dans les muscles sont empêchés.

661. Les causes de cet empêchement sont le vuide des vaisseaux produit par la dissipation de leurs humeurs, l'im-méabilité des liquides, l'obstruction du

canal, sa compression, sur tout vers son origine dans le cerveau & le cervelet, & enfin la débilité du cœur.

662. La premiere se manifeste par les symptômes passés ou présens des grandes évacuations, tel qu'est la longueur du mal; par des hémorrhagies causées par la maladie ou artificielles, par les sueurs, le diabete, la salivation, la diarrhée, par le défaut de nourriture ou la mauvaise qualité des alimens que l'on a pris, retenus, digérés & qui sont entrés dans la masse du sang, par la pâleur, la maigreur, la petitesse du pouls, la collabescence des vaisseaux & la flaccidité des muscles.

663. Les signes décrits (69. à 74.) font connoître que les humeurs sont imméables, soit par leur qualité gluante, soit par leur inflammation.

664. Pour l'obstruction, on la connoît par les signes décrits depuis (107. jusqu'à 144.)

665. On connoît que la compression du cerveau & du cervelet est la cause de la foiblesse, par la lésion des fonctions qui dépendent de leur bonne disposition, comme s'il paroît en même tems délire, assoupissement, tremblement, vertige, tintement.

666. C'est par les signes du défaut de circulation (106.) que l'on sçait que la débilité vient de celle du cœur.

667. On remplit commodément les vaisseaux par des alimens liquides, analogues au sang, artificiellement digérés, doux, gélatineux, tirés du regne animal & végétal, vineux & aromatiques mêlés selon l'art, donnés souvent en petité quantité, principalement d'une nature opposée à celle du mal, & aidés par de légers frictions faites aux parties exterieures.

668. Si le mal vient de l'imméabilité des liquides, (663.) il faut employer les remedes indiqués, (75.) & depuis (132. jusqu'à 137.) car autrement il n'est aucun remede pour cette espece.

669. Pour la cure de (664.) il faut aussi la tirer de (124. jusqu'à 144.)

670. La foiblesse qui nait de la cause (665.) se dissipe ordinairement par des remedes qu'on applique à l'endroit affecté & qui ont la vertu de désobstruer les vaisseaux (124. jusqu'à 144.) de diriger vers d'autres lieux l'impétuosité des liqueurs; ce qui se fait en humectant par de douces fomentations

les narines, la tête, le visage, la bouche, le col, & en appliquant aux pieds des épispastiques.

671. On remédie rarement à la débilité du cœur, si ce n'est lentement; cependant ce que nous avons dit en general (667. jusqu'à 671.) peut être ici de quelque utilité.

672. De là (666. jusqu'à 672.) il paroît combien est rare la science des cardiaques dans les maladies aiguës, & combien est souvent indomptable la débilité fébrile.

LA CHALEUR FEBRILE.

673. **O**N connoît la chaleur externe par le thermometre, & l'interne par le sentiment du malade & la rougeur de l'urine.

674. Dans le lieu qu'elle échauffe le plus elle requiert toujours une plus grande quantité de feu.

675. Laquelle ne vient que d'un frottement reciproque plus violent des parties fluides entr'elles, contre les vaisseaux & des vaisseaux contr'elles. Et il n'en est point d'autre vraie cause.

676. Cette violence est occasionnée

par le grand mouvement des fluides qui partent du cœur, & par la grande résistance que les vaisseaux opposent au cœur.

677. Le grand mouvement du sang que le cœur pousse est estimé à raison de la densité du liquide poussé & de sa velocity dans les vaisseaux.

678. On juge de la densité du sang par la vûë de celui qui est sorti des vaisseaux, par la dissipation qui a été faite de ses parties les plus fluides, par la dureté du pouls.

679. On peut calculer sa vitesse par le nombre des contractions du cœur comparé à la grandeur des battemens du pouls.

680. La grande résistance se connoît par la masse des parties qui doivent être mûës & qui sont sans mouvement, & par le petit nombre ou la petitesse du diametre, ou l'immobilité des vaisseaux qui doivent transmettre ces parties.

681. On sçait que cette masse est très - considerable par les signes de la pléthore, (106.) de la cacochymie, ou de la prompte dissolution des liquides qui croupissoient auparavant; (comme on le remarque dans les personnes qui ont beaucoup d'embon-

point) & principalement par le gonflement des veines , ensemble la vélocité & la grandeur des arteres.

682. Selon l'histoire de l'obstruction , (107. jusqu'à 124.) ou des playes (145. à 331.) on peut juger du petit nombre des vaisseaux.

683. La vûë , le tact , le temperament sec , la grande chaleur qui succede à une petite augmentation de mouvement , sont les signes de l'étroitesse des vaisseaux.

684. Tous les signes de la rigidité des fibres , des vaisseaux & des visceres (32. 33. 34. 50. 51. 52. 53.) nous font connoître l'immobilité par laquelle les vaisseaux résistent beaucoup à leur dilatation.

685. De tant de causes prochaines (674. jusqu'à 685.) dépend l'origine de la chaleur fébrile , parmi lesquelles il peut encore s'en trouver d'éloignées infinies en nombre & en variété.

686. La chaleur peut s'accroître à mesure que s'augmente une seule de ces causes , séparément prises , & alors l'augmentation de la chaleur est comme celle de sa cause.

687. Si de nouveau deux causes s'augmentent ensemble , l'augmentation

de la chaleur fera comme le produit de l'increment des caufes, fi elles fe trouvent reciproquement multipliées par elles-mêmes.

688. On peut de même calculer tout le reſte.

689. L'augment de la chaleur diſſipe les molécules les plus liquides de notre ſang, c'eſt-à-dire l'eau, les eſprits, les fels & la partie la plus ſubtile des huiles, déſſeche le reſte de la maſſe, le condenſe, le reduit en concrétions imméables & indiffolubles : dégage les fels & les huiles, les attenuë, les meut, les exalte, les rend plus acres : briſe & rompt les petits vaiſſeaux : déſſeche les fibres, les roidit, les met en contraction & produit par là tout ſubitement pluſieurs maladies aiguës, dangereuſes & mortelles, qu'il eſt facile de déduire de la premiere.

790. Enfin ſelon ce que nous venons de dire, on peut aiſément découvrir ce qui eſt requis pour moderer la chaleur, & combien de divers remedes peuvent ici trouver leur place.

691. Si la chaleur ne vient que de ce que les liqueurs circulent avec plus de velocity, il faut mettre en œuvre tous les moyens de ralentir leur mouvement.

Ce qui se fait sur tout par le repos des muscles & de l'esprit, en pressant légèrement & fort peu de tems les veines des principaux membres, en refroidissant peu à peu le malade interieurement & exterieurement, & par la prudente administration des opiats.

692. Si elle est produite par leur densité, (678.) il faut non seulement user de remedes qui calment leur vitesse, (691.) mais encore boire de l'eau, prendre de l'oximel & tout ce qui peut relâcher les vaisseaux.

693. Dans la pléthore on vient aisément à bout (106. ζ.) de mettre en mouvement les liqueurs qui n'en ont point: dans la cacochymie la guérison se fait avec plus de lenteur; elle consiste à évacuer de tems en tems & à corriger la nature du mal. Quant à la dissolution des humeurs grasses qui croupissoient auparavant, il est très-difficile d'y remédier, si ce n'est par des boissons aqueuses, acides, miellées, sucrées, par des jaunes d'œufs, & en même tems par des purgatifs souvent réitérés.

694. On comprend bien ce que c'est que l'obstruction qui cause de la chaleur (682.) par la cure de l'obstruction (125. jusqu'à 144.) & par

celle des maux qui font la suite de la destruction des vaisseaux dans les playes.

695. Si elle est produite par l'étroite capacité des vaisseaux, (683.) il est nécessaire de les dilater par l'usage des relâchans. (54.)

696. Si c'est à la trop grande rigidité qu'il faut s'en prendre , il faut mettre en œuvre ces mêmes remedes. (54.)

697. Si elle vient de diverses causes à la fois , selon leur combinaison , on doit faire concourir les remedes que nous avons décrits (690. jusqu'à 697.)

698. Toute cette théorie de la chaleur (673. à 698.) fait concevoir pourquoi une fièvre très-chaude est aiguë , rapide en ses progrès , putride & pestilentielle dans le plus haut degré de chaleur ; pourquoi le lit , l'air enfermé , les alimens , les médicamens chauds sont si nuisibles dans ces maladies ; pourquoi l'ardeur qui se fait sentir vers le cœur & les hypocondres est d'un si mauvais augure.

699. La même doctrine nous apprend l'origine , la nature , les effets de la sécheresse , & nous sert de guide

dans la curation qui se fait par l'usage de boissons relâchantes, aqueuses, miellées, un peu acides, de fomentations, de bains, de lavemens & de gargarismes semblables.

DÉLIRE FEBRILE.

700. **L**E délire est une production d'idées qui ne sont point conformes aux causes externes, mais à la disposition intérieure du cerveau, avec un jugement qui naît de ces idées, une affection de l'ame & le mouvement du corps qui s'ensuit. Ces choses séparément prises ou combinées entr'elles, produisent selon leurs différens degrés, différens genres de délires.

701. Il suppose donc toujours une affection malade de la moëlle du cerveau, qui peut être produite par une obstruction quelle qu'elle soit, par tout ce qui peut empêcher le sang d'aller au cerveau, d'être transmis au de-là, & d'en revenir; par une circulation trop rapide, par la stagnation des liqueurs, & par plusieurs autres causes, qu'il faut soigneusement rechercher pour pouvoir guérir ce genre de mal.

702. Car selon leur diverse nature,

(701.) il faut choisir divers remèdes ou différentes méthodes. Le bain chaud des pieds , les épispastiques appliqués aux pieds & aux jarrets , le frottement fait à ces parties , les clystères délayans , composés d'eau seule , les alimens légers , une boisson délayante , calmante , désobstruative ; les médicamens émolliens appliqués à la tête , quelque fois les émétiques , les purgatifs , des anodyns légers , la saignée du pied , le flux hémorrhoidal ou menstruel , procuré par des épispastiques , sont les principaux.

COMA FEBRILE.

703. **L**E coma est une envie continuelle de dormir dans la fièvre , avec ou sans effet : il suppose dans tout le cerveau certaine disposition qui empêche l'exercice des sens & des mouvemens animaux : cet empêchement peut venir de ce qu'il ne vient pas au cerveau une assez grande quantité de sang artériel , ou de ce qu'il n'y circule pas librement , ou de ce que les esprits ne peuvent se séparer du sang dans les nerfs , ou de ce que leurs flux & leur
reflux

reflux par les nerfs, ne peut se faire :

704. Plusieurs causes différentes & souvent contraires, telles que sont toutes les évacuations ou repletions considérables ; le trop grand épaisissement du sang devenu gluant, gras ou inflammatoire ; toutes les causes qui compriment la substance même du cerveau, quelles qu'elles soient, peuvent donc occasionner cette affection dans les fièvres : elle peut aussi être l'effet de la compression des nerfs.

705. D'où l'on comprend qu'un Medecin doit bien faire attention aux signes qui peuvent manifester la cause particulière de ce mal avant que de déterminer quels remedes conviennent & comment il faut les employer : car on est souvent obligé d'avoir recours à des choses contraires les unes aux autres ; & souvent un assoupissement long & opiniâtre, apres avoir tout tenté inutilement, cesse enfin de lui-même, quand le pepasme de la fièvre est achevé :

706. Les remedes (702.) que nous avons indiqués dans le délire conviennent ici, & principalement les fomentations appliquées à la tête & au col.

707. Mais si l'on voit les signes d'un

ne grande inflammation, il faut traiter ce mal comme la maladie principale dont nous parlerons dans le Chapitre de la phrénésie.

INSOMNIE FEBRILE.

708. **L'**Insomnie est le contraire du mal ; (703.) par là on comprend sa nature & on sçait qu'elle est le plus souvent produite par les premiers commencemens d'une très-légère inflammation du cerveau qui venant à s'augmenter, la fait souvent dégénérer en coma.

709. L'insomnie se guérit par le repos des muscles, par la tranquillité de l'esprit, en éloignant les objets qui frappent les sens ; par un froid modéré, en humectant l'air par des vapeurs aqueuses, par des vivres doux, émoulliens, par des boissons farineuses, douces, émoullientes ; par un murmure doux, continuel, agréable & dont le son soit clair & flateur ; par des médicamens farineux, un peu huileux, humectans, adoucissans, par l'odeur de plantes soporifères ; par l'usage des anodins, des paregoriques, des somnifères, des nar-

cotiques ; mais avant tout cela il faut toujours commencer par les remèdes qui sont propres à dissiper l'inflammation & à en arrêter les progrès.

CONVULSION FEBRILE.

710. **L**A convulsion que nous avons décrite ci-devant (230. à 239.) est ici toujours produite par un vice du cerveau, lequel provient ou d'une irritation qui se communique des parties inférieures au cerveau par le moyen des nerfs (627. 631. 632. 633. 642. 648. 649. 652. 653. 654.) ou de ce que les liqueurs du cerveau y sont poussées, transmises au de-là & en reviennent d'une façon irrégulière ou déréglée ; & cette irrégularité peut avoir pour cause toutes celles du délire, du coma, de l'insomnie ; (701. 702. 703. 704. 708.) c'est pourquoi il y a encore ici bien de la variété, tant dans l'étiologie que dans la curation.

711. Si ce mal dure long-tems, il affecte aisément tout le genre nerveux par la communication que les nerfs ont entr'eux, d'où naissent de tristes maux ;

712. La convulsion qui succede à l'inflammation du cerveau est presque mortelle. Lorsqu'immédiatement après des urines épaisses on en rend de claires & aqueuses, & qu'ensuite il survient des convulsions, elles sont des plus mauvaises : celles qui dans la fièvre succèdent à de grandes évacuations sont presque mortelles, ainsi que celles qui sont accompagnées d'un délire perpetuel.

713. Avant que de tenter la guérison de ce mal, il faut tâcher de découvrir la cause particulière (710.) qui le produit, & la partie affectée en premier lieu d'où il tire son origine, ensuite y appliquer au plûtôt des remèdes qui puissent adoucir l'acreté, résoudre la matiere engagée & relâcher les parties qui sont en contraction; car pour guérir ces convulsions, il suffit presque ordinairement de délayer, de relâcher, de faire revulsion & d'adoucir; & on ne doit jamais ajoûter foi au titre specieux des prétendus anti-spasmodiques.

714. Mais si on remarque que la tête soit la premiere affectée, il faut suivre la curation décrite. (706.)

SUEUR FEBRILE.

715. **L**A sueur qui sort au commencement d'une fièvre aiguë, dont la cause est un peu opiniâtre, est produite par le relâchement & la foiblesse des petits vaisseaux, par la violence de la circulation du sang, & par la facilité avec laquelle l'eau se dégage des autres principes du sang.

716. Si elle dure long-tems, elle prive le sang de son liquide délayant, épaisit le reste, produit des obstructions mortelles, parce que les délayans & les dissolvans peuvent à peine lui rendre ensuite sa fluidité, ce qui peut causer presque toutes sortes de maladies aiguës.

717. Il faut donc toujours l'arrêter au commencement, à moins qu'on ne soit sûr que la matiere morbifique est si tenuë qu'elle peut se dissiper avec les premieres sueurs.

718. On l'arrête en se levant du lit, en s'asseyant, en se couvrant moins, en recevant un air un peu froid, en s'abstenant de tout ce qui est chaud & échauffant, en prenant souvent & abondam.

ment des boissons douces un peu froides , pour reparer vîte les pertes , en moderant l'excès de la circulation. (depuis 102. jusqu'à 106.)

DIARRHÉE FEBRILE.

719. **L**A diarrhée a pour matiere la mucofité, la lympe, la gluë, le pus, la sanie, le sang des narines, de la bouche, du gosier, de l'œsophage, du ventricule, du foye, de la vésicule du fiel, du pancreas, des intestins, du mésentere; & pour cause, ce qui les chasse avec force dans les intestins, pendant que ces derniers ne peuvent se contracter que foiblement, ou que les pores de leurs vaisseaux absorbans sont tellement bouchés que rien n'y peut entrer.

720. Il y a donc dans les fièvres bien des especes de flux de ventre, tant par rapport à la matiere & à la cause, que par rapport aux effets & à l'évenement; & par consequent il est évident que ce genre de mal est souvent incurable; que les diarrhées colliquatives sont rares & presque sans remede.

721. Si ce flux dure long-tems, il dispose de plus en plus les visceres de

l'abdomen à la même maladie , il les affoiblit , les excorie , les enflamme , vuide , épuise le reste des visceres & des vaisseaux : d'où naissent l'atrophie , la maigreur , la débilité , la dysenterie , l'épaississement des fluides dans toute l'habitude du corps , le relâchement des solides , la perte des parties fluides , la leucophlegmatie , l'hydropisie , la consumption & la mort.

722. La cure de ce mal consiste à adoucir l'acreté qui fait irritation ; à l'évacuer par des émetiques , des purgatifs , des lavemens , à raffermir les parties lâches , à calmer l'impetuosité des liqueurs par des narcotiques , à déterminer la matiere morbifique d'un autre côté par les sueurs ou par les urines , à l'expulser après en avoir corrigé la premiere source,

EXANTHEMES FEBRILES.

723. **L** Es pustules inflammatoires ont le plus souvent pour matiere , celle qui ne pouvant circuler dans les petits vaisseaux de la peau , s'y arrête ; & pour cause la force de la circulation , des sécrétions , des excrétions : ainsi de ces différentes causes proviennent

bien des sortes de pustules qui donnent aux fièvres divers caracteres , d'érysi-pelatéuses , de scarlatines , de pétechiales rouges , de pétechiales pourprées , de rougeole & de petite verole.

724. On a coûtume de traiter séparément des trois dernieres especes ; car pour les trois premieres il est facile d'en tirer le diagnostic & le prognostic.

725. La cure n'est pas difficile : il suffit ordinairement de prendre une assez grande quantité de boisson legere pour donner toujurs de la mobilité à la matiere & pour que la force de la vie persevere toujurs dans une juste moderation , car par ce moyen les pustules se dissipent en faisant tomber l'épiderme par écailles & disparaissent bientôt ; d'où je concluë que toute cette maladie a son siége dans les vaisseaux de la transpiration.

726. Les autres symptômes de la fièvre qui sont semblables à ceux-ci & ceux qui en sont produits , exigent la même guérison que la maladie même.

727. On sçait par là ce que l'on doit penser de la varieté des fièvres aiguës ; car on appelle fièvres continuës proprement dites , celles qui sont sans intermission depuis leur commencement

jusqu'à leur fin ; & continuës remittentes , celles qui sans discontinuer ont de tems en tems quelque relâche & ensuite quelques redoublemens , & enfin fièvres intermittentes , celles qui ont une intermission periodique qui procure toujours une entiere *apurexie* entre deux paroxismes,

FIÈVRE CONTINUË.

728. **L**A plus simple des fièvres continuës est l'éphémère ou la fièvre d'un jour, dont le commencement, l'augment, l'état & le déclin se font dans l'espace de vingt-quatre heures. Elle ne connoît point d'autre cause qu'un mouvement devenu trop vehement pour avoir péché dans les six choses non naturelles. On la connoît par sa cause qui est de peu de consequence , par le corps du malade qui d'ailleurs est très-pur , par la légereté des symptômes , par la crise qui s'en fait bientôt, par le pouls qui se rétablit parfaitement aussi-tôt que la fièvre a disparu ; il est aisé de la guérir par l'abstinence, par le repos & par l'usage des délayans.

729. Si cette fièvre (728.) dure plusieurs jours , on l'appelle continuë non putride. Sa cause, ses signes & son traitement font les mêmes, elle demande sur tout des saignées copieuses & des rafraîchissans.

FIEVRE SYNOQUE.

730. **O**N appelle fièvre synoque putride celle qui vient de causes plus graves qu'une simple inflammation, de l'obstruction des visceres, de l'oppilation de la peau & de presque tous les vaisseaux capillaires & d'une forte acrimonie.

731. On la connoît par la chaleur piquante que l'on ressent en touchant le malade, par un pouls de fièvre, mais inégal & déréglé, par l'urine qui est épaisse, rouge, trouble, cruë, sans sédiment, par l'âge, par l'habitude du corps, par le temperament chaud & sanguin.

732. Cette fièvre est homotone, épacmastique ou anabatique ou paracmastique.

733. La premiere est salutaire, la seconde est la plus dangereuse & la troisième est la meilleure.

734. Plus le pouls est foible, frequent, inégal en force, déreglé pour le tems, intermitten dans ses battemens ; plus la respiration est difficile, frequente, embarrassée, accompagnée du mouvement des ailes des narines ; douloureuse vers les parties vitales & irreguliere ; plus la lassitude & la débilité sont grandes, plus on se jette de côté & d'autre, plus on se plaît à être souvent sur le dos, les membres tendus ; plus l'usage de la raison & de ses effets est troublé : moins on a d'appetit ; plus la digestion se fait difficilement, plus l'urine est rouge, épaisse, trouble, avec peu de sédiment, ou même plus elle est tenuë, claire, aqueuse, en petite quantité & difficile à garder, plus on a les mouvemens tremblans, badins ; plus on fuit le toucher, plus on cherche à prendre quelque chose avec les mains ; plus on a les yeux tristes, lugubres & mouillés de larmes involontaires, plus cette maladie (730.) est dangereuse & mortelle.

735. Mais si l'on dort avec peine & avec trouble : si le corps est couvert de taches pourprées ou livides : si les hypocondres sont tendus, enflés, la mort est presque certaine.

736. Ce mal ne demande point un traitement particulier, la curation prescrite ci-devant & variée selon les différentes indications, la véhémence des symptômes, l'état du malade & de la maladie suffit.

737. Les Anciens ont donné à ces fièvres le nom de synoques, on les appelle continentes dans l'Ecole, parce que leur ardeur n'a aucune intermission : on nomme syneques ou continuës (727.) celles qui sont continuës remittentes,

FIEVRE ARDENTE.

738. **D**E toutes ces fièvres il n'y a que le caufus ou la fièvre ardente qui mérite un examen particulier, parce qu'elle est fréquente, dangereuse & difficile à guérir.

739. Ses symptômes principaux sont une chaleur presque brulante au toucher, inégale en divers endroits, très-ardente aux parties vitales (au lieu qu'aux extrémités elle est souvent modérée, & même quelquefois elles sont froides) & qui se communique à l'air qui sort par l'expiration ; une sèche,

resse en toute la peau, aux narines, à la bouche, à la langue, & même quelquefois autour des yeux ; une respiration ferrée, laborieuse, fréquente ; une langue sèche, jaune, noire, brulée, apre ou raboteuse ; une soif qu'on ne peut éteindre & qui cesse souvent tout à coup ; un dégoût pour les alimens, des nausées, le vomissement, l'anxiété, l'inquiétude ; un accablement extrême, une petite toux, une voix claire & aiguë, le délire, la phrénésie, l'insomnie, le coma, la convulsion & des redoublemens aux jours impairs.

740. elle a pour causes un travail excessif, un long voyage, l'ardeur du soleil, la soif long-tems soufferte, l'usage de matieres fermentées, aromatiques, acres, qui échauffent, le coït immodéré, l'excès du vin, principalement l'Eté, &c.

741. Tel est son cours : on en meurt souvent le troisiéme & le quatriéme jour : on passe rarement le septiéme, lorsque le causus est parfait ; il se termine souvent par une hémorrhagie (qui devient mortelle si elle arrive le troisiéme ou quatriéme jour avec trop de médiocrité,) elle est annoncée par une douleur à la nuque, par la pesan-

teur & la tension des tempes, par l'obscurissement des yeux ; par la tension des parties précordiales sans douleur ; l'écoulement involontaire des larmes sans autre signe mortel, la rougeur du visage ; le prurit des narines ; il se termine aussi aux jours critiques par le vomissement, le flux de ventre, les urines, les sueurs, les crachats épais ; le redoublement qui arrive au jour pair avant le sixième est très-mauvais, l'urine noire, tenuë & qui sort en petite quantité est mortelle ; le crachement & le pissément de sang sont mortels ; la difficulté d'avaler est un très-mauvais signe, le froid aux extrémités est pernicieux ; la rougeur du visage & la sueur qui en sort sont d'un sinistre présage ; la parotide qui ne vient point à suppuration, est mortelle ; la diarrhée trop abondante fait perir le malade ; les mouvemens convulsifs annoncent le délire & ensuite la mort ; le caufus dégenere dans une peripneumonie qui est souvent accompagnée de délire ; la fièvre la plus dangereuse est celle qui succede à de violentes douleurs de ventre ; elle se termine par une crise accompagnée de frisson.

742. Toutes ces choses bien exami-

nées, il n'est pas difficile de connoître la présence & la cause immédiate de cette maladie qui n'est en effet qu'un sang dépoüillé de ses parties les plus douces & les plus liquides, une inflammation universelle produite par la trop grande force des solides & des fluides : on en peut de plus tirer de sûrs prognostics.

743. Pour guérir ce mal, l'air doit être pur, froid & souvent renouvelé, les couvertures légères, le corps souvent élevé, la boisson abondante, aqueuse, chaude, adoucissante, un peu acide; les alimens légers & tirés de la farine, de l'orge, de l'avoine, & des fruits un peu aigres. L'on doit saigner, si le mal ne fait que commencer, s'il y a des marques de pléthore, d'une inflammation considérable, si la chaleur est insupportable, si la raréfaction est excessive, si la revulsion est nécessaire, si les accidens pressent & ne cedent point aux autres remedes. Il est à propos de donner des lavemens anodins, délayans, laxatifs, antiphlogistiques, rafraîchissans & de les réitérer selon que la grande ardeur, la sécheresse du ventre & la revulsion semblent l'exiger. Il faut humecter tout le corps, déterminer dans les na-

finer la vapeur de l'eau chaude, gargariser la bouche & le gosier, laver les pieds & les mains dans l'eau tiède, fomentes avec des éponges trempées dans l'eau chaude les parties où il y a plusieurs vaisseaux qui présentent bien leurs surfaces; se servir de médicamens aqueux, doux, nitrés, d'une agréable acidité, qui lâchent très-doucement le ventre, qui poussent par les urines & les reparent, qui servent de vehicule à la sueur par leur quantité, & non par aucune acrimonie, & qui enfin relâchent toute la contraction des fibres, dissolvent les liqueurs épaissies, les délayent & corrigent leur acrimonie.

744. Si l'on joint à ces préceptes les regles générales que j'ai données sur la cure des maladies aiguës & de leurs symptômes, & si en même tems on a soin de rapprocher ici les traités que je donnerai dans la suite des maladies aiguës de chaque viscere en particulier, il n'est point d'espèces de fièvres ardentes dont l'on ignore les remedes,

745. De là aussi on peut se faire une juste idée de toutes les autres fièvres aiguës particulières : car elles sont ou des symptômes ou des effets d'une autre maladie aiguë.

FIEVRE

FIEVRE INTERMITTENTE.

746. **J**'Ai donné ci-devant (727. 737.) la définition de la fièvre intermittente ; son diagnostic est évident par lui-même ; ses distinctions en différentes classes sont faciles à faire, n'étant fondées que sur la seule différence du tems que ce mal dure. Il y en a quelquefois de septenaires exquisés ; comme je l'ai vû.

747. Cependant il faut sçavoir qu'on appelle en general fièvres de Printems celles qui regnent depuis le mois de Février jusqu'à celui d'Aouft, & fièvres d'Automne celles qui commencent au mois d'Aouft & finissent dans Février ; cette distinction est nécessaire à cause de la différence qui se trouve, tant dans la nature & les symptômes de ces deux fièvres, que dans leur fin, leur durée ; leur traitement : d'ailleurs l'une se change en l'autre.

748. Souvent même au commencement de l'Automne elles imitent exactement les fièvres continuës à cause de la longueur & du redoublement des accès ; cependant leur genie & leur cure sont entierement differens.

749. Elles commencent avec des baillemens, des allongemens, avec lassitude, débilité, froid, horreur, frisson, tremblement, pâleur aux extrémités, respiration difficile, anxiété, nausée, vomissement, celerité, débilité & petiteffe de pouls. Plus ces accidens sont considerables, & plus il s'en trouve ensemble, plus la fièvre, la chaleur & les autres symptômes qui la suivent, sont mauvais; tel est le premier degré de cette fièvre, qui répond à l'augment des fièvres continuës & est le plus dangereux de tous: alors l'urine est ordinairement cruë & tēnuë. En ouvrant des cadavres de gens morts dans ce premier degré de fièvre intermittente, après des oppressions, des soupirs, des langueurs, j'ai trouvé le poumon farci de sang épais; dans cet état ils avoient toujours le pouls petit, frequent, déreglé. Harv. Exercit. Anat. Chap. 16.

750. À cet état (749.) il en succede un autre qui commence avec chaleur, rougeur, une respiration forte, grande, libre, moins d'anxiété, un pouls plus grand, plus fort, une grande soif, grande douleur aux articles & à la tête, le plus souvent avec des urines rouges & qui répond à l'état des fièvres continuës.

751. On voit alors finir la maladie par des sueurs souvent abondantes: tous les symptômes se calment, les urines deviennent épaisses & déposent un sédiment ressemblant à de la brique broyée, le sommeil, l'apurexie, la lassitude, la foiblesse surviennent.

752. Souvent elles dégèrent en fièvres aiguës dangereuses, qui viennent pour la plûpart de ce qu'on a mis les fluides dans une chaleur & une agitation trop grande.

753. Voici les effets de la fièvre intermittente dans ses trois tems. (749. 750. 751.) Elle endommage beaucoup les fibres des petits vaisseaux & des viscères par la stagnation, l'obstruction, la coagulation, le mouvement, la dissolution, l'atténuation qu'elle cause; de là non seulement les vaisseaux s'affoiblissent, mais les liquides dégèrent principalement en ce que leurs parties sont moins homogènes; & ne sont point également mêlées; de ces vices naît l'acrimonie des liqueurs: & de toutes ces choses ensemble suit une grande disposition aux sueurs qui affoiblit beaucoup par la perte de la viscosité même du sang qui sort avec elles; l'urine est alors extrêmement épaisse;

trouble, grasse, semblable à celle de jument : telle est aussi la salive : ainsi le sang étant foible, dissous, à peine lié & privé de sa meilleure partie, celle qui reste devient à la fois acre & épaisse ; c'est conséquemment par le relâchement des vaisseaux, l'épaississement & l'acreté des liqueurs que ces fièvres, lorsqu'elles durent long-tems, dégèrent quelquefois en maladies chroniques, telles que le scorbut, l'hydropisie, l'ictère, la leucophlegmatie, les tumeurs schirreuses du bas ventre & les maux qui s'ensuivent.

754. Au reste quand ces fièvres ne sont point malignes (753.) elles servent à dissiper les maux inveterés & à prolonger la vie.

755. Après cette exacte discussion de toute l'histoire des fièvres intermittentes, (746. jusqu'à 755.) on établit pour leur cause prochaine la viscosité du liquide arteriel & peut-être l'inaction des esprits, tant du cerveau que du cervelet qui sont destinés pour le cœur, quand par quelque cause que ce soit la contraction du cœur devient ensuite plus prompte & plus forte, & quand la résolution des humeurs qui sont en stagnation se fait.

756. Et par conséquent, comme il n'est point de fièvre intermittente qui ne garde cet ordre (749. 750. 751.) il paroît que celui qui a pû surmonter le premier tems (749.) & la première cause, (755.) peut enlever tout le paroxisme.

757. Mais comme le premier état (749.) d'une fièvre parfaitement intermittente (727. 737.) & sa cause (755.) peuvent venir d'une infinité de causes, même assez peu considérables, lesquelles peuvent plusieurs à la fois prendre naissance au dedans du corps & y faire des progrès dans un tems déterminé, comme on l'observe dans toutes les liqueurs qui se forment & se séparent dans le corps; il est bien plus difficile de distinguer la cause actuelle d'une infinité d'autres possibles, que d'en imaginer une de ces dernières, suivant laquelle on puisse donner la raison du retour périodique des fièvres suivant les loix de l'œconomie animale; c'est ce qu'il est aisé de concevoir clairement, pour peu qu'on y fasse attention.

758. Dans le tems de l'apurexie ou même dans celui qui a été décrit (749.) on doit donc avoir recours aux aperi-

tifs falins , aux alkalis , aux aromatiques , aux fels minéraux , aux délayans , aux matieres douces , huileuses ; la chaleur , le mouvement , le frottement conviennent auffi.

759. De plus s'il s'est fait dans les premieres voyes un grand amas de mauvaises humeurs , on les évacuë par un purgatif ou souvent par un vomitif , pourvû qu'on le prenne dans un tems assez éloigné du paroxisme pour qu'il fasse son effet avant son retour. Ce remede est indiqué par le regime qu'on a observé , par les maladies & les symptômes qui ont précédé , par les naufées , le vomissement , les rots , le gonflement , par l'haleine , par les ordures ou les saletés qui paroissent sur la langue , au gosier , au palais , par l'anorexie , par l'amertume de la bouche , par le vertige tenebreux ; & quand l'émetique a fait toute son operation , il faut avant l'accès calmer le trouble qu'il a causé , en faisant prendre un opiat.

760. Ce remede (759.) est d'un usage salutaire en ce que , comme un aiguillon , il met l'un & l'autre (759.) en mouvement.

761. Autrement cette méthode (759) est nuisible , en ce qu'elle affoi-

blit, dissipe les parties les plus liquides, trouble la digestion qui est sur tout ici fort nécessaire, & rend ainsi la maladie longue ou même cause la mort. On dissipe aussi souvent & le froid de la fièvre & la fièvre même par un sudorifique: & voici comment. Quelques heures avant le retour de l'accès on fait prendre au malade une grande quantité de tisane aperitive, délayante, un peu narcotique, ensuite une heure auparavant le paroxisme on le fait suer & on ne cesse que deux heures après le tems qu'il a recommencé ou qu'il auroit dû reparoître.

762. De là il suit que la saignée nuit toujours par elle-même; si quelquefois elle est utile, ainsi que la diette exacte & rigoureuse, ce n'est qu'en certains cas.

763. Le second tems de la fièvre (750.) indique la nécessité d'une boisson aqueuse, chaude, nitrée, un peu acide, avec de la chicorée & de semblables aperitifs doux. Le malade doit d'ailleurs se tenir en repos & dans une chaleur modérée.

764. Quand la crise (751.) met fin à l'accès, on repare les sueurs & les urines par des tisanes vineuses, des

boüillons de viande, des décoctions tiédes ; ainfi loin d'exciter la fueur par la chaleur , par des médicamens ou à force de couverture , il fuffit de l'entretenir très-doucement & long-tems en augmentant feulement la quantité des fluides qui doivent lui fervir de matiere.

765. Enfin on remédie aux fympômes preffans felon les regles prefrites dans les maladies aiguës (617. jufqu'à 726.)

766. La fièvre étant tout à fait diffipée , on restaure le malade par un regime analeptique , par des corroborans ; on le purge enfuite à plufieurs reprises , quand on s'aperçoit que le malade eft affez fort.

767. S'il s'agit d'une violente fièvre d'Automne , fi le corps eft affoibli par la maladie , fi elle eft déjà inveterée , s'il n'y a aucun figne d'inflammation , de fuppuration interne , ni d'aucune obftruction confiderable dans quelque vifcere , c'eft alors que le quinquina eft néceffaire , en poudre , en infufion , en extrait , en décoction , fyrop , avec les fpecifiques convenables dans l'apurexie en obfervant la méthode , la doze & le regime qui conviennent.

768. De plus les épithemes , l'onc-

tion de l'épine du dos & les boissons astringentes font de quelqu'utilité.

769. Pour traiter chaque fièvre d'une maniere qui lui soit particuliere , il faut remarquer. 1. que les fièvres intermittentes vraies finissent d'autant plutôt, qu'elles ont moins de remise, & reciproquement au contraire. 2. qu'alors elles approchent, plus de la nature des fièvres aiguës, & ont plus de disposition à se convertir en elles. 3. qu'elles naissent d'un plus grand nombre de causes & peut-être de causes plus mobiles. 4. que conséquemment les fièvres du Printems se dissipent d'elles-mêmes par la chaleur qui survient. 5. qu'au contraire en Automne le froid succedant au chaud les rend plus violentes & plus opiniâtres. 6. Que de là il est facile de juger quelles font les fièvres qui demandent à être traitées & comment elles le doivent être.

MALADIES AIGUËS fébriles.

770. **I**L faut maintenant faire mention des maladies aiguës, qui accompagnées de fièvres aiguës, affectent

rent de produire une inflammation particulière dans tel ou tel organe, dont la fonction lésée donne le nom à toute la maladie. Tels sont la phrénésie, le coma, le carus, l'angine, la péripneumonie, l'hémoptisie, la pleurésie, l'inflammation des mammelles, du diaphragme, du ventricule, du foye, de la rate, du mesentere, des intestins (la dysenterie, le miserere, le volvulus, le tenesme, les hémorrhoides, la colique bilieuse,) l'inflammation des reins, de la vessie, des ureteres, de l'uterus, des jointures, des parties exterieures dans la rougeole & la petite verole.

LA PHRÉNESIE,

771. **O**N appelle vraie phrenésie un délire furieux & continuë, dont la cause est une affection idiopatique du cerveau, avec fièvre aiguë, continuë.

Si l'affection du cerveau dans la fièvre, & l'inflammation est symptomatique, & provient de celle d'une autre partie, ce mal s'appelle phrenésie, folie symptomatiques.

772. La vraie phrenesie est précédée d'une chaleur & d'une douleur de tête interne, vive, inflammatoire; d'une trop grande abondance de sang; d'une disposition inflammatoire, de la rougeur des yeux, du visage, d'un sommeil turbulent, d'un commencement de démence, de l'adolescence, de l'usage de boissons chaudes, d'un coup de soleil, de veilles, de colere, de chagrin, d'emportement violent, d'oubli subit, de la secheresse de tout le corps, & sur tout du cerveau; enfin on voit ceux qui en sont menacés ramasser des floccons.

L'autre est annoncée par presque toutes les maladies aiguës avec fièvre, par une douleur au côté, non pleurétique, avec un leger égarement d'esprit, par l'inflammation de la plevre, du poumon, du diaphragme, laquelle est très-mauvaise; par la noirceur de la langue, la suppression des excremens, des urines, par la blancheur des excremens, (ceux-ci sont toujours mortels) par des urines blanches, sans couleur, claires; par le défaut de soif, l'air feroce, la rougeur du visage, de noires suspensions dans l'urine, par les veilles, & enfin les signes d'une inflammation qui menace la tête.

773. Les symptômes qui annoncent la présence de l'une & de l'autre (772.) sont. 1. la dépravation des idées sensibles, comme aussi des sentimens intérieurs, de la raison, & des affections, 2. la ferocité augmentée & effrenée, l'insomnie, l'agitation ou souvent un sommeil turbulent. 3. un pouls dur, une respiration grande, & avec de grands intervalles. 4. un visage le plus souvent fort rouge, avec beaucoup de grimaces, horrible à voir, les yeux qui semblent sortir de l'orbite, le regard farouche, la sortie de quelques gouttes de sang par le nez.

774. Voici à peu près le prognostic de ce mal.

La vraie phrénésie enleve le malade en trois, quatre ou sept jours, rarement plus tard.

Et alors si elle est violente, elle dégénere souvent en manie.

Faisant peu à peu des progrès, elle devient terrible.

Souvent elle se termine en léthargie, en coma, en catalepsie.

Le malade est souvent menacé de danger & de mort, si l'inflammation du cerveau lui cause des vomissemens de matiere poracée; si sans respect pour

les assistans, il leur crache souvent au visage, s'il a des tremblemens, si ses excréments & ses urines sont interceptées, ou de couleur blanche, si ses urines sont cruës, s'il a des convulsions, s'il cherche à prendre des floçcons qu'il croit voir voler devant lui, s'il a les yeux secs & poudreux, s'il grince des dents, s'il n'a point de soif, ce qui annonce ordinairement des convulsions, si les symptômes changent sans cesse, si les tumeurs s'affaissent.

La phrénésie qui succède à la peripneumonie est mortelle, ainsi que celle que le miserere produit; celle qui survient à la petite verole est très-perilleuse.

Lorsque l'inflammation se fixe un peu de tems, & que l'apreté du gosier monte aux parties superieures, il en naît une phrénésie mortelle: ces sortes de phrénétiques tatonnent & travaillent.

Quand les phrénétiques refusent leur nécessaire, ils sont en très grand danger.

775. Dans la dissection des cadavres de ceux qui sont morts phrénétiques, on trouve les meninges enflâmées, le cerveau gangrené, abscedé, sphacelé

où rongé par des matieres acres , ichoreuses.

776. D'où l'on conclut que la cause prochaine de la vraie phrénésie est une véritable inflammation idyopathique de la pie-mere & de la dure-mere; la phrénésie symptotomatique vient aussi d'une pareille inflammation produite par le transport d'une matiere phlogistique aux meninges du cerveau.

777. Tout ce qui peut donner lieu à ces inflammations, peut faire les fonctions de la cause prochaine. (776.)

778. De-là on connoît aussi le vrai diagnostic des deux especes de phrénésies.

779. Pour les guérir, il faut faire attention aux choses suivantes.

Les varices ou les hémorrhoides qui fluent sont salutaires.

Le flux de ventre est aussi de bon augure.

La douleur qui survient à la poitrine, aux pieds, comme aussi une toux violente, guérit souvent ce mal.

Il en est ainsi d'une hemorrhagie.

780. Dans la vraie phrénésie, on doit sur le champ mettre en usage les remedes les plus puissans pour guérir l'inflammation des arteres du cerveau.

781. On trouve ces remedes dans la cure de l'inflammation en general, mais il faut principalement observer ce qui suit. On doit faire une large ouverture à une ou plusieurs veines à la fois ; au pied , au gosier ; au front ; afin de tirer du sang presque jusqu'à défaillance ; on doit prescrire des tisanes délayantes ; antiphlogistiques ; nitrées ; prises en grande quantité. Ensuite donner des purgatifs antiphlogistiques , avec beaucoup de tisane nitrée délayante : des lavemens semblables ; en y ajoutant des laxatifs ; on foment l'anüs , on frotte les vaisseaux hémorrhoidaux avec des feuilles de figuier ; &c. ou on les fait fluer par l'application des sangsues ; les collutoires , les gargarismes doux doivent être souvent employés : il faut faire des fomentations aux narines , aux yeux , aux oreilles ; il faut raser la tête. Si le mal ne cede point à ces remedes , on a recours aux opiats , aux bains des pieds , aux épispastiques legers , aux ventouses qu'on applique aux parties inferieures , on leve le malade & on le rafraîchit , en l'exposant à un froid moderé.

782. Mais si la phrénésie vient d'une autre maladie inflammatoire déjà

formée, il faut avant toutes choses examiner si la cure que je viens de prescrire (781.) n'est point contraire à la nature de ce mal ; car autrement il faut suivre la methode qui convient à cette même maladie inflammatoire, en ajoutant toujours les remedes dérivans & topiques.

L'ESQUINANCIE.

783. **L**orsque la deglutition & la respiration sont empêchées, se font avec douleur ; ou sont empêchées & douloureuses tout ensemble, ce mal se nomme esquinancie, laquelle est produite par l'action d'une cause morbifique sur les parties situées au dessus du poumon & de l'estomach & qui servent à ces deux fonctions.

784. Il y en a de deux especes ; la premiere se manifeste sans aucun signe de tumeur interne ou externe, au lieu que l'autre vient toujours accompagnée de quelque tumeur dans quelque partie des organes dont on vient de parler (783.)

785. La premiere survient après de longues maladies, sur tout après de grandes
grandes

grandes évacuations souvent réitérées, le gosier est alors pâle, sec, flettri; c'est pourquoi ses nerfs & ses muscles sont le plus souvent sans aucune force. Cette espece d'angine est presque toujours le signe d'une mort prochaine. Si l'on guérit ce mal, ce qui arrive rarement, ce n'est qu'en remplissant les vaisseaux qui sont vuides de bons suc's vitaux, & en usant de remedes qui échauffent & fortifient.

786. Cette même esquinancie paroît quelque fois tout à coup sans avoir été précédée par aucun signe sensible d'aucun mal; elle est presque sans remede & on trouve presque toujours après la mort le poulmon abscedé.

787. Pour l'angine qui est avec tumeur, elle prend divers noms tant de la nature de la tumeur, que du lieu que la tumeur occupe: de-là vient l'esquinancie œdemateuse, catharrale, inflammatoire, suppurante, schirreuse, chancreuse, convulsive.

788. Le siége de ces tumeurs (787.) est la langue, ses muscles: le palais, les amigdales, la luette, ses muscles; les cavités de l'os coronal; de la mâchoire superieure, de l'os sphenoïde, à l'occasion d'un polype qui s'y étant for-

mé , y ayant pris racine & accroissement, bouche les narines , comprime la partie postérieure du palais , retrecit le gosier & ferme le pharinx & le larinx : ces mêmes tumeurs occupent tous les muscles de l'os hyoïde ou seulement quelqu'uns d'eux ; les muscles du larinx , tant externes qu'internes , communs & propres ; la membrane interne musculuse de la trachée artère , les muscles supérieurs du pharinx & l'œsophagien ; le muscle même de l'œsophage , les glandes qui sont si voisines de la trachée artère & de l'œsophage , que venant à se gonfler , elles peuvent comprimer ces deux conduits , telles sont toutes les glandes salivaires , celles qui sont çà & là dispersées dans ces endroits , & enfin les glandes mêmes tyroïdiennes.

789. Pour peu qu'on veuille réfléchir sur l'histoire (785. jusqu'à 789.) on concevra pourquoi ce mal a des événemens si différens , si imprévûs , & souvent si funestes.

790. Mais comme la variété de ce mal & des effets qu'il produit est grande , & qu'il n'exige pas des remèdes & des traitemens moins variés , il est nécessaire d'en faire le détail , autant que

la briéveté à laquelle je suis contraint,
le permet.

L'ESQUINANCIE AQUEUSE.

791. **Q**Uand la respiration ou la déglutition se fait difficilement ou avec douleur, & qu'il se trouve en même tems une tumeur lymphatique aux organes de ces fonctions ou aux parties voisines, on nomme ce mal esquinancie aqueuse, œdemateuse, catharrale.

792. Elle a donc son siège, ainsi que les autres amas d'eaux, dans la partie excrétoire des glandes où se dépose la lymphe qui s'est séparée des artères.

793. Par conséquent elle vient de tout ce qui empêche l'excretion libre de la lymphe. Or le nombre de ces causes n'est pas moins grand que leur diversité. Toute compression des veines, dans lesquelles peut-être se déchargent les émonctoires de ces glandes; l'obstruction du follicule même de la glande causée par une matiere plâtreuse, pituiteuse, pierreuse, fongueuse & autres semblables qui s'y forment, l'obstruc-

tion des émonctoires mêmes de la glande produite par les mêmes causes : la compression des mêmes parties, l'action du froid sur les extrémités des conduits excreteurs ; la foiblesse de la circulation.

794. Les effets de ce mal sont une tumeur aqueuse, blanche, froide ; la compression des parties voisines ; la difficulté d'exercer les fonctions qu'elles faisoient, lorsqu'elles n'étoient point comprimées.

795. De-là on conçoit clairement les signes diagnostics (791. 792. 793.) & prognostics (794.) de ce mal.

796. Sa cure consiste 1. à resoudre, à mouvoir la cause de l'obstruction & à l'enlever, soit en corrodant ou en faisant ouverture. On employe à ce dessein les émoulliens, les apperitifs, les relâchans appliqués sous la forme de fomentation, de cataplasmes, de gargarismes, d'injection, de collutoire, de vapeurs : les frictions, les caustiques, le scalpel. 2. à diminuer la quantité de lympe, en l'évacuant par des lieux opposés ; ce qui se fait par des masticatories, des vésicatoires, des sudorifiques secs tant externes qu'internes, des diu-

retiques semblables, des purgatifs hydragogues. 3. à s'abstenir de liquides, à observer un régime qui échauffe & desseche. 4. à augmenter la force de la circulation par les remedes connus. (98. 99.)

L'ANGINE SCHIRREUSE.

797. **M**Ais s'il se forme dans les glandes dont nous avons parlé (788.) une tumeur schirreuse qui acquiere un volume considerable, elle se manifeste par les signes du schirre; (392.) & il suffit d'être au fait de sa situation pour prévoir l'esquinancie future, & connoître celle qui est déjà formée: en ce cas il n'y a que l'extirpation qui puisse guérir, s'il est possible de la faire, ou la corrosion tentée avec prudence en dedans vers le gosier.

L'ESQUINANCIE inflammatoire.

798. **M**Ais quand les glandes (788.) ou les muscles (788.) sont enflâmés, il en resulte

une maladie qu'on doit rapporter ici à cause de son caractère d'aiguë qui la rend funeste, & de sa violence qui est des plus rapides, & qu'on ne peut souvent dompter.

799. Ce mal (798.) vient. 1. en general de tout ce qui peut faire naître l'inflammation de quelque espece qu'elle soit (375. 376. 377. 378.) 2. de toutes les causes qui peuvent particulièrement déterminer celles de l'inflammation vers les parties décrites, (788.) principalement vers le larinx, le pharinx, l'os hyoïde, leurs muscles & la partie supérieure de la trachée artère : telles sont la disposition propre aux jeunes gens, à ceux qui ont beaucoup de sang & le poil roux : le fréquent & violent exercice de ces parties, la déclamation, le chant, les cris, la grande course à cheval contre le vent, & un vent froid, le jeu de la flute, le son de la trompette, les grands travaux dans un air froid : la chaleur brûlante du Printems à la suite d'un grand froid : l'aridité du gosier produite par la chaleur de l'air qu'on inspire & qu'on expire, dans l'ardeur du soleil, ou d'une fièvre inflammatoire.

800. Lorsque ces causes (799.)

ont fait naître ce genre de mal selon la différente nature du lieu affecté, il produit divers symptômes parmi lesquels il y en a de terribles.

801. S'il n'y a que la seule membrane interne musculieuse de la traché• artere qui soit enflammée, sans que les autres soient aucunement endommagées, il s'y fait une tumeur accompagnée de chaleur, de douleur, d'une fièvre chaude aiguë; au reste, ce mal ne se manifeste par aucuns signes externes. La voix est aiguë, bruyante & perçante; on sent de très-vives douleurs dans l'inspiration; la respiration est petite, fréquente, elle ne se peut faire à moins qu'on ne soit assis, élevé, droit, & sans de grands efforts; ce qui fait que le sang circule avec peine dans le poumon, que le pouls vacille d'une vitesse étonnante, que les angoisses sont extrêmes, que l'on meurt en peu de tems. Cette angine est une de celles qui n'ont aucuns signes extérieurs, & sont les plus funestes. Mais plus ce mal est voisin de la glotte & de l'épiglotte, plus sans doute il est fatal.

802. Si le larinx principalement est fort enflammé & que le mal ait son siège dans le muscle blanc de la glotte,

& en même tems dans les muscles charnus qui servent à la fermer, il produit une esquinancie si cruelle qu'on en est suffoqué sur le champ. Elle a les mêmes signes que les précédens; (801.) lorsque le larinx s'éleve dans la déglutition on sent de violentes douleurs qui s'augmentent encore en parlant ou en criant: la voix est fort claire & fort aiguë; le malade suffoqué meurt en très peu de tems. Voilà l'angine, sans signes externes, la plus funeste de toutes.

803. Lorsque les seuls muscles qui servent à élever l'os hyoïde & le larinx sont fort enflammés, voici les signes évidens auxquels il est facile de connoître cette espece d'esquinancie; la respiration est assez libre, on sent de très-vives douleurs quand la déglutition commence à se faire; tous les signes de l'inflammation en general & les mêmes que l'on remarque dans l'inflammation des muscles que l'on peut voir & examiner, paroissent.

804. Si la même maladie n'attaque que le pharinx seul, on en connoît les signes spécifiques par l'inspection du gofier; la respiration se fait sans beaucoup de peine, la déglutition est douloureuse, ne peut se faire; ce qu'on veut avaler

ier revient par les narines, tombe dans la trachée artère & excite une toux violente; ainsi on n'avale ni alimens ni boisson; toutes les humeurs du corps se dessèchent & deviennent acres, la fièvre n'est pas grande, la maladie dure long-tems avant que de causer la mort.

805. Si les amygdales, la luvette, le *velum pendulum*, ses quatre muscles pterigostaphilins sont fort enflammés, ce mal produit à peu près les mêmes accidens que le précédent; (804.) la respiration est gênée, se fait difficilement; s'il passe de l'air par le nez ce n'est qu'en petite quantité; son passage par le gosier est étroit; les conduits sont si resserrés & les douleurs si grandes que tout ce qu'on prend revient par la bouche; on crache sans cesse; il se dépose continuellement une grande abondance de salive dans la cavité des amygdales, on sent une douleur aiguë au dedans de l'oreille & dans le conduit qui s'y rend du gosier; pendant la déglutition il se fait un cliquetis dans l'oreille, souventon devient tout à fait sourd, l'orifice de la trompe d'Eustache étant bouché. Dans la verole ce genre de mal est aujourd'hui fréquent & fort à craindre.

806. Quand toutes ces especes d'inflammations (801. 802. 803. 804. 805.) semblent par leurs divers concours mediter la perte du malade , il est facile de juger que plus il s'en trouve à la fois , plus le mal sera périlleux & accompagné d'un plus grand nombre de funestes symtômes.

807. Car pour lors le sang ne pouvant réfluer dans ou par les jugulaires externes qui sont comprimées , le gosier , les lèvres , la langue , le visage se tumefient , s'enflamment , la langue sort au dehors , se tord , les yeux sont rouges , s'avancent hors de l'orbite , & sont si prodigieusement gonflés qu'ils font horreur à voir : le cerveau est suffoqué pour la même raison ; de-là la vûë , l'ouïe , le tact , s'affoiblissent , le délire survient , la bouche est béante , survient un ronflement profond , on ne peut rester couché tant on est suffoqué ; le col , la poitrine , la nuque sont souvent rouges , enflés avec douleur & pulsation sensible. De-là viennent les tumeurs variqueuses des veines jugulaires , frontales , ranines.

808. Toutes les especes d'esquinancie ont le même cours que l'inflammation en general , & se terminent com-

elle par la résolution , la suppuration , la gangrene , le schirre.

809. Si donc on connoît par les signes que c'est l'angine; (801 .802.) il faut sur le champ examiner s'il n'y a jusqu'alors qu'une simple inflammation, (382. 383. 384.) & pour lors en tenter promptement la résolution (386.) par les remedes les plus efficaces; (395. jusqu'à 402.) ainsi. 1. l'on doit sur le champ faire de copieuses saignées , & les réiterer jusqu'à ce que la foiblesse , la pâleur , le refroidissement du malade , l'affaïssement des vaisseaux fassent connoître qu'il ne lui reste pas assez de force pour augmenter leur tumeur & leur roideur. 2. purger fortement par des potions & des lavemens réitérés qui ayent cette vertu. 3. faire observer un regime très léger & très doux , tant pour le boire que pour le manger. 4. faire user de medicamens nitrés & un peu acides. 5. faire recevoir sans cesse la vapeur de liqueurs chaudes , émollientes , mettre en usage les fomentations externes , & les épispastiques dérivatifs , les ventouses & la moutarde appliquées au col & à la poitrine.

810. Il est vrai que l'espece d'es-

quinancie (803.) est rarement aussi dangereuse que celle dont nous avons fait mention. (801. 802.) Elle exige à la vérité les mêmes remèdes, (809.) mais les plus légers. Les plus nécessaires sont principalement les cataplasmes anodins, les relâchans, les émoulliens extérieurement appliqués.

811. Enfin tant que l'esquinancie (804. 805. 806.) n'est encore qu'inflammatoire, elle requiert les mêmes remèdes (809. 810.) observant en outre d'humecter continuellement la bouche & le gosier par de doux atténuans nitreux, par des délayans aqueux, chauds, par des relâchans onctueux que l'on peut injecter dans la bouche avec une canule pour les y retenir sans faire de mouvemens, ou en gargarisant légèrement; il faut renouveler sans cesse la même manœuvre, afin que les parties ne se dessèchent point.

812. Si n'ayant point mis tous ces remèdes (809. 810. 811.) en usage, ou les ayant essayés trop tard, ou sans succès, la maladie est très récente, & suffoque, la cause du mal étant au dessus du lieu où l'on doit faire la section, & accompagnée des plus funes-

tes symptômes, (807.) sans cependant que la gangrene soit encore formée; alors après un fâcheux pronostic, il faut venir aussi-tôt à l'opération de la *bronchotomie*.

813. On la fait, après avoir préparé le corps du malade, dans la trachée artère, à un travers de pouce de distance des parties inférieures du larynx; pour cela on coupe la peau & les tégumens, on écarte les muscles, on incise l'interstice des anneaux de la trachée artère; on introduit dans l'ouverture une petite canule d'argent, & on guérit ensuite la playe, quand le mal qui avoit exigé cette opération s'est dissipé: pendant tout ce tems il faut donner des clisteres nourrissans souvent & en petite quantité, supposé que le malade ne puisse avaler.

L'ESQUINANCIE suppurante.

814. **M**ais si cette maladie a déjà fait de si grands progrès que l'on s'apperçoive par les signes (387.) que la suppuration commence à se faire dans le lieu affecté, on

doit tâcher de faire ouvrir l'abcès en dehors , selon l'art & par les remèdes généraux (402. jusqu'à 412.) mais sur tout par l'usage continuel de gargarismes émolliens , par l'application de larges cataplasmes relâchans , en faisant une ouverture à l'endroit que découvrent les sens , ou en pratiquant la bronchotomie (812. 813.)

815. Il faut remarquer ici que l'espece d'angine qui a été décrite en premier lieu (801. 802.) ne peut gueres faire de tels progrès ; mais ou elle se résout auparavant , (809.) ou elle cause la mort.

L'ESQUINANCIE gangréneuse.

816. **E**Nfin si les causes de l'esquinancie (799.) s'augmentent de plus en plus , & ont leur siège , sur tout dans une partie noble (801. 802.) ou dans les parties externes (804. 805.) souvent elle dégénere en une gangrene mortelle. On le connoît. 1. par l'application de ses signes généraux (426. 427. 428. 429.) aux lieux affectés dont les fonctions

font dérangées. 2. par ses signes propres: si la tumeur, la rougeur, la douleur, qui de sensibles qu'elles étoient, ont disparu tout à coup sans bonne cause; si le gosier est devenu tout à coup uni, lisse, poli, sec, livide, pour lors le mal est trop grand & trop avancé pour admettre aucun remede.

817. Quand les amygdales, la luvette, le palais font affectés, les causes dont on a fait mention (392.) font dégenerer l'esquinancie en schirre, la font aisément connoître, & la rendent de difficile guérison, principalement si elle est déjà devenuë chancreuse.

L'ESQUINANCIE convulsive.

818. **S**I l'action des nerfs moteurs des organes de la déglutition & de la respiration sur ces mêmes organes est empêchée, il survient une esquinancie paralytique. Telle est celle qui arrive à la suite de la luxation de la dent d'une vertebre, ou de la luxation d'une des vertebres du col en dedans. Si la cause des convulsions quelle qu'elle soit, occupe les muscles du pha-

rinx ou du larinx , il survient tout à coup une esquinancie suffocative ; cette espece arrive fréquemment & périodiquement dans l'épilepsie , dans l'affection spasmodique , hystérique , hypochondriaque : on la guérit sur tout par les remèdes propres à la cure de ces maladies.

819. Cette histoire (depuis 783. jusqu'à 819.) fait comprendre la raison des observations d'Hipocrate.

L'esquinancie sans aucun signe sensible , & qui ne se manifeste que par une respiration courte & un étranglement , avec une fièvre aiguë , une grande douleur de tête ou aux cuisses , sans bons signes ; cause promptement la mort ; c'est-à-dire le premier , le second ou le troisième jour.

Si l'esquinancie survient & naît d'autres maladies inflammatoires , ou si l'espece (801. 802.) naît de celles qui sont décrites (803. 804. 805.) elle est mortelle.

L'esquinancie dans laquelle on rend l'écume par la bouche , & dans laquelle il s'exprime une sérosité tenuë , & on rend ses excréments sans s'en appercevoir ; qui survient dans une fièvre bien aiguë sans se faire connoître par aucun
signe ,

signe, qui suffoque les malades, quelque la tumeur, la rougeur & la pulsation ayent disparu dans le gosier, ou sur la langue, cause toujourns une mort précipitée.

LA VRAIE PERIPNEUMONIE.

820. **S**I les vaisseaux du poumon qui sont susceptibles d'inflammation sont véritablement enflammés, ce mal s'appelle peripneumonie.

821. Ces vaisseaux sont les artères bronchiales, les artères pulmonaires & leurs artères latérales lymphatiques.

822. Ainsi on peut concevoir deux espèces de peripneumonie, dont l'une a son siège vers l'extrémité des artères pulmonaires, & l'autre dans les artères bronchiales.

823. Il est évident que la première est très-dangereuse; la dernière l'est moins, mais elle peut naître de la précédente, & ces deux espèces viennent de plusieurs causes communes.

824. Ces causes peuvent être rapportées 1. aux causes générales de toutes les inflammations auxquelles tout le corps est sujet. (depuis 375. jusqu'à

380.) 2. à celles qui affectent principalement le poumon, comme sont, un air trop humide ou trop sec, trop chaud ou trop froid, trop grossier ou trop subtil; un air chargé d'exhalaisons caustiques, ou astringentes, ou coagulantes; un chile formé de matières épaisses, sèches, visqueuses, mêlées avec des acres, ou non mêlées, l'exercice du poumon rendu violent par la course, la lutte, les efforts, le chant, les cris, la course à cheval contre le vent, les venins coagulans, caustiques, constringens, portés au cœur par les veines qui s'y rendent, les violentes passions de l'ame, l'esquinancie avec oppression de poitrine & orthopnée, une forte pleuresie, une paraphrenesie violente.

825. Si ces causes (824.) ont donné lieu à la peripneumonie, elle produit divers effets selon son différent siège; (822.) celle qui occupe les bronches produit tous les effets de l'inflammation (382. jusqu'à 393.) & enflamme les extrémités mêmes des artères pulmonaires qui leur sont contiguës, en les comprimant & en les infectant de sa contagion.

826. Lorsque l'inflammation est

parvenue aux extrémités mêmes des artères pulmonaires, le sang croupit, le vaisseau se dilate, la partie la plus fluide s'exprime & transude, & la plus grossière demeure & s'accumule; le sang pouvant à peine circuler s'amasse presque tout entre le ventricule droit & l'extrémité des artères pulmonaires; c'est pourquoi le poumon devient pesant, livide, ne pouvant se dilater, le sang ne se porte point au ventricule gauche, la foiblesse est extrême; le pouls est foible, mol, & tout-à-fait inégal, la respiration est petite, fréquente, difficile, elle ne peut se faire à moins qu'on ne soit élevé, elle est accompagnée d'une petite toux, l'air qui sort de la poitrine est brûlant, le sang veineux est en stagnation devant l'oreillette & le ventricule droit du cœur, le visage, les yeux, la bouche, le gosier, la langue, les lèvres deviennent extraordinairement rouges; enfin le malade meurt suffoqué après un délire & des anxiétés terribles.

827. Si un mal (826.) affecte violemment les deux lobes du poumon à la fois, les remèdes antiphlogistiques ne pouvant être d'aucun secours à la nature, la mort est prompte & inévitable.

ble : voyez (386. & 395. jusqu'à 402.)

828. Mais s'il n'y a qu'une petite partie d'un seul lobe affectée, & que les causes de ce mal ne soient pas absolument bien violentes, il y a quelque esperance de bien guérir ; mais elle n'est pas certaine.

829. De-là (824. jusqu'à 829.) on peut tirer les signes diagnostics & prognostics de ce mal : principalement si on considere qu'elle se termine comme l'inflammation (386. jusqu'à 393.) & que ses états different selon sa differente durée, de sorte qu'elle finit ou par la santé, ou par un'autre maladie, ou par la mort.

830. Elle se guérit. 1. par une resolution benigne, lorsque le malade est d'une constitution lâche, molle, que l'humeur est douce, & non trop visqueuse, & qu'il n'y a qu'une petite partie des bronches ou du poumon affectée. 2. par les crachats qui sortent de bonne heure, avec aisance, en grande quantité, qui sont d'un jaune sanguinolent, assez épais, qui calment la douleur, facilitent la respiration, rendent le pouls plus étendu & plus plein, & acquierent ensuite promptement une couleur blanche dou.

ce : ce qui arrive lorsque le siège du mal est principalement dans l'artere bronchiale ou dans une petite artere pulmonaire. 3. par un cours de ventre bilieux , qui soulage & fait sortir des matieres presque semblables aux crachats dont nous venons de parler. 4. par une abondante évacuation d'urines épaisses, chargées, qui soulagent, dont le sédiment rouge d'abord devient insensiblement blanc, si cette évacuation arrive avant le septième jour : on respire alors librement ; la fièvre est sans force & sans malignité ; le malade est sans soif, la chaleur, l'humidité, le relâchement, la molesse sont égaux par tout le corps.

831. Elle degenerate dans une autre maladie qui dépend de la nature de l'inflammation ou du poumon même selon que les fonctions naturelles de ce viscere sont plus ou moins alterées.

832. Ainsi elle se termine premièrement par la suppuration, qui se fait quand la resolution de la matiere inflammatoire (376. 377. 824.) ne peut être faite par la nature (830.) & que cette matiere ne pouvant être corrigée par l'art, moins rebelle cependant, (387) croupit, s'échauffe, est agitée, rompt les petits vaisseaux du poumon qui sont

d'une grande délicatesse, les change en pus & à force de dilater ou de corroder les parois des vaisseaux, où elle est renfermée, forme avant l'espace de quatorze jours un abcès ou une vomique.

833. On sçait que cela arrivera. (832.) 1. lorsqu'on a vû d'abord des signes sûrs d'une péripneumonie assez forte, (825. 828.) sans être cependant très violente. (826.) 2. quand la resolution & ses signes (830.) n'ont point paru assez tôt, c'est-à-dire, avant le quatrième jour. 3. lorsque les symptômes (825. 826.) n'ont point cédé aux matieres cuites que le malade a renduës par le crachement dans les jours critiques; sçavoir, le 1. 3. 5. 7. 9. 11. 14. jours, qu'il a renduës, dis-je, dans l'ordre successif de tous les changemens qui sont des signes de guérison; lorsque ces mêmes symptômes ont résisté aux saignées, aux medicamens & au régime convenable. 4. & sans être trop mauvais, ont opiniâtement subsisté avec un délire continuel, & un pouls mol & onduleux.

834. On sçait que la suppuration se fait. 1. lorsqu'on voit les signes décrits. (833.) 2. lorsqu'on est souvent saisi de frissonnemens légers & vagues

ſans cauſe manifeſte ; par la diminution de la douleur , par la moleſſe & la foibleſſe du pouls , tandis que là difficulté de respirer , la rougeur des jouës & des lèvres , la ſoiſ , une petite fièvre qui vient ſur le ſoir & d'autres accidens ſubſiſtent encore.

835. Mais on connoît que la ſuppuration eſt déjà faite. 1. par les ſignes qui ont précédé. (833. 834.) 2. par une toux rebelle , ſeche , qui augmente après avoir mangé ou après avoir agi ; une respiration gênée , courte , laborieufe , & qui ſe fait avec bruit , qui devient encore plus mauvaiſe après avoir mangé ou après s'être donné quelques mouvemens ; lorſque le malade ne peut reſter couché que ſur un ſeul côté , c'eſt-à-dire , ſur le côté malade , qu'il a une petite fièvre continuë , periodique qui augmente après avoir bû , mangé & fait quelques mouvemens , & qui eſt accompagnée d'une rougeur aux jouës & aux lèvres ; qu'il eſt ſans appetit ; qu'il a une grande ſoiſ ; qu'il a des ſueurs nocturnes , ſurtout au front & au col , qu'il rend une urine écumeuſe , & qu'il tombe dans la pâleur , la maigreur , & dans une extrême foibleſſe.

836. Cet abcès déjà formé (835.) se termine de différentes façons. 1. il suffoque le malade, lorsque la tumeur occupe tout le poumon, ou qu'elle détruit par sa pression la partie de ce viscere qui n'est point encore viciée. 2. la même suffocation arrive quand la vomique venant à se rompre, se décharge tout à coup dans la trachée artère du pus qu'elle contenoit. 3. il se termine par un crachement abondant de matiere purulente qui dégage & consume le poumon. 4. par un épanchement de pus dans la cavité de la poitrine ou dans la duplication du médiastin. 5. il dégénere en marasme, donne lieu à diverses especes de phthisie, & à une empième presque mortel.

837. La péripleumonie cause encore une autre maladie, qui consiste en ce que la matiere inflammatoire, devenue purulente, (832. 833. 834.) reprise par les petites veines pulmonaires, se mêle avec le sang & forme un dépôt dans quelques visceres; ce qui ne débarrasse le poumon que pour charger une autre partie du corps. Si donc cette partie est moins nécessaire à la vie, on doit bien augurer de cette métastase, au lieu qu'elle est le plus souvent très

funeste ; quand la matiere se fixe dans le foye, dans la rate, dans le cerveau & en d'autres parties semblables. De là viennent à la suite de la péripneumonie des abcès autour des oreilles, aux jambes, aux hypocondres, &c.

838. On prévoit qu'il surviendra de tels abcès. 1. quand on n'a remarqué aucun signe de péripneumonie mauvaise, (833. 834. 835.) quand la fièvre n'est ni violente ni maligne, quoique continuë, quand les douleurs de poitrine, l'anxiété, la pesanteur & la difficulté de respirer ne sont point au plus haut degré, & que tout cela arrive sans aucune marque de résolution. (830.) 2. si avec cela le pouls est toujours de toute maniere fort vacillant. 3. si l'on remarque aux parties dont on a parlé (837) de la douleur, de la rougeur, de la chaleur, & de la tension.

839. On sçait que l'abcès se formera aux cuisses. 1. par les signes des abcès futurs, (838.) 2. si ces signes sont accompagnés de ceux d'une legere inflammation aux hypocondres.

840. Mais on sçait qu'il se fera vers les oreilles. 1. par les signes. (838) 2. & en même tems par la moleffe des hypocondres.

841. On connoit que la matiere de l'abcès se porte au foye , si l'on remarque. 1. les signes. (838.) 2. si la douleur est fixe dans cette partie, avec des urines à peu près comme dans l'ictère & la peau de couleur jaunâtre. Cela fait connoître qu'il s'est formé une vomique hépatique qui est souvent suivie de maux très-funestes.

842. Ces abcès (839. 840.) sont toujours salutaires, lorsqu'ils dégagent le poumon, éteignent la fièvre, ne dégénèrent point de leur nature purulente, que le pus en découle, & qu'ils demeurent fistuleux, pourvû que toutes ces choses arrivent assez-tôt, c'est-à-dire, avant le neuvième jour : mais ils sont d'un sinistre présage, s'ils paroissent sans soulager le malade, comme on l'a dit, lorsqu'il crache des matieres déjà purulentes, & qui ne sont pas fort jaunes ; mais lorsque ces abcès s'évanoüissent soudainement avant que la suppuration en soit faite & que la peripneumonie revient, ils sont tout à fait mortels.

843. Ce mal dégénere encore en une tumeur calleuse & schirreuse au poumon, si la matiere & les conditions (392.) y concourent ; de là vien-

ment ces difficultés de respirer qui ne finissent qu'avec la vie , qui sont si grandes que la respiration ne peut se faire , à moins qu'on n'ait le corps élevé , qui sont accompagnées d'une petite toux & s'augmentent encore après avoir mangé ou agi , sans qu'on apperçoive aucuns des signes , dont nous venons de faire mention , (835.) d'une vomique cachée ; de là naît encore l'adhérence du poumon à la plevre.

844. Enfin si l'artere bronchiale ou même l'artere pulmonaire est très-considerablement enflammée , (388.) par une cause interne ou externe (824.) la gangrene , & ensuite le spacele paroîtront bien-tôt à cause de l'abondance & du mouvement du sang & à cause de l'agitation continuelle de ce viscere , qui est d'une substance très-délicate. On apprend que cela doit arriver. 1. par les signes d'une peripneumonie violente (826.) que l'art, ni le hasard n'ont aucunement appaisée , par une foiblesse extreme subite & qui se manifeste sur tout au pouls. 3. par la froideur des extremités ; mais l'on est sûr que la gangrene est déjà formée , si ces symptômes ont précédé , si l'on crache des matieres ichoreuses , te-

nuës, fétides, de couleur cendrée, livides, noires; la mort s'enfuit promptement.

845. L'histoire de la peripneumonie, & l'ouverture des cadavres de ceux qui sont morts de cette maladie nous apprennent à connoître ces métamorphoses (830. 832. 836. 837. 843. 844.)

846. D'où il est évident que le mal que les Anciens ont décrit sous ce nom est une véritable inflammation du poulmon.

847. Et l'on assûre par un prognostic clair que cette maladie est toujours très dangereuse, parce que les fonctions du poulmon sont très nécessaires à la vie & pour guérir la matiere inflammatoire, à cause de l'abondance & de l'impetuosité du sang qui est continuellement porté à ce viscere, à cause du mouvement perpetuel de ce dernier, à cause de sa situation qui ne permet pas l'application des remedes, à cause de l'extrême délicatesse de ses petits vaisseaux, qui par consequent sont faciles à détruire, & de l'impossibilité de la revulsion qui est si nécessaire dans la cure de l'inflammation.

848. Ces choses (847.) font connoître quand, pourquoi & avec quels

Symptômes cette maladie cause la mort ;
 sçavoir, si tout le poumon & le cœur
 sont en même tems enflammés, le cœur
 tombe sur le côté droit, le malade est
 attaqué d'une paraplegie, il devient
 froid, & perd tout sentiment ; alors il
 perit le 2. ou 3. jour, si l'urine qui
 de bonne & bien cuite qu'elle étoit au
 commencement de la maladie, devient
 claire après le 4. jour. Si dans la ri-
 gueur du mal on est contraint de rester
 droit sur son séant. S'il sort du pus par
 les voies inférieures ; si le malade ne
 crachant point, le poumon est telle-
 ment plein que la matière semble
 bouillonner dans le gosier ; lorsqu'il se
 trouve une violente péripneumonie
 dans un sujet très sec, dur, calleux &
 usé à force d'exercice ; si elle est mau-
 vaise & accompagnée d'un crachement
 de sang épais, fort rouge ; si elle est
 sèche avec des taches rouges sur la poi-
 trine ; si elle est précédée ou suivie d'un
 écoulement de serosités par le nez, d'é-
 ternuëmens fréquens ; si elle est venue à
 la suite d'une fièvre ardente ; s'il est ve-
 nu aussi-tôt après le 6. jour un crache-
 ment bileux mêlé de pus ; si dès le
 commencement les crachats ont été fort
 sanglans, tout à fait jaunes, blancs,

ronds, fort écumeux, sans appaifer la douleur; s'ils sont bruns, bourbeux, semblables à la lie, noirs, livides; inégaux, verdâtres; si la fièvre & la difficulté de respirer ne se calment point, on meurt le 7. ou 9. jour. A l'heure de la mort le pouls manque; tout le corps devient froid, excepté la poitrine, la tête & le col qui conservent encore une ardeur brûlante, les jouës deviennent rouges & livides.

849. Il faut varier la curation de ce mal selon ses differens états & ses divers symptômes; car ce qui convient dans un tems nuit dans un autre, quoique la maladie soit la même.

850. Si donc la péripneumonie est accompagnée de tous les signes décrits, (830. No. 1.) il faut tranquilliser l'esprit & le corps du malade, lui faire respirer un air humide, un peu chaud; tenir dans la vapeur d'un bain d'eau douce ses poumons, ses narines, sa bouche, ses pieds, ses cuisses, lui faire user de boissons & d'alimens légers, de médicamens aqueux, nitreux, farineux, miellés.

851. Mais si l'on observe l'état décrit, (830. No. 2.) il faut mettre en usage les mêmes remèdes (850.) &

les émoulliens , les dépurans , les expectorans , les doux restaurans & les vapeurs. Il ne faut alors ni saigner , ni purger , ni exciter les sueurs ou tout ce qui pourroit troubler cette évacuation.

852. Si l'on remarque l'état , (830. No. 3.) les lavemens doux , émoulliens , de douces fomentations appliquées à l'abdomen , des décoctions émoullientes & qui ne peuvent procurer qu'une petite liberté de ventre , conviennent en ce cas , pratiquant en même tems ce qui a été dit. (850. 851.)

853. Dans le 4. état (830. No. 4.) il faut avoir recours aux mêmes remèdes qui ont été prescrits , (850. 851. 852.) mais il faut de plus baigner les pieds , fomentier les reins intérieurement par des lavemens émoulliens , & extérieurement avec des linges imbûs d'une décoction émoulliente , & faire boire des décoctions diurétiques , un peu détensives.

854. Si l'inflammation est récente , grande , sèche , & se trouve dans un sujet robuste , qui a fait beaucoup d'exercice & qui n'est malade que depuis fort peu de tems , comme on s'en aperçoit par les signes , (825. 826.) il

faut. 1. sur le champ & promptement avoir recours à la saignée copieuse & réitérée selon le besoin, afin de diminuer la quantité du sang épais, & de faire place aux délayans. 2. aux bains de vapeurs émollientes qu'on applique sans cesse aux poumons & souvent à toutes les autres parties du corps. 3. aux décoctions délayantes, résolatives, émollientes, relâchantes, antiphlogistiques, nitreuses, miellées anodynes, qu'il faut sans cesse boire très chaudes, mais en petite quantité. 4. aux lavemens adoucissans, antiphlogistiques. 5. à un très léger régime de vie composé de sucs antiphlogistiques.

855. Si l'inflammation est grande avec fièvre & avec les autres symptômes les plus violens, qu'il y ait plus de trois jours qu'elle dure & qu'elle paroisse déjà dégénérer en suppuration; (833. 834. 835.) le malade est toujours dans un grand danger, quoique la maladie doive encore être longue & qu'on ait le tems d'y remédier; en ce cas. 1. on ne doit point saigner, à moins qu'on n'y soit forcé par des accidens pressans, & encore le doit-on faire avec beaucoup de moderation. 2. il faut user d'un régime de vie doux, un peu in-
crassant

crassant & maturatif. 3. dès le premier jour du mal jusqu'au cinquième on doit déterminer aux poumons des vapeurs émollientes & maturatives: 4. le cinquième & le sixième jour il faut user des mêmes remèdes, & y ajouter des liquides qui excitent un peu la toux, & qui remplissent en même tems, afin de soutenir la vie du malade, d'atténuer les vaisseaux du poumon, & qu'ainsi ce viscere puisse se décharger du pus, peut-être dès le septième jour.

856. Si les signes font connoître que l'abcès est formé dans le poumon, (835.) il faut promptement le faire s'ouvrir dans la trachée artère, & sur le champ purifier le lieu ulcéré.

857. Pour tenter cette ouverture il faut après des alimens mols, un peu gras, avec du vin mol, le poumon étant suppuré (836.) & préparé, (855.) l'agiter par des vapeurs chaudes, par les cris, par la toux, par l'expectoration, par les secousses qu'un navire ou un carrosse peuvent procurer.

858. Ensuite aussi-tôt que les signes annoncent que l'abcès est ouvert, il faut se mettre au lait, pour tout aliment, user de plantes très-douces, &

qui ne se corrompent point aisément ; alors de jour en jour on doit passer aux apéritifs, aux détersifs, à de légers opiat, qu'on prend le soir, aux vapeurs émollientes, & enfin on se fait porter à cheval, en carrosse, ou dans un navire.

859. Mais si les signes (838.) font connoître que le mal est dans l'état décrit, (837.) quoique cependant on n'ait encore pû sçavoir par aucun pronostic certain de quel côté se porte la matiere, il faut alors suivre un régime léger, fluide, doux, aromatique, un peu vineux, tenir le corps en repos, choisir des médicamens émolliens, & de la classe des plus foibles apéritifs, pourvoir au poumon par l'usage des émolliens ; par ce moyen la matiere morbifique se déterminera en quelque endroit, ou se dissoudra & s'évacuera par quelques voyes.

860. Mais si l'on trouve joints aux signes (838.) ceux qui ont été décrits, (839. 840.) par lesquels on découvre dans quel endroit la matiere s'est portée, il faut pratiquer la même méthode dont nous venons de parler, (859.) & en même-tems traiter si bien le lieu prévû par le sucement, les re-

lâchans, les irritans, les aperitifs, qu'il résiste moins, & qu'il tire davantage.

861. Si l'état décrit (841.) se manifeste, il faut faire les mêmes remèdes (859. 860.) en ajoutant des aperitifs un peu forts, des remèdes favorables, hépatiques, des clisteres & des fomentations qui en soient composés.

862. Pour le mal dont nous avons fait mention (843.) il est rare qu'on puisse le guérir; à moins que peut-être il ne se calme un peu par l'usage tant externe qu'interne des émoulliens, par le mouvement du cheval ou du carrosse.

863. Lorsqu'il s'est converti en gangrène (844.) il est incurable.

864. Si les crachats qui avoient déjà commencé à dégorger la peripneumonie se suppriment; il faut faire aussitôt tout son possible pour les rappeler. Les causes de cette suppression sont souvent un grand froid, dont l'impression est subite, un grand dessèchement produit par quelque chose que ce soit, une fièvre ardente qui survient, des médicamens qui échauffent, un cours de ventre, qui n'est point critique; des sueurs abondantes; de violentes passions.

865. En ce cas, la matiere supprimée qui s'amasse & s'accumule de plus en plus produit une nouvelle inflammation dans les parties voisines, & en conséquence les mêmes symptômes que la premiere peripneumonie ; (825. 826.) mais comme ils se trouvent dans un corps déjà fort affoibli, ils causent pour l'ordinaire une mort prompte.

866. Or on remédie à cet accident (864.) & à ses suites, (865.) en déterminant sans cesse au poumon par les narines & par la bouche des vapeurs humides, émollientes, chaudes, en communiquant artificiellement les mêmes qualités à l'air, en bûvant beaucoup de pareilles boissons, mêlées principalement avec du miel & du vinaigre, en usant de médicamens suppuratifs, antipyretiques, & en même-tems légèrement résolutifs, tels que l'antimoine diaphoretique fixé avec le nitre, de légers opiat, en excitant les sueurs, & enfin par une parfaite tranquillité d'ame.

LA FAUSSE PERIPNEUMONIE.

867. **L**A peripneumonie qui est si souvent occasionnée par le froid de l'Hyver, ou les chaleurs qui

surviennent au Printems , procede ordinairement d'une pituite lente, qui se forme dans toute la masse du sang par les causes dont nous avons fait mention , (69. 72.) & qui s'engorge insensiblement dans le poumon , où elle forme enfin cette fâcheuse maladie , laquelle fait souvent tout à coup périr le malade.

868. Quand ce mal a fait quelques progrès , il produit plusieurs effets (72. 73. 74.) dans tout le corps , sans parler de ceux qui appartiennent proprement à la peripneumonie lente , (825. 826.) ce qui rend cette maladie très-difficile à guérir.

869. Car les saignées qu'on fait , comme il convient dans cette maladie , (854.) sont fort nuisibles , à cause de la trop grande débilité des visceres , & de la grande quantité des matieres étrangères humides & lentes ; ainsi quoiqu'elles paroissent d'abord donner quelque soulagement , bientôt après elles augmentent le mal.

870. Pour les atténuans qui sont si usités en ce cas , en augmentant l'action des liqueurs sur les vaisseaux pulmonaires , ils augmentent souvent l'épaississement & l'engorgement de la ma-

tiere qui les obstruë, & rendent bientôt la maladie mortelle.

871. Les Vieillards, ceux qui sont d'une constitution pituiteuse, froide, catharreuse, enrhumés du cerveau, sont fort sujets à cette maladie; elle naît ordinairement de toutes les causes qui donnent beaucoup d'agitation aux matieres croupissantes dans le poumon, comme la course, la déclamation, le chant, l'yvresse, (principalement celle que produisent des liqueurs fort échauffantes,) les débauches nocturnes, la chaleur du feu domestique, des bains, du soleil, sur tout si elle est tout à coup suivie d'un grand froid.

872. Ce mal est si trompeur par la lenteur de ses progrès, qu'il saisit à l'heure qu'on s'y attend le moins; il commence en effet par une legere lassitude, une débilité, un abattement presque entier des forces de l'esprit, une difficulté de respirer, une oppression de poitrine, & de si legers mouvemens que le danger n'est annoncé que par de très-foibles indices de chaleur & de fièvre; ensuite la difficulté de respirer & la foiblesse s'augmentans subitement, la mort s'ensuit, sans que le pouls ni les urines ayent donné presque aucun

lieu de prévoir un événement si funeste.

873. Voici la meilleure méthode qu'on puisse employer pour guérir ce mal. 1. faut tirer du sang par une large ouverture. 2. aussi-tôt après nétoyer le ventre par des lavemens réitérés tous les jours jusqu'à ce que le poumon paroisse soulagé. 3. il ne faut prendre pour tous alimens que des bouillons de viande très-legers, sur tout un peu acides, une boisson légère d'eau & de miel. 4. il faut mettre en usage les vapeurs & les suffumigations dont on a parlé, (866.) boire continuellement des apozèmes délayans, déterfifs, legerement apéritifs, se baigner les pieds & les jambes, & ne pas négliger sur tout l'application de larges vésicatoires.

874. Par tout ce que l'on a dit (820. jusqu'à 874.) on voit pourquoi les femmes & les enfans sont rarement sujets à ce genre de mal, ainsi que tous ceux qui ont les fibres lâches, & pourquoi elle se guérit facilement & presque d'elle-même dans ceux-ci, & si difficilement dans les personnes robustes & accoutumées à faire de l'exercice. On sçait aussi par là que presque tou-

tes les maladies dégènerent en celle-ci avant que de causer la mort , & quo par conséquent la peripneumonie est la cause prochaine de la mort , & presque le dernier effet de toutes les maladies mortelles.

L A P L E U R E S I E.

875. **O**N dit qu'un malade a la pleuresie , lorsqu'il a une fièvre aiguë continuë , (564. 567.) avec un pouls dur , une douleur aiguë , poignante , inflammatoire , (382. No. 3.) qui s'augmente beaucoup durant l'inspiration , qui diminuë dans l'expiration ou lorsqu'on retient son haleine , ou lorsque le thorax restant immobile , la respiration est principalement aidée de l'action des muscles du bas ventre , avec une toux presque continuelle qui cause de grandes douleurs , & qui par là est étouffée.

876. Si ces symptômes sont accompagnés de crachats qui sortent du poumon , on donne à ce mal le nom de pleuresie humide , ou de sèche , si ce dernier symptôme ne paroît point.

877. Il n'est point de partie des té-

gumens intérieurs du thorax qui ne soient susceptibles de cette maladie ; ainsi la plèvre & tout le médiastin, & conséquemment la partie antérieure, postérieure, droite, gauche, supérieure, inférieure, extérieure, profonde, en sont indifferemment le siège ; cependant ce mal affecte particulièrement les côtés.

878. Lorsque la douleur se fait sentir à la membrane qui tapisse intérieurement les côtes, c'est une vraie pleuresie, & au contraire c'est une fausse pleuresie, quand la douleur plus profonde attaque les muscles intercostaux & les parties dont ils sont recouverts.

879. Ce mal afflige principalement les adultes, ceux qui sont d'un temperament sanguin, qui sont bonne chere, boivent beaucoup de vin exquis, qui sont beaucoup d'exercice, qui sont rarement sujets à des rots acides, qui ont quelque disposition à des maladies inflammatoires, sur tout au Printems, lorsqu'un grand chaud succede à un grand froid ; en hyver lorsqu'on s'expose à un vent froid, piquant & brûlant ; alors la pleuresie qui n'est causée par aucune autre maladie, s'appelle idiopatique,

880. Mais on lui donne le nom de symptomatique, lorsqu'elle vient à la suite d'une maladie inflammatoire dont la cause materielle a été mise en mouvement & transportée dans les lieux décrits (877. 878.)

881. Ce mal a pour causes antécédentes 1. tout ce qui peut produire une inflammation quelconque. (375. jusqu'à 380.) 2. ce qui détermine cette cause générale, principalement à la plèvre, la nature du malade, la rigidité des arteres intercostales, dont le diametre est fort étroit, une maladie précédente qui laisse après elle une indisposition, d'où naissent les mêmes effets, comme la plèvre devenuë schirreuse, calleuse, adhérente au poumon, &c. la nature de la constitution épidémique prédominante, l'air froid poussé avec force par des fentes étroites, & dont on reçoit l'impression sur le corps nû, & fort échauffé par le travail ou par le feu; toutes boissons froides avidement prises & en grande quantité quand on a chaud, le vent de Nord, qui est très-froid durant l'Hyver, le transport d'une matiere inflammatoire, ichoreuse, purulente, prédominante auparavant dans toute la machine ou

dans quelque'une de ses parties , & déposée dans ces parties là par quelque cause que ce soit , comme on le remarque dans la rougeole , dans la petite verole , dans les ulceres avec tumeur , dans de grands & de larges ulceres qui disparoissent tout à coup , leur matiere étant absorbée par les veines.

882. Cette histoire, (875. jusqu'à 882.) le cours de ce mal tel que nous allons l'exposer dans un moment, (883. jusqu'à 907.) la dissection des cadavres des pleuretiques font voir clairement que le mal est une inflammation sanguine (371.) qui a son siége dans les petites arteres des parties décrites, (877. 878.) qui est occasionnée le plus souvent par une fièvre aiguë qui a précédé.

883. De-là (881. 882.) il est facile de déduire clairement l'histoire de cette maladie. Elle commence souvent par un grand & extraordinaire appetit, par le froid, le frisson, la débilité, la lassitude & la fièvre; dans son progrès la chaleur devient insensiblement ardente, avec soif, & perte totale de l'appetit; la douleur poignante, de foible qu'elle étoit devient des plus violentes, la respiration est fort lésée;

dans son état la fièvre est violente, mais se manifeste moins, parce que la respiration est gênée ou étouffée par la véhémence de la douleur, ce qui induit souvent le Médecin dans des erreurs honteuses. Elle finit par des événemens d'autant plus variés qu'ils dépendent de plusieurs causes, mais sur tout des divers changemens de l'inflammation, (386. jusqu'à 393. 492. jusqu'à 500.) de la nature du lieu où reside le mal (877. 878.) & de la considération de ces circonstances : plus il y a de parties (877. 878.) affectées à la fois, plus la circulation se fait avec force & vitesse, (92. jusqu'à 102.) ou plus la maladie principale (564. 567.) a de malignité, plus tous les symptômes sont pernicioeux, & sur tout plus la respiration, le pouls, ainsi que les excrétiions, s'éloignent de leur état naturel.

884. Ce mal se guérit, dégenere dans d'autres maladies ou cause la mort.

885. Dans ses commencemens, & tandis qu'il est encore simple, il se dissipe par le secours de la nature ou de l'art.

886. La nature le guérit ou par une heureuse resolution ou par la coction & l'évacuation de sa cause.

887. Par resolution , si les causes (386. 401.) concourent, alors la benignité des symptômes apprend qu'il n'y a rien à faire , si ce n'est d'aider la nature par un regime léger, par de très-doux aperitifs & des fomentations douces & émollientes.

888. Par coction & excretion de la cause, suivant ces observations fut tout.

1. toutes les fois que dans un tems favorable il coule des vaisseaux hémorroïdaux une suffisante quantité de liquide bien conditionné.
2. toutes les fois qu'avant le quatrième jour l'urine est abondante, épaisse, sédimenteuse, fort goutte à goutte, est un peu rouge, dépose un sédiment blanc & calme la maladie, cette urine est un signe de guérison, même dans la pleuresie sèche.
3. s'il sort par les selles avant le quatrième jour une abondance de matiere jaune bilieuse qui soulage le malade.
4. si, selon ce qui a été dit (837. jusqu'à 843.), il commence à paroître avant le sixième jour autour des oreilles ou aux jambes des abcès ichoreux, purulens, fistuleux, qui coulent longtemps.
5. lorsque le point de côté passe à l'épaule, à la main, au dos, avec un engourdissement & une pesanteur dou-

loureuse dans ces parties. 6. quand les crachats sont très-abondans , soulagent le malade ; ne sont point accompagnés de rhume ; ressemblent à du pus ; acquierent bientôt ou avant le quatrième jour une couleur blanche, quand cette évacuation n'est point interrompue, ou reparoît aussi-tôt qu'elle a été supprimée ; car par là le malade est hors de danger le neuvième ou l'onzième jour.

889. Lorsqu'après avoir exactement observé les signes de la pleuresie ; (875.) on est sûr qu'elle est dans l'état qu'on vient de décrire ; (888.) loin de rien remuer ou changer ; il n'y a qu'à continuer ce que la nature a commencé. Il faut donc s'abstenir de saigner, d'évacuer & prendre garde d'occasionner aucun changement. 1. il suffit d'user d'un regime mol & léger : le corps & l'esprit doivent être tranquilles ; l'air doit être temperé dans sa chaleur & dans son humidité : il faut laisser à la nature le soin du sommeil, ou ne le procurer que par de doux somniferes : les medicamens doivent être mols, très liquides & très peu apéritifs. 2. il faut ensuite pourvoir à chaque évacuation particuliere, d'où la guérison dépend. Ainsi dans l'état (888. No. 1.) il faut

appliquer à l'anüs des fomentations qui amollissent , relâchent , ouvrent les vaisseaux , ou les sangsuës , si cela ne suffit pas. Si l'on observe, (888. No. 2.) on doit appliquer de pareilles fomentations aux reins , au perinée , à l'hypogastre ; on doit user de diurétiques apéritifs ; il faut entretenir l'air un peu moins chaud , éviter la sueur & les autres évacuations , les diurétiques doux en lavemens sont salutaires. Mais dans le cas (888. No. 3.) il faut envelopper tout l'abdomen de fomentations semblables , prendre des clisteres laxatifs , & les retenir long-tems : il faut user d'un régime relâchant. Si l'on remarque le quatrième, (888. No. 4.) qu'il est aisé de prévoir par ce qui a été dit, (838.) & si en même tems le siège (839. 840. 841.) se manifeste, il faut alors recourir aux remèdes prescrits (859. 860. 861.) & après avoir fait l'ouverture tenir quelque tems le lieu ouvert par l'usage des suppuratifs : dans le cas , (888. No. 5.) outre les choses communes , il faut appliquer sur les parties où la douleur s'est jettée des fomentations émollientes & chaudes , les froter doucement & les irriter par des emplâtres un peu attirans ; enfin

dans le dernier (888. N^o. 6.) la chose est la même que dans la bonne péripleurésie : ainsi il faut mettre en œuvre tout ce que nous avons dit (850. 851.)

890. On guérit la pleurésie par le secours de l'art, sans faire naître d'autres maladies, & voici principalement la méthode qu'il faut suivre. Si la pleurésie est récente avant la fin du troisième jour, accompagnée de symptômes considérables, (875. 883.) sèche, (876.) dans un corps robuste, qui a fait beaucoup d'exercice, d'un tempérament sec, si la résolution & la coction ne se font point, (887. 888.) & qu'il n'y ait point d'espérance qu'elles se fassent. 1. il faut faire à un grand vaisseau une large ouverture pour en tirer promptement une grande quantité de sang : le malade doit alors être en repos & avoir le corps renversé sur le dos crainte de défaillance, & pendant que le sang coule de la veine, il doit accélérer son cours par la respiration, par la toux & par des soupirs; en même tems on fomenté & on frote doucement le lieu affecté: on doit continuer la saignée jusqu'à ce que la douleur ne diminuë assez considérablement, ou jusqu'aux

qu'aux premiers signes de défaillance ; on doit la réitérer selon que les premiers accidens pour lesquels on l'a d'abord faite reparoissent avec plus ou moins de violence , il ne faut la cesser que lorsque le sang n'est plus couvert d'une croute blanche. (834.) 2. il faut aussi-tôt avoir recours à des fomentations , à des bains tièdes , à des linimens , à des emplâtres dont l'utilité consiste à relâcher , à résoudre , à adoucir , à détourner. (Voyez 395. No. 6. 398. No. 3.) 3. il ne faut pas omettre de donner interieurement les délayans , les résolutifs , les relâchans , les adoucissans , les rafraîchissans , les anodins chauds & en grande quantité ; on les détermine aussi au lieu affecté , on les varie suivant que les phénomènes changent , en choisissant toujours avec soin ce qu'il y a de plus opposé à la putréfaction. 4. il faut user d'un régime léger , mol , rafraîchissant , antiphlogistique. 5. éviter tout ce qui dessèche , échauffe & augmente la circulation , comme la chaleur de l'air , du soleil , du feu domestique ; du lit ; des alimens , des remedes.

891. Quant au tems pendant lequel il faut continuer l'usage de ces reme-

des (890.) on se regle sur l'opiniâtreté, la remission ou la guérison (888.) de la maladie.

892. Cette maladie dégenere en d'autres, quand. 1. le lieu enflammé suppure; on sçait que la suppuration doit s'en faire. 2. par les signes généraux. (387. 402.) β. par la douleur, la toux, la fièvre qui perseverent au de-là du quatrième jour. γ. lorsqu'on ne voit point apparence de résolution (887.) & de guérison. (888.) δ. lorsqu'on sçait que le traitement requis (890.) a été négligé.

893. On sçait que l'abcès se fait déjà par les signes communs, (405.) mais principalement en ce cas, par des frissons frequens & qui redoublent sans cause manifeste, pas les signes décrits (834. 835.) dans la peripneumonie & par le tems de la maladie: on sçait même par là qu'il est déjà formé, & quelquefois il s'évacuë par le poumon sous la forme de crachats.

894. Quand l'abcès s'est rompu par la propre action du pus qu'il contenoit, ce pus s'épanche dans la cavité de la poitrine qui en est toute inondée de plus en plus, à proportion que l'ulcere lui fournit de nouvelle matiere, &c

qui consume toute l'habitude du corps & se manifeste par les signes qui ont précédé, (892. 893.) par le mal qui dure jusqu'au quatorzième jour, par la remission subite & le retour soudain des symptômes, & produit la phthisie.

895. Aussi-tôt donc qu'on connoît par les signes (892. 893.) qu'il s'est formé abcès dans le lieu enflammé, il faut brûler avec des caustiques le lieu où l'on sçait que le malade sentoît auparavant de la douleur, le couper environ jusqu'à la plèvre, le tenir ouvert par des suppuratifs, afin que la matière déterminée au dehors par le jeu des poumons, s'éloigne de la plèvre, & ne donne point lieu à l'empîème : ensuite on amollit le même endroit jusqu'à ce qu'on ne l'ait entièrement modifié.

896. Mais s'il est constant par les signes (302. 894.) que l'apostumé est déjà crevé & l'empîème formé, il faut sur le champ ouvrir la poitrine, (303. No. 5.) en tirer le pus, (303.) guerir la playe (304.) par le régime & les médicamens convenables.

897. La pleuresie se termine dans un autre mal, quelquefois le lieu affecté devient schirreux, calleux, le pou-

mon devient adherent à la plèvre d'où provient aussi-tôt l'asthme, la difficulté de respirer, une toux sèche principalement après avoir mangé ou agi, ce qu'on connoît par la présence de ces accidens sans aucun signe d'abcès (893.) ou d'empîème (896) & principalement s'ils durent long-tems sans beaucoup augmenter le mal.

898. Si ce mal connu (897.) peut être guéri, ce n'est que par une vie dure, laborieuse, par la grandeur, par l'exercice de la campagne en allant souvent à cheval.

899. Quelquefois aussi la gangrene survient d'abord au côté enflamé, & se communique bientôt après au poulmon (844) à cause de la proximité du lieu.

900. Ce mal (899.) naît en même tems ou de la violence de la pleurésie, ou de la matiere acre, ou putride qui l'accompagne

901. Or l'on connoît qu'il doit arriver, & qu'il commence déjà par differens signes : Si les crachats sont purulens, bilieux, ronds, purulens, sanguinolens, d'un noir de suie, bourbeux, fétides ; si on entend un bruit dans la poitrine ; si le visage est triste,

les yeux d'un jaune tirant sur le rouge, poudreux, obscurcis ; si la nature des crachats varie au commencement, en ce cas on meurt souvent le troisième ou le cinquième jour. S'il y a ster-teur, si les crachats sont supprimés totalement ou sortent avec peine ; si le pouls est languissant, l'urine enflam-mée ; s'il y a un cours de ventre liqui-de, fétide, putride, symptomatique ; s'il survient une grande peripneumo-nie ; si une nouvelle attaque succede à la première ; si le sang tiré par la sai-gnée est très-vermeil sans croute in-flammatoire, (384.) quoiqu'on l'ait fait sortir de la veine de plein jet par une large ouverture, & qu'on l'ait re-çû dans un vase très-net ; si l'expecto-ration étant supprimée, la difficulté de respirer subsiste ou s'augmente avec douleur, pesanteur de poitrine, un pouls dur, petit, vif & beaucoup d'ar-deur, ces symptômes devenans le cin-quième jour plus violens, causent la mort le septième ; si l'urine est fort rou-ge, obscure, avec un sédiment chan-geant & confus, on meurt dans l'espa-ce de quatorze jours ; si l'hypostase est noire & ressemble à du son, la mort est plus prompte ; si l'inflammation légère

dans son commencement, augmente le cinquième ou le sixième jour, le danger paroît le septième & le douzième; & rarement on guérit, si ce n'est après le quatorzième; enfin si le dos, le côté, l'épaule deviennent rouges & enflammés avec de grandes douleurs & un cours de ventre verd & très-fétide.

901. Si la foiblesse, la grande douleur, la matiere qui ne peut être expulsée, la trop grande contraction ou crispation des vaisseaux, l'usage excessif des remedes chauds rendent la pleurésie sèche, & qu'en même tems la douleur monte aux parties superieures; si la langue paroît tout à coup sèche, couverte d'ordures, livide, noire, avec une bulle noire, si l'on voit un de ces signes ou plusieurs ensemble, la maladie est pour l'ordinaire mortelle par elle-même, se guérit difficilement, & cause le plus souvent la mort: elle n'a garde d'être facile à guérir, la gangrène survenant au côté dans le lieu malade, & au poumon qui en est voisin.

902. Lorsqu'on voit par ces signes (901.) qu'on est menacé de ce mal, (899.) si le malade a encore quelque force, il faut sur le champ mettre en œuvre les plus puissans moyens, car il

ne faut rien attendre des forces de la nature, ni des petits remèdes.

903. En ce cas (902.) il faut donc aussi-tôt enfoncer profondément dans la partie affectée un fer ardent pour brûler les croutes gangrénées ; on les couvre ensuite de forts mondificatifs, on les échauffe sans cesse par des fomentations très pénétrantes ; après quoi il faut user largement en boisson de délayans forts, d'apéritifs, d'antiseptiques & de sudorifiques : car s'il est un moyen d'adoucir un mal si cruel, c'est sans doute celui-ci.

904. Mais si les symptômes de la pleurésie viennent d'une cause inflammatoire très-violente, & ne cèdent ni au secours de la nature (887. 888.) ni aux plus forts antipleuretiques, (890. 903.) disparoissent ensuite tout à coup sans cause en tant qu'ils dépendoient de l'inflammation, avec un pouls qui demeure petit, vif, intermittent, une respiration petite & fréquente, des sueurs froides, il est sûr que la partie enflammée a déjà dégénéré en gangrène, d'où naît bientôt le délire, & aussitôt la mort, sur tout si le thorax est en même tems de couleur livide : la même chose arrive lorsqu'en crachant

des matieres bilieuses la douleur se calme sans raison , car alors il survient également une démence qui annonce que la gangrène va faire perir le malade.

905. La pleuresie même se termine par la mort , quand elle vient d'une inflammation si violente & si douloureuse que le thorax n'ayant plus aucun mouvement , le cours du sang est arrêté ; ce qui fait naître en très-peu de tems une peripneumonie mortelle. (848.)

906. De là il est aisé de voir pourquoi la peripneumonie vient à la suite de toutes les violentes pleuresies , pourquoi ce mal est ordinairement mortel aux vieillards , aux femmes accouchées ou grosses , pourquoi en ferrant le thorax par des bandages la douleur se calme , de façon qu'elle devient supportable.

LA PARAPHRENESE.

907. **L**orsqu'une maladie semblable à la pleuresie occupe cette partie de la plèvre qui environne le diaphragme , ou occupe même le centre

nerveux de ce muscle, on l'appelle paraphrénésie, qui est un mal cruel.

908. Elle est bien plus fréquente qu'on ne s'imagine ordinairement; elle est souvent présente, sans qu'on s'en apperçoive; on la néglige, & si on la traite, c'est sous le titre d'une autre maladie.

909. On la connoît par une fièvre continuë très-aiguë, par une douleur inflammatoire, intolérable en cette partie à cause de ses membranes nerveuses, douleur qui augmente cruellement dans l'inspiration, quand on touffe, quand on étternuë, quand on a l'estomach rempli, quand on a des nausées, des vomissemens, quand on pisse, ou qu'on va à la selle, à cause de la compression de l'abdomen, qui est nécessaire à ces deux évacuations; on connoît encore ce mal par une respiration fort haute, courte, fréquente, étouffée, qui se fait par la seule action du thorax, pendant que le bas ventre est en repos, par un délire perpetuel, par la révulsion des hypocondres en dedans & en haut, par un ris Sardonien, par les convulsions, la fureur, la gangrène.

910. Elle a les mêmes suites que la pleuresie, (884. 892. 896. 897.

899.) mais le mouvement considerable & continuel de la partie , la necessité du lieu pour la vie , la tension de ses membranes nerveuses , tout cela rend ses progrès plus rapides & plus funestes , & produit l'ascite purulente,

911. La cure de ce mal demande les mêmes précautions , les mêmes distinctions , les mêmes remèdes , excepté ceux dont la situation du lieu ne permet pas de faire usage ; les clisteres émolliens sont souvent profitables , à cause du voisinage de la partie malade,

912. Mais dès que le diaphragme qui étoit auparavant enflammé vient à suppurer , l'abcès se rompt , la cavité du bas ventre est inondée de pus , qui venant à se putréfier , à s'amasser & s'accumuler de plus en plus , élève l'abdomen , ronge les visceres , produit une consommation déplorable & la mort.

913. Et quoique tout ce mal soit bien connu , on ne sçauroit pourtant le guérir.



DIFFERENTES ESPECES d'hépatite & d'ictère.

914. **L**E foye peut s'enflammer, comme les visceres & les parties dont on a fait mention jusqu'ici, quoiqu'on n'y pense gueres, & cette inflammation n'est peut-être pas si fréquente, à cause de la petitesse de l'artere hépatique & du peu de force avec laquelle le sang circule dans la veine porte.

915. Elle a donc son siége dans les dernieres extrémités de ces deux vaisseaux, (914.) qui imitent les arteres dans leur façon d'apporter le sang au foye; ainsi il y a deux sortes d'hépatite, comme de peripneumonie, distinguées par leur siége, par leur origine, de sorte cependant que l'une produit aisément l'autre.

916. Elles ont toutes deux (915.) les mêmes causes antécédentes, sçavoir les causes générales d'une inflammation quelle qu'elle soit, (375. jusqu'à 380.) particulièrement déterminées à cet endroit, & plusieurs autres qui appartiennent proprement à ce lieu prin-

cipalement, telles que l'épiploon trop gras, la nature atrabilaire du sang ou de la bile, l'acrimonie de matieres purulentes, ichoreuses, scorbutiques, croupiffantes en quelque endroit, (supposé que la chaleur, la fièvre, le mouvement, les alimens, des médicamens, des venins liquifient ces matieres, les mettent en mouvement & les pouffent au foye;) une bile grasse, acre, brûlée, excitée par ses causes; les pierres, les platres, un schirre, une callosité, une tumeur, un apostume, un cancer, un ver, occupans, pressans, comprimans quelque endroit du foye, de la vésicule du fiel, du conduit biliaire, s'il survient alors une cause excitante semblable à celle dont je viens de parler, le froid vif pris dans l'air, en buvant, en mangeant, & subitement appliqué au foye, lorsqu'on est fort échauffé; une longue soif excitée par de grands mouvemens, par la chaleur, par la sueur, par une fièvre ardente avec besoin & sans boisson, de violentes passions, de grands efforts en vomissant, l'affection hypocondriaque inveterée.

917. Toutes ces différentes causes font naître une inflammation qui pro-

duit differens effets selon la differente disposition précédente du foye, selon la differente matiere qui est mûë & qui enflamme, & enfin selon la differente cause qui la meut.

918. Tandis que l'hépatite suit la nature ordinaire de l'inflammation, elle bouche les vaisseaux, arrête les fluides; forme une tumeur, presse les parties voisines, y produit les mêmes accidens qu'en son lieu. De-là le foye s'augmentant insensiblement; occupe presque tout l'abdomen, gêne l'estomach, & devient douloureux ainsi que le diaphragme, quand ce viscere est plein. Le cours de tout le sang de l'artere celiacque & des deux mesenteriques étant empêché, il s'arrête au foye; & en consequence la circulation de tout le sang veineux, arteriel, lymphatique ne peut aucunement se faire dans les premiers visceres abdominaux; la generation, la secretion, l'excretion, la circulation, l'action de la bile est détruite; il naît un ictere avec ses effets; tous les liquides & les visceres de l'abdomen se putrefient; ce qui cause une infinité de maux.

919. Elle se guérit, produit d'autres maladies ou cause la mort.

920. Elle se guérit par le secours de la nature ou de l'art.

921. Par le secours de la nature ; quand il se fait une heureuse résolution, ou coction & excretion de la matiere morbifique.

922. La résolution se fait ; quand la matiere est récente, douce, que les autres conditions se trouvent, (386.) & que l'art aide la nature par des épithèmes, des boissons, des lavemens qui délayent, résolvent, meuvent doucement.

923. La coction & excretion ; lorsque dans cette maladie connue par ses signes, (916. 917. 918.) 1. il survient un cours de ventre bilieux avec un peu de sang avant le quatrième jour. ou 2. qu'on rend beaucoup d'urine acre, épaisse, rouge, avec un sediment blanchâtre ; long-tems continuée avant le quatrième jour. ou 3. qu'il survient une petite douleur à la rate avant les signes de la suppuration. 4. ou qu'il se fait une abondante hémorrhagie par la narine droite. 5. ou qu'on a des sueurs d'une bonne consistance qui coulent en tems & lieu, dont la continuation & les effets sont salutaires.

924. Dès que le premier cas paroît ;

(923. No. 1.) il faut aussi-tôt user d'épithêmes, de clisteres, de fomentations, de boissons, d'alimens, de médicamens qui puissent délayer, résoudre, mettre en mouvement, déterger, expulser doucement, & sur tout résister à la putridité bilieuse.

925. Si l'autre cas se présente ; (923. No. 2.) il faut mettre en œuvre les remedes dont on a parlé (889. pour la cure de 888. No. 2.) auxquels on doit en ajoûter qui soient un peu détersifs.

926. Dans le troisième cas (923. No. 3.) on fait les mêmes choses ; mais en même tems il faut appliquer de semblables fomentations à la rate & à tout le chemin de ce viscere au foye.

927. Dans le quatrième (923. No. 4.) on applique aux narines interieurement & exterieurement des fomentations émollientes ; tièdes ; jusqu'à ce qu'il n'ait coulé assez de sang pour calmer les symptômes. Alors si l'hémorrhagie est trop abondante, on l'arrête peu à peu par des stiptiques, & en faisant diette. Il ne faut point trop se presser.

928. Enfin dans le cinquième (923. No. 5.) il faut boire beaucoup de dé-

coctions délayantes & détersives.

929. Il faut sur tout prendre garde ici (924. jusqu'à 929.) qu'il ne reste dans le lieu quelque peu de la matiere morbifique. On auroit ensuite bien de la peine à venir à bout de la dissiper. C'est ainsi qu'on guérit la premiere & la meilleure espee d'ictere.

930. Si l'inflammation est récente, violente, sans les signes ni l'esperance, (922. 923.) il faudra la traiter avec les mêmes précautions, les mêmes remedes, la même méthode que la pleurésie, (890.) la paraphrénésie (911.) & semblables maladies. si ce n'est que les boiffons & les clisteres émoulliens, antiphlogistiques, qui lâchent doucement par le ventre, sont sur tout salutaires en ce cas.

931. On juge que la guérison est parfaite, lorsque les yeux, le visage, l'urine, les excremens ne sont plus jaunes, & que les symptômes (918.) ont disparu.

932. D'où l'on connoît l'origine, la nature, l'effet, la curation de la seconde espee d'ictere qui est plus fâcheuse.

933. Mais si dans l'inflammation du foye (914. 915.) les remedes (922. jusqu'à

jusqu'à 931.) n'ont point été employés, l'ont été trop tard ou envain ; si ce mal vient de causes plus graves, la suppuration (387. 402.) s'y fera comme ailleurs ; si ce n'est qu'à cause de la quantité de liquide sanguin & bilieux qui y croupit, il ne s'y fait gueres de bon pus que dans les vaisseaux petits & extérieurs ; mais le plus souvent il arrive une putréfaction funeste.

934. On prévoit que cela arrivera :
 1. par les signes de l'inflammation qui a précédé dans l'endroit, par la douleur inflammatoire, par la couleur jaune des yeux, de la peau, de l'urine ; des excréments, par la fièvre aiguë. 2. par l'absence de la résolution, (922.) de la coction, de l'excrétion (923.) ou de la guérison. (924. jusqu'à 933.)
 3. par le changement des symptômes, par la diminution de la douleur qui n'est plus si vive, par la pulsation qui a succédé, par l'ictère qui demeure, par certaines horreurs vagues. 4. par l'inflammation qui dure depuis plus de trois jours sans être des plus fortes.

935. On sçait que la suppuration est faite. 1. par les signes (934.) qui ont précédé. 2. par le gonflement de la partie. 3. par le changement des symptô-

mes, par la pésanteur qu'on sent alors dans la partie au lieu de la douleur, l'ictère n'étant point dissipé. 4. par la grande débilité; la fièvre hectique; la soif extrême.

936. Un tel apostume. ou 1. consume tout le foye. ou 2. se rompt & répand un pus sanieux dans la cavité de l'abdomen. ou 3. s'ouvre dans les intestins par les vaisseaux biliaires. ou 4. reflue dans le sang par la veine cave. ou 5. la tumeur du foye s'élevant jusqu'au péritoine, y forme un abcès externe qui se manifeste en cet endroit.

937. Lorsque le foye est consumé il survient alors une consomtion lente ictérique; avec une petite fièvre continuë, une soif intolérable, une extrême foiblesse, une anxieté inexplicable, des urines presque noires, la tympanite, un flux de ventre sanieux très fétide; on meurt enfin après avoir longtemps combattu.

938. Le mal parvenu jusques là (937.) n'admet aucune guérison; on peut à peine le pallier. Voilà une autre espece d'ictère.

939. S'il s'est fait des ulceres au foye, & qu'ils ayent répandu leur matiere dans la cavité de l'abdomen, four-

nissant sans cesse un nouveau pus, il s'y en fait un amas; toute l'humidité & la nourriture du corps se convertissent en pus, tous les viscerés se putréfient: de-là naît une ascite qui imite la tympanite; & après une consomtion lente, affreuse, & ses symptômes, la mort s'ensuit. Voilà une espece d'ictère presque semblable à la précédente, (938.) & qu'aucun art ne peut guérir.

940. Mais toutes les fois que la matiere purulente & ichoreuse, après avoir rongé les extrémités des conduits biliaires coule dans leur cavité & de-là dans les intestins; selon la variété des voyes affectées; elle produit des vomissemens fétides, putrides, purulens, ichoreux, blancs, cendrés, bruns; jaunes, noirs, ou de semblables flux de ventre avec grande perte de forces, colliquatifs, & qui causent bientôt la mort. Voilà encore une nouvelle terminaison de l'ictère qui est fort à craindre.

941. Si les mêmes liquides (940.) après avoir rongé les extrémités de la veine cave passent de-là dans cette veine, & enfin se déchargent dans la masse du sang & se mêlent avec elle, il naît des symptômes affreux, & qui mar-

quent que la mort du malade arrivera bientôt. Les défaillances sont terribles & fréquentes, la foiblesse est extrême, le pouls mauvais de toutes façons, toutes les fonctions à la fois sont en désordre ; la mort est imprévûë. Voilà encore un autre ictere.

942. Et dans ce cas (941.) il n'est aucun puissant remede : s'il est quelque moyen de soulager le malade, ce n'est qu'en usant beaucoup des remedes qui conservent les forces, résistent à la putréfaction & réparent les liquides.

943. Mais si le mal est de la dernière espece, (936. No. 5.) on ouvre la tumeur qui se présente avec le lin, le fer ardent, les caustiques, la lancette ; & par le moyen de suppuratifs & de corrosifs, on accroît doucement l'ouverture & aussi profondément qu'il est nécessaire pour parvenir à la vomique.

944. Alors s'il sort extérieurement un pus blanc, égal, bien digéré, sans odeur, qui ne teigne point la sonde, il y a esperance : car il faut traiter ce mal comme un ulcere, (402. jusqu'à 413.) & en même tems user intérieurement de médicamens dépuratifs.

945. Mais s'il sort une lie jaune,

brune, livide, noire, fétide, qui teigne la sonde de couleur d'iris, sanieuse, ichoreuse, le foye sera peu à peu rongé, le malade consumé, & on verra presque les mêmes symptômes. (941.)

946. Mais si l'inflammation du foye est suivie des conditions, (392.) il s'y formera un schirre, lequel venant à se gonfler, à se durcir, à s'agrandir, en-dommage & son siège & les parties voisines; de-là naissent encore à peu près les mêmes accidens, mais lentement, (881. 882. 883.) ce mal ne cede point aux émoulliens; les matieres acres le font dégénerer en cancer (492.) horrible, dont on comprend les terribles effets en comparant (499.) avec le siège de ce mal. Le principal effet d'un tel schirre est un ictere perpetuel.

947. D'où il est clair que ce mal connu par ses signes (946.) doit être traité très doucement, & se guérit à peine.

948. Mais s'il n'y a qu'une seule petite partie du foye légèrement enflammée, ce mal donnera lieu au calcul, à un petit schirre, à des pustules, à un petit abcès; tous accidens peu fâcheux en soi, mais qui sont la source de bien

des maux , (881.) quand la fièvre survient.

949. Enfin l'inflammation du foye cause subitement la mort , lorsque les causes de l'inflammation sont si violentes que rien ne peut passer par tout le foye , & qu'en même-tems la fièvre est très-forte. Alors le foye dont les extrémités sont resserrées & les vaisseaux dilatés ; ne fait aucune fonction ; il se fait un ictere subit & considerable , les vaisseaux se rompent , le sang & la bile se répandent , le malade meurt sur le champ. On prévoit que ce mal arrivera. 1. par la violence avec laquelle on sçait que la maladie attaque le foye. 2. par la grande & soudaine résolution des forces. Mais on connoît que ce mal est déjà présent par les vomissemens ou les selles de sang , de bile , d'excrémens semblables à de la lie , verds , noirs , très-fétides , cadavereux , par les grands & perpétuels hocquets , par la véhémence de la fièvre , par la soif inestinguible , par la pâleur subite.

950. Par tout ce qu'on vient d'exposer (depuis 914. jusqu'à 950.) on peut comprendre une infinité de symptômes qui se rencontrent dans les maladies aiguës , & que l'ignorance a fait

attribuer à une malignité vaine & fautive. Car c'est du foye que dépendent tous les visceres du bas ventre, & conséquemment toutes leurs fonctions, la digestion, l'assimilation, la nutrition, la sanguification, l'évacuation par les selles. Il y a dans le foye trois sortes d'humeurs qui se putréfient aisément par la chaleur, beaucoup de sang, & de sang dissous, la bile vésiculaire & hépatique; le foye est très-proche du diaphragme & du cœur. Quand les extrémités des vaisseaux biliaires sont bouchées, la liqueur bilieuse de la veine porte passe aisément dans la veine cave. On peut juger par ces seules choses combien il y a de différentes especes d'ictères, pourquoi on guérit quelquefois sans peine ce mal, & quand; pourquoi il est souvent très-opiniâtre; pourquoi il cause souvent une mort prompte, & souvent ne fait perir qu'après bien des souffrances; pourquoi il paroît, reste, disparoît, revient par périodes; pourquoi après de si grandes anxietés, des vomissemens, des douleurs, des convulsions, ce mal paroît, se calme, reparoît, & ce qu'il marque alors; pourquoi il est si funeste avant le septième jour dans les fièvres aiguës.

si inexpugnable dans les mêmes fièvres
 après le septième ; pourquoi une dys-
 senterie copieuse & de peu de durée
 le guérit si bien ; pourquoi la saignée
 est d'un si foible secours dans ces ma-
 ladies , pourquoi dans toute maladie ai-
 guë il faut faire tant d'attention aux
 douleurs des hypocondres , à leurs en-
 flûres , à la façon dont ils s'élevent ;
 pourquoi la couleur des yeux & des
 urines font si-tôt connoître la présence
 ou le déclin de l'ictère ; pourquoi l'in-
 flammation , la suppuration , la gan-
 grene , les schirres , les cancers de la
 rate , de l'estomach , de l'épiploon , du
 méfantere , des intestins endommagent
 toujours si fort le foye ; pourquoi ces
 visceres à leur tour souffrent si cruelle-
 ment de l'inflammation ou du schirre
 du foye ; pourquoi le foye peut acque-
 rir un volume si considerable , s'enfler
 si prodigieusement & se dessecher en-
 suite ; pourquoi les maladies du foye
 causent l'hydropisie , & qui pis est , la
 tympanite ; pourquoi le foye s'exténuë
 & se desseche dans les hydropiques ,
 tandis que leur rate s'enfle beaucoup ;
 ce que c'est qu'une dysenterie hépati-
 que , &c. car il y auroit encore une in-
 finité de choses qui trouveroient ici
 leur place.

I N F L A M M A T I O N du ventricule,

951. **L'**Estomach peut être attaqué d'une vraie inflammation, comme les autres parties ; les signes & les effets de ce mal sont à peu près ceux-ci, une douleur ardente, fixe, poignante, dans le lieu même de l'estomach, laquelle s'augmente dans l'instant même qu'il tombe quelque chose dans sa capacité ; un vomissement très-douloureux aussi-tôt après la déglutition de quelque chose que ce soit, avec des sanglots douloureux ; une anxiété extrême & continuelle vers les parties précordiales, une fièvre aiguë, continuë ; ses causes sont des inflammations générales, ou le voisinage d'autres parties enflammées, ou des matieres acres qu'on a prises.

952. Ce mal est ordinairement bientôt mortel, à moins qu'on ne le guérisse sur le champ, à cause de la nécessité des fonctions lésées & de la connexion d'une infinité de nerfs.

953. Cette inflammation ainsi que celles des autres parties, se guérit, dé-

gènere en suppuration , en fchirre , en cancer , en gangrene , ou cause une mort subite que les convulsions accelerent.

954. Aussi-tôt que ses signes (951.) sont connoître sa présence , il faut sur le champ faire d'amples saignées , réitérées selon le besoin , user exactement de boissons très-légères , nourrissantes , émoullientes , antiphlogistiques , opposées à la cause , de clisteres & de fomentations semblables , éviter avec tout le soin possible tout acré , & sur tout le vomissement.

955. Si elle dégénere en suppuration plusieurs maux surviennent , sur tout des nausées , des vomissemens , des douleurs qui paroissent souvent extraordinaires : quand on en ignore la cause , on les guérit rarement. Lorsqu'on la connoît , (951.) ces accidens demandent le même traitement que l'abcès (402. jusqu'à 413.)

956. Si elle produit un fchirre ou un cancer , elle excite alors d'énormes vomissemens , des douleurs insupportables qui s'augmentent aux moindres choses qu'on prend , qui deviennent fixes , longues , & qui s'irritent encore plus par l'usage de tous les médicamens âpres.

957. On calme ces maladies par les seuls remèdes doux qui y sont requis, (490. 491. 506. 507. 508. 509. 511.) on les guérit rarement ; les eaux médicinales naturelles sont les plus efficaces en ce cas.

958. On peut puiser dans (914. jusqu'à 958.) l'origine, la nature, les effets, la connoissance, la prévision, la curation, la palliation de l'inflammation de la rate, du pancreas, de l'épiploon, de la suppuration, de la gangrene, du schirre, du cancer de ces parties.

I N F L A M M A T I O N

des intestins.

959. **L**Es intestins, principalement les grêles, ont très-souvent, comme l'estomach, leurs membranes fort enflammées, par les causes de l'inflammation en général transportées en ces parties, ou par des matieres acres prises en boisson, en aliment, en assaisonnement, sous la forme de médicament, à titre de venin, qui y sont portées, retenues dans les rides de leurs valvules, & s'y attachent ; de plus par

toute matiere acre , putride , fétide , purulente , ichoreuse , gangreneuse , bilieuse , atrabilaire & cancreuse que l'œsophage , l'estomach , le foye , la rate , le pancreas , l'omentum y déchargent , qui s'y arrête , & les ronge ; enfin par de violentes convulsions qui ont précédé , produit des vents , empêché le mouvement , & ont ainsi excité l'inflammation.

960. Produite en ces lieux , elle contracte les intestins , ferme leur cavité , empêche le passage des matieres qui y abondent , enfle prodigieusement , distend , tiraille , enflamme l'intestin qui se trouve au-dessus de l'endroit bouché & le ventricule même , cause par là une douleur très-aiguë , ardente , fixe , qui s'étend par toute la partie enflammée , de violentes convulsions dans le diaphragme & les muscles de l'abdomen , quand elle est irritée par les matieres qui y abordent ; supprime les selles ; fait vomir ce qu'on a pris & ce qui y est déterminé plus ou moins vite après l'avoir pris , selon qu'il s'est arrêté plus haut ou plus bas ; fait naître des vents douloureux , les tourmens les plus violens avec des borborrygmes , le miserere , le volvulus , la

suppuration , la gangrene , un schirre , un cancer , une fièvre très-aiguë , une foiblesse extrême causée par la véhémence de la douleur , & enfin une mort très-prompte.

961. Tant que ce mal est encore renfermé dans les bornes de l'inflammation , ceux qui n'y font pas d'attention le prennent pour la passion iliaque , l'attribuent avec un succès dangereux au froid , aux flatuosités , au vent , le traitent par des remèdes chauds & carminatifs , dont les suites sont très-funestes.

962. Mais on voit aisément que ce mal est une vraye inflammation , par la fièvre aiguë continuë qui l'accompagne , par la grande soif , la grande chaleur , la dureté du pouls , la douleur brûlante , les urines enflammées & une débilité soudaine.

963. S'il occupe (959.) l'arc du colon , il produit une douleur qu'on nomme colique ; s'il a son siège dans les extrémités de l'intestin rectum , alors on le prend ordinairement pour des hémorrhoides borgnes ; il se dissipe par une dysenterie douce , sanguinolente , bilieuse.

964. Aussi-tôt qu'on connoît par les signes (950. 960.) que ce mal

est présent, dans cet état il faut sur le champ mettre tout en œuvre pour le guérir. On y réussit. 1. en saignant copieusement & fréquemment, comme dans la pleurésie. (890.) 2. en donnant sans cesse des clisteres relâchans, délayans, antiphlogistiques, qu'on réitere souvent; trois, quatre fois & plus, dans un seul jour. 3. en faisant prendre sans cesse les mêmes choses en boiffons chaudes, auxquelles on ajoute prudemment des opiatz & des médicamens d'une nature opposée à celle de la cause singulière de ce mal connue. (959.) 4. en appliquant sur tout l'abdomen de pareilles fomentations & principalement des animaux jeunes, vivans, sains. 5. évitant en même tems avec soin tout acré, tout ce qui augmente le cours des liqueurs, tout ce qui échauffe, soit boiffon, aliment, médicament, soit le mouvement ou les passions. 6. en persistant dans l'usage de ces remedes jusqu'à ce qu'on ait appaisé tout le mal & qu'on n'en ait point eu d'attaque depuis trois jours.

965. Si ce mal (959. 960.) loin de céder aux remedes convenables, persiste toujours avec violence au de-là du troisième jour; & qu'à la douleur, à

l'ardeur , à la distention succede une horreur vague par tout le corps , sans cause manifeste , une douleur sourde avec un sentiment de pésanteur dans l'endroit , c'est signe qu'il s'y fait un abcès. Dans l'espace de quatorze jours , cet abcès venant à s'ouvrir , se vuide du pus qu'il renferme. Si ce pus tombe dans la cavité de l'abdomen il produit plusieurs maux semblables ; (939.) mais s'il est déterminé dans la cavité des intestins , il produit une dysenterie purulente , plus ou moins abondante & de longue durée , selon la nature de l'ulcere qui y est formé ; dysenterie qui fait fortir les membranes des intestins souvent toutes entieres & produit souvent la consomtion.

966. Aussi-tôt que cela se (965.) manifeste , il faut sur le champ bannir tout régime qui fait beaucoup de matiere fécale , dure , épaisse ; on doit mettre le malade , pour toute nourriture , aux seuls boüillons avec des racines un peu détersives : le faire beaucoup boire de décoctions balsamiques , détergentes , & en prendre des clisteres , ou boire en grande quantité des eaux minérales , & continuer leur usage jusqu'à parfaite guérison.

967. Si ce mal vient de causes très violentes, (959.) & est accompagné des plus cruels symptômes, (960.) il pourra aisément produire en cet endroit (959. 963.) la gangrène (388.) qui cause ensuite une mort des plus tristes.

968. On prévoit (967.) qu'elle arrivera, par la connoissance des mêmes choses qui ont précédé, lorsqu'en même-tems il ne paroît aucun signe d'une heureuse résolution, (963.) ni de guérison (964.)

969. On connoît qu'elle se forme, par les signes qui ont précédé, (968.) par la rémission soudaine & sans cause de la douleur, par le pouls qui reste foible, intermittent; par des sueurs froides, par une dysenterie fétide, cendrée, ichoreuse, livide, noire, par la sortie involontaire des excréments, d'où suit bientôt une mort douce & tranquille.

970. Quand ce mal est parvenu à ce point, il n'admet aucun remède; c'est auparavant ce tems qu'il faut le traiter, & il n'y a que la méthode (966.) qui soit utile.

971. Mais si les causes (392.) font naître un schirre en ces parties, comme

ce genre de mal est d'une nature toute différente , & il est sans doute nécessaire de s'en faire une idée claire.

972. Si donc les intestins dont on a parlé (959. 963.) sont attaqués d'une inflammation qui dure long-tems , qui est accompagnée des conditions, (392.) qui n'est pas des plus violentes, (960.) qui ne se résout point , comme on l'a dit (963.) ni par les médicamens , (964.) & qui ne se termine point par la suppuration , (965.) qui laisse dans le lieu affecté un sentiment perpétuel d'engourdissement , de pesanteur , de déchirement , alors soyez sûr qu'il s'y forme un schirre.

973. Ce schirre, suivant sa nature , (392.) produisant ses effets (486.) en cet endroit, (959. 963.) donne lieu à plusieurs maux de conséquence, opiniâtres; tels que principalement l'engourdissement , le sentiment de pesanteur qui augmente sans cesse avec le schirre , à l'endroit duquel la cavité intestinale se rétrécit ; les excréments & le chyle y croupissent ; agissent sur le lieu de la résistance , deviennent très-puants par leur séjour : de là l'intestin se bouche, se contourne ; ce qu'on prend y séjourne, y est arrêté ; de là le

misereré , le volvulus , ou une dysenterie sèche , causée par l'acre irritant ; des convulsions , le hocquet , le vomissement , une douleur continuelle , la fièvre , la maigreur , l'atrophie , la mort.

974. Quels que soient les médicamens , ils ont peu d'effet. Qu'on observe le régime (966.) , moyennant quoi on supportera long-tems ce mal sans de grandes douleurs.

975. Mais si un tel schirre produit en cet endroit par les causes (492. 495.) se manifeste par les signes , (497. 498.) les choses sont alors dans un état déplorable & irrémediable , comme on peut le concevoir en comparant (498.) avec la nature , les fonctions , le tissu nerveux de l'intestin. On est sur tout travaillé d'une dysenterie très-acre , continuelle , rebelle , qui brûle , ronge , consume tous les lieux par lesquels elle passe , cause en même-tems des convulsions très-violentes , des douleurs fixes , longues , insupportables , jusqu'à ce qu'enfin la mort soit l'unique soulagement qui reste à ces malheureux.

976. Aussi-tôt qu'on connoît (972.) la présence du schirre , le moyen d'a-

doucir beaucoup ce mal (975.) c'est de le traiter suivant la méthode; (974.) mais si pour le dompter on use imprudemment de remèdes acres, (490. No. 3. 495. 502.) & sur tout de violens purgatifs, on fait naître en cet endroit un cancer qui y fait de cruels progrès : alors il ne faut prendre pour toute boisson que du petit lait frais, & pour tous alimens que des bouillons faits de matieres farineuses ou de viande, avec des jaunes d'œufs ; on doit user de lavemens très-doux, faits seulement de graine de lin, de feuilles de solanum des boutiques, ou de têtes de pavot blanc, de médicamens fort adoucissans, anodyns, légèrement narcotiques, & qui ne s'aigrissent point aisément.

977. De là enfin on conçoit pour quoi on observe si souvent dans la pratique des douleurs à l'œsophage, à l'orifice de l'estomach, au foye, à la rate, au pancreas, à l'ileum, au colon ; si cruelles, si fixes, si opiniâtres, si intolérables, si indomptables ; ce qui dans tout vrai miserere est toujours la cause physique qui empêche absolument les matieres contenuës de passer par les intestins de quelque nature qu'elle soit.

soit qu'elle dépende de la fabrique de
 l'intestin mal affectée, ou d'une cer-
 taine matiere qui en remplit la cavité,
 & dont on a en effet remarqué bien
 des especes différentes: de là aussi com-
 bien il y a d'especes de dysenteries
 toutes surprenantes; combien on a sou-
 vent tort de s'en prendre à certaine
 acrimonie hectique particuliere des hu-
 meurs, & de donner des remédes nui-
 sibles en conséquence de cette acrimo-
 nie faussement supposée; combien il
 faut de prudence à un Médecin qui
 veut purger dans les grandes douleurs
 de ces parties; quelle superpurgation
 incurable survient souvent après dans
 quelques sujets; combien il est néces-
 saire de changer de remédes & de mé-
 thode pour guérir la dysenterie; le peu
 de fondement, l'erreur & le danger
 qu'il y a à ne recommander dans la cure
 de ces maladies qu'un seul spécifique
 quel qu'il soit, ou qu'une seule mé-
 thode thérapeutique générale & une
 infinité de choses semblables.



A P H T E S.

978. **C**omme dans plusieurs maladies aiguës l'inflammation des visceres est accompagnée d'aphtes, il faut en faire ici mention en peu de mots.

979. Ce sont des petits ulceres, ronds, superficiels, qui ont leur siège au dedans de la bouche.

980. Soigneusement examinés, ils paroissent consister en ce que le dernier émonctoire par lequel la salive & la mucofité se filtrent & se répandent dans la bouche est ulceré par une humeur lente & visqueuse, qui bouche l'extrémité de son canal.

981. Ainsi les aphtes occupent tous les lieux où s'ouvrent de tels émonctoires, & conséquemment les lèvres, les gencives, l'interieur des jouës, la langue, le palais, le gosier, les amigdales, la lnette, l'estomach, les intestins grêles, & sont par tout presque de la même espece.

982. Ce mal est fréquent chez les Nations Boreales; chez ceux qui habitent des lieux marécageux, dans un tems

chaud , pluvieux , aux enfans & aux vieillards.

983. Les aphtes qui doivent paroître dans la bouche sont ordinairement précédés d'une fièvre continuë , putride , ou intermittente devenuë continuë , qui commence avec la diarrhée ou la dysentérie ; de grandes & continuelles nausées , de vomissement , de dégoût , de grandes anxietés , fréquentes vers les parties précordiales , de grande foiblesse , d'une grande évacuation d'humours quelle qu'elle soit , de stupeur , de pesanteur , d'assoupissement léger , inégal , continuë , de plaintes continuelles de pesanteur & de douleur à l'estomach.

984. On voit pour l'ordinaire quelquefois paroître çà & là au commencement une pustule discrete , premierement à la langue , aux angles des lèvres , au gosier & ailleurs , laquelle change de lieu , & celles-là sont presque toujours bonnes ; quelquefois elles paroissent d'abord au fond du gosier monter du fond de l'œsophage sous la forme d'une croute blanche , épaisse , reluisante , semblable à du lard frais , fort intimément adhérente , montant lentement ; & celles-ci sont presque les

plus mauvaises, & pour l'ordinaire certainement mortelles; quelquefois toute la cavité de la bouche jusqu'aux extrémités des lèvres, est couverte de croustes dures, épaissés, denses, tenaces, & les malades reviennent rarement de ces aphtes.

985. Leurs couleurs sont différentes; d'un blanc luisant comme des perles, d'un vrai blanc, qui provient de leur grande densité, brunes, jaunes, livides, noires & leur malignité suit l'ordre de ces couleurs, dont les premières sont les meilleures, & les dernières les pires.

986. Après que ces pustules ont été quelque tems adherentes, pour l'ordinaire elles se détachent en dessous, se relâchent, tombent par morceaux. C'est ainsi que toutes les parties qui en étoient les premières affectées, en sont peu à peu & successivement délivrées. Il y en a qui tombent vite, d'autres tard. Il y en a qui renaissent sur le champ, quelques-unes plus tard, & d'autres qui ne reviennent point; quelquefois elles reparoissent aussi, & même plus denses que les premières: on connoît encore par là la diversité du danger & son siège.

987. On peut statuer sur le genie de

ce mal par son siège, (981.) par sa nature, (979. 980.) par sa cause, (980. 983.) par ses symptômes, (984. jusqu'à 987.) & en déduire facilement ses effets.

988. Car lorsque toute la surface des parties décrites (981.) est couverte par la croûte des aphtes, les nerfs perdent tout le sentiment qu'ils doivent avoir ; c'est pourquoi on n'a plus aucun goût ; les liquides ne peuvent sortir par leurs émonctoires ; d'où naît la sécheresse, la dilatation des vaisseaux qui sont dessous, la putréfaction des liqueurs qui croupissent sous eux, l'inflammation des parties mêmes : les cavités des vaisseaux absorbans se ferment ; ce qui empêche l'entrée du nouveau chyle, de la boisson, des médicamens, produit les vices qui naissent du défaut de nutrition, d'où enfin la mort s'ensuit ; quand les croûtes sont tombées, il se décharge une trop grande quantité d'humeurs par l'ouverture qui se fait aux vaisseaux dilatés, d'où viennent la salivation, la diarrhée, qui sont salutaires, si les aphtes ne reviennent point ; de mauvais augure, s'ils se regenerent ; les croûtes ayant tombé, les parties enflammées, nuës deviennent douloureu-

ses , & souvent il en sort du sang pur ; ce qui rend la salive sanguinolente , & donne lieu à une pareille dysenterie ; or si tous ces maux affectent le ventricule , l'émonctoire du foye , du pancreas , des intestins , on peut concevoir combien d'autres maux cette seule maladie peut causer , de sorte qu'il n'est pas besoin de donner un autre prognostic.

989. Mais si ces croûtes ulcereuses sont fort ténaces, épaisses, larges, compactes, souvent alors la chair qui est dessous étant comprimée, s'enflamme, suppure, se gangrene, se convertit en cruels ulcères, qui rongent quelquefois jusqu'aux enveloppes de l'os du palais. Pour les maux qui peuvent naître de là dans l'estomach & les intestins, ils sont évidens par eux mêmes.

990. Pour bien traiter ce mal, on doit 1. exciter, temperer l'action interne des humeurs vitales sur les parties affectées, afin que les croûtes ulcereuses se trouvant humectées en dessous, se détachent, se relâchent, tombent. Cela se fait en prenant beaucoup de boissons chaudes, délayantes, résolutives, détersives; & parce que dans la mauvaise espece de ce mal, les vaisseaux lactés étant affectés, refusent une

entrée facile, il suit que les fomentations, les vapeurs, les bains composés de mêmes choses, sont ici d'un usage merveilleux. Pour la nourriture, la meilleure est du pain cuit dans de l'eau, dans laquelle on mêle ensuite du vin & du miel. 2. On doit disposer la croûte à tomber aisément & vite, ce qui se fait par des fomentations, des gargarismes, des lavemens qui doivent être composés d'une liqueur chaude, relâchante, émolliente, détersive, qu'on puisse garder assez long-tems pour qu'elle humecte, qui résiste à la putréfaction. 3. aussi-tôt qu'on l'a fait tomber, il faut alors faire usage de remedes anodins, adoucissans, & en même tems un peu corroborans. 4. Aussi-tôt que la fièvre est calmée, quel'urine est hypostatique, le pouls un peu plus dégagé, les boissons corroborantes sont profitables. 5. à la fin de la maladie il faut prendre un purgatif corroborant.

991. Suivant cette histoire & cette cure des aphtes, on trouve la solution de plusieurs problêmes obscurs de pratique. Car pourquoi dans les fièvres accompagnées de diarrhée & de dysenterie paroît-il des aphtes à la fin de la maladie ? Pourquoi principalement dans

les enfans & les vieillards ? Pourquoi sur tout, lorsqu'on a usé au commencement de cette maladie d'alimens, de regime, de médicamens chauds, ou astringens ? Pourquoi prévient-on ces sortes d'aphtes en donnant un purgatif au commencement d'une telle maladie ? Pourquoi quand les aphtes sont très-mauvais a-t-on des hocquets fâcheux & funestes ? Pourquoi Hippocrate joint-il ensemble les aphtes de la bouche, les borborygmes, les dégoûts ? Pourquoi les aphtes qui ont leur siége dans la tunique de l'estomach produisent-ils la lienterie ? Pourquoi regarde-t-on les aphtes noirs comme pestiferés ? Pourquoi les aphtes dans la bouche d'une femme grosse annoncent-ils l'avortement. ? Pourquoi trouve-t-on des aphtes dans le poumon, le foye, &c. lorsqu'ils sont corrompus ? Pourquoi le refroidissement des aphtes quand leur croute est tombée, produit-il des tumeurs, des chaleurs, des suffocations, des esquinancies ? Pourquoi le délire, l'agitation, les insomnies, les sueurs froides sont-elles si funestes en ce cas ?

992. La règle est donc que les aphtes transparens, blancs, tenus, épars, mols, qui tombent aisément, qui re-

naissent peu, & sont superficiels, sont bons; & qu'au contraire ceux qui sont d'un beau blanc opaque, jaunes, bruns, noirs, denses, épais, qui se réunissent, qui sont durs, tenaces, se regenerent sans cesse & corrodent, sont mauvais.

N E P H R E T I Q U E.

993. **O**N sçait que les reins mêmes sont véritablement enflammés par la douleur ardente, poignante, vive, inflammatoire du lieu où ils sont situés; par la fièvre aiguë continuë qui l'accompagne; par le peu d'urines qu'on rend souvent en petite quantité à la fois, fort rouge & enflammée, ou aqueuse dans le fort du mal, par l'engourdissement de la cuisse voisine; par la douleur de l'aîne, & du testicule voisin; par la douleur iliaque; par le vomissement de bile; par des rots continuels.

994. Cette inflammation (993.) vient de toutes les causes generales de l'inflammation déterminées aux reins, & par consequent. 1. de tout ce qui empêche les liqueurs d'être transmises

au delà des extrémités arterielles, comme blessure, contusion, abcès, tumeur; être long-tems couché, de grands efforts de corps, une petite pierre. 2. de tout ce qui empêche l'urine de passer dans le bassinet, dans l'uretere, dans la vessie, comme les mêmes causes dont on vient de faire mention, appliquées à ces parties. 3. de ce qui pousse avec force les parties les plus épaisses du sang dans les canaux de l'urine, comme la course, l'équitation forte & long-tems continuée, la grande chaleur, les efforts, la plethore, les diuretiques acres, les venins. 4. la longue contraction spasmodique de tous ces petits vaisseaux.

995. Lorsque ces petits vaisseaux sont fort enflammés; ils sont souvent si resserrés qu'on ne rend point du tout; & quelquefois que fort peu d'urine transparente, tenuë, aqueuse, ce qui est d'un très-mauvais augure. Souvent les nerfs qui sont attachés à ces parties, & ceux qui sont dans le voisinage étant irrités, ce mal cause des douleurs & des convulsions à l'estomach, au mesentere, aux intestins, aux ureteres, ce qui donne lieu à des rots, à des nau-sées, à des vomissemens, à des déjec-

tions par les felles, au miserere, à la suppression des urines, à l'engourdissement des cuisses, à leur immobilité, à l'ardeur des lombes.

996. Cette inflammation se guérit par la bonté de la nature & de la maladie. 1. par la résolution. 2. par une abondance d'urine rousse, épaisse, rendue sans interruption avant le septième, ou tout au plus avant le quatorzième jour de la maladie. 3. par un flux hémorrhoidal abondant au commencement de la maladie.

997. Lorsque les signes de ce mal font connoître (993. 995.) qu'il est dans l'état de l'inflammation, on le guérit. 1. par tous les remèdes généraux qui sont propres à dissiper toute inflammation, tels que la saignée, la révulsion, les délayans. 2. par l'usage copieux de décoctions douces, émollientes, antiphlogistiques. 3. par des clysteres assidument réitérés, des fomentations, des bains composés des mêmes choses. 4. par un régime humectant, doux; par le repos, en évitant la chaleur du lit, & sur tout de se coucher sur le dos.

998. Si les symptômes de la douleur ou des convulsions sont pressans, on y

remédie par des opiats, après avoir pratiqué les remèdes généraux.

999. Pour le trop grand vomissement, qui est un symptôme de la maladie, il est souvent utile de l'aider, en buvant de l'eau tiède miellée.

1000. Et c'est par cette seule méthode qu'on guérit sûrement la nephrétique même qui vient d'un calcul engagé dans les reins ou dans les ureteres.

1001. Si la nephrétique vient de grandes causes; & que la résolution (996.) du mal ne se fasse point, & que loin de se guérir (997.) il dure au delà du septième jour, il est à craindre qu'il ne se fasse abcès. On sçait qu'il se fait par la rémission de la douleur, par la pulsation dans laquelle elle a dégénéré, par certaine horreur dont on est souvent saisi, par le sentiment de pésanteur & d'engourdissement dans la partie. On est sûr qu'il est déjà formé, lorsque non seulement ces premiers accidens ont précédé, mais encore qu'il y a battement, ardeur, tension dans le lieu, que l'urine est purulente, fétide, comme de l'urine salée, putrescée. Aussi-tôt qu'on sçait que cet abcès est formé, il faut d'abord mettre en œuvre les remèdes qui sont fort

maturatifs & émolliens ; ensuite quand on s'apperçoit que l'urine est purulente , user de diurétiques purs , tels que les eaux médicinales , le petit lait , &c. auxquels on ajoûte en même-tems les balsamiques.

1002. Si cette suppuration (1001.) dure long-tems , le rein dont toute la substance est rongée , forme un sac qui ne sert à aucun usage , & souvent alors survient la phtisie reinale.

1003. S'il s'y fait un schirre , la cuisse du même côté devient paralytique ou boiteuse , mal sans remède ; ce qui produit souvent une consomtion lente , l'hydropisie , &c.

1004. Mais s'il arrive qu'une petite quantité de matiere enflammée se coagule & s'arrête dans le plus petit follicule de l'urine , elle forme une baze autour de laquelle la matiere sabloneuse de l'urine venant à s'appliquer par couches , produit le calcul reinal , & l'augmente ainsi. Nous en parlerons dans la suite.

1005. De plus , cette inflammation se termine aussi quelquefois en gangréne , ce qu'on connoît par la vehémençe de la cause (994.) des symptômes , (995.) lorsque les remèdes
(997.)

(997.) n'apportent aucun soulagement & lorsque la douleur cesse subitement & sans cause, avec une sueur froide, un pouls foible, intermittent, le hockquet, des urines, ou tout à fait supprimées, ou livides, noires, filamenteuses, fétides, infectées de caroncules brunes ou noires, avec une extrême & subite débilité: ou il n'est point de remèdes utiles en ce cas, ou il faut suivre la méthode (902.)

1006. Il paroît par là qu'il y a une infinité d'especes & de causes de nephretique, entre lesquelles il y en a une que le calcul produit; que cependant elles demandent presque toute la même curation; pourquoi la nephretique (993.) est si fréquente dans les fièvres, ainsi que sa crise; (996.) on connoît aussi par là l'ischurie qui vient du vice des reins ou des ureteres, & on la guérit:

A P O P L E X I È.

1007. **C**omme l'apoplexie est une maladie fort aiguë, souvent accompagnée d'inflammation, & la source féconde de plusieurs autres ma-

ladies qui en dépendent , l'ordre demande que nous en traitions à présent.

1008. On dit qu'elle est présente , quand l'action des cinq sens tant externes qu'internes , & de tous les mouvemens volontaires , est tout à coup abolie , le pouls restant ordinairement fort , la respiration difficile , grande , & avec ronflement , & quand en même-tems le malade paroît être dans un sommeil profond & continuel.

1009. On sçait par un grand nombre d'observations très-exactes , que l'apoplexie a pour causes antécédentes tout ce qui peut tout à fait ou beaucoup empêcher les esprits du cerveau d'influer dans les organes des sens & des mouvemens volontaires , & tour à tour de refluer de ces organes au *sensorium commune* , tandis qu'en même-tems les esprits du cervelet vont au cœur & aux organes naturels de la respiration , & peut-être en reviennent en assez grande quantité pour suffire en quelque sorte à entretenir l'exercice de ces fonctions.

1010. Toutes ces causes que l'observation nous a transmises , peuvent se réduire à quelques classes pour la commodité de la pratique.

I. La structure naturelle du corps ,

la tête grande, le col court, & souvent composé seulement de six vertèbres, le corps fort épais & gras, le temperament pléthorique, une grande abondance d'humeurs cacochymes, pituiteuses.

2. Tout ce qui change tellement le sang, la lymphe, la matiere des esprits, que ces liqueurs loin de traverser librement les arteres du cerveau, y restent engagées; telles sont souvent. α. les concrétions polypeuses qui se forment dans les arteres carotides & vertebrales, premierement vers le cœur, ou au dedans du crâne même; elles se manifestent par la palpitation du cœur, l'inégalité du pouls, le vertige, l'obscurcissement de la vûë, très-fréquens, & qui s'augmentent par le mouvement & la chaleur: β. l'épaississement inflammatoire du sang, qu'on connoît par une fièvre aiguë continuë, par la phrénésie, par une douleur de tête, grande, inflammatoire, qui ont long-tems précédé; ainsi que par tous les signes qui paroissent, lorsque le sang ne pouvant circuler par les vaisseaux du cerveau se porte plus abondamment & avec d'autant plus d'impétuosité par les autres rameaux de la carotide, ce qui rend le

visage, le col rouges, enflés, enflammés, ainsi que les yeux qui sont larmoyans. 2. la qualité de toute la masse du sang grossiere, gluante, pituiteuse, sans action. C'est pourquoi les vieillards, ceux qui sont catharreux, froids, humides, pâles, leucophlegmatiques, sont fort sujets à cette maladie. On peut même prédire d'avance qu'ils en seront attaqués, quand on les voit oisifs, hebetés, assoupis, se remuer avec peine, parler plus lentement qu'à l'ordinaire, sujets à des tremblemens, à des ronflemens profonds, à l'incube, quand leurs yeux sont pâles, gonflés, humides, obscurcis, quand ils vomissent souvent de la pituite, ont des vertiges, sont hors d'haleine aux moindres mouvemens, ont les aîles des narines retrécies, enfin quand on remarque toutes les causes par lesquelles la viscosité gluante se forme & s'accumule. (depuis 69. jusqu'à 75.)

3. Tout ce qui comprime tellement les arteres mêmes ou les vaisseaux nerveux du cerveau, que le sang & les esprits ne peuvent les traverser. 2. la pléthore, une abondance d'humeurs cacochymes dont les vaisseaux sont remplis, un tempérament fort chaud, par con-

féquent fujet à ce mal , fur tout fi la vélocité de la circulation vient à s'augmenter par un mouvement ou une chaleur confidérable ; c'est pourquoi la bonne chere , les vins exquis , les médicamens acres & qui caufent une grande agitation , comme font les cardiaques , les volatils , les vomitifs , &c. une chaleur , un mouvement excessifs , une contention d'esprit extrême , longue & fréquente font ordinairement tomber en apoplexie. β. des tumeurs quelconques formées au dedans du crâne , inflammatoires , purulentes , fereufes , pituiteufes , ftéatomateufes , fchirreufes , offeufes , qui compriment ou les arteres ou les veines qui fe joignent au prefloir d'Hérophile , ou l'endroit de la moëlle du cerveau où les nerfs prennent leur origine , ou cette moëlle même. γ. la trop grande velocité avec laquelle le fang fe porte à la tête , ce qui arrive lorsque le fang ne peut descendre librement par les vaisseaux arteriels inférieurs , & cela par quelque caufe que ce puiſſe être , d'une infinité qu'on pourroit alléguer. δ. tout ce qui comprime les veines externes forties du crâne , qui rapportent le fang du cerveau. ε. des humeurs fanguines , puru-

lentes , ichoreuses , lymphatiques , extravasées sur la dure ou sur la pie mere, & qui font une compression externe.

4. Tout ce qui rompt les vaisseaux arteriels, veineux, lymphatiques, de la substance interieure du cerveau vers ses ventricules, en sorte qu'il s'en épanche des liqueurs, dont l'amas comprime & blesse la voute médullaire de laquelle les nerfs tirent leur origine. Tel est l'effet de la serosité acre dans l'hydro-pisie & la leucophlegmatie, du sang dans la pléthore, de l'acrimonie atrabilaire dans la mélancolie, le scorbut, la goutte, (cause qui agit communément entre quarante & soixante ans) toutes choses cachées, qui venant à être excitées par des causes qui les mettent en mouvement, produisent souvent tout à coup cette maladie. On peut par conséquent la prévoir, quand on connoît la nature de la matiere formée auparavant, & ses causes excitantes. Les plus dangereuses sont les fortes passions de l'ame & la trop grande application.

5. On peut rapporter ici certains venins, quoique leur action dépende ou de celles des trois dernieres causes (No. 2. 3. 4.) ou qu'ils nuisent d'abord plutôt au poumon qu'au cerveau.

1011. On a découvert ces causes (1010.) par l'examen anatomique des cadavres morts d'apoplexie, & par l'observation historique des choses qui peuvent être observées dans le traitement même de ces maladies; & si l'on réfléchit sur les classes dont on vient de faire mention, (1010.) on conviendra que rien n'est plus propre à indiquer la curation,

1012. Ces mêmes classes apprennent que ce mal vient souvent de causes différentes & même opposées, & que par conséquent on a raison de diviser l'apoplexie en sanguine & en pituiteuse, quoique cette division ne soit pas très-exacte, puisqu'il y en a de séreuse, d'atrabilaire, de polypeuse, &c.

1013. Si le siège de l'apoplexie exquise est tout le *sensorium commune*, la parapoplexie en affecte une partie préférentiellement aux autres, qui sont en quelque sorte pressées, mais moins: au commencement pour l'ordinaire le cerveau n'est aucunement lésé.

1014. De là on conçoit pourquoi le pouls & la respiration persistent, tandis qu'en même-tems les sens & les mouvemens volontaires sont détruits, & même pourquoi il arrive souvent que

le pouls & la respiration augmentent , à proportion que le sentiment & le mouvement diminuent , comme on le voit aussi aux approches de la mort.

1015. On juge donc de la force de l'apoplexie par l'âge , le tempérament , la fabrique du malade , par la véhémence des symptômes , & principalement par l'entière abolition des sens & des mouvemens , par une respiration forte avec un ronflement profond , par l'écume abondante & visqueuse qui vient à la bouche , par une petite sueur froide qui sort par gouttes , par son origine qu'elle tire tantôt d'une parapoplexie d'abord assez foible , tantôt d'une forte épilepsie , ou de toute autre cause violente connue qui a précédé.

1016. On sçait au contraire que ce mal est de peu de conséquence , & guérissable , par la legereté des symptômes , & par l'absence de ceux qu'on vient de décrire. (1015.)

1017. La foible apoplexie se guérit par une rosée abondante de sueurs chaudes , qui sortent également par tout le corps & soulagent le malade ; par une grande quantité d'urines épaisses ; par un flux hémorrhoidal abondant , & qui

dure long-tems ; par le retour du flux meñſtruel ; par le cours de ventre ; par une grande fièvre.

1018. Si elle eſt un peu plus conſiderable , ſa cauſe étant diſſipée , elle ſe convertit pour l'ordinaire en paralyſie de quelque partie muſculeuſe ; de tout un côté ; (c'eſt l'émiplégie :) ou de toutes les parties qui ſont au deſſous de la tête , & alors elle prend le nom de paraplexie ; laquelle ſe guérit rarement & laiſſe touſjours après elle la mémoire , le jugement & les mouvemens leſés. C'eſt pourquoi on reſte ordinairement toute la vie aſſoupi , hebeté , tremblant , vertigineux , puſillanime , & larmoyant malgré ſoi.

1019. L'apoplexie exquiſe (1015.) ayant détruit le cerveau , corrompu ſes liquides , & propagé ſa cauſe juſqu'au cervelet , ſe termine bien-tôt par la mort du malade , qui paſſe rarement le ſeptième jour.

1020. On prévoit l'apoplexie future. 1. par la connoiſſance du temperament naturel (1010. No. 1.) 2. par la matiere morbifique connuë comme cauſe proégumene (1010. No. 2. 3.) 3. par les cauſes procatarctiques. 4. par les premiers effets que le mal produit

en son commencement, comme sont le tremblement, la vacillation, le vertige, l'obscurcissement de la vûë, l'engourdissement, l'affoupissement, la memoire chancelante, le tintement des oreilles, le gonflement des parties superieures, la respiration plus profonde qu'à l'ordinaire avec le retrecissement des narines, l'incube.

1021. On connoît aisément celle qui est présente quand on sçait en distinguer les differens degrés.

1022. Quant à la curation de ce mal, on n'en peut donner aucune generale; car il faut non-seulement la varier selon ses differentes causes (1010.) selon la maniere de l'appliquer, & selon le lieu affecté, mais on doit traiter le mal, avant qu'il ait fait des progrès.

1023. Si donc on est menacé d'apoplexie par une cause lente, froide & sans action, (1010. No. 2. lettre. γ.) comme on peut le prévoir par les signes décrits au même endroit, on doit aussi-tôt tâcher. 1. de détourner de la tête la pression causée par la matiere glutineuse. 2. d'attenuer la lenteur dans le cerveau & dans tout le corps.

1024. On diminuë la pression que souffrent les vaisseaux du cerveau. 1.

par la dérivation en d'autres lieux, en des parties opposées. 2. par des évacuations générales.

1025. On parvient au premier but (1024. No. 1.) par des vapeurs, des fomentations, des bains, par le succion, les épispastiques, les inflammans, par les vésicatoires, les caustiques, les cauterés, les sétons, les frictions, les ligatures faites aux grandes veines, aux pieds, aux jambes, aux cuisses, les collutoires, les gargarismes, les masticatoires, ceux qui attirent la salive, les apophlegmatismes appliqués, à la bouche, au gosier, aux narines.

1026. On satisfait au second (1024. No. 2.) par des vomitifs, des purgatifs forts dont l'action soit sûrement déterminée; par des scarifications; par la saignée; quoique ces remèdes soient toujours par eux-mêmes un peu incertains.

1027. Après avoir mis en usage les dérivans, (1024. 1025. 1026.) on dissout la lenteur par les remèdes généraux décrits contre la viscosité, (75.) prudemment administrés & appliqués à la tête en toutes sortes de formes. Mais parmi tous ces remèdes les vésicatoires faits de cantharides & l'u-

sage de semblables insectes sont les plus utiles.

1028. Si les mêmes causes (1023.) ont déjà produit l'apoplexie, on la guérit rarement; on essaye les mêmes choses, (depuis 1023. jusqu'à 1028.) si les forces le permettent: on applique aux narines, à la bouche, à la tête, tout ce qui peut réveiller les sens; on met en œuvre les plus violens irritans quels qu'ils soient, on lâche le ventre par des lavemens acres.

1029. En pratiquant tout ce qui a été dit, (1028.) le mal s'augmente souvent, la matiere mise en un plus mouvement s'engageant encore davantage par tous les stimulans, il faut cependant diminuer subitement les forces par les évacuans. Ainsi pour procurer la dissolution, il faut toujours s'attacher à l'évacuation & à la révulsion autant que la chose le peut permettre: de-là vient l'axiome; la saignée tuë, si elle ne soulage pas.

1030. Mais si l'on prévoit par les signes (1010. No. 2. L. β. No. 3. L. α. L. γ.) qu'on est menacé d'apoplexie, il faut sur le champ avoir recours à des remedes qui puissent très promptement vuider, résoudre, détourner. II

faut donc. 1. tirer promptement une grande quantité de sang des veines jugulaires, & réiterer cette saignée s'il est besoin; car si le mal est de nature à pouvoir être guéri, le malade en ressent ordinairement un prompt soulagement. 2. donner un purgatif antiphlogistique en large doze, & le réiterer quelque fois, jusqu'à provoquer un cours de ventre presque continuel; si les purgatifs sont trop long-tems à operer, on en accelere l'action par des lavemens irritans. 3. ensuite pendant tout le cours de la maladie user de médicamens rafraîchissans, délayans, attenuans, qui poussent par les urines. 4. en même tems appliquer aux pieds & à l'anus de fort révulsifs qu'on y laisse jusqu'à ce qu'on soit hors de danger. 5. user d'alimens & de boisson très legeres: éviter avec grand soin tout médicament fort qui irrite, mette en mouvement, échauffe; la chaleur externe; & d'être couché au lit sur le dos & en pente.

1031. Mais si cette même apoplexie (1030.) est déjà formée, il n'y a presque plus aucune esperance; & elle n'est fondée que sur la même pratique. (1030.)

1032. Pour celle qui vient de liqueurs épanchées entre le crane & les membranes, entre les membranes mêmes, à l'occasion de playes, de contusions, de fractures, d'abcès. On en a déjà donné la cure dans le traitement des playes de tête (voyez 262. 268. 273. jusqu'à 297.) d'où on veut la tirer.

1033. Celle qui a pour cause des fluides extravasés dans les cavités intérieures du cerveau, (1010. N^o. 4.) & qui se manifeste par ses signes qu'on trouve au même endroit; requiert à peine aucun traitement; ayant le plus souvent coûtume de faire promptement périr le malade. S'il y a quelque chose à tenter; c'est. 1. de répomper les liqueurs épanchées dans les veines. (279. 280.) 2. de corriger l'acrimonie dominante & en même tems la viscosité; ce qu'on ne peut jamais faire avec plus de succès que par les remèdes saponaires chimiques.

1034. Celle qui vient d'une lympe dominante, extravasée se dissipe plus aisément par l'omission de la saignée qui est en effet presque nuisible en ce cas; par les plus forts hydragogues déterminés sur le champ par les voyes inférieures; par l'application des

dissipans ; sur tout par des vésicatoires très larges , long-tems entretenus ; par un régime desséchant ; par de forts épispastiques, par des cauterés & des setons.

1035. Mais pour celle qui est produite par des venins ou des polypes , nous ne connoissons encore aucuns moyens d'y remédier.

CATALEPSIE.

1036. **L**A Catalepsie ou catachoë est une maladie dont on est tout à coup attaqué, & où l'on demeure immobile & sans sentiment, dans la même attitude qu'on avoit au premier moment de l'attaque du mal.

1037. Sa cause prochaine est donc l'immobilité du *sensorium commune* qui reste dans le même état où il étoit au premier moment que le mal a commencé.

1038. Conséquemment un repos absolu du sang du cerveau, des glandes du cerveau & de ses émonctoires qui conservent l'état qu'ils avoient au commencement.

1039. A la vérité ce mal dérange toutes les fonctions du cerveau & cel-

les qui en dépendent ; les seuls muscles conservent la même tension qu'ils avoient au commencement : au reste la respiration & le pouls persistent ; mais le plus souvent sont foibles.

1040. Des fièvres intermittentes , principalement quartes , qui durent long-tems , un temperement mélancolique , sec , maigre , la suppression des menstruës , des hémorrhoides ; de grandes & subites frayeurs ; de longues & profondes méditations sur un même objet ; des fièvres fortes & ardentes dans un homme sanguin sont ordinairement les causes antécédentes de cette maladie.

1041. La dissection des cadavres a fait voir les arteres & les veines du cerveau fort gonflées & farcies de sang épais.

1042. Ce mal se guérit souvent en procurant un copieux saignement de nez.

1043. Il se convertit rarement en d'autres maladies. Cependant on l'a quelque fois vû faire place à l'épilepsie , aux convulsions , à la démence , à l'atrophie ; il finit le plus souvent par la mort.

1044. On traite ce mal différemment

ment selon sa différente cause ; en excitant ; par des objets qui agissent fortement sur les organes des sens , comme la lumière , le son , les irritans , les sels volatils acres , la douleur , les frictions , le mouvement continué ; en procurant une hémorrhagie des narines ; le flux hemorrhoidal , ou menstruel ; en usant de sternutatoires , de vomitifs , de vesicatoires , de cauterés de setons , d'un régime humectant , de bains , de fomentations.

C A R U S .

1045. **L**E *carus* est une apoplexie légère , mais un sommeil très-profond accompagné de fièvre , lequel vient principalement de causes qui compriment le cerveau , sans l'endommager ; (1010. N^o. 3. L. *α. β. γ. δ.*) ou de causes qui y font obstruction ; mais qui se dissipent plus facilement que dans l'apoplexie ; (1010. N^o. 2. L. *β. γ.*) il a dans ce mal quelque perception , mais qui ne dure qu'un instant , quelque sentiment ; mais petit.

1046. Ainsi le *carus* étant dissipé on se porte bien ; si ce n'est peut-être

qu'il reste pendant quelque tems un branlement de tête.

1047. On doit chercher la curation de ce mal dans celle de l'apoplexie décrite (depuis 1020. jusqu'à 1036.)

1048. *Coma vigil*, *coma somnolentum*, *cataphora* ne semblent être que de legeres especes de *carus* (703. jusqu'à 710.)

1049. Pour la lethargie c'est une espece d'apoplexie legere qui naît de causes froides, lentes, aqueuses; ainsi c'est dans l'histoire de l'apoplexie qu'on doit puiser l'intelligence & la cure de ce mal (1008. jusqu'à 1036.)

DES MALADIES chroniques.

1050. **N**ous avons traité jusqu'à present des principales maladies aiguës, internes & externes. Passons maintenant aux maladies chroniques. Or celles-ci une fois produites dans le corps viennent ou de vices qui se sont peu à peu formés dans les liquides, ou de vices que des maladies aiguës mal guéries ont laissées après elles.

1051. Les vices de nos liquides proviennent insensiblement. 1. de ce que l'on prend, comme l'air, les alimens, les boissons, les assaisonnemens, les médicamens, les venins d'une nature différente de celle de nos humeurs, ou si forts qu'ils ne peuvent y être assimilées par le ressort des visceres & l'action des humeurs. Tels sont *a.* l'*acre* (60. jusqu'à 69. *β.* l'*austere* qui résulte de l'union de plusieurs matieres acres & terrestres, comme de fruits verds ou de fucs astringens, de vins & autres semblables qui coagulent les fluides, resserrent les vaisseaux, & causent par là de fortes obstructions (31. 36. 40. 50. 51. 113. No. 1. 117.) on guérit alors ce mal par le long & prudent usage des délayans, des alkalis fixes, des savoneux alkalis *γ.* les *acres onctueux aromatiques* provenans des alimens, des boissons, des assaisonnemens chauds à l'odeur, au goût. Ces choses produisent la chaleur, l'usément, la lésion des petits vaisseaux, des douleurs chaudes, l'atténuation, la putréfaction, l'extravasation des liqueurs & plusieurs autres maux semblables qu'on guérit par des remedes aqueux, farineux, gelatineux, acides. *δ.* les huiles grossie-

res qui viennent du trop grand usage des matieres grasses tirées des animaux terrestres, des poissons, des végétaux huileux : d'où naissent l'obstruction, (117.) la rancidité bilieuse, l'inflammation, la corrosion & la plus dangereuse putréfaction. (82. 526.) On guérit par des remedes délayans, savonneux, acides. 1. une *salure* semblable à celle de la saumure faite de sel ou de choses salées; elle détruit les vaisseaux, dissout les liquides, les rend acres, produit ainsi l'atrophie, la solution des vaisseaux, l'extravasation des liqueurs qui ne se putréfient pas promptement, mais produisent des taches. On la dissipe par l'eau, les acides, l'eau de chaux vive. 2. *l'alcali* (76. jusqu'à 91.) 3. *le glutineux*. (69. jusqu'à 76.) 2. de la trop grande action de notre corps sur les alimens qu'on prend. (50. jusqu'à 58. 92. jusqu'à 106.) 3. des changemens vitieux spontanés de nos humeurs. (58. jusqu'à 91.)

1052. Les vices des humeurs en quelque partie du corps que ce soit, provenans de maux aigus mal guéris, sont 1. des purulences (158. No. 5. 6-7. 402.) qui donnent lieu à plusieurs maladies (936. No. 4. 941.) & se guérissent,

comme il a été dit, (942.) β. des ichorosités (158. No. 4. 206.) dont l'effet est de ronger, de consumer; on y remédie par des choses douces, adoucissantes, épaississantes. γ. des putréfactions dont on a fait le détail. (1051. No. 1. L. γ. ζ. No. 2. No. 3.)

1053. Les maladies aiguës mal guéries dans les parties solides ou composées laissent des abcès (387. 402.) des fistules, (413.) des empièmes, (894.) des schirres, (392. 434. 485. 486.) des cancers, (492. 494.) des caries. (526.)

1054. De-là il suit que les maladies (1051. 1052. 1053.) simples ou compliquées de toutes façons entr'elles peuvent certainement en produire une infinité d'autres, comme une infinité d'effets; & par conséquent on peut facilement en puiser dans ce qui a été dit jusqu'à présent, l'intelligence & la curation.

1055. Et comme c'est de-là que dépendent toutes les maladies chroniques, comme on le verra clairement; il en faut déduire leur doctrine générale & leur division.

1056. D'où il paroît aussi que ces maladies, quoique infiniment variées,

par rapport à leurs symptômes, ont cependant une origine, qui n'est pas fort composée & n'ont pas besoin d'une grande variété de remèdes, ou de méthodes therapeutiques; on conçoit en même tems la raison pour laquelle la plûpart sont de longue durée, plusieurs incurables, comme on verra en traitant de ces maladies.

P A R A L Y S I E.

1057. **O**N appelle paralyfie, l'immobilité lâche d'un muscle qu'aucun effort de la volonté ou des actions vitales ne peut dompter; quelquefois le sentiment perit absolument, quelquefois il en reste un peu avec engourdissement, & comme un léger sentiment de ponction.

1058. Sa cause prochaine est toujours le suc nerveux ou le liquide arteriel qui ne peut couler du cerveau dans le muscle paralytique.

1059. Elle peut donc venir. 1. de toute cause qui fait naître l'apoplexie, (1010.) 2. de toute celle qui rend le nerf impropre à transmettre les esprits. 3. qui empêche le sang arteriel d'en-

trer dans le muscle: d'où l'on comprend la nature de la paraplexie, de l'émiplégie, de la paralysie d'une partie seule, 1060. Ainsi l'apoplexie, la parapoplexie (1009. 1010. 1015.) l'épilepsie, les convulsions, une douleur violente & longue, toute évacuation ordinaire, supprimée, accompagnée ensuite du vertige, comme d'hémorrhoides, de menstruës d'abcès, de fistules, d'excremens, d'urine, de salive; le transport d'une matiere morbifique quelle quelle soit, dans les maux aigus ou chroniques, tout ce qui blesse les nerfs comme obstruction, solution, compression, ligature, distorsion, distraction, constriction, & par consequent les humeurs épaisses, les playes, l'érosion, l'abcès, la gangrene, les tumeurs inflammatoires aux tegumens de la moëlle nerveuse, aux ganglions, aux nerfs mêmes, les tumeurs sereuses, purulentes, ichoreuses, schirreuses, & autres semblables, les ligatures fortes & ferrées, les fractures, les luxations, les alimens, les médicamens, les venins fort astringens; consequemment un très-grand froid, un très-grand chaud, le froid joint à l'humidité, l'usage excessif, continuel d'eau chaude, la va-

peur d'arsenic, d'antimoine, de chaux recente, de mercure, & d'autres venins peuvent causer la paralyfie.

1061. Sa cause prochaine est (1058.) & sa cause éloignée (1059. 1060.) d'où il suit que la paralyfie même produite par ces causes donne lieu à des effets fort differens, selon la difference de son siége, selon le degré de force qu'elle y exerce, selon la variété du lieu affecté, selon qu'il est plus ou moins médiatement ou immédiatement nécessaire à la vie; car c'est par là qu'on peut juger si ce mal est plus ou moins mortel, guérissable ou incurable.

1062. La paralyfie du cœur, des poumons, des muscles qui servent à la respiration, à l'œsophage, cause la mort en peu de tems. Celle de l'estomach, des intestins & de la vessie venant de causes internes, est fort dangereuse. Celle des muscles du visage est mauvaise & se change aisément en apoplexie. La paraplegie est fort à craindre, elle annonce l'apoplexie, & devient mortelle quand cette dernière est formée: l'hémiplégie est de mauvaise augure, a de l'affinité avec la paraplegie & produit une apoplexie mortelle. Cel-

le qui se trouve avec le froid, l'insensibilité, l'atrophie de la partie, est mauvaise & se guérit rarement. Celle qui est accompagnée de fortes convulsions, & de chaleur dans la partie opposée, est mauvaise. On sçait par le contraire quelle paralysie est guérissable & moins à craindre, & quelle paralysie cause souvent une mort subite, tout à fait imprévüe, sans presque qu'aucun symptôme l'accompagne.

1063. Si l'on fait l'application de tout cela (1057. jusqu'à 1063.) à chaque muscle, & à ses fonctions, on connoitra les causes d'une infinité de maladies certes très-surprenantes, & on en sçaura le diagnostic & le prognostic.

1064. La nature guérit cette maladie en atténuant & en dissipant la matière morbifique déposée par une mauvaise crise aux parties extérieures du cerveau, dans ses ventricules, vers la moëlle allongée, spinale, vers le lieu où les nerfs partent de la moëlle, ou dans les nerfs mêmes; en excitant une fièvre assez considérable pour résoudre la matière engagée; en la mettant en mouvement par le tremblement convulsif de la partie; en l'évacuant par de copieuses & larges diarrhées.

1065. Pour guérir ce mal , il faut ôter la cause (1059. 1060.) qui empêche les nerfs & les arteres de faire leurs fonctions & ensuite rétablir la liberté de la circulation.

1066. La cause empêchante se dissipe par divers moyens qu'on applique à la cause premierement connue.

1067. Si cette cause est interieure , épaisse & croupissante , il faut mettre en œuvre des remedes qui puissent produire les mêmes effets par lesquels la nature (1064.) a souvent guéri ce mal.

1068. On tente donc la curation de ce mal. 1. par les attenuans & les dissipans. 2. par les aromatiques, les cephaliques, les nervins, les vegetaux nommés uterins, sous la forme de suc tiré par expression, d'infusion, de décoction, d'extrait, d'esprits, de *conditum*. 3. par leurs fels fixes tirés par le moyen du feu, par les volatils tirés par distillation ou par putrefaction. 4. par les huiles qu'on en tire par expression, par coction, par infusion, par distillation. 5. par les matieres savonneuses que l'art tire de leur combinaison. 6. par l'usage des parties genitales des animaux, par des sucs, des esprits, des huiles, des fels, des teintures d'infec-

tes. 1. par les sels fossiles , par des cristaux métalliques , & sur tout les remèdes qui en sont composés. 2. par toutes ces choses mêlées ensemble avec prudence , pour qu'elles s'aident mutuellement : or l'effet de ces remèdes est d'attenuer , de dissiper , de produire une chaleur fébrile. 3. par de forts irritans qui , en excitant des tremblemens & des convulsions dans les nerfs, les dégagent des matieres qui s'y étoient embarrassées ; tel est l'effet principalement des sternutatoires & des vomitifs forts , sur tout si on les employe plusieurs fois. 4. par des purgatifs chauds , par des dissolvans , par des aromatiques , par des vegetaux ou même des fossiles acres , par des remèdes métalliques , mercuriels , antimoniaux , & conséquemment par de forts hydragogues donnés en grande doze qu'on réitere plusieurs jours de suite , afin d'exciter une diarrhée copieuse , & qui dure quelque tems. 5. en remplissant d'abord les vaisseaux du corps d'une abondante boisson composée des attenuans dont on a parlé ci-devant ; ensuite en augmentant le mouvement , & en excitant les sueurs par la vapeur d'esprits enflammés.

1069. On employe avec succès les frictions externes, seches, chaudes jusqu'à rougeur, ou faites avec des esprits pénétrants, irritans, tirés des animaux & des vegetaux, ou avec des huiles, des linimens, des baumes, des onguens nervins; les bains de vapeurs, les bains par immersion, les emplâtres acres, aromatiques, les remedes qu'on nomme attirans, les ventouses, les scarifications, les vélicatoires, la fustigation, ce qui excite de la douleur & une legere inflammation, comme l'ortie & autres choses semblables.

1070. Il faut sur tout tâcher d'appliquer, s'il est possible, tous les remedes (1068. 1069.) au siége connu de la cause; la partie lésée, plusieurs parties ensemble endommagées de la même maniere, la myologie, la nevrologie, l'union, l'origine, la distribution des muscles & des nerfs, la connoissance des fonctions qui dépendent de chacun d'eux, toutes ces choses comparées entr'elles manifestent clairement le siége caché de la maladie, & la nécessité où l'on est d'appliquer des topiques.

ÉPILEPSIE.

1071. **U**N E maladie fort opposée à la précédente est l'épilepsie, qu'on dit être présente toutes les fois qu'on est tout à coup abbattu, privé des sens externes & internes, avec une secousse violente, involontaire, reciproque de tous ou de quelques muscles, avec un repos & des paroxismes alternatifs.

1072. Cette maladie se présente souvent sous tant de faces surprenantes, & paroît si merveilleuse qu'on l'a souvent attribuée aux Dieux, aux Démons, à la colère divine, aux enchantemens, & à d'autres causes semblables surnaturelles.

1073. Il n'est point en effet de gestes, d'inflexions, ni de position qu'on ne remarque quelquefois dans les épileptiques; il n'est point de mouvemens, de courses, de promenades qu'ils ne fassent, point de façons qu'ils n'observent de tourner, de se jeter par terre, de se coucher, de se tenir élevé, roide.

1074. Cependant toutes ces variétés ne sont que des changemens du

mouvement de quelques parties mobiles, & conséquemment musculaires ; elles supposent donc seulement diverses contractions des muscles ; diverse influence du liquide nerveux d'un côté, & de l'autre une diverse expression de ce suc par le *sensorium commune* dans les nerfs ; par conséquent enfin différentes causes de la variété de cette expression dans la moëlle du cerveau ; qu'un détail historique fait parfaitement connoître.

1075. Ces causes sont. 1. héréditaires du côté du pere, de la mere, des parens, des ancêtres, & souvent sans paroître chez le pere, passent de l'ayeul au petit-fils. 2. de naissance : l'imagination de la mere pendant la grossesse, ayant été frappée à la vûë d'un épileptique. 3. le cerveau lésé dans ses tégumens, dans sa surface, dans sa substance, dans ses ventricules, par des blessures, des contusions, des abcès, du pus, de la sanie, de l'ichorosité, du sang ; par une lympe acre, fétide ; par des excroissances osseuses au dedans du crâne ; par des enfoncemens du crâne ; par la nature cartilagineuse des sinus veineux ; par des fragmens ou des esquilles d'os, ou des pointes d'instru-

mens qui endommagent les meninges ou le cerveau ; par du vif argent qui a monté au cerveau par quelque voye que ce soit ; le même cerveau lésé par l'inflammation , la corruption , l'érosion des meninges , la carie de l'os du crâne ; par l'atrabile , par des *nodus* veneriens. Or tout ce qui augmente le cours des liqueurs au crâne aide l'action de ces causes , comme la pléthore , le mouvement , la chaleur , l'ivresse , la bonne chere , le coït , la pénétration , la profondeur de l'esprit , de profondes méditations , de violentes passions de l'ame ; une grande force d'imagination , la terreur & la crainte principalement. 4. toutes les affections violentes du genre nerveux , comme sont des douleurs grandes & périodiques , la passion hyfterique , l'érosion & l'irritation causées par des vers , par la difficulté qu'ont les dents à paroître , par des humeurs acres , par un lait caillé , acre , acide dans les enfans , par le méconium , par la contagion des petites véroles , par la cardialgie , par une matiere ulcereuse séjournante en quelque endroit , par la disette , la crapule , par des boiffons , des alimens , des médicamens , des venins acres. 5. la suppression

de quelques évacuations auxquelles on étoit sujet ; comme de salive , de pus , de menstres , de vidanges , d'hémorrhoides , d'urines. 6. le paroxisme est renouvelé par des fumées dont le foyer est dans quelque endroit ; d'où elles montent vers le cerveau comme une vapeur qui s'éleve.

1076. L'on a appris toutes ces choses (1075.) par l'observation & par l'ouverture des cadavres.

1077. Tels peuvent être les effets de cette maladie. 1. le cerveau se trouvant endommagé par tant de convulsions violentes & réitérées, la mémoire devient chancelante , l'esprit hebeté , extravagant ; la paralysie , l'apoplexie & la mort surviennent. 2. les nerfs & les muscles se trouvent lésés ; d'où naissent leurs contractions , leurs distorsions , leurs déformités , ainsi que celles des membres. 3. la violence des spasmes donne lieu à l'inflammation , à la gangrène , à la noirceur des parties sanguinolentes , principalement de celles qui sont situées sur les muscles. 4. certaines sécrétions se font avec violence dans le fort de l'accès ; on rejette par en haut les alimens , les boissons , la lymphe , la bile , l'écume , la mucosité ,
la

la falive ; on rend par les vòyes inférieures des excremens verds , le sperme, l'urine ; le sang même fort par l'une & l'autre voye.

1078. On comprend par là qu'elle épilepsie est héréditaire , & pourquoi on ne peut jamais la guérir ; idiopatique , & pourquoi on peut rarement la guérir ; sympatique , & pourquoi on la guérit souvent :

1079. Il paroît aussi par là qu'il faut varier les remedes & la cure de cette maladie ; selon la variété de sa cause connue ; de la matiere peccante ; du lieu auquel on doit appliquer le remede , & par lequel on doit chasser le mal.

1080. Car la premiere & la seconde cause consistans dans une mauvaise conformation des solides , (1075. No. 1. 2.) est à peine susceptible de curation radicale. Pour celles qui renouvelent les paroxismes , comme elles renaissent sans cesse , on peut sûrement les détruire ; & comme ces dernières sont infinies & qu'on ne peut les connoître qu'en les observant , il faut s'appliquer soigneusement à les rechercher pour y remedier ensuite selon leur nature.

1081. On connoît la troisieme (1075. No. 3.) par d'autres symptô-

mies qui désignent en même tems que le cerveau est endommagé, comme sont la douleur, la pesanteur, la plénitude, la lésion précédente de la tête, le vertige, un tremblement universel, les étincelles des yeux, leur immobilité, le tournoyement de la tête ou même du corps. On ne peut gueres dissiper la cause solide de ce mal, parce qu'on connoît à peine celle qui est singulière : les revulsifs, les discussifs, les dépuratifs, les remedes qui préparent les voyes, sont utiles ; ainsi la saignée, les purgatifs, les vomitifs ; l'ustion, les cauterés, les fontaines, les épispastiques, les blessures de la tête, le trépan, les antihysteriques, les opiatés sont salutaires, parmi lesquels on sçaura choisir ceux qui conviennent, quand on aura découvert la cause prochaine du mal.

(1079.)

1082. L'épilepsie qui vient de la quatrième cause (1075. No. 4.) doit être diversément traitée selon la différente nature de sa cause prochaine ; ainsi les anodyns, les parégoriques, les narcotiques, les antihysteriques, les anthelmintiques, les adoucissans, les correctifs des acres, l'incision convenable des gencives, l'évacuation, la correction

des matieres ulcereuses deviennent alors antiépileptiques.

1083. Celle qui naît de la cinquième cause (1075. No. 5.) se guérit en dissolvant la matiere fixe, en relâchant les voyes, en l'expulsant : c'est pourquoi les vesicatoires, les caustiques, les cauteres, les fontaines, les aristolochiques, les emmenagogues, les remedes qui ouvrent les hémorrhoides, les diurétiques sont si souvent salutaires dans ce genre de mal.

1084. Pour celle qui est produite par la sixième cause (1075. No. 6.) on pourra la dissiper après avoir remedié à la foiblesse du genre nerveux trop facile à se mouvoir ; ce qui se fait avec beaucoup de succès par l'exercice du mouvement, du jeu, du cheval, de la vection : par l'usage des aromates, de l'acier & des corroborans, & de plus en faisant à l'endroit de la source du mal une playe artificielle, profonde en coupant avec des caustiques, des vesicatoires, & tenuë long-tems ouverte par l'application de suppuratifs mêlés avec des corrosifs, enfin en comprimant par des ligatures le nerf affecté.

1085. De là on voit le peu de cas qu'il faut faire de tous les spécifiques

& de toutes les méthodes qu'on vante sans fondement contre ce mal.

1086. Et même il est clair que la cause prochaine de toute épilepsie exquise est toujours la trop grande action du cerveau sur les nerfs moteurs, tandis qu'il n'agit aucunement sur ceux qui sont l'organe du sentiment.

1087. Et qu'il y a plusieurs causes du retour des paroxismes par rapport à leur nombre & à leur variété.

1088. Enfin l'origine, la nature, l'effet, la cure du spasme d'une partie, de l'opisthotone, de l'emprosthotone, de la convulsion de tout le corps, sont d'eux-mêmes évidens, n'étant que des especes d'attaque d'épilepsie singulière.

MELANCOLIE.

1089. **L**es Médecins appellent mélancolie un délire long & opiniâtre sans fièvre, & pendant lequel le malade est toujours occupé presque d'une seule & même pensée.

1090. Ce mal provient de cette malignité du sang & des humeurs que les Anciens ont nommé *atrabile* : il provient aussi de l'esprit, & alors il pro-

duit bientôt cette atrabile dans un corps parfaitement sain.

1091. C'est pourquoi il est nécessaire de décrire ici en peu de mots cette maladie qui est si merveilleuse & si peu connue, que l'Antiquité passe pour coupable d'un crime injuste.

1092. Lorsque les parties les plus mobiles de toute la masse du sang se dissipent & laissent les moins mobiles unies ensemble, il ne reste plus dans les vaisseaux qu'un sang noir, épais, gras & terrestre. On donnera à ce vice le nom d'humeur *atrabilaire* ou de suc *melancolique*.

1093. Il (1092.) a pour cause tout ce qui dissipe les molécules les plus fluides, & fixe les autres: l'exercice véhément de l'esprit occupé nuit & jour presque d'un seul objet, les veilles, de violentes affections de l'ame causées par des transports de joye, ou par de vives afflictions: le violent & fréquent exercice du corps principalement dans un air fort sec & fort chaud: les plaisirs immodérés de l'amour: le long usage d'alimens austeres, durs, secs, terrestres, sans faire aucun exercice du corps; de semblables boissons: des viandes, principalement d'animaux très;

vieux & coriaces , endurcies par la fumée , l'air & le sel ; des fruits crus , des matieres farineuses , qui n'ont point fermenté , des médicamens astringens ; ceux qui ont la vertu de coaguler , de fixer , de refroidir les humeurs , des venins lents & autres choses semblables ; des fièvres chaudes qui durent longtems , ont de frequentes recidives , disparoissent sans bonne crise & sans qu'on ait usé de délayans.

1094. Lorsque ce genre de mal (1092.) produit par les causes que nous venons d'indiquer , (1093.) infecte le sang & toutes les humeurs qui circulent , il fait naître quelques maladies qui se manifestent aussi-tôt , & sont à peu près les suivantes : la couleur externe & interne , de pâle qu'elle est d'abord , devient jaune , brune , livide , noire , avec des taches semblables : le pouls est lent , le froid plus grand qu'à l'ordinaire ; la respiration lente ; le sang circule très-bien par les vaisseaux sanguins ; moins bien par les vaisseaux lateraux , parce qu'il y coule en trop petite quantité ; c'est pourquoi toutes les humeurs tant secretoires qu'excretoires sortent plus épaisses , plus lentement , en moindre quantité : il se fait

moins de dissipation , on a moins d'appetit ; on est maigre , triste , ami de la solitude. La passion dominante , quelle qu'elle soit , est forte , on la fuit opiniâtement , tandis qu'on est indifférent pour tout le reste : on a peine à se mouvoir ; cependant on est à la fois très studieux & très laborieux.

1095. La cause matérielle de ce mal n'est donc que la terre & l'huile épaisse du sang étroitement unies ensemble ; & cette matière produit des effets d'autant plus dangereux & plus difficiles à guérir , qu'elle a perdu plus de ses parties délayantes , douces , liquides , qu'elle est plus condensée , plus intimement mêlée , & qu'il y a plus de tems qu'elle est formée.

1096. On peut déduire de-là le diagnostic , le pronostic (qui seront encore plus évidens , par ce qu'on dira dans la suite) & la cure de ce mal.

1097. Dès qu'il commence (1093. 1094.) & se manifeste par ses causes ou par ses effets , il faut divertir le malade , en le faisant continuellement changer d'objet sans qu'il s'en aperçoive , & sur tout choisir ceux qui ont coutume de causer dans le malade le contraire de sa passion dominante. On doit

lui procurer un long sommeil par l'usage des délayans , des adoucissans , des parégoriques , des narcotiques , & par le repos ; l'air qu'il respire doit être humide & un peu chaud : il faut user long-tems d'alimens légers , liquides , récents , doux , d'une nature analogue à celle des humeurs saines , qui relâchent par une douce vertu savoneuse ; les médicamens doivent être propres à délayer , à adoucir l'âcreté , à résoudre l'huile terrestre , à relâcher les vaisseaux , à évacuer doucement ; tels sont les suc de fruits bien mûrs ; tout ce qui est miellé ; les legumes , les bouillons qui en sont faits ; les eaux minerales ; il n'est point de meilleure boisson qu'une ptisane un peu miellée : enfin il faut soigneusement éviter tout ce qui a pû causer cette maladie. (1093.)

1098. Mais si les mêmes causes (1093.) qui ont formé cette même matiere , (1092.) l'ont renduë plus dense , plus ténace , plus immobile , elle sera nécessairement déterminée dans les vaisseaux hypocondriaques , comme nous l'apprennent la nature de cette humeur , la situation , la condition de ces vaisseaux , les loix hydrauliques , & par conséquent s'y arrêtant & s'y accumu-

lant peu à peu , elle y croupira. Alors cette maladie s'appelle *hypocondriaque* , & assiége la rate , l'estomach , le pancréas , l'épiploon , le mésenteré.

1099. C'est pourquoi elle y cause un sentiment de pesanteur continuelle, d'anxiété, de repletion, principalement après avoir mangé & bû : elle fait naître une difficulté de respirer , parce que les visceres de l'abdomen sont surchargés ; nuit à la formation , à la secretion des deux especes de bile , du suc pancréatique , stomachique , intestinal , mésenterique ; empêche toutes ces liqueurs de se bien mêler ensemble & de bien dissoudre les alimens : ce qui déränge tout à fait la premiere digestion. Si ce qu'on mange est tiré des végétaux , il dégenere en acide cru ; s'il est tiré des animaux , il se convertit en alkali putride , ou en huileux rance. Voilà l'origine des vents , des rôts , des spasmes , de la paresse du ventre , de la dureté des excremens , du changement du premier ictère (1094.) dans un plus mauvais par son degré , & de tous les maux (1094.) en pires.

1100. Quand on sçait par les effets que je viens de raconter , (1099.) que ce genre de mal a fait de tels progrès ,

(1098.) il faut tout mettre en œuvre pour le guérir, parce qu'autrement il deviendrait bien-tôt terrible. Or voici les principales difficultés qu'il faut soigneusement éviter. Si ce mal dure, il devient incurable & souvent mortel, comme la suite le fera voir clairement. Si on l'attaque avec des purgatifs, les humeurs saines & mobiles s'évacuent, tandis que les humeurs tenaces & viciées restent, ce qui rend le mal plus dangereux. Si l'on a recours à de forts irritans ou à de puissans dissolvans, la matière qui se dissout souvent tout à coup, devient acre, & se précipitant avec impetuosité dans les vaisseaux du foye qui sont d'une très grande délicatesse, elle les rompt, & les détruit aisément. D'où naissent plusieurs maux qui n'admettent aucun remède.

1101. Il faut donc. 1. commencer par rendre peu à peu la matière mobile, en tâchant de découvrir en même tems la nature de l'acrimonie dominante. Alors on prescrit des médicamens savoneux, dans lesquels se trouve une acrimonie opposée à celle dont l'humeur est infectée, & on en continue l'usage, jusqu'à ce que l'inégalité & la foiblesse du pouls, la nausée ou le

tenefme , l'anxiété , une petite fièvre qui survient , ne nous apprennent que la matiere commence à fe mouvoir ; après quoi. 2. il faut sur le champ l'évacuer par des remedes qui relâchent & purgent doucement , par des clystères qui ayent la même vertu , par l'usage du petit lait , des eaux minerales & d'autres choses semblables.

1102. Mais si cette même humeur (1098.) y séjourne depuis si long-tems , qu'elle y soit devenuë compacte & y soit fixée , elle commence à devenir acree ; & son croupissement , le mouvement des visceres , & la chaleur des parties qui l'environnent la rendent corrosive : il s'en amasse sans cesse de nouvelle , parce que l'obstruction est déjà faite , & que les mêmes causes subsistent. Ainsi les vaisseaux sont tiraillés , rongés & corrompus , tant par la matiere qui s'est accumulée , que par l'acrimonie qui s'est formée , & le mouvement continuel ; d'où il suit que la rate , le ventricule , le pancréas , l'épiploon , le mesentere , les intestins , le foye sont pareillement détruits , & par conséquent tous les premiers effets (1099.) deviennent beaucoup plus fâcheux ; mais principalement parce

qu'il entre continuellement dans les veines des vapeurs putréfiées qui troublent toutes les fonctions, & sur tout celles du cerveau. On donne alors avec raison à ce mal le nom d'*atrabile*.

1103. Lorsqu'elle se manifeste par ses signes décrits, (1093. 1094. 1099. 1102.) il faut beaucoup d'art & de prudence pour la délayer, lui donner du mouvement & l'évacuer, à cause des difficultés (1100.) qui sont ici encore plus considérables, & de la forte acrimonie de l'humeur qu'on irrite aisément, mais dont on peut à peine ensuite appaiser la fureur. C'est pourquoi il ne faut user que d'alimens contraires à l'acrimonie qu'on sçait suivant (1051.) dominer dans l'humeur, qui d'ailleurs doivent toujours être un peu dissolvans, irritans, laxatifs, & laisser peu d'excremens après la digestion; la boisson doit être ou une ptisane miellée, ou les suc des fruits de saison, ou le petit lait. On doit entretenir le corps dans un mouvement doux & continuel, dans une chaleur fort tempérée, dans un long sommeil. Il faut user souvent de bains, de fomentations, de lavemens, de boissons qui sans acrimonie délayent, dissolvent, trempent, liquefient la ma-

tiere , l'emportent & l'évacuent avec toute la lenteur & la précaution possible , par les voyes que la nature indique , ayant toujours égard à l'espece d'acrimonie dominante en même tems.

1104. Mais cette matiere (1102.) parvenuë à une si grande acrimonie , les visceres étant déjà fort endommagés , les mêmes causes dont on a fait mention (1102.) subsistant long-tems ; est ensuite agitée par le mouvement des muscles , par la chaleur du soleil ou du feu , par des alimens acres & pris en grande quantité , par des médicamens acres qui augmentent beaucoup la circulation & fermentent avec l'acrimonie morbifique ; par des venins qui dérangent de la même maniere l'œconomie animale ; ou enfin par quelques maladies qui causent de grands mouvemens dans la machine ; elle devient alors plus acre , si mobile & si active qu'elle rompt , corrompt , putréfie , détruit ses vaisseaux , & les change avec l'atrabile même en des vomiques putréfiés ; & c'est ce qu'on appelle *turgescence de l'atrabile* : si cette matiere déjà parvenuë à ce point , fonduë dans ses vaisseaux , enfilé la route du foye , & se porte au cœur par les petits rameaux de la veine

cave qui font déjà détruits, elle produit ces pernicioeux maux : car si elle participe d'un acide coagulant, elle fait naître des polypes dans le cœur, dans les poumons, dans l'aorte, dans les carotides, cause les maux qui s'en suivent, & la mort. Si elle monte au cerveau, elle cause l'apoplexie, la paralysie, la catalepsie, l'épilepsie, le délire, la manie de la plus mauvaise nature, & presque irremediable. Elle change tout dans le genre arteriel, & occasionne des fièvres si violentes qu'elles causent en peu de tems une putréfaction generale. Si cette même matiere participe d'un alkali putréfiant, elle produit en quelque lieu qu'elle se transporte des gangrènes qui causent bientôt la mort. Voilà la source d'une infinité de maux qui affligent tout le corps & chacune de ses parties, & qu'on ne peut guérir, sans détruire cette cause. Mais quand la matiere, s'étant fait jour au travers des vaisseaux rompus, des visceres, occupe les cavités du perritoine, il survient une débilité extrême & insurmontable : la matiere acre qui s'est échappée hors de la cavité des vaisseaux, s'y putréfie, s'y accumule ; alors tous les visceres de l'abdomen sont

infectés d'une gangrène qui les ronge ; d'où naissent des phénomènes surprenans , la tympanite , la mort avec une puanteur épouvantable. Si cette même matiere mise en mouvement se jette dans le foye , & de-là par les vaisseaux biliaires rongés & dilatés , dans le vésicule du fiel , par le conduit hépatique commun , dans les intestins ; elle produit des nausées , des vomissemens , des dysenteries atrabilaires , avec des anxietés , des efforts , des douleurs , des rongemens insupportables ; ce qui cause l'inflammation , l'ulceration , la putréfaction des intestins , du ventricule , de l'œsophage , du gosier , de la bouche , & à la suite de tout cela , des convulsions terribles , la gangrène , & conséquemment l'indolence de toutes les parties , suivie enfin d'une mort assez tranquille.

1105. La matiere parvenuë à ce degré de corruption (1104.) est d'une si grande tenacité qu'elle égale à peu près celle de la poix , & d'une acrimonie acide , brûlante , qui rongeroit les métaux & feroit fermenter la terre ; ou d'une acrimonie alkaline , saline , très-corrosive ; ou huileuse , putride , la plus funeste de toutes ; il est aisé de connoi-

tre par tout ce qui a été dit ci-devant (depuis 58. jusqu'à 107. 1051. 1052.) l'origine, les causes, l'existence & la cure de toutes ces especes.

1106. Et si l'on réfléchit sur ce que nous avons dit (1100. 1103. 1104.) & en même tems sur la situation, la structure, la circulation des visceres qui fervent de siège à cette humeur maligne, on doit être convaincu que la *turgescence* dont il s'agit est au dessus de toute curation. Les délayans avec les acres opposés à l'acrimonie dominante & l'opium sont les principaux remedes.

1107. Toutes ces choses (depuis 1090. jusqu'à 1107.) donnent une idée claire de la melancolie décrite (1089.) & des maux hypocondriaques; car il est clair que par une longue tristesse, les vaisseaux des visceres de l'abdomen étans retrecis donnent lieu à la stagnation, au changement de l'atrabile (1092. 1093. 1095. 1098. 1102. 1104.) & à son accumulation qui augmente insensiblement, quoique le sujet fut un peu auparavant parfaitement sain, & que le délire (1089.) peut être produit par la même atrabile née de causes corporelles.

1108. Les causes évidentes de la melancolie

lancolie (1089.) sont donc. 1. tout ce qui fixe, épuise, trouble les esprits, de grandes & soudaines frayeurs, de longues & profondes méditations sur un même objet, un amour violent, les veilles, la solitude, la crainte, l'affection Hysterique. 2. tout ce qui empêche la formation, la réparation, la circulation, les diverses sécrétions & excrétions du sang, principalement dans la rate, l'estomach, l'épiploon, le pancreas, le mesentere, les intestins, le foye, l'uterus, les vaisseaux hémorrhoidaux, conséquemment le mal hypocondriaque, des maladies aiguës mal guéries, principalement la phrénésie & le caufus, toutes les sécrétions & les excrétions trop abondantes, des alimens froids, terrestres, ténaces, austeres, astringens, de semblables boissons, une chaleur qui brûle le sang par sa longue durée & sa grande violence, un air sombre, marécageux, croupissant. 3. la disposition naturelle du corps; noir, velu, sec, grêle, mâle; la fleur de l'âge; l'esprit vif, pénétrant, profond.

1109. Si cette maladie dure longtemps, elle fait naître la démence, l'épilepsie, l'apoplexie, la manie, des convulsions, l'aveuglement, elle pro-

duit des imaginations merveilleuses , des ris , des pleurs , des chants , des soupirs , des rôtis , des vents , des anxietés , une abondance d'urines claires comme de l'eau , dans un autre tems fort épaisses , la retention de la lie du sang dans les vaisseaux des visceres abdominaux , son accumulation , & souvent son excretion subite , une opiniâtre constipation du ventre , un crachement frequent de matieres fines & tenues , une facilité incroyable à supporter les veilles , le jeûne & le froid.

IIIIσ. Ces malades ont souvent été guéris , lorsqu'il leur est survenu une gale horrible quelquefois semblable à l'éléphantiasis , ou nombre de varices considerables , ou lorsque des hemorrhoides fort tuméfiées sont venues à fluer , ou lorsqu'enfin l'atrabile s'est évacuée par le vomissement ou par les selles.

IIIIι. Les remedes qui sont ordinairement les plus pernicioeux en ce genre de mal , sont non seulement ceux qui dissipent les forces , purgent fortement , mais encore ceux qui mettent les liqueurs dans une agitation trop violente , sous le titre de cardiaques , ou sous tout autre quel qu'il soit,

1112. D'où il suit que la meilleure méthode de traiter cette maladie est de bien observer la première cause, la variété du temperament, & de prescrire des remèdes qui leur soient opposés, & qui répondent à leur variété.

1113. La première indication sera donc d'exciter les esprits, d'en augmenter la quantité, d'en régler le cours, ce qui se fait. *a.* en détournant l'esprit de son objet ordinaire vers d'autres qui lui soient contraires. *b.* en excitant adroitement dans l'esprit du malade une passion opposée à la mélancholique. *γ.* en se prêtant aux erreurs de l'imagination du malade. *δ.* ou souvent en les combattant avec beaucoup de force.

1114. La seconde: d'enlever les obstructions qui sont la cause ou l'effet de ces fausses imaginations, en amolissant, en atténuant, en irritant, en débouchant les vaisseaux par les eaux minérales, le petit lait, l'eau miellée, par des décoctions spléniques, hépatiques, anti-hypocondriaques, par des eaux aiguifées de sels lixiviels ou composés, par des préparations mercurielles, laxatives, par des vomitifs, par l'exercice, l'équitation, la navigation, par des mé-

dicamens uterins , aristolochiques , par ceux qui peuvent faire couler les hémorrhoides , enfin par les bains , les linimens , les emplâtres.

1115. La troisième : de calmer les symptômes par la saignée , en plongeant le corps du malade dans de l'eau froide , par les carminatifs , par les opiats.

1116. La quatrième : de donner après les évacuations (1114. 1115.) les remèdes que l'observation apprend être propres à réjouir le malade , & à fortifier toutes les parties du corps.

1117. Tout ce que nous avons dit (depuis 1110. jusqu'à 1117.) prouve évidemment que la cure de ce mal (1089.) consiste uniquement dans celle de l'atrabile , (1097. 1100. 1101. 1103. 1106.) & par conséquent que c'est de-là qu'il faut apprendre à guérir non seulement cette atrabile , mais une infinité d'autres maladies qui passent sans raison pour incurables.



M A N I E.

1118. **S**I la mélancolie (1089.) s'accroît jusqu'au point de mettre les liqueurs du cerveau dans une si grande agitation, qu'elle cause une fureur terrible, on la nomme manie.

1119. Elle ne differe qu'en degrés de la mélancolie sombre, elle est produite par elle, vient des mêmes causes, & se guérit ordinairement presque par les mêmes remedes.

1120. Dans ce genre de mal les muscles ont le plus souvent une force prodigieuse, les veilles sont incroyables, on supporte l'abstinence & le froid d'une façon surprenante, on a des imaginations affreuses, on croit être lycanthrope, cynanthrope, &c.

1121. Il faut remarquer que la dissection anatomique a constamment fait voir le cerveau des maniaques, sec, dur, friable, jaune dans sa substance corticale, ses vaisseaux gonflés, variqueux, distendus par un sang noir, tenace.

1122. Et que toutes les excretions ensemble sont presque supprimées dans ce mal,

1123. Le meilleur remede est de précipiter le maniaque dans la mer & de l'y tenir plongé tant qu'il peut le supporter.

1124. Après avoir tenté en vain tous les remedes, on a remarqué que les varices, les hemorrhoides, la dysenterie, l'hydropisie, une grande hemorrhagie spontanée, des fièvres tierces ou quartes qui surviennent, ont été salutaires.

1125. Les corps épuisés & affoiblis dans les fièvres intermittentes d'automne, fortes & de longue durée, tant par le mal que par les saignées & les purgations très-souvent réitérées, sont sujets à une espece de manie : & ces mêmes choses ont aussi coûtume de renouveler ce mal.

1126. Cette espece ne se guérit que par le long usage des restaurans, de cordiaux, des fortifiens & de ce qui remplit. Si au contraire on a recours aux évacuans, on donne lieu à l'atrophie, à la débilité, à une indolence insurmontable.

1127. Mais quand des sujets robustes, vigoureux, à la fleur de l'âge, plethoriques, chauds deviennent maniaques, on les guérit par les mêmes remedes que l'espece d'épilepsie, (1081.) par

des saignées réitérées, par de fortes purgations dans l'intervalle de chacune, ensuite le calme étant revenu, par des opiat & des cardiaques,

R A G E C A N I N E.

1128. **I**L est encore une autre maladie qu'on peut rapporter ici fort à propos, à cause de la fureur dont elle est souvent accompagnée, & qu'elle est si pernicieuse qu'on ne doit pas la passer sous silence.

1129. On l'appelle rage, & parce qu'elle vient le plus souvent de morsure de chiens, rage canine; elle prend encore d'un symptôme terrible le nom de crainte d'eau, d'hydrophobie, &c.

1130. Elle provient presque toujours de la contagion d'autres animaux enragés. Cependant la lecture & l'observation apprennent qu'elle se forme aussi d'elle-même dans les maladies aiguës.

1131. Presque tous les animaux peuvent être affectés de ce mal, & par leur contagion infecter les autres & l'homme même.

1132. En effet, on sçait que les

chiens, les chats, les loups, les renards, les chevaux, les ânes, les mulets, les bœufs, les cochons, les singes, les coqs, les hommes, étant enragés, communiquent ce même mal aux autres.

1133. Cependant il n'est point d'animal qui devienne plus fréquemment enragé que le chien, le loup & le renard, & cela principalement par des causes internes, sans qu'aucune contagion y ait donné lieu.

1134. Un climat brûlant, une région alternativement très-chaude & très-froide, une saison long-tems chaude & sèche, une nourriture de chair putride, fétide, vermineuse, le défaut de boisson, les vers qui se forment dans les reins, dans les intestins, dans le cerveau, dans les cavités olfactoires des narines, sont les causes antécédentes de la rage dans ces animaux.

1135. Les signes d'une rage commençante sont entr'autres ceux-ci, sur lesquels on doit se défier d'un mal si cruel & s'en garantir. Les chiens deviennent tristes, solitaires, se cachent, n'aboyans plus, murmurans seulement, détestans toutes sortes d'alimens & de boissons, se mettans en colere contre

tous ceux qui leur sont inconnus, se jettans sur eux, reconnoissans encore cependant leur maître, le respectans, baissans les oreilles & la queue, marchans comme s'ils étoient endormis : tel est le premier degré de ce mal ; & alors si l'on en est mordu, il y a à la vérité du danger, mais il n'est pas des plus grands ; ensuite essouffés, tirans la langue, jettans beaucoup d'écume, la gueule béante, marchans tantôt nonchalamment, comme s'ils étoient un peu assoupis, tantôt avec une promptitude soudaine, & sans suivre toujours le droit chemin ; bientôt ne reconnoissans plus leur maître même, les yeux baissés, larmoyans, poudreux, la langue de couleur plombée, ils deviennent tout à coup maigres, fols, furieux : voilà le second degré de ce mal, qu'ils ne supportent gueres trente heures sans mourir. La morsure est alors presque inguérissable : mais plus l'animal est furieux, plus il y a de tems qu'il est enragé, plus il est sur le point de mourir, plus la morsure est mortelle, aiguë & prompte à créer les plus violens symptômes ; & au contraire.

1136. A peine est-il aucun venin dont la contagion se multiplie de tant

de manieres ; car elle se communique par la plus légère morsure faite au travers des habits , qui ne fait qu'effleurer sans faire sortir du sang ; par l'haleine de l'animal , qui de sa bouche est portée au poumon de l'homme ; par l'écume récente ou même desséchée depuis long-tems , soit qu'on en prenne sur la langue , ou qu'on la touche avec les lèvres ; à la faveur d'un seul baiser donné à un chien enragé , en maniant l'instrument ou la blessure dont il est mort long-tems auparavant , en mangeant de son lait ou de sa chair ; en touchant & en maniant les corps infectés par les choses précédentes.

1137. A peine encore est-il aucun venin connu si cruel , qui change si fort l'homme , qui commençant à paroître fasse en si peu de tems de si grands ravages , & qui cependant puisse en même tems se tenir si long-tems caché avant que de se manifester ; car les uns commencent à être tourmentés des maux propres à cette fureur , aussi-tôt après avoir été mordus , les autres vingt ans entiers après , & d'autres encore dans tout l'espace de tems intermédiaire. Or cette variété dépend de la chaleur de la saison de l'année , du

different degré de rage dans l'animal mordant, (1135.) du tempérament de l'homme mordu ; (car les gens bilieux sentent plus vîte les effets de l'infection que les gens pituiteux & hydropiques ;) du different régime & des remédes qu'on a faits.

1138. Voici par ordre comment cette contagion (1136.) commence à manifester ses effets après differens tems (1137.) dans un homme parfaitement sain qui en est infecté. Le lieu qui a été le premier envenimé fait douleur ; il se répand des douleurs vagues en d'autres lieux , principalement aux voisins ; on sent une lassitude , une pesanteur , une paresse dans tout le genre musculueux ; on a un sommeil inquiet , troublé , agité d'effroi , de mouvemens convulsifs & de tréssaillemens ; on est dans une inquiétude continuelle ; on soupire , on est triste , on aime la solitude. C'est à peu près ainsi que ce mal fait sa premiere attaque & termine son premier degré ; alors le sang tiré des veines paroît tout à fait bien conditionné ; les premiers accidens s'augmentent ensuite , survient un grand resserrement aux parties précordiales ; la respiration se fait avec peine , & est entre-

coupée de soupirs ; on est saisi de certaine horreur , les cheveux dressent , on tremble à la vûë de l'eau , de liqueurs quelles qu'elles soient , & de choses ou transparentes ou réfléchissantes , comme le miroir ; on perd l'appétit , on peut cependant avaler du pain de soupe quelleconque ; si l'on vient à toucher quelque liquide que ce soit , sur tout des lèvres , ou avec la langue , on est saisi de tremblement , agité de convulsions énormes , on entre presque en fureur ; on vomit une bile gluante , brune ou porracée ; le corps s'échauffe , vient la fièvre ; on a des insomnies perpétuelles , le priapisme , une foule de pensées étrangères , extraordinaires , & sans aucune liaison : tels sont les progrès de ce mal , & c'est ici que se termine ordinairement son second degré , Tous les symptômes qu'on vient de décrire deviennent sans cesse plus violens communément ; ensuite la langue devient âpre , sort de la bouche , la bouche est ouverte , la voix rauque , la soif extrême ; les efforts qu'on fait pour boire , la vûë , l'attouchement des liquides mettent en fureur ; la bouche se remplit d'écume ; on tâche même malgré soi de la cracher sur les autres ,

On aime malgré soi à mordre tout ce qui se présente, la volonté ne peut réprimer cette envie, on déchire en écumant, le poulx & la respiration manquent, on a des fueurs froides, la rage devient extrême; tandis qu'en même-tems, ce qui est admirable, on conserve une présence & une prudence d'esprit, qui fait qu'on craint la disposition où l'on est de faire mal aux autres: de là dans l'espace de quatre jours, depuis le premier degré, survient presque toujours une mort convulsive, avec une respiration extrêmement serrée.

1139. Toute cette histoire (1129. jusqu'à 1139.) donne une connoissance exacte de ce mal. Pour le prognostic, il est aisé de le former, en considerant (1135. 1137. 1138.) & en se rappelant en même-tems les tristes événemens qu'on voit par tout, puisqu'en effet depuis la naissance de la Médecine jusqu'à présent, les plus grands Maîtres de l'art gémissent presque tous sur le funeste sort des gens mordus, dont ils conviennent qu'il est à peine une curation prophylactique certaine, & qu'on ne peut citer aucun exemple bien constaté de la guérison de ceux qui sont

déjà hydrophobes. Mais il est encore bien plus fâcheux de voir qu'après tant de siècles écoulés , qui déplorent le mauvais succès des remèdes qu'on a faits jusqu'ici , on n'ait point essayé des méthodes différentes des premières.

1140. La dissection des cadavres a fait voir les organes de la déglutition le plus souvent un peu enflammés, diverses espèces de gluë bilieuse dans l'estomach, la vésicule du fiel remplie d'atrabile, le pericarde sec, les poumons farcis d'une façon incroyable du sang qui s'y est presque tout accumulé, le cœur plein d'un sang souvent presque sec, les arteres pleines, les veines vuides, le sang épanché dissous, & se congelant à peine à l'air, au lieu que celui qu'on tire des veines se congele avant l'espace de trois jours, tous les muscles, les visceres, le cerveau, le cervelet, la moëlle épiniere plus secs que de coûtume.

1141. Toutes les méthodes tant prophylactiques que thérapeutiques employées jusqu'à présent, sont, à l'exception de très peu de choses, incertaines; la premiere cause de cela, c'est qu'on a vanté témérairement plusieurs spécifiques, & qu'on a négligé de pra-

tiquer une méthode fondée sur l'histoire du mal.

1142. Autant donc qu'on peut le conclure de toute cette histoire, de sa comparaison avec d'autres maladies, & des heureux succès d'un petit nombre de cas, ce mal paroît d'abord consister dans une affection des nerfs, qu'il faut immédiatement rapporter aux convulsions, qui s'emparent des viscères & de leurs vaisseaux. De là ensuite il se forme dans le sang & dans les humeurs un vice qui approche presque de l'inflammation gangréneuse. Quant au siège de ce mal, il est d'abord vers l'estomach & les parties voisines.

1143. La curation prophylactique d'un homme mordu exige. i. qu'on fasse aussi-tôt après avoir reçu la contagion de profondes scarifications sur l'endroit affecté & les parties voisines, pour en tirer beaucoup de sang; qu'on applique de grandes ventouses qui tirent fortement, ou qu'on fasse une brûlure assez profonde avec un fer rouge, c'est un remède souverain: il n'y en a point de plus certain; mais il faut promptement l'apporter. On doit ensuite faire suppurer long tems la partie, en y appliquant des remèdes

qui fassent ulcere en rongean̄t continuellement. Pendant tout ce tems, depuis le commencement jusqu'à la fin, on doit toujours, sans aucune intermission, bassiner l'endroit avec une saumure faite de sel marin & de vinaigre, & continuer ainsi jusqu'au sixième mois.

2. il faut avoir la précaution d'éloigner, d'éviter les vêtements & les autres choses qui ont pû toucher le venin, ou peuvent l'exhaler. 3. aussitôt après l'infection, il faut souvent par un grand appareil effrayer le malade, le menacer, enfin le précipiter dans la mer ou dans un fleuve, l'y tenir quelque tems plongé, l'y plonger de nouveau & recommencer plusieurs fois, en suivant exactement les mêmes circonstances; car ce sont elles qui guérissent en troublant les esprits, & non pas l'eau salée, comme on l'a appris par le funeste sort d'un homme qui fit naufrage après avoir été mordu, nagea pendant plusieurs heures, fut souvent long-tems couvert des flots, & qui cependant devint dans la suite hydrophobe. Il faut ensuite purger souvent & fortement avec de la rhubarbe, de l'agaric, du suc d'écorce de sureau. 4. tous les matins à jeun le mordu doit se faire suer

un peu en prenant du vinaigre aromatique, du sel marin, de l'eau chaude. 5. tous les jours se laver les pieds & les mains dans un bain d'eau, se laver la tête, se rincer la bouche & le gosier, souvent nager. 6. boire souvent de l'eau froide, la vomir souvent, prendre ensuite des liqueurs aigrelettes, observer un régime humectant, léger, relâchant, souvent pris en si grande quantité qu'on le vomisse, éviter les aromatiques trop forts, les vins, tout ce qui échauffe, ainsi que la trop grande agitation du corps ou de l'esprit.

1144. Mais si le mal est déjà présent, c'est sur tout dans son premier degré & au commencement du second (1138.) qu'on doit en tenter la guérison, puisqu'autrement la négligence ne peut avoir ici que des suites très-funestes. Il paroît très-probable & confirmé par un petit nombre d'expériences qu'on doit faire les choses suivantes. 1. aussi-tôt après les premiers signes de l'attaque du mal (1138.), il faut le traiter comme une maladie très-inflammatoire (890.) en tirant du sang par une large ouverture faite à un grand vaisseau jusqu'à défaillance; il faut

aussi-tôt après donner des lavemens d'eau nitrée & médiocrement salée, avec un peu de vinaigre : on doit réitérer ces remèdes hardiment, & même plus que la prudence ne le permettroit en d'autres maladies. Cela étant fait, après avoir couvert les yeux du malade, on doit le mettre dans un bain froid, ou lui jeter de l'eau froide sur le corps, & l'en arroser jusqu'à ce qu'il ne craigne presque plus l'eau : il faut alors aussi-tôt le forcer de boire beaucoup d'eau, & après l'avoir ainsi tourmenté durant le jour, le soir on lui procure du sommeil. Pour le régime, il doit être humectant & très-leger.

1145. Comme cette méthode est fondée sur tous les caractères de la maladie, sur tous les préceptes de l'art, rien ne paroît plus funeste que l'usage des médicamens qui échauffent fortement, dessèchent, irritent le genre nerveux ; ce sont en ce cas de vrais poisons qui font périr les malades déjà desséchés par leur mal : & il n'est encore rien de plus cruel que de négliger le mal en rejetant toute curation, ou de suffoquer le malade.

1146. Cependant l'histoire des autres venins nous apprend qu'on ne doit

point de s'esperer de trouver l'antidote de celui-ci.

1147. Pour jusqu'à présent, il n'en est aucun sur lequel on puisse faire assez de fond pour lui confier la vie d'un homme qui est dans un danger aussi déplorable, aucun qui soit connu par des experiences certaines : car ou ils ont tous été enfantés par la speculation, ou l'on a ajouté foi aux descriptions que d'autres en ont données. Je n'excepte point ici, les écrevisses brûlées dont on voit dans Galien & dans Oribase qu'Eschrion faisoit un secret; ni l'opiat de Scribonius Largus si renommée pour la rage des Siciliens; ni la peau de l'hyene, conseillée par Peregrinus; ni la poudre d'écrevisses avec la thériaque d'Ætius, de Rufus, de Posidonius; ni les remedes vantés par Palmarius; ni l'étain mêlé avec du mitridate tant prôné par Mayerne, Grew, & les chasseurs; ni la racine de cynorrhodon revelée en songes sacrés; ou l'hépatique des bois si exaltée par d'autres, ni la pimprenelle, ni le foye de chien enragé brûlé, &c.

S C O R B U T.

1148. **L**E scorbut est un mal auquel les habitans de la mer septentrionale sont fort sujets, qui est la source de plusieurs autres maladies, qui n'est pas nouveau & n'a point été inconnu aux Anciens, quoiqu'ils ne l'ayent pas décrit fort exactement, faute de navigations & de longs voyages dans les païs les plus froids.

1149. Comme ce mal trompe souvent par la grande variété de ses symptômes; il n'est pas possible de le mieux connoître, qu'en commençant par en faire toute l'histoire pour découvrir ensuite quelle est sa nature.

1150. Les Anglois, les Hollandois, les Suedois, les Danois, ceux qui habitent la Norvege, la partie septentrionale ou inferieure de l'Allemagne, les peuples du nord, ceux qui vivent dans un climat très-froid, sur tout ceux qui sont voisins de la mer, des lieux qu'elle arrose, des lacs, des marais, ceux qui habitent une terre grasse, spongieuse, un terrain bas situé entre des lieux élevés où il y a de l'eau, sur tout les gens oisifs qui habitent des

lieux pierreux durant l'hyver, & qui par rapport à cela sont attaqués de grands froids, les navigateurs qui se nourrissent sur mer ou sur terre de chairs salées, enfumées, de biscuiz, d'eau puante & vermineuse, ceux qui mangent trop d'oiseaux aquatiques, de poissons salés endurcis au vent & à la fumée, de bœuf ou de cochon salé & enfumé, de matieres farineuses qui n'ont point fermenté, de pois, de fèves, de fromage salé, acré, vieux, ceux qui sont sujets à la mélancolie, à la manie, à l'affection hypocondriaque, hysterique, à des maux chroniques, & principalement ceux qui ont trop pris de quinquina, tous ceux-là sont sujets au scorbut.

1151. Voici quels sont les phénomènes de ce mal, dans son commencement, dans ses progrès, dans sa fin.

1. On est extraordinairement paresseux, engourdi; on aime à être assis & couché; on sent une lassitude spontanée, & une pesanteur par toute l'habitude du corps; une douleur dans tous les muscles, comme si on étoit trop fatigué, & sur tout aux cuisses & aux lombes; on a beaucoup de peine à marcher, sur tout en montant ou en

descendant ; le matin en se reveillant , on sent ses muscles & tous ses membres comme fatigués & contus.

2. On respire avec peine ; on est hors d'haleine ; presque suffoqué au moindre mouvement ; les cuisses s'enflent & se desinflent ; leur pesanteur les rend immobiles ; il y paroît des taches rouges , brunes , jaunes , violettes ; la couleur du visage est d'un brun pâle ; la bouche commence à sentir mal ; les gencives sont gonflées avec douleur , chaleur , prurit , & saignent pour peu qu'on les presse , & parce que les gencives se retirent , les dents se déchaussent , s'ébranlent , on sent différentes douleurs vagues par toutes les parties externes & internes du corps : d'où naissent des tourmens cruels à la plevre , à l'estomach , à l'ileum , au colon , aux reins , à la vesicule du fiel , au foye , à la rate , &c. On est sujet à diverses hémorrhagies , mais qui sont de peu de conséquence.

3. Les gencives sont d'une puanteur cadavereuse , elles s'enflamment , il en sort du sang goutte à goutte , elles se gangrenent ; les dents vacillent , deviennent jaunes , noires , cariées ; il se forme des anneaux variqueux aux veines ra-

nines ; il se fait des hémorrhagies souvent mortelles , par la peau même extérieure , sans qu'il paroisse aucune blessure ; par les levres , les gencives , la bouche , les narines , le poumon , l'estomach , le foye , la rate , le pancreas , les intestins , la matrice , & à tout le corps , & principalement les cuisses sont parsemées d'ulceres puans très-mauvais , opiniâtres qui ne cedent à l'application d'aucun remede , & qui dégènerent aisément en gangrene ; surviennent la gale , des écailles sur la peau , une petite lepre seche ; le sang tiré des veines à sa partie fibreuse noire , grumelée , épaisse , & cependant il est dissous , quant à sa partie sereuse qui est salée , acre , & dont la surface est enduite d'une mucofité , dont la couleur est d'un jaune tirant sur le verd , On est tourmenté de grandes douleurs rongeantes , lancinantes , qui passent promptement d'un endroit à un autre , qui augmentent durant la nuit dans tous les membres , dans les jointures , les os , les visceres , les taches deviennent livides.

4. On est sujet à différentes fièvres , chaudes , malignes , intermittentes de toutes manieres , vagues , periodiques ,

continuës, qui produisent l'atrophie ; à des vomissemens , à des diarrhées , à des dysenteries , à de cruelles stranguries ; surviennent la lypothimie , des anxietés souvent tout à coup mortelles , l'hydropisie , la phthisie , des convulsions , des tremblemens , la paralysie , des crampes , des taches noires , des vomissemens & des selles de sang ; le foye , la rate , le pancreas , le mesenterie se putrefient & se consomment. Ce mal devient fort contagieux.

1152. D'où il est évident qu'il n'est pas difficile de déduire la nature , & les effets de ce mal , de ce que nous venons de dire , pourvû qu'on y fasse attention.

1153. Et que sa cause prochaine est un sang de telle nature qu'il peche en ce qu'une de ses parties est trop épaisse , quoiqu'il soit en même tems dissous dans son autre partie qui est d'une acreté & d'une salure alkaline ou acide ; deux especes qu'il faut sur tout soigneusement rechercher pour les distinguer l'une de l'autre.

1154. Il suit encore que quand on est parvenu à les bien distinguer par l'histoire de la maladie , (1151.) il est facile d'en expliquer tous les phé-

nomenes, tous merveilleux qu'ils paroissent.

1155. Principalement si l'on fait attention aux regles thérapeutiques qui sont fondées sur le bon ou le mauvais succès de ce mal, & dont les principales sont celles-cy.

1156. Il faut avoir pour but dans cette maladie de dissoudre ce qui est épais, de rendre mobile ce qui croupit, de donner de la fluidité à ce qui est trop lié.

1157. Il faut aussi épaisir ce qui est trop tenu, adoucir l'acreté dans le genre, dans l'espece.

1158. Et en corrigeant l'un, (1156.) il faut toujours avoir égard à la nature de l'autre (1157.) : ainsi c'est le chef d'œuvre de l'art de guérir cette maladie.

1159. Les forts évacuans ne servent jamais qu'à la rendre plus rebelle & souvent incurable.

1160. Il faut donc dans le premier cas. (1151. No. 1.) *α.* commencer par un purgatif doux, atténuant, débarrassant, en petite doze souvent réitérée. *β.* continuer par les atténuans, & ceux qu'on nomme préparans. *γ.* finir par de légers spécifiques dont on use

long-tems sous quelque forme que ce soit. *δ.* & en même tems avoir tant d'égard aux six choses non naturelles, qu'elles soient opposées aux causes.
(1150.)

1161. Le second degré (1151. No. 2.) demande les mêmes remèdes que le premier; (1160. *α. β. γ. δ.*) on doit de plus user de scorbutiques un peu plus acres sous la forme de sucsexprimés, de conserve, d'esprit, de sel volatil, de vin, de biere médicale; les bains externes & ceux des pieds doivent être faits d'antiscorbutiques; les frictions, chaudes, seches, avec des liqueurs spécifiques, la saignée est souvent utile pour emporter une partie des liqueurs acres, relâcher les vaisseaux trop tendus, en diminuer l'érosion, faire révulsion & place aux médicamens.

1162. Selon que l'acrimonie tenuë, que la chaleur & la crainte de l'hémorrhagie sont plus grandes, ou selon que l'épaississement, l'inaction, le froid, & enfin la pâleur des vaisseaux sont plus considerables, on usera de spécifiques médiocrement astringens, un peu froids, ou chauds, ou acres.

1163. Pour corriger les vices de la bouche en cette espece, il faut se ser-

vir des antiphlogiftiques & des antiscorbutiques, qui foient en même tems d'une nature oppofée à celle qui domine dans l'une ou l'autre efpece de fcorbut.

1164. Dans le troifième cas (1151. No. 3.) on peut employer tout ce qui a été dit, fi ce n'est qu'il faut ufer largement de liquides doux qui coulent aifément, antifeptiques, antiscorbutiques, provoquer legerement & long-tems les fueurs, les urines & les felles.

1165. Pour la quatrième efpece, elle fe guérit rarement; le traitement doit fuivre la varieté des fymptômes; les remedes mercuriels, ainfi que ceux que nous venons de prefcrire (1164.) font quelquefois utiles.

Si l'on reflechit mûrement fur tout ce qui a été dit, (1148. jufqu'à 1166.) fi on le compare avec les phénomènes de ce mal & avec ceux qui fe préfentent à l'ouverture des cadavres, on fera convaincu que pour traiter ce mal avec fuccès, il faut principalement s'attacher à rechercher avec foin la nature de l'humeur yitiée & de l'acrimonie particuliere qui y domine; & comme cette acrimonie eft faline muriatique, acido-

austere , alkaline , fétide , rance , huileuse , & comme nous avons souvent fait mention ci-devant de toutes ces especes & de chacune en particulier , il faut voir ce qui en a été dit pour traiter ce mal avec plus d'ordre & de méthode ; & on conçoit clairement pourquoi le petit lait , le lait de beure , les eaux médicinales ont tant de fois guéri les accidens désespérés de cette maladie , & quels accidens ; pourquoi les suc d'orange , de citrons , de limons , de grenade , d'oseille , de petite oseille , le vinaigre , le vin du Rhin , de la Moselle sont tant de fois spécifiques dans ce mal , & quand ; pourquoi les astringens austeres , comme la rhubarbe , la patience , le tamaris , le caprier , le vin austere noir ou rouge , ainsi que l'acier sont souvent si utiles , & en quel cas ; pourquoi les plus forts aromates , le cochlearia , la passerage , le creffon , le pied de veau , le raifort , le poivre , le gingembre , la petite espece de joubarbe , les sels alkalis , volatils , fixes , huileux , aromatiques , savoneux sont souvent seuls d'un grand secours. Pourquoi le même remede qui est salutaire dans une espece de scorbut est mortel dans une autre ; & par conséquent il est évident

que ce n'est point du nom de cette maladie qu'il faut s'occuper, mais seulement de sa nature particulière qu'il faut étudier avec autant de soin que si c'étoit une autre maladie.

CACHEXIE.

1166. **P**AR cachexie on entend ordinairement cette disposition du corps qui déprave sa nutrition dans toute son habitude à la fois.

1167. Et par conséquent elle reconnoît pour cause, ou la dépravation du suc nourricier quelle qu'elle soit, ou le vice des vaisseaux qui doivent le recevoir, ou le défaut de la faculté qui doit l'appliquer.

1168. La dépravation du suc vient.
 1. des alimens qui par les forces changeantes de notre corps ne peuvent être assimilés aux parties qui doivent être réparées: tels sont les alimens farineux, légumineux, grossiers, fibreux, gras, acres, aqueux, visqueux, (69.) les corps indigestibles, comme motte de terre, craye, sable, chaux, &c. 2. du défaut du mouvement animal, dans l'oisiveté, l'engourdissement, le trop

long sommeil. 3. des organes vitiés par une trop grande foiblesse (41. 42. 43. 44.) ou par une trop grande force ; (50. 52. &c.) ou des liqueurs altérées à un tel point qu'il n'est pas facile d'y remédier : (60. 69. 76. 106. 107. 406.) or ces vices naissent de plusieurs causes , comme de toutes les sécretions trop abondantes quelles qu'elles soient , de vomissemens , de diarrhées , de dysenteries , d'hémorrhagies quelconques , du schirre cancéreux , de quelque viscere particulier , &c. de la retention quelle qu'elle soit , de ce dont la sécretion doit se faire.

1169. Or il est évident que ces causes une fois posées , agissent ou en diminuant les solides , ou en les farcissant de liquides impropres à une libre circulation : d'où suit un double effet considérable de ce mal , sçavoir la consommation ou la leucophlegmatie , & l'hydropisie anasarque.

1170. De plus selon la diverse couleur , épaisseur , tenacité , acrimonie , fluidité des liqueurs dont les vaisseaux sont farcis , on voit ordinairement paroître des maladies fort différentes , qui sont autant d'effets de la cachexie , sçavoir la couleur blanche , pâle , jaune ,

livide ; rouge , verte , noire , brune de la peau ; pesanteur , tumeur sous les yeux , & aux parties les plus minces ; des vents , œdeme aux parties éloignées du cœur , des palpitations du cœur & des arteres qui s'augmentent beaucoup au moindre mouvement , des urines cruës , tenuës , des fueurs spontanées tout à fait aqueuses ; enfin la maigreur ou la leucophlegmatie & l'hydropisie.

1171. Quant au vice des vaisseaux qui doivent recevoir le bon suc nourricier , on en peut à peine imaginer un qui soit general : cependant la trop grande vertu élastique & le trop grand relâchement , & les vices qui en dépendent peuvent être admis pour les causes de ce mal ; on en a parlé ci devant (depuis 24. jusqu'à 58.)

1172. La nutrition de tout le corps est empêchée par le défaut de la faculté applicante , lorsque les humeurs circulent trop foiblement ou avec trop de violence (92. jusqu'à 107.)

1173. De-là , il est aisé de former le diagnostic de ce mal , & le prognostic est appuyé sur la consideration de la cause , de la durée , de l'effet , & du degré de cette même maladie.

1174. De plus, il est évident que pour la guérir il est toujours nécessaire.

1. d'adoucir quelquefois les liquides trop acres, & d'appaifer mediocrement ceux qui sont trop fluides 2. de dissoudre & de rendre coulantes celles qui sont tenaces & engagées; mais comme ces deux vices peuvent naître de tant de différentes causes (1168. 1169. 1170.) il est sur tout nécessaire de varier, selon leur différente nature, & les médicamens & la façon de s'en servir.

1175. Il faut principalement avoir soin d'user d'un regime composé de choses semblables aux liquides sains, qui passent aisément, soient opposées à la cause particuliere de la maladie, & soient sur tout agreables au malade.

1176. Et pour qu'on puisse bien les digerer, il faut avoir recours à l'affaifonnement, aux boissons vineuses, à l'exercice, à l'air.

1177. On pourvoit à la bonne disposition des organes des premieres cocctions par les digestifs doux, les vomitifs, les purgatifs, les fortifiants.

1178. Et lorsque les voyes auront été relachées par l'usage de ces remedes, & que la matiere morbifique aura
été

été atténuée , il faudra alors insister sur les atténuans , les diuretiques, les sudorifiques.

1179. En dernier lieu , il faudra employer les remèdes cholibés , les alcalins , les savoneux , & y joindre l'exercice de la course , de la vection , le frottement & le bain.

1180. Et selon la cause prochaine connue , on doit varier ces remèdes , la façon de les préparer & de les appliquer.

1181. Mais si la trop grande acrimonie produit une consommation & une phthisie cachectique , il faut s'appliquer à découvrir l'espece de cette acrimonie , s'il est possible. 1. en recherchant la cause de la cachexie (1168.) 2. la nature de la maladie & du malade 3. des symptomes. 4. & des excretions.

1182. L'ayant bien connue , il faut la corriger par ses contraires (voyez 1166.)

EMPYÈME.

1183. **L'**Empyème est un amas de pus dans la cavité de la poitrine entre les poumons & la plèvre.

De

1184. Ce mal suppose toujours une vomique purulente, qui s'étant ouverte, s'est déchargée dans le thorax du pus qu'elle contenoit.

1185. Telles sont les vomiques. 1. du poumon, causées par l'inflammation (820. 867.) de ce viscere, par le crachement de sang, par des matieres épaisses & incapables de circuler, qui y sont embarassées. 2. de la plèvre, produites par l'inflammation de cette membrane, (875.) par une legere blessure exterieurement faite, trop tôt fermée en dehors, ouverte en dedans (298.) & que la contusion (324.) ou la rupture cachée de cette même membrane, fait suppurer. 3. du diaphragme enflammé, suppuré & rompu dans sa partie superieure (907. 910.) 4. du mediastin pareillement affecté. (877.) 5. du pericarde même (877.)

1186. On prévoit l'empyème futur. 1. par l'inflammation des cinq parties (1185.) qui n'a été appaisée par aucune coction, revulsion, crise, ni corrigée par aucuns médicamens, mais accompagnée d'une horreur vague, d'une petite fièvre qui devient assez considerable durant la nuit, d'une chaleur vague, d'un sentiment de pésanteur

dans l'endroit de la douleur, de dyspnée, de défaut d'appetit, & de la cessation de la grande soif. (voyez 833. 892. 910.)

1187. On connoît l'empième présent. 1. quand il s'est passé 21. jours depuis le commencement de l'inflammation sans qu'il s'en soit fait aucune purgation. 2. quand les signes des vomiques formées dans les cinq parties (1185.) ont disparu. 3. par une douleur nouvelle, par la toux, la difficulté de respirer, & la salivation qui paroissent & disparoissent tout à coup. 4. par une toux sèche, par une pésanteur sur le diaphragme, par la nécessité où est le malade de se coucher sur un seul côté, par le bruit que fait le pus quand on se remuë, par la fièvre lente, la rougeur des jouës, les yeux caves, la chaleur à l'extrémité des doigts, la courbure des ongles, & la tumeur du bas ventre.

1188. Voici les effets de ce mal. 1. le pus qui est sorti de l'ulcère rompu n'étant point ensuite évacué s'amasse de plus en plus. 2. comme il est enfermé & continuellement agité dans un lieu chaud & humide, il s'aigrit, s'attenuë, se putrefie; & devient fétide. 3. il empê-

che le diaphragme de s'élever & les poumons de se dilater; c'est pourquoi ces malades sont si éssoufflés qu'ils ne peuvent respirer qu'assis, couchés, ils sont presque suffoqués; il leur est impossible d'être couchés sur la partie saine, ils ont une toux sèche & une anxiété continuelles. 4. le poumon, la plèvre, le diaphragme, le pericarde, le cœur même sont macérés, rongés, consumés & rendus liquides; d'où naît la fièvre hectique, avec un pouls vif, petit, la rougeur des jouës, une soif continuelle sans appetit, une foiblesse extrême & des défaillances. 5. tous les liquides ne sont plus propres à la nutrition, la circulation, la secretion & les excretions de toutes les liqueurs sont dérangées, d'où naissent la phthisie, l'atrophie, la resolution des fibres, la putréfaction des liqueurs, lesquelles conséquemment sont rejetées par le poumon qui est consumé, ou évacuées par les selles sous la forme de sanie; symptôme mortel qui est accompagné de sueurs nocturnes après le sommeil, de pustules au visage, de la courbure des ongles, d'un jaune reluisant, de la face Hippocratique.

1189. La cure de ce mal est tout-

5-fait différente , selon la variété de sa cause & ses divers degrés.

1190. Car 1. quand on connoît par les signes propres (834. 835. 893. 910.) la vomique du poumon , de la plèvre , du diaphragme , du mediastin & du pericarde , il faut tout mettre en œuyré pour l'ouvrir promptement & déterminer l'ouverture en dehors ; ce qui se fait par le feu , le fer , les médicamens & un mouvement convenable.

1191. Dès que l'on connoît la rupture de l'abcès (302. 836. No. 4. 5. 894. 910.) il faut aussitôt procurer l'évacuation du pus. *α.* par la bouche , si la nature nous montre cette voye. *β.* par les urines , si l'on apperçoit en elles des marques de pus. *γ.* par l'ouverture du thorax au côté malade au moyen d'un instrument propre entre la quatrième & la cinquième côte , ou entre la cinquième & la sixième , en comptant de bas en haut , & l'on évacuëra le plus lentement & à plusieurs reprises ; on le délayera quelquefois avec de l'eau un peu miellée ; enfin on consolidera la playe comme il convient (303.) *δ.* en prescrivait à la fois des décoctions vulnèraires , détersives , an-

tiseptiques , dont on usera en assez grande quantité.

1192. Si le pus est blanc , uni , égal , sans mauvaise odeur , & fort sans colorer la sonde ; si le malade n'a ni fièvre ni soif , ni flux de ventre , s'il mange bien , digere bien , & est fort sain au reste , il y a esperance qu'il en pourra revenir , (304. 305.) pourvû qu'en même-tems on mette tout en œuvre pour empêcher l'air d'entrer dans le thorax.

1193. Si le pus est brun , ichoreux , parfemé de petites fibrilles , fétide , un peu mêlé de sang , s'il donne à la sonde une couleur de feu , s'il sort tout d'un seul jet , le danger est extrême ; on doit s'attendre à la phthisie ou à la mort.

1194. Lorsque le médiastin est rongé , l'ouverture du thorax cause souvent une suffocation subite.

1195. Si l'empième est vieux , si les forces du malade périssent , si ses cheveux tombent , s'il a un dévoiement colliquatif , le corps absolument extenué , l'opération de la paracenthese ne sert le plus souvent qu'à avancer la mort du malade.

PHTHISIE PULMONAIRE.

1196. **S**I les poumons sont tellement rongés par un ulcere que toute l'habitude du corps en soit consumée, on appelle ce mal phthisie pulmonaire.

1197. L'origine de cet ulcere se déduit de toute cause qui peut tellement arrêter le sang dans les poumons, qu'il soit contraint de se convertir en matière purulente.

1198. Ces causes peuvent être rapportées. 1. à cette même constitution du corps, qui fait qu'elles produisent d'abord l'hémoptisie, & ensuite un ulcere dans l'endroit rongé. Ce mal est produit. α. par la délicatesse des vaisseaux arteriels, & par l'impetuosité d'un sang un peu acre (on le connoît en voyant la délicatesse des petits vaisseaux & de tout le corps, le col long, le thorax plat & étroit, les épaules basses, le sang fort reluisant, tenu, dissous, acre, chaud, presque toujours salé, d'un grand blanc & d'un beau rose; la peau transparente, l'esprit guay & d'une subtilité précoce.) β. par cette débilité

des visceres, qui fait que les alimens qu'on prend étant naturellement trop tenaces, donnent lieu à des obstructions, contractent des putréfactions, des acrimonies, lesquels vices ulcerent ensuite les vaisseaux, après leur érosion & l'hémoptisie. (Ce mal se manifeste par une petite fièvre légère, par une petite toux sèche, par une trop grande chaleur, par la rougeur des lèvres, de la bouche, des jouës, qui s'augmentent dans le tems qu'il entre de nouveau chyle dans le sang, par la grande disposition qu'on a aux sueurs en dormant, par la foiblesse, par la grande difficulté qu'on a de respirer au moindre mouvement.) γ . il se forme dans cet âge auquel les vaisseaux ne croissent plus, tandis qu'en même-tems la quantité, l'acrimonie & l'impétuosité du sang augmentent, & par conséquent entre seize & trente-six ans. δ . il vient d'une disposition héréditaire. Rapportez ici ce qui a été dit (24. 26. 29. 38. 39. 40. 41. 44. 45. 48. 60. 61. 64. 69. 72. 82. 84. 86. 100. 106.) car comparant ces choses à ce qu'on vient de dire (1198. α . β . γ . δ .) on expliquera, on définira, on devinera la nature, les causes, les effets de l'hé-

hémoptisie. Mais l'hémoptisie qui est l'effet de cet état est accélérée. 1. par la suppression de toutes les évacuations ordinaires , principalement de sang , comme de flux hémorrhoidal , de menstruës , ou de lochies , d'hémorrhagie des narines , de saignée ordinaire , sur tout aux personnes pléthoriques , ou auxquelles on a fait l'amputation de quelque membre. 2. par tout état violent des poumons produit par la toux , les cris , le chant , la course , par de grands efforts de corps , par la colere , par une blessure quelconque faite par quelque cause que ce soit. 3. par des alimens acres , salins , aromatiques , par une boisson semblable , par la condition de la vie , par d'autres maladies qui augmentent la quantité , l'acrimonie , la velocity , la rarefaction , la chaleur du sang ; c'est pourquoi ce mal est si fréquent dans les fièvres aiguës , dans la peste , la petite verole , & le scorbut.

1199. Après cela (1198.) ce mal commence avec une douleur legere , une chaleur modique , un resserrement de poitrine ; il sort avec toux & bruit du poumon , de ses fibres , des ses petites membranes , de ses petits vaisseaux

arteriels, veineux, bronchiaux, un sang qui est le plus souvent écumeux, vermeil, rouge comme l'écarlate; le pouls est mol, petit, ondoyant; on est hors d'haleine, tout cela est précédé d'un goût de sel dans la bouche.

1200. On le guérit 1. par une copieuse saignée, réitérée de trois jours en trois jours jusqu'à quatre fois, ou jusqu'à ce que la croûte inflammatoire ait entièrement disparu. 2. par le long usage de médicamens rafraîchissans, incraissans, stiptiques, adoucissans, auxquels il est bon de mêler quelquefois les plus doux balsamiques. 3. par les six choses non naturelles tellement dirigées qu'elles soient très-contraires aux causes détaillées (1198.) sur tout par un air un peu froid, en continuant toujours un régime & un genre de vie très-doux: la diète lactée merite ici la préférence. 4. en corrigeant la nature propre de la cause ou de la maladie particulière.

1201. Lorsqu'il a une fois paru & qu'on l'a calmé (1200.) il faut pendant quelques années se faire tirer du sang tous les six mois, en diminuant cependant peu à peu la quantité du sang qu'on tire à chaque saignée.

1202. Mais si parce que le mal (1198.) est grand ; si pour avoir mal à propos employé les stiptiques, ou négligé la vraie méthode de guérir, (1200.) il succède au crachement de sang une dyspnée qui s'augmente sans cesse, un frisson vague, une chaleur avec rougeur aux jouës, une petite toux sèche, une petite fièvre hectique, une plus grande soif ; la débilité ; un sentiment de pesanteur dans le thorax ; cela marque que les lésions de la playe de l'hémoptisie se sont déjà réunies, & que le sang desséché forme une croûte sous laquelle la matiere se change en pus, & forme par son amas une vomique enkistée, laquelle venant à se rompre, produit dans les poumons un ulcere ouvert.

1203. 2. Cette collection de pus, outre les causes dont on a parlé, (1198.) vient encore de quelque péripneumonie, qui s'est terminée en apostume ; (832. jusqu'à 843. 867.) on la connoît par les mêmes signes. (depuis 832. jusqu'à 843. 867.)

1204. De plus, l'empième (1185.) formé peut ronger, fondre, consumer le poumon, de sorte qu'il se fait la même maladie que s'il étoit détruit par

son propre ulcere, (1188. No. 4.)
& on la connoît par les signes mar-
qués au même endroit.

1205. On voit par-là quels sont les
signes qui font connoître l'ulcere du
poumon, même occulte; combien il a
de diverses causes; combien il y en a
de différentes especes, & combien il y
a de diverses sortes de phthisie.

1206. Les effets de l'ulcere pulmo-
naire déjà formé, mais occulte, appelé
vomique, sont à peu près ceux-ci :
l'acrimonie, la quantité, la putridité
du pus qui s'augmentent tous les jours;
la dilatation, l'érosion, la macération
de la membrane qui l'enveloppe; la
conversion des vaisseaux sanguins &
bronchiaux en pus; la consommation pu-
rulente de tout le poumon ou d'un de
ses lobes; une toux seche presque con-
tinuelle, ou dans laquelle il ne sort que
les crachats qui se détachent par les
seules secouffes de la toux; la conver-
sion du sang qui aborde à l'ulcere en
pus; la propagation de la vomique dans
le poumon; l'ouverture de cette vomique
dans les tubes du larinx, quelque-
fois une secretion de pus dont on est
suffoqué, ou qui occasionné une toux
continuelle, des crachats abondans, qui

se précipitent au fond de l'eau, grumelés, doux, gras, fétides, blancs, rouges, jaunes, livides, cendrés, mêlés de différentes matières, sentant au feu l'odeur de viande rotie fétide; la rupture de la vomique dans la cavité du thorax; ce qui rend la respiration très embarrassée, donne lieu aux phénomènes de l'empîème; (1188. No. 4.) alors surviennent une respiration très mauvaise, le changement de tout le sang & de tout le chyle en pus; la perte du suc nourricier qui avoit été préparé, la consommation presque entière des solides; la fièvre hectique avec un pouls petit, languissant; une chaleur vive aux parties supérieures, avec rougeur aux joues; un visage hippocratique; une anxiété inexplicable le plus souvent vers le soir; une grande soif, des sueurs nocturnes très-abondantes, des pustules rouges; l'enflure des pieds & des mains du côté affecté; une extrême foiblesse, la voix rauque, la chute des cheveux; un prurit par tout le corps; avec des pustules aqueuses; une diarrhée jaune, fétide, purulente, cadavéreuse, fréquente, avec tenesme, & qui affoiblit; la suppression des crachats, la mort; d'où l'on déduit ces règles.

1207. 1. La phthisie héréditaire est la plus mauvaise de toutes, & on ne peut la guerir qu'en prévenant l'hémoptisie.

2. La phthisie qui vient d'une hémoptisie produite par une force externe, sans vice interne préexistant, toutes choses égales, est la moins dangereuse.

3. La phthisie (2.) dans laquelle il se rompt tout à coup une vomique, dans laquelle on crache aisément un pus blanc, cuit, dont la quantité répond à l'ulcere, sans soif, avec appétit, bonne digestion, sécrétion, excrétion, est à la vérité difficile à guerir; mais cependant cela n'est pas impossible.

4. La phthisie qui naît de l'empîème est incurable.

5. Quand les crachats sont pesans, solides, de mauvaise odeur, doux, avec les derniers signes (1206.) il n'y a plus d'esperance.

1208. Lorsqu'il s'est déjà formé une vomique dans le poumon, l'indication médicale est de la faire venir sur le champ à maturité, de la rompre, ce qui se fait par la diète lactée, le mouvement de l'équitation, les vapeurs tièdes, les expectorans; lorf-

qu'elle s'est rompuë , il faut alors.

1. Garantir le sang de l'infection du pus.

2. Evacuer le pus de l'ulcere le plus promptement , & nettoyer , consolider ses lèvres.

3. Prendre des choses de nature à n'exiger que très-peu de force pour pouvoir circuler & être digerées dans les poumons ; cependant propres à nourrir , & impropres à refaire du pus.

1209. On satisfait à la premiere indication par des médicamens d'une acidité & d'une salure douce & agréable , par des herbes vulneraires , de doux balsamiques , dont on doit user en grande quantité , en toutes sortes de formes , sur tout en décoction.

1210. On remplit la seconde , en expulsant par des médicamens liquides , diuretiques , qui provoquent la toux , internes , externes , par le mouvement , l'équitation , l'exercice de la campagne , usant en même-tems d'une diète tenuë ; ensuite en dépurant par les détergens balsamiques internes & externes , & en consolidant par les parégoriques qui ont cette vertu.

1211. Et la troisième , par les tisanes , les boüillons , les laitages.

1212. Quant à la curation palliative de ce mal, elle regarde principalement la toux, les anxietés, le flux de ventre.

1213. Aufquels on remédie par la diète (1211.) par des opiats prudemment appliqués, par des liquides chauds.

AUTRES PHTHISIES.

1214. **U**N ulcere au foye, à la rate, au pancreas, au méfentere, aux reins, à l'uterus, à la veflie, &c. peut produire la phthifie, comme celui du poumon; & quiconque fera au fait des effets naturels de chaque vifcere, pourra aifément puiser dans les mêmes sources les moyens de connoître, de prévoir les différentes espèces de phthifie, leurs effets, leur curation radicale ou palliative.

HYDROPIE.

1215. **Q**Uand la ferofité aqueufe s'épanche hors des vaiffeaux, & est reçûe dans des cavités, ou même croupiffant en quelque endroit

droit distend trop ses vaisseaux, c'est ce qu'on nomme *hydropisie*.

1216. Elle peut donc se faire par tout où se trouvent des vaisseaux qui contiennent cette serosité, c'est-à-dire, dans toute l'habitude du corps, & dans chacune de ses parties.

1217. De-là vient l'*hydrocephale*, lorsqu'il s'est fait un amas de lympe entre les tegumens mêmes extérieurs, entr'eux & le crâne, entre le crâne & les membranes du cerveau, entre les membranes mêmes & leurs duplicatures, entre celles-ci & le cerveau, entre les plis du cerveau, dans ses cavités mêmes; cependant sans mort subite.

1218. On la connoît aisément. La dernière espèce est incurable, les autres se guerissent, en faisant lentement, avec prudence, une légère brûlure, le trepan, la ponction, & en même tems par l'usage interne d'hydragogues, & de fortifiants, ou se dissipent par les résolutifs externes.

1219. L'*hydropisie* de la poitrine qui vient d'un amas d'eaux en cette partie, peut se connoître par les mêmes signes que ceux de l'empyème; mais l'observation de la cause qui a précédé en fait voir la différence; on guérit

cette hydropisie par la paracentese, faite dans le commencement, & en même tems par l'usage de remedes opposés à la cause qui l'a produite.

1220. On sçait aussi que la lympe accumulée, épanchée, reçûë entre les grands sinus du poumon, y forme tantôt des hydatides, tantôt des vomiques d'eau : mal difficile sans doute à connoître & à guérir, à moins que la présence d'autres signes n'en occasionne par hasard la guérison.

1221. De plus la trachée artère venant à ramasser, par quelque cause que ce soit, dans sa partie antérieure & visible, une lympe qui y croupit, représente souvent une espece de *bronchocele* qu'il est facile de connoître & de guérir par la ponction, par les remedes qui ont la vertu de resoudre, de détourner les humeurs, si on l'observe, comme les Auteurs l'écrivent.

1222. Le follicule de chaque glande peut être affecté de la même maladie, & guéri de la même manière.

1223. Souvent aussi les ovaires deviennent considerablement hydropiques, principalement dans les femmes steriles & d'un âge avancé, ce mal est très-difficile à connoître, & on n'est

gueres sûr de son existence que par l'ouverture des cadavres, on ne le guérit jamais, mais il se change souvent en ascite.

1224. La cavité de la matrice, dont l'orifice interne est exactement fermé, se remplit aussi souvent d'une si grande quantité d'eau, qu'il semble que tout le bas ventre en soit inondé, & que ce soit une vraie *ascite*; cette hydropisie est encore difficile à connoître à cause des signes équivoques de grossesse qui l'accompagnent, elle se peut guérir en relâchant l'orifice de l'uterus par l'usage de fomentations, de vapeurs, de remèdes uterins.

1225. Toutes les fois que la lymphe séjourne ou s'épanche dans toute l'habitude des cellules graisseuses qui sont sous la peau, c'est l'*hydropisie anasarque* ou la *leucophlegmatie*, laquelle environne aussi non-seulement l'abdomen, mais le scrotum.

1226. Si la même eau s'accumule dans la duplicature du peritoine, dans la cavité de l'abdomen, entre le peritoine & les viscères du bas ventre, ou dans les cavités des glandes dilatées, ou dans les vaisseaux contenus dans

l'abdomen, c'est l'*ascite*. Pour la *tympanite*, elle est causée par la raréfaction de matières aqueuses, purulentes, ichoreuses; aériennes, enfermées, échauffées, ou putréfiées dans l'abdomen.

1227. Dans l'hydropisie des testicules on comprend. 1. celle du scrotum qu'il faut rapporter à (1225.) on la connoît par le tact, par la transparence sensible, par les traces que laisse l'impression du doigt. 2. celle du sac que la production du peritoine forme dans les vraies hernies, elle arrive dans une grande ascite (1226.) on la distingue par les signes de l'ascite ou de la tympanite qui ont précédé, parce qu'elle disparoit, quand on la presse; quand on se couchè sur le dos la tête en bas, quand on tire l'eau du bas ventre; & souvent par l'augmentation & la diminution subite du mal, sans cause manifeste, par la figure de la tumeur qui fort en forme de boudin du scrotum par les aînes. 3. de l'enveloppe vaginale du testicule, ce qui arrive, lorsque l'humeur qui s'y separe, n'étant point reprise par ses vaisseaux, croupit, s'accumule, & dilate sa vessie souvent d'une façon prodigieuse, ou lorsqu'elle s'y amasse, les vaisseaux étant obstrués •

rompus ; on prend souvent l'inflammation, la suppuration, des amas de matieres ichoreuses pour cette sorte d'hydropisie ; on la connoît par la tumeur qui n'a point de ressort, qui ne cede point, qui est dure, & s'est formée peu à peu, par l'absence des signes de la premiere & de la seconde hydropisie des testicules ; par la figure de la tumeur qui est ronde, ou du moins ovale ; par la transparence qu'on voit clairement, lorsqu'en tendant le scrotum on met le sac hydropique vis-à-vis une bougie allumée ; mais si outre ces tumeurs il y en a de pareilles entre la tunique nerveuse & la substance même du testicule, ou dans sa propre substance, c'est ce qu'on ne peut si bien appercevoir, on peut à peine les distinguer de l'espece précédente, & il n'y a peut-être d'autres moyens de les guérir que l'extirpation : on donne à ces maux le nom d'*hydroceles*.

1228. On a observé que toutes ces maladies sont produites par toutes les causes qui peuvent 1. tellement retenir la serosité, qu'elle ne peut revenir dans les veines, mais dilate les vaisseaux & y croupit, ou 2. rompt les vaisseaux mêmes, de sorte qu'elle s'épan-

che entre leurs petites membranes, ou 3. bouche si bien les vaisseaux qui rapportent les liqueurs des cavités, & donne si peu de mouvement aux liquides déposés dans ces cavités, qu'ils ne peuvent ni s'exhaler ni être repris.

1229. Ces causes sont principalement une disposition de nation, une trop grande quantité d'eau froide, bûë tout à coup, & qui ne se dissipe ni par le vomissement, ni par les selles, ni par les sueurs, ni par les urines, ni par la chaleur ou le mouvement des maladies aiguës, sur tout très-ardentes, soit jointes à une soif qu'on ne peut éteindre à force de boire, soit sans cela : une dysenterie splénique de longue durée, toutes obstructions inveterées des viscères, comme schirres du foye, de la rate, du pancreas, du mesentere, des reins, de la matrice, des intestins, l'ictère, la fièvre quarte, forte & qui dure long-tems, la lienterie, la diarrhée, une longue dysenterie, la celiacque, l'empième, l'extenuation de tout le corps; la goutte, de trop grandes évacuations quelconques, sur tout de sang arteriel, l'usage de liqueurs acres & fermentées, d'alimens tenaces, durs, une multitude de prod-

gieufes hydatides formées dans la capacité de l'abdomen, & plusieurs autres semblables, comme la melancolie, le scorbut, &c.

1230. Voici à peu près les effets, & conséquemment les progrès de ce mal, les pieds s'enflent, principalement le soir, leur enflure s'augmente & s'accroît insensiblement : alors le bas ventre se tumefie tous les jours de plus en plus ; dans la tympanite il est si tendu qu'il rend le son d'un tambour, quand on le frappe ; dans l'ascite, l'eau coulant librement dans la cavité de l'abdomen, pour peu qu'on remuë le malade, on entend un bruit causé par la fluctuation des eaux ; ce bruit peut néanmoins tromper, en ce que les eaux peuvent être logées dans des kistes particuliers ; il y a de plus difficulté de respirer, soit, pesanteur, engourdissement, constipation, peu d'urines, une petite fièvre lente, point de sueur, un amaigrissement d'autant plus grand que la tumeur du lieu affecté est plus considérable ; ensuite hydropisie aux cuisses, au scrotum, à la peau du bas ventre, hydatides, croupissement de l'eau dans un lieu chaud, fermé ; d'où naissent sa putrefaction & son acrimo-

nie , ulcères , gangrenes , hémorrhagies des narines , exomphale , sphacèle des viscères , enfin la mort s'en suit.

1231. Pour guérir ce mal , on doit d'abord songer. 1. à rendre la lymphe fluide , soit que ce soit eau , serosité bilieuse , ichoreuse ou sanguinolente. 2. à dissiper la débilité des viscères , soit qu'elle soit la cause ou l'effet de l'hydropisie.

1232. On rend la lymphe fluide , en ôtant les causes qui empêchent sa fluidité : or ces causes sont. 1. la circulation trop foible. 2. la compression , la rupture , l'obstruction des petits vaisseaux. 3. la trop grande tenacité des liqueurs.

1233. On satisfait à la première indication (1232.) au moyen des cardiaques , des fortifiants & des irritants , & si la soif n'est pas fort pressante , on les tire de la classe des aromatiques , des salins , des huileux , & des drogues chaudes , en forme d'électuaire , de mixtion , de vin médicamenteux , de bière médicamenteuse , de pilules , de décoctions , de syraps , de tablettes qu'il est très-facile de varier.

1234. Si l'on est tourmenté d'une

soit excessive, & que la maladie vienne de chaleur, ou soit accompagnée de fièvre chaude, ce qui a souvent coutume d'arriver; dans le premier cas (1232.) on donne des cordiaux fortifiants, des acides agréables & un peu aromatiques.

1235. Dans l'un & l'autre cas (1233. 1234.) le frottement, le mouvement, la chaleur sont utiles.

1236. Pour remplir la seconde (1232.) il faut rechercher la cause qui resserre, obstruë ou rompt les vaisseaux, & la dissiper, s'il est possible, (1229.) ou souvent la corriger par les eaux minerales.

1237. Dans l'hydropisie chaude ou froide (1233. 1234.) on dissout les liqueurs. 1. par les mêmes remèdes prescrits au même endroit. 2. par les sels forts alkalis tant volatils que fixes, sur tout. 3. par les remèdes mercuriels, les antimoniaux, & ceux qui sont préparés avec le cuivre selon l'art chimique, & appliqués à propos par la sagacité du Medecin.

1238. On tire les eaux des cavités où elles se sont amassées. 1. par la paracentese. 2. par de nouvelles issuës que l'art peut leur donner. 3. par la

voïe de l'urine. 4. par le vomissement, 5. par la purgation du ventre. 6. par la dissipation.

1239. Si la cause de l'hydropisie ascite est récente, promptement appliquée extérieurement ; si le sujet est jeune, plein de forces ; si les viscères sont bien constitués, sans avoir été corrompus par d'autres maladies ; si l'eau n'est point encore putride, ne croupit pas depuis long-tems, il faut aussi-tôt faire la paracenthese.

1240. On doit faire cette opération au-dessous de l'ombilic & à côté de la ligne blanche à la distance de trois pouces, (bien entendu que cette mesure est prise relativement au corps sain,) au moyen d'un instrument convenable armé de sa canule. On fait avec cet instrument la ponction au côté opposé de l'endroit où est la source de l'hydropisie ; on tire deux fois par jour une petite quantité d'eau à chaque fois, & on continuë pendant quinze jours la même manœuvre ; dans le même-tems on met en œuvre ce qui a été recommandé (1233. jusqu'à 1238.) & de plus, suivant la nouvelle méthode, on fait à l'abdomen un bandage de serviettes ; on le serre propor-

tionnellement à l'eau qu'on a tirée, de peur que les viscères & les vaisseaux ne se trouvent lâches & flottans dans l'abdomen, qui est vuide après cette évacuation.

1241. Si les conditions requises (1239.) ne se trouvent point, ou s'il s'en trouve de contraires, la paracenthese accelere la mort.

1242. Les issues procurées par des cauterés actuels, potentiels, par des vésicatoires, au moyen d'une lancette, de setons, dans une partie charnuë, dans un lieu qui a de la pente, sont souvent fort salutaires, principalement si la nature du mal permet de les tenir ouvertes.

1243. Comme on cite un grand nombre d'exemples d'hydropisie évacuée par les urines, nous tenterons aussi cette voye, si la nature nous l'indique, par l'usage de sels urineux, fixes, composés, d'animaux spécifiques, de remèdes vitriolés, ou de métaux dissous, spécifiques aux reins.

1244. Le vomissement dissout tout ce qui est tenace, donne des secousses aux vaisseaux obstrués, expulse les matieres qui croupissent; c'est pourquoi il a des effets merveilleux dans ce mal,

pourvû que les visceres ne soient point encore corrompus.

1245. Mais c'est de forts vomitifs qu'il faut prendre, & réitérer souvent, de sorte qu'ils se suivent d'assez près.

1246. Les mêmes remèdes évacuent ordinairement beaucoup par les selles; ainsi ils ont un double effet avantageux, & souvent un troisième, qui est de pousser par les urines.

1247. On purge les sérosités par les selles, en usant, en grande dose, à diverses reprises fréquentes & consécutives, de très-forts purgatifs en différentes formes, principalement liquides.

1248. On les dissipe par la chaleur du foyer, du four, du sable, du soleil, du sel, du fumier, en excitant la sueur ou la transpiration.

1249. Mais sur tout par la longue abstinence de toute boisson, par l'usage de pain recuit avec peu de sel & dans très-peu d'excellent vin.

1250. On satisfait à la troisième indication, (1231.) principalement par l'usage de vins chalibés, de l'acier, de fortifiants un peu astringens, pris en dose & tems convenables; par un régime sec; par un peu de bon vin vieux pur, astringent, où l'on a fait

infuser l'absynthe, par l'exercice.

1251. La tympanite se guérit par les mêmes moyens, par la même méthode, lorsqu'elle est produite par la vapeur rarefiée d'une humeur extravasée & putréfiée; car alors la cause étant ôtée, le mal cesse. Mais lorsqu'elle vient d'air, qui au travers des membranes percées des intestins putréfiés; s'est infinué dans la cavité du bas-ventre, cet air ne pouvant rentrer, & la chaleur du corps le raréfiant de plus en plus, tout se putréfie en peu de tems, l'air contribuant à cet effet, & cette maladie provenant de la cause que nous venons d'établir, est presque toujours sans remède: d'où il suit que l'hydropisie sèche est beaucoup plus difficile à guérir que l'humide. La ponction a souvent donné du soulagement; mais elle a rarement procuré une guérison parfaite. Il faut faire un bandage après la ponction.

1252. La premiere espece d'hydropisie (1227.) se guérit. 1. quand l'hydropisie anasarque qui l'a produite, est guérie elle-même. (1231. jusqu'à 1238.) 2. par les remèdes. (1248.) 3. par les puissans résolutifs & corroborans en même-tems appliqués au

scrotum même, & dont on anime sans cesse l'action par une chaleur externe. La curation de la seconde espece (1227.) dépend 1. de la guérison radicale chirurgicale de l'hernie. 2. de l'évacuation de la matiere de l'ascite (1238. jusqu'à 1252.) & de l'épuisement de sa source. 3. il suffit de resserrer le lieu de l'issuë par des machines faites exprès, comme par des ligatures dans les hernies. Il est vrai qu'il est rare qu'on guérisse entierement cette hydropisie une fois formée. Enfin la dernière (1227.) se guérit. 1. par l'usage fréquent de forts hydragogues, pendant qu'on observe en même-tems un régime desséchant. 2. par les plus puissans résolutifs & corroborans. 3. par la paracentese du scrotum. 4. par les caustiques & par la suppuration.

1253. Selon ce qu'on vient de dire, on conçoit que si l'hydropisie est difficile à guérir, c'est plutôt eu égard à la corruption d'une eau croupissante, que par rapport à ses premières causes; pourquoi ces eaux étant tirées, les parties qui y nageoient se gangrenent plus promptement; pourquoi cette eau étant tout à coup tirée du thorax ou de l'abdomen, s'enfuit la mort ou une défail-

lance extrême ; pourquoi les hydropiques ont tant de soif , & ce qu'elle dénote ; pourquoi les acides sont si souvent salutaires en ce genre de mal ; pourquoi lorsqu'on a tiré à la fois une grande quantité d'eaux par de forts évacuans , l'abdomen paroît aussi enflé & même plus , au lieu qu'il s'affaïsse si l'on prend de l'opium ; pourquoi les bandages sont d'un si grand usage en ce cas , & jusqu'à quand.

G O U T T E.

1254. **L**A goutte est une maladie fort douloureuse qui affecte les ligamens des os du pied & leurs jointures , & qui revient sur tout au printems & à l'automne.

1255. Lorsque ce mal , qui est toujours le même de quelque cause qu'il vienne , suit sa nature sans être troublé dans son cours , il a coûtume de paroître vers trente ans & plus , d'attaquer le sexe viril , ceux qui ont un esprit pénétrant , appliqué à de longues & sérieuses méditations , principalement durant la nuit , ceux qui font grande chere , usent de vins acides blancs , boi-

vent beaucoup de liqueurs fortes, surtout durant la nuit, se font livrés trop tôt aux plaisirs de l'amour; ceux qui ont le corps grand, épais, plein, qui prennent trop d'acides; ceux dont les pieds suans se refroidissent tout à coup, ou dont les pieds suent dans des chauffures humides, conséquemment ceux qui vont à la chasse, à cheval, dans le froid. Ce mal est aussi héréditaire, en ce qu'il se communique aux petits enfans par la seule semence des peres, quoique souvent ceux-ci n'en soient point encore attaqués. Enfin il est contagieux.

. 1256. Le tems, l'âge, tout ce qui fait l'office de cause, (1255.) les phénomènes, le commencement, les progrès, les effets, la fin de cette maladie en decouvrent les causes médicales.

1257. Les paroxismes réitérés de la goutte depuis long-tems cachée sont en effet précédés de crudités, de rôts, de pésanteur, d'engourdissement flatueux, de constipation de ventre, d'une petite fièvre, d'une suppression de la sueur des pieds, de varices dans ces parties, & cela arrive sur tout au changement de saison ou de tems.

1258. Le paroxisme est accéléré & vient sans être attendu, lorsqu'on a commis dans les six choses non naturelles quelque excès qui donne lieu aux crudités; c'est pourquoy le coït immodéré, les veilles, la crapule, les asperges, le lard & autres choses semblables, la fatigue, les passions de l'ame, une seule purgation médicinale par les sellés, un air humide, froid, orageux, toutes ces choses sont si ennemies des goutteux.

1259. L'endroit d'abord régulièrement affecté, est toujours le pied: & principalement ces parties du pied dans lesquelles la circulation de leurs liquides se fait avec bien de la peine, comme les perioïstes, les tendons, les nerfs, les membranes, les ligamens; celles qui sont les plus éloignées du cœur, & les plus comprimées.

1260. Ces parties (1259.) étant enfin obstruées, farcies, tumefiées, bouchées par la matiere de la maladie, ou cette matiere se dispersant par l'action de quelque cause que ce soit en d'autres lieux, la goutte attaque d'autres parties, sans quitter cependant les mêmes lieux, les mêmes parties. (1259.)

1261. On sent une douleur qui dif-

tend, déchire, resserre, s'augmente peu à peu, diminuë ensuite, est accompagnée de moiteur, de rougeur, de tumeur, finit par la transpiration, par la chaleur du lit, par le prurit, par des écailles qui s'élevent, ou dégenere en craye, ou en chaux qui rompt les vaisseaux, les ligamens des articles, & détruit leur forme, leurs mouvemens, leurs usages, lorsque la maladie est inveterée.

1262. Toutes ces choses font clairement connoître que la cause prochaine de ce mal est le vice des plus petits vaisseaux qu'il y ait dans le corps, & conséquemment des vaisseaux nerveux, ainsi que du liquide qui arrose les parties nerveuses.

1263. Or ce même liquide pèche en ce cas par son acrimonie, & par sa trop grande tenacité, & les solides, en ce que les petits vaisseaux sont trop étroits & trop rigides.

1264. C'est pourquoi ce mal se manifeste d'abord dans les parties les plus éloignées du cerveau, qui résistent le plus au mouvement, à cause de leur solidité, de leur dureté, de leur exercice, & du poids qui les comprime.

1265. Quant à la premiere origine

de cette alteration, (1262. 1263.) elle vient de l'indigestion des visceres, qui n'attenuent & n'assimilent point assez les alimens qu'on prend à la nature requise dans le suc nerveux, c'est-à-dire, dans le dernier effet de la dernière élaboration: d'où il suit que ce mal a son siège caché dans l'esprit vital, & dans la matiere essentielle de la semence prolifique.

1266. La raison de cela (1265.) se tire des causes éloignées (1255. 1258.)

1267. Il faut donc supposer que presque toutes les coctions sont vitiées pour produire ce mal, (1265.) quoique ce vice soit à peine sensible dans les grands vaisseaux & dans les principaux liquides.

1268. Et par conséquent il est impossible de guérir la goutte, si ce n'est par des medicamens qui puissent bien corriger ces vices, ainsi que la dépravation du suc nerveux; c'est pourquoi elle a passé jusqu'à présent pour presque incurable, si ce n'est chez quelques Empiriques.

1269. L'hereditaire & celle qui produit des tophus sont les plus difficiles de toutes à guerir.

1270. Des mêmes choses on peut conclure que la saignée n'atteint point la matiere, le siége, la cause du mal; qu'elle est cependant quelquefois salutaire par accident, en ce qu'elle fait un peu revulsion & diminuë les forces urgentes. (1257.)

1271. Et que la purgation par les voyes superieures ou inferieures n'a pas de si grand effets, qu'on en attend communément, qu'elle met souvent les esprits dans une grande agitation, emporte les fucs les plus liquides, affoiblit les forces expultrices.

1272. Que les sudorifiques administrés selon l'art sont plus efficaces.

1273. Mais il n'est rien de plus funeste en cette maladie, que d'empêcher le cours de la matiere de la goutte déjà formée depuis long-tems (1263.) & qu'on n'a point dissipée ou corrigée par des moyens trop sûrs, vers les lieux qu'elle affecte (1259. 1260.) qui quoique douloureux sont cependant sans danger; car cette matiere retenuë donne lieu à des apoplexies, à des paralyties, des délires, des foibleesses, des assoupissemens, des tremblemens, des convulsions de tout le corps, si elle monte au cerveau; à l'astme, à la toux

à la suffocation , si elle affecte le poumon ; à une pleurésie violente & convulsive , si elle se fait sentir aux parties intercostales & la plevre ; à des nausées , à des anxietés , des vomissemens , des rôts , des borborygmes , des spasmes dans les visceres , si elle se jette sur ceux de l'abdomen ; de sorte qu'il est incroyable combien elle enfante de maladies qui souvent causent une mort subite & qu'on traite envain , quand la cause en est ignorée , par les meilleurs remedes & les plus excellentes méthodes : car elles ne cedent point , à moins qu'on ne fasse revenir un nouveau & même un violent accès de goutte. Ce mal arrive par l'imprudente application de narcotiques , de rafraîchissans , de resserrans , d'incrassans , ou par des remedes affoiblissans , évacuans , revulsifs , suffoquans , & par conséquent par la saignée , par les purgations , par les vomitifs , par les emplâtres , par les cataplasmes dont on vient de parler , par tous les opiat ; ainsi que par la débilité spontanée dont on est menacé dans la vieillesse décrepite , ou par une telle obstruction , exsiccation , corruption , destruction de toutes les parties des extremités , que la matiere morbifique n'y puisse plus avoir

son cours. De-là on comprend de quel-
le mort , avec quels symptômes , &
pourquoi les goutteux meurent de cet-
te maladie.

1274. La curation appuyée sur la
théorie , & vérifiée par l'expérience
consiste donc. 1. à rendre aux visceres
leur premiere vigueur. (1265.) 2. à
évacuer le liquide déjà corrompu qui
coule dans les vaisseaux , ou qui crou-
pit dans les lieux. (1262. 1263.)

1275. On remplit la premiere indi-
cation. (1274.) a. par des plantes aro-
matiques , ameres , antiscorbutiques ,
principalement si on les prend telles
qu'elles sont , avec du miel seulement ,
& en observant une diète tenuë. b. par
le long usage de sels lixiviels , fixes ,
pris en petite doze souvent réitérée. c.
par des boissons & des alimens nourrif-
sans , legers. aisés à digerer. d. par un
long & fort exercice à cheval dans un
air pur , par les frictions , & le mou-
vement souvent reiteré des parties e.
par un plein & long sommeil.

1276. La seconde (1274.) par
quelque sel volatil dont on doit pren-
dre une petite dose pendant long-tems ,
le matin avant que de se lever , en bu-
vant en même tems largement de quel-

que décoction douce, qui procure pendant l'espace d'une heure un peu de sueur ou de moiteur legere 2. en frottant les parties avec des linges secs, chauds 3. en prenant des purgatifs hydragogues aiguifés en même tems de remedes mercuriels, & ajoutant vers le soir un opiat calmant en potion.

1277. Ces remedes & cette méthode therapeutique sont souvent en effet très-efficaces, même dans la goutte avec des *tophus*.

1278. Pour calmer l'extrême violence de la douleur dans la partie, dans une pressante necessité, on doit souvent avoir recours aux opiats internes, boire beaucoup de petit lait chaud ou de liquides semblables, appliquer extérieurement des émoulliens, des anodins chauds, foüetter la partie avec des orties, l'enduire de baume de soufre therebintiné, ou la brûler avec du lin.

1279. Au reste il ne faut employer ces remedes que lorsqu'on a tout lieu de craindre que la partie ne se durcisse trop-tôt & ne perde sa mobilité.

1280. Le plus grand remede en général est celui qui est contraire à la cause de la maladie (1255. 1258.

1281. Mais s'il y a des signes

(1273.) de revolution de goutte, on doit tenter sans délay de la déterminer aux jointures : qu'on applique donc aussi-tôt aux cuisses de larges vesicatoires; aux lieux où l'on avoit coutume de sentir de la douleur, des fomentations aromatiques, salines tièdes; qu'on se promene ou qu'on se procure de grandes secouffes dans quelque voiture; qu'on prenne abondamment de quelque décoction aromatique qui fasse suer, ou si cela ne suffit, de bon vin du Rhin; ensuite ces choses étant faites, & commençant à faire douleur, qu'on mette le malade dans un lit bassiné, & qu'on le couvre bien pour qu'il suë.

1282. Pour peu qu'on reflexisse sur tout cela, on n'aura pas de peine à concevoir l'extrême difficulté qu'il y a à guérir cette maladie; & pourquoi les plus grands maîtres tant en Medecine qu'en Chymie en ont cherché la guérison dans les restaurans; pour quoi le lait guérit & jusqu'où; si c'est une acrimonie particuliere du sang qui produit la goutte; pourquoi la goutte la plus cruelle est celle qui est sans tumeur; pourquoi celle qui est avec tumeur est plus douce; pourquoi les gouteux cessent enfin de souffrir de la dou-

leur; pourquoi on est tranquille pendant un long espace de tems, toutes les fois qu'on est tourmenté de cruels accès; pourquoi la violence de la douleur venant à cesser, rarement le malade est tout-à-fait guéri de la goutte; s'il est aucun spécifique absorbant alkalin qui guérisse radicalement ce mal; pourquoi la Machine Statique de Sanctorius avertit si bien de ce qui doit arriver & de ce qu'on doit faire dans la goutte: au reste, la goutte qui affecte l'esprit vital, la plus fine humeur des articles, & la semence même ne se manifeste que par de violens effets.

MALADIES DES FILLES.

1283. **O**utre tous ces genres de maladies aiguës & chroniques, il y en a d'autres qui sont propres aux filles, aux femmes grosses, aux femmes accouchées & aux enfans.

. 1284. Le corps féminin étant parvenu à son dernier degré d'accroissement fait ordinairement, s'il est bien constitué, plus de sang que les vaisseaux n'en peuvent contenir; c'est pourquoi il se sépare par les artères de l'uterus, &

prend le nom de *flux menstruel*.

1285. Si le sang est retenu dans un corps ainsi conditionné, (1284.) la pléthore, l'engourdissement, la pesanteur, la pâleur, la douleur aux lombes, aux aînes, le dérangement de presque toutes les fonctions naturelles, vitales, animales s'ensuivent; & la raison s'en déduit facilement de la trop grande pression des vaisseaux, de la trop grande quantité des liquides, de leur stagnation, de leur étranglement.

1286. Ce même sang ainsi accumulé se fait souvent jour par des voyes rares & extraordinaires. On a vû en effet quelquefois les régles sortir par les yeux, les oreilles, les narines, les conduits salivaires, l'œsophage, le ventre, la vessie, les mammelles, la peau, les playes, les ulceres.

1287. Ou souvent tous les visceres en sont corrompus, & il naît une infinité de maux, (106.) tant de la putridité qui s'est formée, que de la lésion des vaisseaux.

1288. On connoît ce mal 1. par l'âge. 2. par l'accroissement parfait du corps. 3. par la pléthore. 4. par les signes du mal qui s'ensuit.

1289. Elle requiert pour sa guéri-

son divers remèdes , eu égard à ses différentes causes.

1290. Parmi lesquelles la concrétion naturelle ou accidentelle des parties honteuses demande la main du Chirurgien , qui doit préparer les voyes , en les ouvrant comme il faut avec un instrument convenable.

1291. Au reste , le mal ayant pour cause la stagnation du liquide , on le met en état de circuler. 1. en trempant les pieds dans l'eau chaude , en les frottant. 2. par la saignée du pied. 3. par l'usage des purgatifs utérins. 4. par les emmenagogues. 5. par des emplâtres , des fomentations , des linimens , des vapeurs , par la chaleur. 6. en fortifiant les vaisseaux mêmes que la pléthore a dû affoiblir , par des remèdes chalybés & astringens.

1292. Quand on a ainsi tari la source du mal , presque tous les maux (1285. 1286. 1287.) s'évanoüissent ordinairement d'eux-mêmes ; ou on les guérit , suivant la nature de la maladie à laquelle elles ressemblent le plus , & selon la méthode qui lui convient ; ce qui se fait sans peine , en mettant en pratique ce qui a été dit ci-devant.

MALADIES DES FEMMES grosses.

1293. **U**Ne femme grosse est sujette à plusieurs maux que la seule grossesse fait naître.

1294. Dont quelques-uns viennent de ce que le sang menstruel ne peut s'évacuer, parce que l'uterus est fermé, & de ce qu'en même-tems le fœtus ne peut encore l'employer tout à sa nourriture.

1295. Les autres, de la masse même & du mouvement du fœtus, des enveloppes & des eaux, qui agissent avec force sur ces parties, lesquelles ont une grande sensibilité.

1296. De la premiere cause (1294.) paroissent dépendre les nausées, les vomissemens, le défaut d'appetit, ou son entière dépravation, les défaillances, les vertiges, les vives douleurs de l'estomach, de la poitrine, des aînes, des reins, des mammelles, l'engourdissement, la pesanteur, la difficulté de respirer, l'avortement.

1297. Ces accidens étant donc produits par cette seule cause, le même

femède , la saignée les dissipe ordinairement.

1298. Cependant en la faisant , il faut avoir égard au lieu , au tems & à la quantité.

1299. On doit user de boissons & d'alimens legers , faire un exercice réglé.

1300. Les cordiaux aromatiques , les plus doux antihisteriques , ou même les acides doux sont aussi d'un usage très-efficace.

1301. Il paroît que l'accroissement du fœtus donne lieu non-seulement aux mêmes effets décrits , (1296.) mais encore à la difficulté des urines & des selles , aux hémorrhoides , aux varices , à l'enflure des pieds & des grandes lèvres , à la facilité de tomber.

1302. On peut à la verité dans ces cas secourir quelquefois par la saignée (1297.) ou même en changeant pour un tems la situation du corps , ou aussi par des bandages & autres choses semblables , & enfin par des linimens doux.

1303. On regarde la perte de sang uterine comme une des plus dangereuses maladies qui arrivent dans la grossesse.

1304. Elle vient presque uniquement de ce que le placenta est détaché

de l'uterus, & que les arteres se trouvant pleines & engorgées de sang, la matrice distenduë, le sang artériel en sort souvent à plein ruisseau.

1305. On la connoît par l'orifice de l'uterus relâché, par le flux de sang douloureux, abondant, rapide, qui affoiblit beaucoup, est vif ou grumelé.

1306. La cause de ce mal sont de violentes passions de l'ame, de trop grandes agitations de corps, l'imprudent usage d'hysteriques & d'emmenagogues, des coups reçûs à la partie inférieure de l'abdomen.

1307. Les remèdes sont le repos de l'esprit & du corps, un air médiocrement froid, la saignée du bras faite sans differer, les astringens, les opiat.

1308. Si tout cela n'a rien fait, il faut sur le champ tirer l'enfant suivant la meilleure méthode, qu'on change selon sa situation, & délivrer entièrement la matrice du fœtus, du placenta, & du sang grumelé.

1309. Et il n'importe en quel tems de la grossesse cela arrive, puisqu'il vaut mieux sauver la vie de la mere aux dépens de l'enfant, qui la perdrait autrement, que de les laisser périr à coup sûr l'un & l'autre.

 ACCOUCHEMENT DIFFICILE.

1310. **L**A difficulté d'accoucher vient du défaut de la mere ou de l'enfant.

1311. Du défaut de la mere, quand les forces expultrices lui manquent, ou lorsque ses parties naturelles sont mal disposées.

1312. Si les forces manquent, il faut les exciter par l'usage des uterins, des cardiaques, des sternutatoires.

1313. Si le col interne de la matrice est trop étroit ou trop dur, il faut y remédier autant qu'il est possible par des linimens, afin de l'amollir en le lubréfiant, ou par des fomentations.

1314. S'il s'est formé en cet endroit, (1313.) ou dans le vagin une tumeur qui empêche la sortie du fœtus, il faut la résoudre, la faire suppurer, ou l'emporter par le secours de la Chirurgie.

1315. Si les lèvres de ces parties étant excoriées se sont réunies, il faut les ouvrir & les cicatrifer promptement & avant l'accouchement, s'il est possible.

1316. Si les os trop étroitement unis empêchent le passage, il faut les enduire

de linimens émolliens, (1313.) de fomentations semblables , & fécourir avec la main, selon les régles de l'Art; la femme qui est dans les peines de l'enfantement.

1317. Elle vient du défaut de l'enfant, lorsqu'il est immobile, mort, ou tellement situé; qu'il se ferme lui-même la porte.

1318. On sçait qu'il est mort, quand il est immobile, quand on sent que les arteres du cordon ombilical n'ont aucun battement, principalement proche le corps de l'enfant: s'il sort des matieres fétides; si la malade sent un grand poids, est travaillée de tenesme, tombe en syncope, a des frissons, l'haleine puante, la couleur livide, n'a point encore accouché long-tems après l'écoulement des eaux; si l'épiderme se sépare promptement de la peau du fétus, si sa peau est flasque, se détache aisément; si ses os sont mols & mobiles.

1319. Aussi-tôt qu'on sçait que le fétus est mort, (1318.) pour obvier à la gangrène, à la syncope & à la mort de la mere, il faut le tirer par les pieds principalement, si cela se peut faire.

1320. Il faut mettre l'enfant dans une situation favorable, pour qu'on puisse

puisse le tirer , ou par la tête , ou par les pieds principalement.

1321. Cela se fait. 1. en mettant la mere dans une situation convenable. 2. en changeant la situation de l'enfant.

MALADIES DES FEMMES accouchées.

1322. **L**A lypothymie, la syncope, les convulsions sont les maux qui suivent immédiatement l'accouchement; parce que le sang arteriel quitte le cerveau & le cervelet pour se précipiter dans les vaisseaux lâches de l'abdomen; ensuite on sent des douleurs qui viennent des pertes qu'on a souffertes, de la contusion faite aux parties, du sang, d'un autre fœtus, ou des membranes qui restent.

1323. On remédie aux premiers maux, (1322.) en soutenant l'abdomen qui est relâché par de larges bandages. On ôte avec la main l'autre fœtus, l'arrière-faix, les grumeaux de sang.

1324. La douleur causée par le travail se dissipe par les opiat, les anti-acides, les cardiaques, les délayans,

les fomentations anodynes externes.

1325. La trop grande évacuation des vuidanges est causée par la trop grande fluidité, agitation du sang, ou le plus souvent par les matieres (1322.) retenuës dans l'uterus qui l'empêchent de se contracter.

1326. Si ce mal vient des choses retenuës, il faut les ôter.

1327. S'il vient des passions de l'ame, d'un sang trop fluide ou trop agité, il faut avoir recours aux hordeats, aux gelées, aux émulsions, aux opiats, aux astringens.

1328. Dont le choix est indiqué par les signes de la maladie, du temperament & de la grandeur du peril.

1329. Pendant que la serosité laiteuse monte des vaisseaux de la matrice qui sont resserés dans les mammelles, il s'éleve une petite fièvre qui supprime souvent tout à fait les lochies, d'où naissent une infinité d'accidens très-dangereux, selon qu'elles se portent sur tel ou tel viscere ; de-là des phrénésies, des pleuresies, des peripneumonies, des angines, des paraphrénésies, l'inflammation des mammelles, & qui pis est, du foye, de l'estomach, de l'épiploon, du méfentere, de la rate, des reins,

des intestins ; la dysenterie, la colique, la passion iliaque, l'apoplexie, la paralysie, & plusieurs autres maux de différente nature.

1330. Toutes ces maladies disparaissent d'elles-mêmes, quand on en a coupé la racine. (1329.)

1331. Il faut donc user d'anti-acides doux pour corriger l'acidité du serum, de délayans doux, d'hordeats, d'avenats, d'amandés, de bouillons, d'aperitifs spécifiques très-doux, composés de cardiaques modérés & d'utérins, d'aperitifs locaux, tels que clystères, fomentations, cataplasmes, linimens, ventouses, pessaires, suppositoires.

1332. Il n'est permis de saigner que dans l'extrême nécessité.

1333. Et on ne doit pas traiter ces symptômes comme s'ils étoient des maladies aiguës de leur genre. (1329.)

1334. Le lait porté aux mammelles y croupit souvent, s'y coagule, y produit une douleur inflammatoire, la suppuration, un schirre, un cancer.

1335. On connoît ce mal par le frémissement, le froid & le chaud qui se succèdent réciproquement, par la petite fièvre, & par les signes

d'un commencement d'inflammation.

1336. On le guérit. 1. par les anti-acides doux. 2. par les délayans les plus doux. 3. par la prompte application des délayans externes.

1337. S'il tend déjà à suppuration, il faut le plus promptement qu'il est possible, le faire venir à maturité, l'ouvrir, le dépurér, le consolider, comme on l'a dit dans la Chirurgie.

1338. La douleur, la fissure, l'inflammation des papilles de la femme qui allaite, se dissipent par l'application des plus doux balsamiques & des céphaliques spiritueux.

1339. Quand le lait est trop abondant & trop tenu, on y remédie par un régime doux & sec, & par l'exercice. S'il manque, on le fait venir en observant un régime humectant, doux, nourrissant, en fomentant & en frottant la mammelle, en dissipant la cause qu'on en a recherchée.

MALADIES DES ENFANS.

1340. **U**N enfant nouveau né a des maladies qui lui sont propres, & sont causées. 1. par des ma-

tières fibreuses, glutineuses, caseuses, tenaces, dont la bouche, l'œsophage, l'estomach, les intestins sont remplis.

1341. Cette seule cause produit souvent des nausées, des vomissemens, des borborygmes, des hoquets, des convulsions, & ensuite l'indigestion de ce qu'on prend.

1342. On guérit aisément par un jeûne de dix ou douze heures, en prenant un peu de vin mêlé avec du miel, dont on réitère la dose en ce tems d'abstinence, ou en ajoutant en même-tems quelque irritant qui purge très-doucement.

1343. Les épithemes un peu aromatiques & spiritueux sont aussi souvent utiles pour balayer cet amas de pituite muqueuse.

1344. 2. Ordinairement les enfans souffrent aussi beaucoup du méconium qui n'est point évacué assez-tôt, à cause de la débilité du fœtus, de la dureté de la matiere, de sa trop grande abondance, & du desséchement des conduits.

1345. C'est pourquoi cette matiere par son séjour & par l'impression de l'air qui y aborde devient acrimonieuse, acre, putride; elle s'exhale en vapeurs,

ce qui produit des coliques très-dou-
loureuses , des convulsions , des nau-
sées , des vomissemens , des hoquets ,
la toux , des étternuëmens , des cris ,
des pleurs , des veilles , des frayeurs ,
la fièvre , la maigreur , la mort.

1346. On corrige le défaut des for-
ces expultrices par un irritant qui pur-
ge doucement , par un petit supposi-
toire , par un cardiaque foible & très-
doux.

1347. On corrige la dureté de la
matiere en buvant du petit lait frais ,
dans lequel on délaye un peu de miel ,
en prenant un lavement de petit lait
savoneux ou miellé.

1348. On lubrifie les intestins en
prenant de l'huile de lin , d'olive , d'a-
mandes douces , &c. en boisson , en la-
vement , & en appliquant de pareils
linimens.

1349. Par cette méthode & ces mé-
dicamens on remédie avec beaucoup de
succès à tous ces differens & funestes
symptômes , qui naissent de cette seule
cause. (1345.)

1350. Les anti-acides , & parmi eux
sur tout les absorbans , sont ici d'usage
ou jamais.

1351. Il ne faut recourir aux opiats

que rarement, & avec beaucoup de circonspection.

1352. Il faut de plus éviter tous les remèdes qui sont trop atténuans, irritans, volatils.

1353. Pour chaque mal particulier (1345.) on le guérit aisément, quand on sçait l'histoire des causes & de la curation de toutes les maladies décrites jusqu'ici.

1354. 3. Ils souffrent beaucoup du lait même, lorsqu'on leur en donne trop tôt, & que se coagulant fortement dans l'estomach, il se condense en une masse acre & pesante.

1355. Car cette masse devenant peu à peu plus acre & plus acide, communique aux excréments une couleur verte, une odeur acide, produit des vomissemens de matiere aigre, des borborygmes, des vents, des douleurs, & une infinité d'autres maux, mais principalement des convulsions.

1356. On guérit ces maux par des anti-acides fixes, par des purgatifs mêlés avec eux, par des clysteres semblables, par de doux carminatifs, & par l'usage interne & externe de matieres huileuses douces.

1357. De la même origine viennent

encore le plus souvent des attaques d'épilepsie, le genre nerveux étant irrité par une acrimonie mordicante.

1358. D'où il suit que s'ils sont de nature à pouvoir être guéris, ces seuls remèdes suffisent.

1359. 4. Aussi-tôt que les enfans sont délivrés de ces maux, & commencent à vivre d'alimens crus, de petits fruits, de viande, de fromage, & de choses semblables, il se forme des vers.

1360. Ces vers sont produits par les œufs des insectes qui vivent dans l'air ou la terre, qu'on avale, & qu'un foible mouvement ne peut détruire.

1361. Ils font leur nid dans la pituite intestinale ou gastrique, y sont échauffés, y font des petits, & s'y agrandissent.

1362. C'est pourquoi il s'en forme rarement dans les adultes, si ce n'est dans ceux qui sont languissans & leucophlegmatiques.

1363. Il y en a de ronds, de larges, d'ascarides.

1364. Ils occasionnent par leur irritation des nausées, des vomissemens, des flux de ventre, des défaillances, des petiteesses, des défauts, des inter-

mittences de pouls, des démangeaisons aux narines, des attaques d'épilepsie.

1365. Ils causent par la consommation du chyle la faim, la pâleur, la débilité, la constipation, d'où naissent la tumeur de l'abdomen, des rôts, des borborygmes.

1366. Ils percent souvent les intestins mêmes.

1367. C'est pourquoi on en a tant vû qui ont causé la mort.

1368. On connoît ce mal par l'âge, par les alimens qu'on prend, par le temperament, par ses effets. (1364. 1365. 1366.)

1369. On le guérit. 1. en détruisant le nid (1361.) par des alkalis fixes; par des gommés phlegmagogues; par des remédes mercuriels, antimoniaux, par des aromatiques amers.

1370. En oignant extérieurement l'abdomen de matieres balsamiques; tirées des plus forts aromatiques huileux; mêlées avec des purgatifs.

1371. 2. En tuant les vers; ce qui se fait par des remédes miellés, salins, par des choses qu'ils ne puissent digerer; par des amers aromatiques, par des mercuriels, des acides, des remédes vitriolés tirés de l'acier ou du cuivre.

1372. 3. En expulsant les vers vifs ou morts par des purgatifs amers, par des médicamens phlegmagogues & mercuriels.

1373. De plus les lavemens, les suppositoires, les onguens extérieurement appliqués, sont aussi très-efficaces en ce cas.

1374. Quand les dents, sur tout les incisives, commencent à percer, la tension, la piqueure, le déchirement des gencives nerveuses & sanguinolentes produisent l'inflammation, la tumeur, la gangrène, des convulsions, une diarrhée verte, la salivation, la fièvre, la mort.

1375. On démontre aisément que tous ces accidens viennent de la même cause.

1376. De plus, ils cessent d'eux-mêmes, quand on a calmé l'irritation des nerfs. (1374.)

1377. Ce qui se fait 1. en amolissant, en rafraîchissant, en adoucissant les gencives avec des matieres émoullientes, glutineuses, antiphlogistiques. 2. en frottant souvent contr'elles des corps durs & polis. 3. en les ouvrant avec une lancette.

1378. On donne avec succès une

petite dose d'esprit de corne de cerf dans les convulsions qui viennent de cette cause.

PETITES VEROLES.

1279. **O**N doit encore rapporter ici un mal auquel les enfans sont fort sujets, & qu'on nomme petites veroles; comme Sydenham en a donné une description si exacte, qu'elle merite d'être lûë dix fois, je n'ai que peu de choses à ajouter après lui, pour faire voir qu'on peut reduire ces maladies à la même simplicité que les précédentes, & qu'il y a encore quelque chose à désirer dans leur methode therapeutique.

1280. Ce mal est le plus souvent épidémique, commence d'abord au Printems, prend des forces l'Eté, languit durant l'Autonne, disparoît presque l'Hyver suivant, & reparoît une seconde fois au Printems selon le même ordre, plus il commence promptement dans l'Hyver, plus il est violent; plus il paroît tard, plus il est doux ou benin; on voit clairement par-là en quel tems de l'année il est le plus dangereux.

1381. Il attaque tous les âges, tous les sexes, mais sur tout les enfans, & ceux qui n'en ont point encore été affectés; plus l'âge a dissipé de l'humidité, a raffermi les solides, plus il est violent: ainsi il est moins à craindre dans les enfans, dans les femmes, dans ceux qui sont d'un temperament mol & lâche, que dans les hommes, dans ceux qui ont fait de l'exercice, dans les vieillards.

1382. Ce mal, quoiqu'épidémique, se communique par la contagion d'un homme qui en a été attaqué auparavant. Ce miasme contagieux paroît passer d'abord de l'air qui en est le vehicule, dans la bouche, dans les narines, dans le poumon, dans l'œsophage, dans le ventricule, dans les intestins, & par consequent contenir en soi pour lors peu de matiere venimeuse.

1383. Cette matiere contagieuse (1382.) est à peine mêlée dans nos humeurs, qu'elle produit certains effets qui se succedent mutuellement par ordre, & sont l'horripilation, le frisson, une fièvre aiguë, une grande & continue chaleur, les yeux brillans d'une liqueur fine & chaude dont ils sont arrosés, une grande douleur à la tête,

au dos, aux membres, principalement vers les parties situées sous la fossette du cœur, des vomissemens, des nausées, une grande inquiétude, l'engourdissement, l'assoupissement, & des attaques d'épilepsie dans les enfans.

1384. Le sang tiré des veines au commencement de cet état (1383.) est beau, & ressemble parfaitement au plus sain; le deuxième, le troisième ou le quatrième jour, il paroît déjà comme pleuretique & enflammé (384.) d'autant plus qu'il y a plus de tems que le mal a commencé & qu'il a été plus violent.

1385. Cet état dure, selon la différente nature de l'épidémie, la véhémence du mal, le temperament du malade, la différente saison: plus il est naturellement de longue durée, plus toute la maladie sera douce, & au contraire.

1386. D'où il paroît que ce mal en cet état (1380. jusqu'à 1386.) consiste en ce que la velocity du sang est augmentée par le miasme irritant inflammatoire qui s'est mêlé avec toute la masse des humeurs.

1387. Ce mal (1386.) a donc tant d'affinité avec toute maladie in-

inflammatoire, qu'on a de la peine à l'en distinguer en cet état. La connoissance de l'épidemie dominante (1380.) du malade disposé à tomber dans cette maladie (1381.) de la contagion qui a précédé (1382.) & des symptomes qui doivent s'ensuivre (1383.) manifeste la présence de ce mal, & fait prévoir qu'il sortira des pustules dans l'autre état que nous allons décrire dans un moment.

1388. Cet état de la maladie (1380. jusqu'à 1387.) étant connu, voici d'abord l'indication qui se présente. On doit ôter l'irritant inflammatoire (1386.) pour guérir l'état présent, l'empêcher de faire de plus grands progrès, & prévenir par ce moyen la suppuration, la gangrene, &c. qui arriveroient.

1389. On peut ôter le corps irritant, en le corrigeant par des spécifiques ainsi nommés, ou par une methode antiphlogistique generale.

1390. La correction spécifique ne peut se faire que par un remede opposé à ce venin contagieux, lequel admis dans nos liquides, en si petite quantité, produit les effets (1382. 1383.) & le reste.

1391. Qu'un tel remede (1390.)

puisse se découvrir, c'est ce que la comparaison de l'Histoire des Antidoctes, & la nature de ce mal font esperer, & ce qui engage fort à le rechercher, c'est la grande utilité qui en reviendrait au genre humain.

1392. Le chercher dans l'antimoine, & le mercure reduits par le secours de l'art à une grande penetrabilité, sans cependant qu'ils ayent une acrimonie saline trop corrosive, mais bien unis, c'est à quoi l'on est invité par quelque succès que l'usage de ces remedes a quelque fois procuré.

1393. La méthode generale qu'on peut employer ici, & qui doit se perfectionner par des experiences, est celle qu'on a trouvée assés efficace dans toute maladie inflammatoire, pour empêcher l'inflammation de dégénerer en pus ou en gangrene, puisqu'elle réussit dans toutes les autres, que rien ne repugne ici, & qu'on voit souvent la petite verole sans petites veroles.

1294. Voici en quoi cette méthode (1393.) consiste. 1. Il faut saigner, comme il a été dit (854. No. 1. 890. No. 1. &c.) 2. relâcher toute la peau, la bouche, l'œsophage, les intestins, par des lavemens & des fomentations

fréquentes. 3. boire beaucoup d'eau ,
légerement farineuse , aigrelette , ni-
trée , prendre du nitre stibié ou du sel
polichreste , ou de l'hydrogale légère.
4. observer un régime léger , respirer
un air un peu froid , avoir le corps bien
couvert & disposé à transpirer , sans
cependant jamais trop l'échauffer.

1395. Car quoi que dans cette ma-
ladie on pense rarement à cette indica-
tion , (1388.) & encore moins à cette
méthode (1393. 1394.) cependant
le hasard a souvent produit aux yeux
du Médecin qui ignoroit la maladie des
succès qui justifient une telle curation.

1396. Aussi-tôt que ce mal a fini
son premier état , que j'appelle l'état
de contagion , il entre dans un second ,
dont voici le cours. La peau de la tête
& du visage premièrement , aussi-tôt
après des mains & des bras , ensuite du
tronc & des parties inférieures se cou-
vre de petits points rouges , semblables
à la morsure d'une puce ; bien-tôt après
les symptômes (1383.) se calment ,
le nombre des pustules s'augmente à
toute heure , elles grossissent , rougissent ,
s'élevent sans cesse de plus en plus , s'en-
flamment , la peau est tendue , on sent
de la douleur , de la chaleur , la circu-
lation ,

lation, la transpiration sont empêchées : de-là les humeurs sont repoussées plus fortement au dedans, succedent la fièvre, l'anxiété, la difficulté de respirer, le mal de gorge, l'esquinancie, la diarrhée, la dysenterie, le pissement de sang, l'hémoptisie ; il se fait une inflammation rouge, douloureuse, chaude, aux espaces de la peau qui sont sans boutons, ces boutons suppurent entièrement après quatre, cinq, ou six jours, & se convertissent en autant de petits apôtumes ; j'appelle cet état jusqu'à la suppuration, le cours de l'inflammation, il dure ordinairement quatre ou cinq jours, selon la diverse qualité de l'épidémie, le temperament, la grandeur des pustules, le regime qu'on a suivi, la différente saison où l'on est, de sorte que la suppuration se fait le huitième jour, depuis le commencement de la maladie.

1397. Si l'état de la contagion est violent, (1383. jusqu'à 1386.) s'il paroît un grand nombre de pustules, proches les unes des autres, & comme confonduës ensemble, si tous les signes de l'inflammation sont violens, si le malade est d'un temperament salin, huileux, dans la vigueur de l'âge, s'il a

toûjours fait bonne chere, s'il a usé de remedes & observé un regime qui ayent beaucoup augmenté la circulation, si l'on est dans un Eté très-chaud, en ce cas on voit paroître à la fin de l'inflammation de petites vessies remplies d'une lympe rougeâtre qui les distend, & annonce une disposition gangreneuse ; (427. No. 5.) la peau dévenue par-là impropre à la circulation & à la transpiration, fait refluer interieurement les humeurs ; d'où naissent une salivation très-abondante, une enflure considerable des mains & des pieds.

1398. Suivant cela on connoît le diagnostic & le prognostic du second état, dans lequel on trouve la raison de la maladie, & de tous les symptômes, conformément aux regles suivantes.

Moins l'état de la contagion est violent, moins celui de l'inflammation est de consequence.

Plus les pustules sont lentes à sortir, & par consequent plus l'état de contagion dure long-tems, moins le mal est à craindre.

Moins on a de pustules, plus elles sont separées, grandes, éloignées du visage, blanches, & ensuite jaunes, &

plus elles sont lentes dans leurs progrès, meilleures elles sont.

Plus il y en a, plus elles sont confonduës; plus elles sont petites chacune, plus elles sont profondément incrustées au visage; plus elles sont brunes, noires & rapides dans leurs progrès, plus elles sont mauvaises.

Plus la matiere des pustules est semblable à l'ichorosité gangreneuse, plus elle est d'un mauvais présage.

Plus l'espace qui est entre les pustules est rouge, chaud, tendu, enflé, vers le tems de la suppuration, plus on a d'esperance, à cause de la circulation qui continuë de se faire en cet endroit.

Plus ce même espace devient pâle ou brun, plus on doit craindre, cela annonce une esquinancie mortelle, ou la peripneumonie qui ne manquent pas d'arriver, à moins qu'il ne survienne une salivation liquide, ou une tumeur prodigieuse aux mains ou aux pieds; & la raison de cela, c'est que les liqueurs ne pouvant circuler en cet endroit sont conséquemment plus fortement repoussées aux parties internes.

S'il paroît des taches pourprées dans les espaces qui sont entre les pustules, c'est une marque de gangrene mortelle.

1399. Dans cet état (1396.) l'indication est différente selon ses divers degrés & le tems de sa durée, car dès que l'inflammation commence à paroître au dehors, il faut prendre garde qu'elle ne dégénere en suppuration. On en a déjà fait mention (1393. 1394.) ou si l'on s'en embarasse peu, il faut tâcher qu'il ne s'en fasse qu'une très-petite, loin de la tête & avec lenteur. On réussit en ce cas. 1. par des alimens très-legers, & qui résistent à la putrefaction. 2. par une boisson délayante, douce, aigrelette. 3. par des médicamens antipyriques, aperitifs, délayans, pris sans cesse en grande quantité. 4. en se baignant les pieds deux fois par jour, en les fomentans sans cesse avec de l'eau tiède, en appliquant des épispastiques à la plante des pieds & sous les jarrets. 5. en suivant un régime un peu froid, principalement en respirant un air pur & froid, pourvû qu'en même tems on ait les parties inférieures du corps à l'abri du froid; mais ces choses doivent se pratiquer aussi-tôt & dès le commencement. 6. si le mal est d'une trop grande impetuosité, il faut user d'opiat qu'on prend vers les cinq ou six heures du soir, en faisant en même

tems tout le reste, comme on l'a prescrit.

1400. Après qu'on a souffert cet état (1396.) on doit encore en subir un troisiéme, qui est celui de la sup-
puration, par lequel étant commencée, elle a son increment & sa fin; dans ce-
lui-ci les boutons qui suppurent déjà, s'augmentent tous les jours, ensuite meurissent, blanchissent, jaunissent, & se rompent le troisiéme ou le quatriéme jour de cet état, alors toute la graisse & la peau sont remplies d'un pus mobile, se dessechent exterieurement, & s'enflamment dans les espaces vuides. De-là la circulation subcutanée, & la transpiration étant empêchée, les membranes & les nerfs irrités, le pus absorbé dans les veines, il vient une fièvre d'un très-mauvais caractere avec les plus facheux symptômes; si cette matiere purulente mêlée avec le sang est long-tems agitée, elle se putresce (82. 100. 406.) ainsi selon les différentes parties du corps dans lesquelles elle se jette, elle produit de cruels effets auxquels on peut à peine remedier, des délires, des phrénésies, des esquinancies, des peripneumonies, des pleuresies, des vomissemens, des dysente-

ries, l'hepatite, des apostumes, des antrax, des tumeurs, des abcès aux jointures, leur immobilité, la consommation, la phthisie, & une infinité de maux semblables.

1401. Mais si la matiere est plus tenuë, plus acree, & le mal plus violent, la peau, la graisse & la chair sont rongées; il s'y fait des ulceres cacoëthes, larges, très mauvais, qui pénètrent souvent jusqu'aux os; d'horribles cicatrices.

1402. Dans cet état il faut tâcher de chasser le pus du dedans, & de lui ménager une issuë au dehors, ce qui se fait en relâchant la peau par des fomentations émollientes, tièdes, renouvelées sans relâche, en lavant & en gargarisant sans cesse la bouche & le gosier; en bûyant abondamment des liquides chauds, cardiaques, détergens, aperitifs, antiseptiques: en prenant tous les jours des clisteres doux, délayans, émolliens, laxatifs, gardés long-tems; en faisant usage de bouillons de viande assaisonnés de sel & d'acide; en bûyant quelquefois du vin pur avec modération, & en prenant en même-tems de l'opium pour résister aux énormes fureurs du mal,

1403. Si la maladie est très violente, qu'au lieu de pus il paroisse une ichorofité gangréneuse, qui infecte presque toute la peau, il est aisé de concevoir pourquoi elle a des suites si funestes, & même cause une mort inévitable; sur tout si l'on fait attention à ce que l'Anatomie nous apprend, qui est que les yeux, toutes les membranes du nez, tout ce qui tapisse la bouche, la trachée artère, les bronches, l'œsophage, l'estomach, les intestins, le foye, la rate, les poumons sont remplis de ces pustules, comme l'exterieur de la peau: car par là on voit la raison de ce qui a été dit, on voit ce que la curation exige, & combien le danger de ce mal, la perte de tant de malades, après leur avoir toujours en vain porté les secours ordinaires, doivent exciter l'industrie d'un bon Medecin à tout tenter au commencement; car par la méthode commune aucun n'en revient, si ce n'est par la force de son temperament. L'inoculation est une cure prophylactique qui paroît assez certaine & assez sûre.



M A L A D I E S épidémiques.

1404. **I**L faut remarquer sur toutes choses, que quoique les maladies des fluides décrites jusqu'à présent paroissent les mêmes à ceux qui n'y prennent pas bien garde, tant par le nom & la plûpart des signes, que par quelque apparence d'événement, cependant elles different souvent prodigieusement les unes des autres par rapport à leur nature cachée, à des phénomènes qui ne peuvent être observés que par un sçavant, aux differens tems des progrès, de l'état, de la coction, de la crise, à l'effet, à l'événement & à la méthode therapeutique qu'elles requierent.

1405. Et par conséquent qu'elles exigent un usage bien different des six choses non naturelles, un autre traitement, d'autres médicamens.

1406. La cause de cette variété est cependant si cachée, qu'on ne peut jusqu'ici la déduire d'aucun vice sensible des six choses non naturelles.

1407. Néanmoins comme elle affli-

ge plusieurs personnes de la même maladie , qu'il est possible de l'éviter , & que le vent ou le feu nous en délivre , il paroît qu'elle réside dans l'air.

1408. Ce qui dépend plutôt de la variété inexplicable des exhalaisons , qui par leur mélange ou leur irritation nuisent à notre machine , que du changement notable de ses qualités sensibles , comme l'observation l'apprend.

1409. Cependant , ce qu'il y a de surprenant , il est rare qu'il en naisse des maladies , si ce n'est par la contagion que les hommes se communiquent.

1410. Or ce sont ces maladies que nous appellons proprement épidémiques.

1411. On connoît leur nature suivant les regles prescrites. (11. 12. 13.)

1412. Mais ce qui éclaire un Medecin qui a à traiter un tel mal épidémique , lorsqu'il est inconnu & qu'il ne fait que commencer , c'est. 1. la comparaison de ce mal à l'espece connue à laquelle il ressemble le plus. 2. l'observation de la maladie qui est alors plus fréquente vers l'équinoxe du Printems ou de l'Automne. 3. l'attention aux phénomènes spontanés qui précédent,

accompagnent , suivent la mort , la santé , le meilleur ou le plus mauvais état de la maladie. 4. l'effet salutaire ou nuisible des choses qu'on ne peut se dispenser de faire , de prendre , d'évacuer. 5. la comparaison de plusieurs personnes malades à la fois dans le même tems. 6. l'omission de tous les remèdes douteux , qui mettent fort en mouvement , produisent de grands changemens , & obscurcissent encore le genie caché de la maladie.

1413. C'est de l'observation exacte & faite avec attention de toutes ces choses qu'on tire l'indication.

C A L C U L.

1414. **L**orsqu'il se trouve en quelque endroit du corps que ce soit un corps entierement indissoluble , il s'y applique bientôt , plus ou moins , une croûte calculeuse.

1415. Si cela arrive dans les reins par le desséchement de la partie terrestre du sang , cela forme le calcul des reins , qui naît principalement à l'extrémité des arterioles en forme de sable.

1416. Le volume de ce calcul s'augmentant insensiblement bouche le rein, suffoque sa chair, la consume, la fait sortir sous la forme de grumeaux, de pus, de caroncules, de peaux, & détruit enfin tout le rein, occasionne des piffemens de sang, de pus, fétides. De plus, après avoir enflammé les parties voisines, il y produit souvent un ulcere.

1417. Ce même corps porté par quelque cause que ce soit du lieu de son origine (1415.) dans le bassin, & de là dans l'uretère, dans ses courbures, dans les endroits où il est le plus étroit, dans ceux par lesquels il s'insinuë intérieurement dans la vessie, ce même corps, dis-je, produit souvent une suppression d'urine, avec une douleur inflammatoire.

1418. Lorsqu'il est porté par les ureteres dans la vessie, il en est souvent chassé.

1419. S'il reste dans la vessie, il croît par couches circulairement appliquées.

1420. Le noyau reste toujours rouge, tandis que toutes les couches sont tantôt rouges ou blanches, cendrées ou bleuës, & c'est par les nuances des

couleurs qu'on juge du degré d'insolubilité, qu'on ne peut bien découvrir que par la Chymie.

1421. Lorsqu'il reste dans la vessie, il produit l'inflammation & ses symptômes, des pressions, des frottemens, des ulcères, des pissemens de pus, des stranguries, l'obstruction de l'urethre, l'impossibilité d'uriner; si ce n'est le corps renversé sur le dos, la fièvre hectique, la consommation, souvent il est poussé dans l'urethre où il demeure immobile.

1422. On connoît le calcul des reins par la douleur lourde qu'on y ressent, par le pissement de sang qui arrive après s'être donné des mouvemens violens de corps, dans des chemins pavés, principalement en chaise, par les pierres, les caroncules, le pus, les filamens, (1416.) que l'on rend fréquemment.

1423. Celui de la vessie, par la douleur qu'on sent en pissant, & avant & après; par l'urine qui ne sort que goutte à goutte, qui est blanche, dépose un sédiment muqueux, épais, abondant, de mauvaise odeur; par la démangeaison qu'on sent à l'extrémité du gland; par le tenesme qu'on souffre

en urinant ; en mettant un doigt de la main dans l'anus , en fondant , & par les signes. (1421.)

1424. Dans le calcul des reins l'indication consiste à le diminuer , à le réduire au point qu'il ne puisse blesser , à l'expulser.

1425. Le premier se fait en observant un régime humectant , doux , léger , un peu salé , en buvant de l'eau ou des liqueurs semblables ; par les forces de la nature.

1426. Le second , en relâchant les vaisseaux par des bains , des lavemens , des linimens qui ayent cette vertu ; en lubrifiant les voyes par des médicamens humides , émolliens , doux , par des matieres huileuses douces ; en ouvrant par des opiat & des anodins ; en poussant par l'usage prudent de médicamens diurétiques , & par un mouvement modéré.

1427. Le troisième , en obviant aux symptômes , à l'inflammation par la saignée & les autres remèdes convenables en ce cas ; à la douleur par des émulsions anodines ; à l'apreté ou à l'inégalité du calcul , par des choses huileuses , savonneuses , glutineuses.

1428. Car on ne doit point ajoûter

foi aux prétendus lithontriptiques.

1429. Lorsqu'il s'arrête dans les lieux étroits du bassin, il requiert les mêmes remèdes (1425. jusqu'à 1428.) principalement des lavemens, des fomentations, des saignées.

1430. On sçait que la pierre est tombée du rein par les ureteres dans la vessie, par la nephretique qui a précédé, par la douleur qui a suivi le long de l'uretere, par leur cessation jointe aux signes. (1423.)

1431. On doit alors faire en sorte qu'elle en soit très-promptement tirée, de peur qu'elle n'ait des suites plus facheuses, quand son volume aura augmenté.

1432. Cela se fait presque par les mêmes moyens (1425. jusqu'à 1428.) appliqués en topiques, par un bain huileux, par des lavemens semblables, en injectant de l'huile par l'urethre, en frottant l'endroit de la vessie.

1433. Il faut alors remédier à tous les symptômes, selon qu'ils imitent telle ou telle maladie.

1434. Si elle est engagée dans l'urethre, & immobile, l'injection, les fomentations, le sucement, la sonde faite en cure-oreille, une legere pression,

ou même l'incision ou la ponction du perinée conviennent.

1435. Si le calcul est trop considérable pour qu'on puisse le tirer, il faut avoir recours à la lythotomie.

1436. Le grand appareil réformé par Raw, comme le plus certain, mérite la préférence.

1437. Cependant il faut sçavoir que toutes les suites de l'opération sont incertaines, à cause des incidens singuliers, qu'il est difficile de prévoir, quelque sagacité qu'on ait, & qu'aucun art ne peut guérir.

1438. Dans les femmes, il suffit de dilater l'urethre pour les délivrer de la pierre. Il est rare qu'on soit obligé de faire incision.

1439. Lorsqu'il arrivè que la pierre restant dans le col de la vessie empêche l'urine de passer, il faut la repousser avec la sonde.

MALADIES VENERIENNES.

1440. **L**E mal venerien parut après l'an 1493. dans le Royaume de Naples; de là il se glissa bientôt dans l'armée des François, d'où il se ré-

pandit ensuite par toute l'Europe, où il fait encore aujourd'hui bien des ravages.

1441. La generation, l'allaitement, le maniement, la salive, la sueur, l'acte venerien, l'exhalaison sont les moyens par lesquels ce mal contagieux se communique.

1442. La partie avec laquelle on l'a gagné est celle où il a d'abord coûtume de se manifester.

1443. Et on ne l'a jamais yû provenir d'un homme ou d'une femme qui n'en fut point infectée.

1444. On connoît donc d'abord la partie infectée, (1442.) & cela en different tems, selon la diverse nature de cette partie, la varieté de la matiere contagieuse, le degré de chaleur qui l'anime & la met en mouvement, la diversité du temperament, par le prurit, par la chaleur qu'on y sent, par une petite inflammation qui s'y fait, par une pustule blanchâtre, écailleuse, corrosive, & que les remedes ordinaires ne peuvent guérir.

1445. La contagion venant à s'augmenter infecte de pareils ulceres, d'abord les parties voisines, & le plus souvent les parties externes, ensuite les internes,

teignes, les lèvres, les gencives, le palais, la langue, le gosier, le nez, le cerveau, le poumon, le foye, la rate, l'uterus, &c.

1446. Ces pustules rendent une saignée muqueuse, lente, verdâtre, qui corrode les chairs & s'étendent plus en largeur qu'en profondeur.

1447. Viennent ensuite des chancres à l'extérieur de la verge, la gonorrhée dans l'intérieur de cette partie & dans le vagin, ce qu'on nomme flux blanc.

1448. De plus, les glandes inguinales se tuméfient dans les deux sexes; il s'y forme des bubons veneriens, la contagion s'étant communiquée par les vaisseaux lymphatiques absorbans.

1449. Et dans les hommes, une violente inflammation du membre, laquelle dégénère bientôt en gangrène.

1450. L'enflure douloureuse des testicules où souvent ensuite il se fait ulcère, quand il s'est formé une tumeur inflammatoire aux vesicules feminales.

1451. Comme aussi des caroncules, une difficulté d'uriner, l'érosion de l'urethre, des prostates, du col de la vessie, des vaisseaux spermatiques; de semblables accidens arrivent dans les femmes.

De-là ce mal se transporte dans les membres au milieu desquels il produit des douleurs nocturnes, & dont il roidit la flexion.

1453. Il ronge les cartilages, principalement ceux du nez & le palais.

1454. Bientôt ayant pénétré au milieu de la substance des os, il produit des caries, sur tout au crâne.

1455. Et alors les parties situées au dessus s'élevent sous la forme d'apostumes très dangereux.

1456. De plus il s'y éleve des tumeurs topheuses, dures, qui donnent lieu à des douleurs qui de sourdes deviennent insensiblement plus vives, & corrompent alors les parties qui sont dessus.

1457. D'où il est facile de déduire les signes qui découvrent cette maladie.

1458. On guérit la gonorrhée par des bains, des fomentations, des injections, par des purgations mercurielles souvent réitérées, par des émulsions, des remèdes balsamiques, en évitant tous les alimens & toutes les boissons qui excitent l'érection, en usant au contraire de boissons & d'alimens légers.

1459. Il faut continuer la cure,

jusqu'à ce qu'il ne sorte plus rien d'extraordinaire de la verge, ou par les urines.

1460. On dissipe l'enflure du membre viril par un cataplasme anodyn, résolutif, émollient, par de semblables fomentations, par d'amples saignées, & par ce qui a été dit. (1458.)

1461. On guérit le bubon venerien par des emplâtres résolutifs particuliers, ou s'ils ne suffisent pas, par des suppurratifs & des mondificatifs, quand il est ouvert.

1462. On fomenté les testicules enflés avec des choses semblables (1460.) s'il est besoin. On saigne au bras, on laisse un emplâtre appliqué au scrotum, jusqu'à ce qu'ils ayent entièrement repris leur état naturel.

1463. Les pustules & les chancres dont nous avons parlé doivent être consumés jusqu'au vif par des remèdes mercuriels, ensuite on guérit par l'usage des mêmes remèdes rendus plus doux par degrés.

1464. Il faut toujours prendre intérieurement à peu près les mêmes remèdes qu'on a prescrits. (1458.)

1465. Le flux venerien dans les femmes se guérit par les mêmes choses. (1458.)

1466. Mais principalement par des fomentations fort détersives & des remèdes mercuriels.

1467. Mais lorsqu'on est sûr qu'on a la vérole par des pustules éparfes çà & là dans toute l'habitude du corps, par des douleurs dans les membres, par les fatigues de la nuit, par de grands bubons, par la torture des os, & par de fréquentes gonorrhées qu'on a eues, il faut avoir recours à la salivation mercurielle.

1468. Pour qu'elle se fasse, quelques jours auparavant il faut remplir de tisane le corps du malade.

1469. Après qu'on donne de deux heures en deux heures une doze convenable de mercure doux.

1470. Aussi-tôt que l'haleine commence à sentir mauvais, les gencives à faire mal, & que les dents paroissent s'élever, il faut voir si l'on doit continuer ou cesser.

1471. Il suffit de saliver chaque jour environ trois ou quatre livres.

1472. Si l'on salive moins, on excitera le flux par le même irritant.

1473. Si la salivation est trop abondante, pour qu'on ait la force de la supporter, il faudra l'arrêter par un lave-

ment doux , ou par un purgatif ou par un sudorifique.

1474. Si l'action du mercure se jette sur le ventre , on employera les opiats , les diaphoretiques.

1475. Lorsque la bouche, les gencives, le gosier sont trop enflés ou font trop de douleur, on usera d'un gargarisme ou d'un collutoire émollient, doux, liquide, ou de ce qui a été dit. (1473.)

1476. Il faut continuer jusqu'à ce que tous les symptomes soient dissipés, cela va communément à 36. jours.

1477. On se sert encore pendant trente-six autres jours d'une petite dose de mercure pour entretenir un petit crachement.

1478. Pour se bien porter , il n'est pas besoin de faire ensuite aucun autre remède.

1479. On diminuë les topus par les emplâtres, (1461.) ou en ratissant l'os , après avoir fait ouverture.

RACHITIS.

1480. Vers le milieu du seizième siècle, dans le milieu des terres de l'Angleterre, puis dans tout

ce Royaume, & enfin dans toute l'Europe Septentrionale, on vit paroître une nouvelle maladie, qui est aujourd'hui très-fréquente, & que l'on appelle *Rachitis*.

1481. Les enfans ne l'apportent jamais en naissant; elle ne se montre gueres avant qu'ils soient parvenus au neuvième mois: quand ils en sont préservés jusqu'à deux ans accomplis, ils n'en sont presque jamais affligés dans la suite; mais elle leur arrive fréquemment entre ces deux tems.

1482. Elle attaque sur tout les enfans nés de parens d'un temperament lâche & débile, oisifs, mols, accoutumés à faire grande chere, à vivre d'alimens gras, de sucreries, de peu de pain, de vin très-doux, & de beaucoup d'eau chaude, épuisés de maladies chroniques, de débauches avec les femmes, de vieillesse, de mal venerien principalement & de fréquentes gonorrhées, & qui enfin n'ont fourni à l'œuvre de la génération qu'une géniture presque sans forces.

1483. Mais lorsqu'un enfant rachitique a une nourrice qui l'est aussi, ce mal fait chez lui des progrès plus rapides.

1484. Sur tout si on l'entretient

trop froidement & dans une trop grande humidité ; s'il se nourrit de matieres aqueuses , muqueuses , de fruits crus , de poissons , de matieres farineuses sans levain , & de sucreries ; s'il a eu long-tems des fièvres intermittentes d'Automne , des maux chroniques ou aigus ; s'il a été mal guéri de la gale , de la teigne , d'ulceres qui se sont supprimés ; s'il est énérvé par les bains , les fomentations , les linimens , les onguens , les vapeurs humides ; sans cesse en repos sur une chaise percée , ayant le corps inférieurement nud.

1485. Lorsque ce mal commence à attaquer ceux qui ne marchent point encore , il se manifeste. 1. par l'âge. 2. par les causes qui ont précédé. 3. par les freres , les sœurs qui ont le même mal. 4. par la tumeur flasque de la tête & du visage. 5. par le relâchement de la peau. 6. par l'enflûre de l'abdomen. 7. par la maigreur des autres parties , principalement des muscles. 8. par la protuberance des épiphyfes vers les jointures du radius , du cubitus , de l'humerus , du genou , du tibia , du peroné. 9. par la grandeur des arteres & des veines du col , tandis que les autres sont plus petites.

1486. Lorsque ce mal attaque ceux qui ont déjà commencé à marcher, on le connoît. 1. par toutes les choses qui ont précédé. 2. par une démarche plus lente, foible, par la chûte, par la difficulté de rester debout, qui se change en envie d'être toujours assis, & bientôt après d'être toujours couché, & dégénere enfin dans l'impossibilité de mouvoir aucun membre quel qu'il soit; par la flexibilité du col, le branlement de tête. 3. par une pénétration d'esprit précoce, par un libre exercice des sens; par l'appétit & la digestion qui ne sont presque point altérés.

1487. Quand la maladie a fait des progrès, la tête est grosse, a de larges futures, le thorax lateralement comprimé s'éleve en pointe au sternum, les extrémités des côtes sont nouïées, l'abdomen avance en devant, les dents sont cariées; noires; effets qui venant à s'augmenter peu à peu sont souvent toute la vie la source de maux funestes du même genre; le *spina ventosa* & la carie des os s'ensuivent principalement.

1488. Pendant tout le cours de ce mal, on est encore consumé d'une petite fièvre lente jusqu'à la mort, & alors on trouve dans le cadavre toutes

les fibres, les membranes, les vaisseaux, les visceres, mols, flasques, toutes les humeurs devenues liquides & muqueuses.

La cause prochaine du rachitis est donc une cacochymie sans action, muqueuse, froide, insipide, infectée peut-être d'un peu de virus venerien caché, avec la fabrique lâche des parties solides.

1489. Cette maladie se traite heureusement par des alimens legers, aisés à digérer, plutôt secs que gras, assaisonnés de doux aromates, & dont on doit user souvent & en petite quantité, en buvant peu, mais des boissons pures, sur tout de la bierre, je ne dis pas vieille, mais qui ait long-tems fermenté & soit épaisse; en respirant un air sec & un peu chaud; en portant des habits, sur tout de laine, bien secs, chauffés; en couchant au plus haut étage de la maison, sur des planches de bois, sur des lits faits de plantes aromatiques, fortifiantes, desséchantes; en portant le malade, en lui donnant divers mouvemens de secousse, d'oscillation; en le faisant porter en carosse dans des chemins pavés; en le frottant souvent avec des linges secs & parfums.

més d'aromates, principalement sur le ventre & sur l'épine du dos; en appliquant souvent des vésicatoires; en faisant vomir quelquefois légèrement & avec prudence; en donnant après cela pendant quelques jours de suite des purgatifs fortifiants; ensuite en faisant user pendant long-tems de remèdes fortifiants, dessicatifs, antiscorbutiques, & propres à exciter les esprits. Le bain d'eau froide est-il efficace dans cette maladie? Les linimens conviennent-ils? & quels linimens?

R H E U M A T I S M E.

1490. **I**L est un mal très fréquent, qui participe de l'arthritisme, de la goutte & du scorbut, & qu'on appelle rheumatisme.

1491. Ses causes antécédentes sont un temperament sanguin infecté d'un vice âcre, l'âge mâle, la bonne chere, le froid succedant tout à coup au chaud, l'Automne, le dévoyement, la transpiration arrêtée, une disposition inflammatoire, lente, qui se manifeste par un sang pleurettique; commençant avec fièvre continuë il cause une douleur si

énorme qu'on en est déchiré, qui s'augmente jusqu'au plus cruel degré au moindre mouvement, reste long-tems fixe dans un même endroit, s'empare des jointures de tous les membres, attaque au reste plus fortement les genoux, les lombes, le coccx, quelquefois le cerveau, le poumon, les visceres où elle produit de vrais tourmens, avec tumeur & rougeur à l'endroit qu'il occupe, s'en allant & revenant periodiquement.

1492. Si ce mal dure & s'augmente, souvent après les plus vives douleurs l'article perd son mouvement, il s'y fait une anchylose qu'aucun remede peut à peine guérir.

1493. Sa cause prochaine paroît être une inflammation dans les arteres lymphatiques des membrânes qui enveloppent les ligamens des jointures, laquelle inflammation n'est pas assez forte pour se terminer en suppuration. On guérit par la saignée, par des purgatifs antiplogistiques réitérés, & dont le soir on calme l'effet par des narcotiques; par des bains doux, tièdes, par des fomentations antiphlogistiques, appliquées au lieu affecté, par de forts vésicatoires & des cautères;

par des médicamens très délayans & en même tems très émolliens ; par un régime très léger, par le repos, par la chaleur du lit , & à la fin de la cure, par des frictions faites avec des linges secs, chauds, en ajoutant l'usage des antiscorbutiques.

1494. S'il a son siège aux lombes, on l'appelle rheumatisme des lombes ; au coccx il prend le nom de douleur sciatique ou coxaire ; on le guérit par la même méthode, quoiqu'avec plus de difficulté.

1495. On voit par-là combien ce mal est fréquent, sous combien de formes différentes il se montre, de quel danger on est menacé, s'il se jette sur le cerveau, le poumon ; combien il est difficile de l'y découvrir, & dans quel peril entraînent les remedes chauds & la trop prompte administration des narcotiques.

CORRECTIONS ET ADDITIONS

Aphorisme 2. à la fin. La Médecine promet la santé aux malades. Celf. 1.

21. ligne 6. les forces de la vie, *ajoutez*, & par une matiere aqueuse, grasse, glutineuse, fort tenuë.

23. lign. 7. & nécessaires, *lisez*, & que leur connoissance est nécessaire.

29. à la fin. En effet, le verre qui est un corps très-fragile, réduit par art en filamens plus fins & plus déliés qu'un fil d'araignée, a toutes ses parties unies ensemble, & la moindre force suffit pour le plier en tout sens suivant toutes sortes de spirales. La flexibilité croît en raison de la subtilité. Acad. R. des Sc. 1713. Hist. 11.

42. cette débilité est différente, *lisez*, ces fonctions sont différentes.

43. elle vient, *lisez*, cette débilité vient : & à la fin *ajoutez*, 4. du grand nombre de petits canaux qui se conservent trop long-tems relativement à l'âge.

55. lign. 8 décroît-il ? *ajoutez*, pourquoi croît-il le plus dans le ventre de la mere ?

60. lign. 3. de saison, *lisez*, d'Été.

Lign 12. farineuses, *ajoutez*, tirées des grains, ou legumineuses.

64. lign. 5. & 6. des coagulations de sang, *lisez*, des coagulations dont le lait n'est que trop susceptible, & qui arrivent peut être dans le sang même.

75. *ajoutez à la fin*, Au reste, on trouve dans les parties intérieures du corps des matieres glutineuses, épaisses, caseuses, muqueuses, mucilagineuses, chassieuses, cerumineuses, pulpeuses, semblables à de la lie, calculeuses, tarrareuses, sereuses, enflammées, polypeuses, melicereuses, steatomateuses, athéromateuses denses, des concrétions schirreuses. Il faut bien se donner garde de confondre avec la viscosité morbifique cette glüe naturelle & salutaire qui lubrifie, enduit, & défend les yeux, les paupieres, le nez, la bouche, le gosier, l'œsophage, l'estomach, les intestins, le bassin, les ureteres, la vessie, l'urethre, les guaines mucilagineuses des tendons, les jointures des articules, le larinx, la trachée artere, les bronches ; car ces parties n'en pourroient être privées, sans per-

être une humeur qui leur est nécessaire : erreur fatale que les ignorans & les mauvais Médecins ne commettent que trop souvent.

88. *lign. 8* de saison, *lisez*, d'Été.

A la fin du No. 5. ajoutez, & ces excellens bols composés de matiere acidulée balsamique, & d'une matiere visqueuse fort adoucissante.

A la fin du No. 6 de resinée acereux.

89. *à la fin ajoutez*, quelles sont les maladies qu'on peut proprement appeller putrides ; pourquoi elles semblent affecter d'attaquer les plus robustes, & ceux qui sont pléthoriques ; s'il est vrai qu'on ait jamais trouvé aucunes humeurs réellement alkalines dans le vivant ; cela est en effet très-rare ; je parle pour avoir éprouvé. Que l'urine long-tems retenue dans la vessie, ou croupissante dans les cellules d'un calcul rare ou spongieux qui l'a absorbée, puisse quelquefois être corrompue jusqu'à un tel degré ; cela est possible : mais autrement non, car les matieres acres détruisent les extrémités pulpeuses des patties vitales, & cause la mort avant que d'être alkalines.

93. *lign. 4.* après couleur rouge, *ajoutez*, de spheres jaunes, sereuses, six fois plus petites que les rouges, d'une liqueur transparente qui s'épaissit au feu.

106. *lign. 4.* après qui sont en repos, *ajoutez*, il faut bien faite attention que l'air accelere par son action les corruptions spontanées, lesquelles autrement, l'accès de l'air étant interdit, se font avec plus de lenteur.

122. *lign. 2.* arteres sanguines, *ajoutez*, une inflammation rouge par erreur de lieu dans les vaisseaux arteriels, sereux, jaunes, ou une inflammation jaune propre à ces vaisseaux, chaude, jaune.

Lign. 4. lymphatiques, *ajoutez*, dilatées, qui se fait par erreur de lieu, est jaune, ou transparente, chaude, propre à ces arteres.

Lign. 4. œdeme, *ajoutez*, chaud.

Lign. 5. lymphatiques, *ajoutez*, arteriels.

145. *lign. 4.* l'action, *ajoutez*, la pression ou la résistance.

146. *lign. 2.* & le mouvement, *lisez*, le mouvement & la résistance.

147. *lign. 3.* sanguins, *ajoutez*, sereux.

170. *lign. 3.* pourquoi, *lisez*, c'est pourquoi. *d.* composent, *lisez*, coupent.

176. *ajoutez à la fin*, à quoi ont aussi rapport l'a-

Névrisme du cœur, son origine, ses signes & ses effets.

183. *lign.* 26. au lieu de l'inflammation causée par &c. *lisez*, une inflammation de sang, de lymphes & d'esprits.

200. *lign.* 1. pur, *lisez*, toujours pur.

Lign. 3. renouvelée, *lisez*, renouvelé,

229. No. 2. sensorium commun, *lisez*, sensorium commune.

259. *lign.* 2. scapel, *lisez*, scalpel.

275. le stertor, *lisez*, par le stertor.

382. *lign.* 3. dilatées qu'elles sont, *lisez*, étant dilatées. No. 8. reporté qu'il est, *lisez*, parce qu'il est reporté.

432. *lign.* 9. promptement, *lisez*, promptement.

517. (114.), *lisez*, (514)

529. No. 2. les queurs, *lisez*, les liqueurs.

553. *lign.* 3. sont-elles, *lisez*, sont.

571. après la mort, *lisez*, par la mort.

586. *Lisez*, comme à la trop grande agitation, &c. à la chaleur, à l'ardeur.

588 *lign.* 4. elle est dure, *lisez*, elle dure.

601. on en doit souvent user, mais, *lisez*, mais souvent, &c

627. vers la fin, trop grande absence, *lisez*, trop longue absence.

683. l'étroitesse, *lisez*, l'étrainte capacité.

772. *lign.* 16. l'autre est annoncée &c. *lis.* pour l'autre, il n'est presque point de maladies aiguës avec fièvre qui ne puissent la produire, elle est annoncée par une douleur, &c.

793. *lign.* 4. diversifié, *lisez*, diversité.

827. *lign.* 1. si un mal, *lisez*, si un tel mal.

873. No. 4. suffumigations, *lisez*, fumigations.

898. *lign.* 3. la grandeur, *lisez*, le grand air.

971. *lign.* 4. & il est, *lisez*, il est.

983. vers la fin, de stupeur, *lisez*, d'engourdissement.

1032. à la fin, d'où on veut, *lisez*, d'où il faut.

1033. à la fin, saponaires, *lisez*, savonneux.

1051. *lign.* 8. assimilées, *lisez*, assimilés.

1084. *lign.* 7. du jeu, *lisez*, des jeux.

1103. *lign.* 18. fruits de saison, *lisez*, fruits d'Été.

1136. *lign.* 6. du sang, *lisez*, le sang.

1151. No. 4. haudes, *lisez*, chaudes.

outes, *lisez*, toutes.

1191. *lign.* 13. le plus, *lisez*, le plus.

1227. No. 9. lisez, celle de l'enveloppe
1315. lign. 2. excoriés, lisez, excoriées.
1. 2. lisez, dans cet état. (1400.)
4. lign. 12. par un sçavant, lisez, par un homme
au fait.











